

CORRESPONDANCE

Frédéric Mistral

avec

Paul Meyer

et

Gaston Paris

AVANT-PROPOS

Le nom de Jean Boutière paraît une fois encore sur la couverture d'un livre.

C'est au cours de ses recherches pour une édition des *Iles d'Or* de Mistral qu'il rencontra les lettres de Meyer et Paris dans les dossiers du Musée de Maillane; il commença tout de suite à noter ce qui pouvait servir à la publication de cette correspondance. Absorbé par d'ultimes travaux relatifs aux poésies lyriques de Mistral, c'est au fur et à mesure des circonstances, en marge, qu'il s'occupait des deux romanistes parisiens, irrégulièrement tout d'abord, ensuite avec sa méthode habituelle, scrupuleusement, mais passant sur certains détails si les recherches les concernant devaient l'éloigner de sa tâche principale. Dans les derniers mois de sa vie, le travail sur la correspondance de Mistral avec G. Paris avait été mené presque à son terme, celui touchant P. Meyer demandait à être achevé: certaines notes étaient complètes, d'autres présentaient des lacunes; quelques lettres manquaient encore d'annotations.

Que dire de ma participation à ce livre?

Bien que j'aie souvent travaillé aux côtés de mon mari et appris beaucoup de lui, une initiation dans le domaine provençal était indispensable. Les recherches se sont avérées longues et souvent ardues, mais elles m'ont permis d'enrichir sensiblement les notes encore inachevées ainsi que d'établir les commentaires appuyés sur les documents trouvés dans les archives et bibliothèques; on les lira dans l'Appendice.

Je connais mes limites. Ma formation de comparatiste et non pas de philologue me gênait. Ce qui m'a demandé des années de travail, mon mari l'aurait terminé, une fois libéré de l'immense effort qu'exigeait son édition des *Iles d'Or*, en quelques

mois. Comme épigraphe, je pourrais mettre sur la première page de ce livre: ce qui est bon est de Jean Boutière; ce qui est imparfait est de moi.

Avant de signer cette page, je voudrais citer ceux qui m'ont aidé à accomplir ma tâche.

Je réserve une place particulière à M. Charles Samaran, de l'Institut. Bien qu'il n'ait pas suivi mon travail, il m'encourageait avec beaucoup de bienveillance et ne ménageait aucun effort pour que cet ouvrage posthume de Jean Boutière puisse être publié. Je le prie de trouver ici l'expression de toute ma gratitude.

La Propriété littéraire de Frédéric Mistral a bien voulu m'accorder les mêmes droits de recherches dans les archives de Maillane et de publication dont jouissait, avec l'autorisation de M. Frédéric Mistral neveu, mon mari. Elle est représentée aujourd'hui par Me Elie Tramier, à qui je dois une vive reconnaissance pour l'amicale assistance qu'il m'a donnée, et par le Prof. Claude Goyard. La Municipalité de Maillane et M. Charles Galtier, conservateur du Musée Mistral, se sont joints à cet accord. En leur adressant mes remerciements, je note à la mémoire de M. Mistral, neveu du poète que, désirant vivement l'édition de cette correspondance, il ne m'a jamais refusé un renseignement ou la communication d'un document.

Les familles de Paul Meyer et Gaston Paris ont toujours été prêtes à me donner des détails biographiques concernant ces correspondants de Mistral. Je pense particulièrement avec beaucoup de reconnaissance à Mlle Réville et Mme Heurgon-Desjardins qui m'ont autorisé si volontiers à publier les lettres et ont enrichi le livre en m'offrant les portraits de Paul Meyer et Gaston Paris. Les filles de Mme Heurgon-Desjardins, dont j'ai appris avec regret la mort récente, Mme Peyrou et Mlle Heurgon ont suivi le désir de leur mère en me donnant leur propre accord pour cette publication; je les en remercie vivement.

A tous ceux qui ont bien voulu rendre possible l'édition de l'œuvre posthume de Jean Boutière et m'ont permis de compléter par de nouvelles recherches les commentaires et notes recueillis dans le manuscrit qu'il a laissé je dis ma profonde reconnaissance.

Ma gratitude va d'abord à M. Georges de Loye, Conservateur du Musée Calvet à Avignon qui, fidèle à la mémoire de Jean Boutière, témoignait un intérêt bienveillant et soutenu pour mon travail, prêt sans se lasser à faciliter mes recherches et mes démarches. Les conseils qu'il me prodiguait m'étaient toujours précieux et facilitaient ma tâche. Je n'oublie pas non plus les patientes et courtoises communications fournies par M. Henri Dubled, Conservateur de la Bibliothèque Inguilbertine à Carpentras et par ses collaborateurs.

J'exprime ma reconnaissance à M. Jacques Monfrin, professeur à l'École des Chartes qui, connaissant parfaitement les archives de Meyer et Paris, a bien voulu s'intéresser à la publication de la correspondance de ces savants avec Mistral et me donner des renseignements et conseils autorisés. Il trouvera à plusieurs reprises mes

remerciements sur les pages de ce livre. Nous espérons qu'il pourra un jour publier, avec toute sa haute compétence, une édition des lettres échangées entre Paul Meyer et Gaston Paris.

M. Marcel Bonnet, Majoral du félibrige, particulièrement documenté sur la vie de la Provence et sa littérature, m'a éclairée sur bien des points et, fidèlement attaché au souvenir de Jean Boutière, s'est volontiers chargé des traductions de textes provençaux modernes. Celles du provençal ancien sont dues à l'obligeance de M. Jean Mouzat, professeur à la Faculté des Lettres de Limoges que je prie de trouver ici mes sincères remerciements.

La liste de ceux qui ont contribué à préparer ce livre serait longue. Je veux toutefois ajouter aux noms cités celui de Mme Cardona-Trunde qui avec un rare dévouement participait à son élaboration technique; et ma dette, ancienne déjà est grande vis-à-vis de Mme His-Prim, ancienne secrétaire de mon mari qui après sa mort m'a offert avec tant de générosité son aide.

Hedwige BOUTIÈRE.

Avignon, 1977.

INTRODUCTION

COLLECTION DES LETTRES

Un poète, deux savants; un Provençal et deux Parisiens, si ce n'est par naissance, du moins par leur appartenance scientifique.

Parmi de riches dossiers de lettres gardées à Maillane, et l'on sait que Mistral les conservait toutes, la correspondance avec Paul Meyer et Gaston Paris apparaît comme une des plus intéressantes. Cet intérêt, E. Léonard l'a compris, qui publia une étude, très consciencieuse, bien que non exempte de quelques erreurs. Bien utile, ce livre ne pouvait remplir qu'un rôle d'information unilatérale: non seulement l'auteur ne disposait pas de toutes les lettres de Meyer et de Paris, mais encore celles auxquelles la veuve du poète et F. Mistral neveu lui ont donné accès n'ont pu être reproduites intégralement. Les lettres de Mistral, accessibles à la Bibliothèque Nationale, ne sont pas, d'ailleurs, citées toutes et in extenso. Dans ces conditions de travail, on peut considérer le livre de Léonard comme un ouvrage de grand mérite; il ne nous satisfait pas pour autant.

Jean Boutière qui a passé de longues années dans l'intimité des dossiers de Maillane, grâce à l'autorisation exceptionnelle de la Direction de la Propriété Littéraire de Frédéric Mistral, a tout de suite mesuré l'intérêt rare et captivant de cette double correspondance, de ce que, par périodes, on pourrait appeler un trio épistolaire, tellement parfois les lettres du poète et des deux savants s'enchaînent et se complètent.

Les dossiers de Maillane contiennent la quasi-totalité des lettres adressées à Mistral par Paul Meyer et Gaston Paris. Ils portent les numéros 149, 78 à 103, 150, 1 à 36 et 224, 10 à 13 inclus pour Meyer, 166, 29 à 166, 65 pour Paris. On y trouve sous le n° 150, 25 un télégramme signé Meyer, daté du 18 octobre 1893, demandant à Mistral un article pour *Le Gaulois* après la mort de Gounod. Il s'agit, évidemment, non pas de Paul Meyer, mais d'Arthur Meyer, rédacteur du journal *Le Gaulois*.

Le Musée de Maillane conserve aussi l'unique lettre de la deuxième femme de Meyer, née Madeleine Réville, datée seulement: 29 avril.

Le même musée contient également une lettre de la veuve de G. Paris; elle est datée du 1er mai 1903.

Les lettres de Mistral aux deux philologues parisiens sont conservées à la Bibliothèque Nationale; ms. nouv. acq. fr. 24424 fo 231-318 pour P. Meyer; ms. nouv. acq. fr. 24449 fo 417-482 pour G. Paris. Le Palais du Roure à Avignon en détient plusieurs copies: nous en parlerons dans les notes aux lettres. Une lettre originale de Mistral fut retrouvée par nous aux mêmes archives: elle est datée du 9 mai 1871, on verra son intérêt. La provenance de ce document n'est pas notée, la date de son entrée n'est pas indiquée et il est impossible de savoir de quelle manière cette lettre autographe adressée à Meyer, qui était alors à Paris, se trouve à Avignon, donc hors de la collection quasi complète de la Bibliothèque Nationale. Elle ne porte aucun cachet, aucun numéro. Léonard ne la mentionne pas, même dans son chapitre consacré particulièrement à la correspondance des années 1870-1871. Il faut en déduire qu'il ne la connaissait pas; elle est trop importante pour qu'on puisse la passer sous silence.

Nous avons trouvé aussi au Palais du Roure la copie d'une lettre de Mistral à Meyer, non incluse dans la collection de la Bibliothèque Nationale, une lettre brève, écrite en provençal. Elle accompagne comme recommandation la lettre du conservateur de la Bibliothèque Méjanes à Aix, Jean-Baptiste Gaut.

La correspondance de Mistral avec Meyer et Paris n'a aucun caractère confidentiel de la part du poète, ce qu'on peut découvrir, par exemple, dans ses lettres à L. Roumieux et autres amis intimes. Rien ne fait donc supposer la destruction volontaire de ces documents épistolaires. On peut penser à quelques pertes, quelques envois de ces lettres à des tierces personnes; cela pouvait être le cas, notamment, lorsqu'une recommandation en faisait l'objet. Quelle qu'en soit la raison, on constate, ou on suppose tout au moins, quelques lacunes, assez rares, dans les dossiers de Maillane.

Dans le recueil des lettres de Mistral, conservé à la Bibliothèque Nationale, les lacunes paraissent plus nombreuses. Selon d'aimables renseignements qui m'ont été donnés par les membres de la famille des deux savants, les archives familiales ne détiennent d'autres documents que quelques cartes de visite ou des photographies dédicacées. Il est à supposer toutefois que dans la collection, sûrement très volumineuse, de marques de sympathie et de condoléances reçues par les proches après la mort de Gaston Paris, une lettre de Mistral, inconnue de nous, devait bien se trouver: la veuve du savant y répond. Mais c'est surtout dans la correspondance avec Paul Meyer que des lacunes paraissent évidentes; il n'est pas à croire qu'il n'attachât pas d'importance aux lettres de son ami de Maillane, mais il y a sans doute des feuilles éparses. Meyer déménageait souvent: sans parler des déplacements occasionnels, on dénombre tout au long de sa correspondance avec Mistral sept adresses différentes à Paris. Contrairement à Mistral qui recevait presque sans exception son courrier à Maillane, Meyer était obligé de déménager avec tous ses papiers, ses documents, ses lettres. De plus, il était distrait: douze de ses lettres ne sont pas datées du tout, trois portent une date incomplète. Quant à Gaston Paris, c'est quatre fois qu'il ne donne aucune indication, mais il néglige souvent, en marquant le jour et le mois, d'ajouter l'année. Onze fois on trouve une date incomplète.

Quant à la correspondance de Mistral, il n'y manque aucune date, sauf sur de brefs billets, mais deux fois il commet une erreur: en inscrivant au début d'octobre 1862 le mois précédent, septembre, et au début de 1889 l'année écoulée, 1888.

L'édition présente de la correspondance entre Mistral et Meyer d'une part, entre Mistral et Paris d'autre part, reproduit toutes les lettres, cartes et télégrammes connus de nous, soit:

54 lettres de Mistral à Meyer 65 lettres de Meyer à Mistral.

Aux lettres de Mistral conservées à la Bibliothèque Nationale, il convient d'en ajouter deux, trouvées par nous au Palais du Roure à Avignon.

33 lettres de Mistral à Paris 39 lettres de Paris à Mistral.

Dans le nombre se trouvent le faire-part du mariage de Mistral adressé à chacun des deux professeurs, le faire-part du premier mariage de Paul Meyer, deux télégrammes de Gaston Paris à Mistral, carte de visite de Mistral à Paris, deux de Mistral à Meyer et une de Mme Mistral (sur une carte de visite de son mari) à Meyer; une lettre de Mme Meyer et une de Mme Paris se trouvent à la fin de chaque dossier. Il faut y ajouter une lettre circulaire de Mistral adressée à G. Paris que nous trouverons dans l'Appendice 37.

Pour tirer les conclusions de la disposition chronologique et de la fréquence des lettres échangées entre Mistral et Meyer, le tableau suivant sera très instructif:

1862 1 1	1879 1 1	1896 0 0
1863 4 6	1880 2 2	1897 0 1
1864 0 1	1881 2 5	1898 0 1
1865 1 2	1882 1 1	1899 2 0
1866 1 1	1883 3 5	1900 1 1
1867 1 2	1884 2 1	1901 0 0
1868 3 4	1885 0 0	1902 0 0
1869 0 0	1886 0 2	1903 0 0
1870 2 2	1887 1 3	1904 0 0
1871 6 4	1888 1 1	1905 1 0
1872 1 2	1889 2 2	1906 0 0
1873 0 1	1890 2 3	1907 0 0
1874 1 0	1891 0 1	1908 0 0
1875 0 1	1892 0 0	1909 1 0
1876 1 1	1893 2 0	s. d. 3 0
1877 2 4	1894 0 0	
1878 3 3	1895 0 0	

Ainsi, l'ensemble de la correspondance de Meyer et Mistral contient 119 échanges épistolaires.

Le contexte des lettres de 1905 et de 1909 fait supposer, pour la première, une réponse de Meyer, pour la suivante, une lettre de ce dernier à laquelle, visiblement, Mistral fait allusion: elles ne se trouvent pas dans les dossiers de Maillane. On nous a signalé la présence de quelques lettres de Meyer et Paris déposées aux Archives de Montpellier, dont malgré nos démarches nous n'avons pu prendre connaissance et qu'il conviendrait d'ajouter au décompte des dossiers de Maillane.

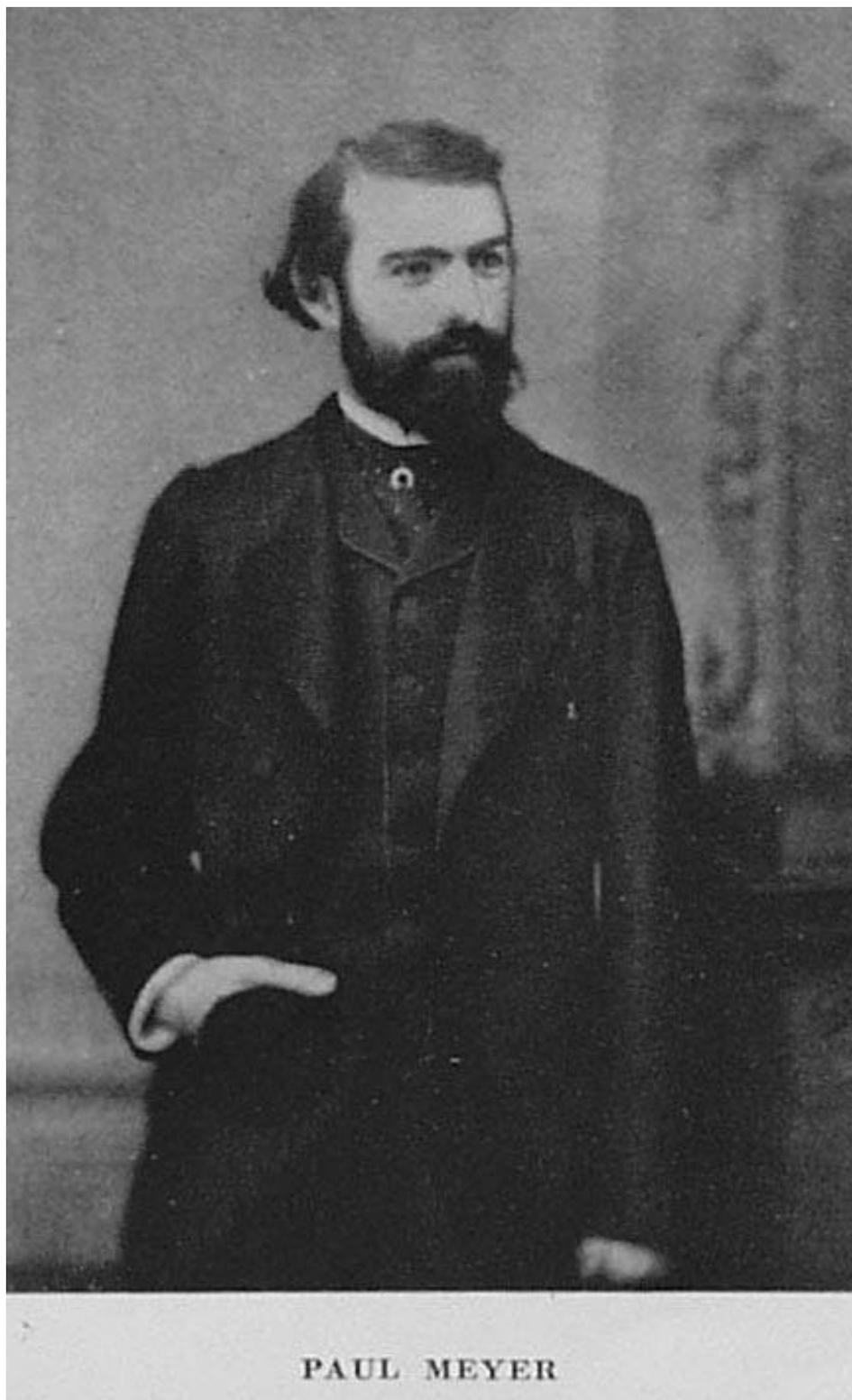
MEYER ET MISTRAL

Que représentent respectivement, au moment de leur rencontre, Mistral et Meyer?

En 1862, à 32 ans, le poète a déjà derrière lui le triomphe de Mirèio. Paris sait, grâce à Lamartine, qu'un grand poète épique est né et le Midi le proclame chef incontestable du mouvement de la renaissance provençale, le Félibrige. On le considère comme un génie qui forgea une langue plus pure pour l'expression poétique et qui donna, avec Roumanille une orthographe et des formes grammaticales au patois provençal. Il a écrit déjà plusieurs poésies lyriques de grande beauté qui entreront plus tard dans le volume intitulé *Lis Isclo d'Or*; il travaille à son dictionnaire provençal, le futur *Trésor du Félibrige*; il a commencé *Calendau*.

La renommée de Mistral est grande et Meyer, en arrivant dans le Midi en 1861, aura hâte de connaître le poète. Il se trouve, lui, tout près, à Tarascon, où il est

envoyé en mission pour dresser un inventaire des archives de la ville. Nous savons avec certitude, par une lettre de Meyer à Roumanille, que la rencontre eut lieu en 1862. La correspondance entre le poète et le savant débute la même année par une lettre du Maillanais datée du 4 septembre, écrite en provençal moderne, suivie, à en croire la date, par celle de Meyer en provençal ancien de Tharasco, lo jorn XXVIII de setembre de l'an MDCCCLXII.



Nous croyons pouvoir avancer ici une hypothèse. C'est la lettre de Meyer qui précède celle de Mistral, et non, selon les dates, l'inverse. Mistral s'est trompé, tout comme il le fera plus tard, en 1889, quand, écrivant au début de l'année, il datera sa lettre de l'année écoulée: le contexte en fournira une preuve absolue. Ici, il paraît avoir mis 4 septembre au lieu de 4 octobre. Meyer annonce le 28 septembre l'envoi de ce qu'il a cherché dans les vieux parchemins et prie le poète de recevoir ces chansons. Or, Mistral le remercie de son Gui de Nanteuil et d'Aio d'Avignon. Il nous paraît raisonnable d'émettre l'hypothèse d'une distraction de Mistral et de suggérer l'inversion du début de la correspondance.

La lettre de Meyer est charmante, elle a un accent d'humour, d'espièglerie de jeune homme tel qu'il était à l'époque: plus jeune que Mistral de dix ans. Il sort de l'École des Chartes, formé par Francis Guessard, seul enseignant alors de provençal ancien en France; étudiant encore, il publia son premier article sur les poésies religieuses en langue d'Oc. Il n'abandonnera plus les manuscrits du Moyen Age. En 1861, il revient d'Angleterre où il représentait la Bibliothèque Nationale à une vente de manuscrits, et c'est là qu'il entre pour la première fois dans l'intimité de vieux inédits et démontre ce talent de chercheur, de fouilleur que tous les romanistes lui reconnaissent. On peut prévoir déjà sa carrière de savant précoce: dès 25 ans Meyer fait un cours à l'École des Chartes, et un an plus tard il est attaché au département des manuscrits à la Bibliothèque Impériale, la Nationale d'aujourd'hui.

En 1869, il devient le suppléant de F. Guessard. Il sera, dix ans après, le titulaire de cette chaire, en emportant, la même année, l'enviable prix Gobert pour sa Chanson de la Croisade contre les Albigeois.

En 1882, il est nommé directeur de l'École, mais il conserve son enseignement au Collège de France où il a commencé ses cours en 1876. Enfin, il entre à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1883. Mais, cette même année 1883, le soir de Noël, dans la grisaille de Paris, il écrit à Mistral: — Malgré les palmes vertes et toutes les dignités dont je suis revêtu, je suis bien moins heureux que quand j'étais à Tarascon.

A Tarascon (qui pourtant n'était pas un lieu de délices ajoute-t-il), il était d'autant plus heureux qu'il avait 22 ans, qu'il commençait à aimer la Provence et qu'il connaissait Mistral.

On devine, on sent la joie et l'enthousiasme de cette rencontre, la conformité des goûts, la compréhension mutuelle, malgré leur différence d'âge. Quand Meyer dédiera à Mistral en 1883 son Girard de Roussillon, ce n'est pas la dédicace qui dans sa sobriété ne dévoile rien, mais le commentaire de sa lettre qui sera émouvant: — J'étudiais Girard de Roussillon avec enthousiasme quand j'avais 18 ans. Un peu plus tard, en 1862, je vous en parlais à Maillane et je voyais avec plaisir que vous ne l'appréciez pas moins que moi. Peu à peu l'enthousiasme s'en est allé, mais cependant, quand tant de choses ont cessé de m'intéresser, quand je suis devenu lourd et apathique, Girard de Roussillon est encore une des œuvres que j'ai continué à lire avec le plus de plaisir. Je n'ai pas parmi les livres d'ami plus vieux, plus

constant. Il me semble donc que je ne pourrais dédier ce volume à aucun autre que vous, qui êtes aussi mon vieil et constant ami.

Si la réponse immédiate de Mistral paraît un peu brève et manque de chaleur (il est si souvent pressé et pris par la cause du Félibrige!), c'est plus tard, après avoir reçu et lu Girard, qu'il écrit à Meyer avec autant d'enthousiasme pour l'œuvre même que pour le travail de son ami, auteur de l'Introduction. Mais comment connaîtrait-on ce précieux commentaire de Meyer, le côté émouvant et attachant de ce professeur de l'École des Chartes qu'on dit sec et sévère, sinon par cette correspondance qui permet l'approche de l'homme?

Girard de Roussillon, donc, était un des sujets de conversation entre les amis au temps des premières rencontres. La littérature provençale ancienne, passion de Meyer, intéressait aussi Mistral qui la connaissait déjà, bien qu'en amateur, et l'admirait. Ils devaient en parler souvent. Le poète dédiera plus tard à Paul Meyer, dans sa première édition des *Isclò d'Or*, un *pantai*, un rêve sur Romanin, lieu présumé d'imaginaires cours d'amour du Moyen Age. Dès sa première lettre, Mistral exprime son admiration pour ce savant authentique, doué de tant de goût, d'aisance et de science: *Ce que m'estouno e me ravis es que, tant jouine, vous siegués empara tant pouderosamen dóu double empèri di Troubaire et di Trouvères.*

Si jeune! L'admiration de Mistral est évidente et, d'autre part, dès leurs premières entrevues, Meyer reconnaîtra dans Mistral un être d'élite, un très grand poète. Bon début, bonne base de cette amitié qui devait durer de longues années, bien qu'avec le temps leurs relations épistolaires se raréfient, leurs chemins s'écartent. Meyer est plongé dans ses recherches, dans son monde universitaire de romanistes; Mistral, qui terminera son *Tresor dóu Félibrige*, écrira encore *Nerto*, *la Rèino Jano*, *Lou Pouèmo dóu Rose* et, à la fin de sa vie, *Lis Oulivado*. Il est pris de plus en plus par le mouvement, non sans querelles, du Félibrige, par la nécessité d'être partout, de recevoir tout le monde. La correspondance s'interrompt enfin quelques années avant la mort, en 1914, du poète auquel le grand érudit survivra de trois ans.

MEYER ET LA PROVENCE

Ce qui a, très certainement, attiré en 1862 le poète de Maillane vers ce romaniste parisien, c'est son juvénile enthousiasme d'abord, puis son sincère et durable attachement à la Provence. Meyer a vite appris la langue, et si son expression écrite en provençal moderne est hésitante et non exempte d'erreurs, il la lit parfaitement et sert sa propagation avec un zèle et une énergie bien efficaces.

Comment l'a-t-il apprise?

Nous savons déjà que ce jeune savant frais émoulu de l'enseignement de F. Guessard fût envoyé à Tarascon pour inventorier les archives, tâche qui d'ailleurs lui causa par la suite des ennuis: il en parle dans ses lettres à Mistral. Connaissant bien l'ancien provençal, Meyer a dû se rendre maître de la langue parlée du Midi sans

difficulté; sa préparation de philologue joua certainement un rôle. Mais il trouva aussi un autre moyen, il nous est raconté par J. Monfrin, successeur indirect de Meyer à la chaire de philologie romane à l'École des Chartes, dans sa leçon inaugurale, page charmante qui vaut la peine d'être reproduite:

Escoutas un pau... Ana vous en sus lou cami d'Antibo, e quan veirés passa uno chato diga ié: Ma bello, mounté lou cami d'Antibo? E vous respoudra: Moussu, ié vau; sesguisses aquest cami tout dret, poudès pas vous troumpa. E ié dirès: Ma bello, i anaren ensem; quan sias dous, lou temps passa bèn. E piei, en caminan plan plan ié demandaires d'esplicaciaum e vous fara un cours de prouvençau.

Cet homme du Nord se sentait si bien dans le Midi que c'est le retour à Paris, après un séjour relativement bref en Provence, qui demandera un effort, une acclimatation difficile, malgré tout l'intérêt pour ses recherches, puis pour son enseignement. A peine rentré, il s'en plaindra à son ami de Maillane: Il me semble que je poussais bien mieux dans le Midi qu'à Paris et, évoquant un peu plus tard les fêtes votives de Provence, le charme de ses filles, des danses, il ajoutera: quand ié pènze, me fai trefouli lou cor.

Nous retrouvons le même ton de nostalgie deux ans plus tard, dans la solitude des fêtes de fin d'année passées à Paris, sous la pluie et dans la boue de cette diable de ville, quand il envie à Mistral les soirées traditionnelles de Provence entre amis, accompagnées de ce bon vin de Châteauneuf-du-Pape dégusté à cha pau. Il était sans tendresse pourtant pour ce castrum Tharascones, toujours rigide, froid comme glace. Mais Maillane, mais Saint-Rémy qu'il affectionne particulièrement, mais Arles où il allait bien plus tard encore voir des courses de taureaux, il leur reste fidèle. Il se dira dégoûté du Midi seulement pour des raisons politiques quand, traditionnaliste, il n'approuvera pas les gens qui dix ans après la guerre de 1870 y tiennent le haut du pavé.

Il ira plus tard encore dans le Midi au début de novembre 1882, il passera même voir Mistral, qu'il manquera.

Somme toute, les voyages de Meyer dans le Midi ne sont pas très nombreux. Après le premier séjour à Tarascon qui dura depuis l'automne 1861 jusqu'au début janvier 1863, et pendant lequel il fit aussi des recherches à Carcassonne, à Béziers, il reviendra en Languedoc en septembre de la même année 1863. C'est à Béziers qu'il a connu Gabriel Azais, ce qui donna une collaboration scientifique et dont Meyer n'était pas toujours satisfait. On verra quelques détails inconnus dans les lettres de Meyer, non seulement sur la belle Gabrielle, fille de l'érudit Biterrois, mais, qui plus est, sur la participation bien plus importante qu'on ne le croit jusqu'aujourd'hui, de Meyer dans les travaux de G. Azais.

En venant travailler dans le Languedoc en septembre 1863, Meyer a-t-il vu Mistral? — Il n'y a aucune trace dans leur correspondance qui permettrait d'affirmer qu'il alla à Maillane, mais nous savons qu'il passa de l'autre côté du Rhône: — Il faut que l'attrait de la Provence soit pour moi bien vif, écrit-il à Roumanille, puisque parti

en juillet de Paris pour faire un tour en Allemagne et en Suisse, je me suis trouvé, je ne sais comment, le 6 septembre à Avignon!

Meyer ne participera pas à la réception offerte par Bonaparte-Wyse aux Provençaux et Catalans en 1867, à Avignon, l'époque de l'année, fin mai et début juin, ne le lui permettant pas. Mais il rencontra Mistral à Lunel, en mai 1868, pour aller à Barcelone avec celui-ci, Roumieux et Bonaparte-Wyse aux fêtes que les Catalans offraient aux poètes provençaux.

Ce voyage donna l'occasion à d'intéressants échanges de vues entre Mistral et Meyer et certainement les lia plus encore; une lettre du 10 octobre 1876 prouve que c'est avec joie que Meyer retrouva en Espagne ses anciennes connaissances, datant de son premier voyage de 1868. Mistral lui en parla, pour la première fois, le 3 mars de cette année-là. Et dans une lettre sans date, adressée à Roumanille à cette époque, Meyer écrit: — J'irai volontiers à la réunion barcelonaise dont vous me parlez et que Mistral m'avait annoncée comme au moins possible. J'irai surtout si je puis décider G. Paris que Mistral a invité en même temps à m'accompagner.

Roumanille a probablement dit à Mistral que Meyer considère cette fête comme au moins possible, donc pas tout à fait certaine, puisque le poète commence sa lettre à Meyer, le 16 avril, par ces mots destinés à l'assurer: Mais si, mon bon ami, la fête des jeux floraux catalans aura lieu cette année avec une solennité exceptionnelle (...) J'ai déjà écrit à Balaguer, président des Jeux, pour annoncer votre venue avec M. G. Paris, car je comptais bien que vous seriez des nôtres. Et quelques jours plus tard, le 21, il insiste encore: — Je vous communique cette lettre de Balaguer pour vous décider à venir (...) Tâchez d'amener M. Paris. Nous ne connaissons pas la lettre de Meyer à Mistral donnant son accord définitif mais nous savons qu'il alla en Catalogne, bien que G. Paris ne donnât pas son adhésion, qu'il parla des troubadours, notamment de Guilhem de Figueira, le 28 avril, précisément à Figueras, et qu'il quitta, à son grand regret (qu'il exprime dans une lettre sans date à Mistral), le groupe provençal un peu avant la fin des festivités. Puis jusqu'à la période après la guerre de 1870, Meyer ne reviendra pas dans le Midi. Mais il songera à ce voyage, il y rêvera pour mieux dire, en 1873; à en juger par sa correspondance avec Mistral, ce rêve ne s'est pas réalisé.

Meyer passera encore en Languedoc en octobre 1876, mais bien qu'il fût à Beaucaire que seul le fameux pont sépare de Tarascon, apparemment il n'alla pas voir Mistral, peut-être jugea-t-il sa visite trop précipitée après le tout récent mariage du poète. Il parle de son voyage dans une lettre à Mistral écrite au retour.

1880: c'est l'année du tragique mariage de Meyer. Il se proposait de montrer la Provence à sa femme en revenant d'Italie où il pensait aller en voyage de noces. Les lettres, si émouvantes, si bouleversantes où il parle à son ami de la perte de sa femme après deux mois de mariage, nous font comprendre l'abandon de ce projet.

Il devait aller dans le Midi en 1881 en mission gratuite, souligne-t-il dans sa lettre du 5 novembre, car l'Armana Prouvençau l'avait signalée comme subventionnée par

le Ministère, et il donne des raisons du changement de ses projets: voyages en Angleterre à trois reprises, entrecoupés d'un déménagement.

Ensuite, c'était le séjour en Provence en 1882 qu'il fût, bien qu'il soit dégoûté du Midi pour des raisons politiques. Ce voyage le conduira de Menton jusqu'à Maillane, où il manquera Mistral. Mais cette visite décevante nous vaudra deux lettres, celle du poète et la réponse de Meyer, deux belles lettres où l'amitié qu'ils gardent réciproquement se traduit de façon particulièrement franche et émouvante.

En 1883, Meyer ébauche de nouveau le projet d'un séjour dans le Midi.

En réponse à la lettre de Mistral lui annonçant son voyage à Paris pour l'an prochain, Meyer écrit le 4 juin: J'espère vous voir avant ce temps-là si comme d'habitude je vais en Italie. Il est à supposer que ce projet n'a pas été réalisé, nous ne trouvons aucune allusion à une rencontre avec Mistral. Il a écrit le 3 septembre après la mort de la mère du poète d'Uriage: nous ignorons si c'était un arrêt du voyage en Italie ou bien un séjour prolongé.

Meyer exprimera à plusieurs reprises ses regrets de ne pouvoir aller en Provence pour la fête de Sainte Estelle, patronne du Félibrige, qui avait lieu d'habitude en mai ou en juin. Or, il est certain qu'après avoir vu Mistral en 1887 en avril, à l'occasion de son voyage à Arles, à Saint-Rémy, à Nice (les lettres le témoignent), il l'a revu un an après. Il est de nouveau dans le Midi, à Orange, à Die et à Avignon, la fête de Sainte Estelle étant célébrée particulièrement tard cette année-là, le 13 août; elle était précédée par les représentations au Théâtre Antique d'Orange. Mais il revoyait Mistral dans les années quatre-vingt à chacun des voyages du poète à Paris: leur correspondance a laissé les traces de ces entrevues en 1887 et 1889.

Il est certain que les deux amis se sont vus pendant les vacances de Pâques en 1890, peu de temps sans doute, Meyer ayant continué son voyage par Draguignan jusqu'à Nice où il est arrivé le jeudi saint. Dans l'unique lettre de 1900, il signale à Mistral son séjour en septembre dans les vallées de Barcelonnette, Verdon et Var, jusqu'à Digne et Grenoble. Il y est allé prendre des notes pour ses Documents linguistiques des Basses Alpes et annonce le projet d'un voyage similaire l'année suivante, dans la vallée du Rhône, où il pourrait voir son ami de Maillane ainsi que l'œuvre à laquelle celui-ci devait consacrer plus tard l'argent de son Prix Nobel et les dernières années de sa vie: le Museon Arlaten, abri des traditions et trésors provençaux. Leur correspondance n'a pas laissé de traces de la réalisation de ce projet, mais, à en juger par les dernières lettres de Mistral, il y a des lacunes dans les dossiers. Le poète incite encore le trop occupé philologue à venir l'an prochain, il écrit en 1905, à Maillane. Meyer y est-il allé?, nous l'ignorons. Nous savons seulement avec certitude qu'il se trouvera à Arles, pour l'inauguration officielle des locaux du Museon Arlaten le 28 mai 1909, Les lettres s'espacent de plus en plus: la dernière écrite par Mistral gardée dans le dossier, est de 1909. Elle se termine par la même note, presque par les mêmes mots qui résonnaient dans le commentaire épistolaire de la dédicace de Girard de Roussillon: — Cher ami de la première heure...

L'attachement de Meyer à la Provence, la nostalgie qui l'assaille parfois, se résume par une phrase écrite dans sa jeunesse: J'aime le Midi. Et il ajoute: Il y a telle date de l'année 1862 qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, par exemple ma première visite à Mistral et les fêtes d'Apt. (...) Je peux bien dire avec Pierre Vidal:

*Ab l'alèn tir vas me l'aire
qu'ieu seu venir de Proensa
tot quant est de l'ai m'agensa.*

Et ces paroles ne disent pas tout.

Même pour les mistraliens, pour les félibres, il sera peut-être surprenant de découvrir l'appui que Meyer donnait au mouvement littéraire provençal, la part qu'il prenait dans la défense de leurs idées. Certes, de vieux Armana Prouvençau attestent souvent cette sympathie, cette fidélité; mais peu nombreux sont ceux qui les lisent, il faudrait dire plutôt: les étudient. Il y a un côté de Meyer inconnu, caché dans des pages rarement lues, jamais encore publiées, dans certaines lettres qui sommeillent dans les archives durant des années, avant qu'un lecteur secoue leur poussière. C'est là que l'on découvre des traits de caractère de Meyer particulièrement touchants: la délicatesse, la modestie avec lesquelles il apporte son soutien moral, scientifique et financier à tout ce qui est le mouvement collectif en Provence, une édition d'ouvrages d'un poète inconnu encore, et, toujours! la publication de l'Armana Prouvençau, cette expression vive de ce qui se fait, de ce qui s'écrit en Provence, l'Armana qui a toute sa sympathie.

S'il apprend l'effort des Méridionaux pour ériger un monument à Saboly, auteur de beaux Noëls provençaux, il envoie par l'intermédiaire de Roumanille une modeste offrande. Il ira, le fait est bien connu, avec Mistral, Roumieux et Bonaparte-Wyse en Catalogne, mais voici ce qu'il écrit encore à Roumanille, quand il est convié par les Provençaux aux fêtes de remerciements: Quand on a été à Barcelone, il est bien pénible de ne pas pouvoir se rendre à Saint-Rémy, mais tel est cependant mon cas. Je dois être précisément à la même époque en Angleterre (...). Malgré cette circonstance, c'est bien le moins que je vous envoie ma modeste souscription. Mieux; il exprime son souci pour l'organisation de la fête en parfaite solidarité avec les Provençaux: Je ne doute pas de l'accueil excellent qui sera fait aux Catalans: nous ne pouvons pas rester, nous ne resterons pas au-dessous d'eux.

Très intéressé par la production littéraire du Midi, Meyer demande à l'éditeur, Roumanille, l'envoi des livres qui n'ont même pas encore paru: Quand Roumieux aura publié son livre, envoyez-le moi. Et dès 1863, il lui donne toute une liste d'ouvrages qu'il désire acquérir: Lis Oubreto, Li Prouvençalo, Li noué, Les chants populaires de la Provence de D. Arbaud: — C'est littéralement orthographié, mais pour le fonds c'est précieux. Les lettres échangées avec Mistral au sujet de ce recueil de poésies folkloriques témoignent d'ailleurs combien ce philologue était agacé par l'orthographe de D. Arbaud.

Dans la même lettre à Roumanille Meyer prend la défense, avec tous les félibres, de la poésie naïve mais fraîche et gracieuse de la future femme de celui-ci, Rose Anaïs

Gras: Vous aviez eu la bonté de m'envoyer la réponse à la brochure de cet Artaud qui a attaqué le Cantique de Sainte Anne; malheureusement elle ne m'est pas parvenue; j'ai reçu cependant l'Armana dont je vous remercie infiniment. — Cet Artaud sonne assez dédaigneusement.

L'Armana Prouvençau, organe officiel des félibres, publiait leurs poésies, donnait une chronique de faits, de réunions, énumérait les publications, ajoutait un Mortuorum de ceux qui ont mérité, poètes ou érudits, dans le mouvement félibréen. Il en émane, surtout dans son époque héroïque, avant l'entrée en scène de Paul Mariéton, animateur fervent et intelligent mais superficiel et avide de grandes manifestations, toute l'âme du pays des deux côtés du Rhône, tout ce qui est chaud, sincère, authentique en Provence.

Meyer se retrempait dans cette ambiance. Sa nostalgie était tenace. Dix ans après son premier séjour dans le Midi, puis vingt ans encore après son départ de Tarascon, en 1871 et en 1883, dans la soirée du 24 décembre, veille de Noël, il lit les notes du chant VII de Mireille, où Mistral évoque les traditions de Calèndo à jamais abandonnées. Et non seulement à Paris, en Angleterre aussi l'Armana lui apporte cet air de Provence: — De grâce, envoyez-le moi, écrit-il à Mistral de Cambridge, découragé, dégoûté par les suites des événements de 1870-1871 que souvent, traditionnaliste bien que démocrate sincère, il n'approuvait pas, envoyez-moi l'Armana, ce sera un baume, C'est également après un retour d'Angleterre qu'il remercie Roumanille de l'envoi de ce recueil qu'il trouve à son arrivée à Paris. Le romaniste parisien fait souvent des observations dans ses lettres à Mistral sur le contenu de chaque Armana, soit pour se réjouir des nouveaux talents, soit pour exhorter les anciens lorsque ceux-ci se taisent. Les premiers numéros se faisant rares, Meyer, dont la collection commence en 1859, s'inquiète de ne pas pouvoir compléter les années précédentes. Plein de zèle, il aide les autres lecteurs à acquérir les numéros manquants, les fait venir, et ce philologue qui a déjà derrière lui les travaux sur le provençal ancien, se propose de faire cadeau de la collection de l'Armana à quelqu'un, écrit-il, chez qui je veux développer le goût de la poésie provençale.

On peut suivre l'attachement de Meyer au mouvement félibréen tout au long de sa correspondance avec Mistral, malgré sa désapprobation au sujet de quelques brouilles, inévitables peut-être dans un groupement de plus en plus vaste, brouilles qui se prolongeaient inutilement, il critique la parution, à côté de l'Armana, de la Lauseta qui, pour son goût, parle moins de mouvement littéraire que de la politique de gauche; enfin: trop de cérémonies, trop de manifestations de plus en plus mondaines et de fêtes tapageuses. Il n'est pas difficile de s'imaginer sa réaction qu'il tait discrètement d'ailleurs, aux fêtes de Paris, avec le couronnement de la statue de Jasmin, avec des récitations, ne serait-ce des beaux vers de Mistral, en pleine rue, devant la statue de Lamartine, avec les manifestations devant la statue de Jeanne d'Arc: des fêtes et des statues, des statues et des fêtes partout; et puis, en plein Paris, les tambourinaires et la farandole, charmants dans les villes et villages du Midi, mais qui détonnent à Paris. Il doit désapprouver aussi les tentatives de Mariéton de capter le grand monde.

Le caractère que prend le mouvement félibréen, nettement éloigné de sa conception primitive, agace d'ailleurs Mistral. La Revue Félibréenne rédigée par Mariéton était, avec Lou Félibrige de J. Monné, un des périodiques les mieux documentés et certainement très utile, mais dans les conditions créées par son rédacteur, invivable. Mariéton péchait par l'irrégularité de la publication de sa revue, par la pléthore de détails, mondains surtout, dans d'interminables récits de multiples manifestations. Le moment vient enfin où la Revue Félibréenne cesse de paraître Mistral écrit alors à Mariéton les paroles qui pouvaient être signées par Meyer: — Si tu avais mis moins de luxe dans ces feuilles et si tu avais moins sacrifié à la vanité d'un service immense et improductif, elle irait triomphalement son chemin.

Tout cela explique peut-être un certain éloignement de l'érudit parisien plongé dans ses recherches et son enseignement, de ce nouveau milieu félibréen tandis que son attachement pour la Provence demeure, son amitié et son admiration pour Mistral restent fidèles. Mais leurs chemins s'écartent, l'échange de la correspondance se raréfie, s'étiole, les lettres s'abrègent et leur contenu se réduit le plus souvent aux annonces d'envois respectifs d'ouvrages, qu'ils s'adressent fidèlement, aux recommandations, aux vœux et félicitations. Seule exception: une longue lettre de Meyer après son voyage dans les Basses Alpes, comme si cet air qu'il sent venir de la Provence, comme chante Peire Vidal cité dans sa lettre de jeunesse à Roumanille, ravivait ses sentiments, ses souvenirs. Il est vrai que cette lettre répond, aussi, consciencieusement, à la question posée par la candidature de L. Legré à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Avant le relâchement de leur correspondance, on dénombre des sujets très variés, la manière de les traiter variant aussi: elle va du ton presque badin sur lequel ils traitent l'affaire matrimoniale de Béziers, change avec le développement sérieux et studieux des sujets scientifiques, pour prendre un accent passionné dans les lettres qui concernent les événements politiques. Mais ce ton, on le sent davantage chez Meyer que chez Mistral. Ce qui frappe, c'est que même lorsque Meyer modifiera, avec le temps, son point de vue sur l'application de certains principes, il l'exprimera avec la même conviction, la même ardeur, tout en avouant son changement d'opinion. La lecture de ces lettres fera découvrir peut-être le côté peu connu des idées de Meyer et apportera un complément à l'état des connaissances actuelles de celles de Mistral. Il y a une question qui, on le verra, les intéresse particulièrement: c'est la décentralisation. Les conceptions de Meyer surgissent à chaud en relation avec les événements du jour, avec l'attitude des hommes politiques; elles sonnent comme un impératif. Mistral, non seulement poète, mais aussi chef d'un mouvement pour lequel il aurait été dangereux de se laisser marquer nettement par un sceau politique, voulait s'élever, surtout arrivant à l'âge mûr, au-dessus de toute prise de position exclusive. C'est pourquoi ses réponses ont souvent un ton si différent de celui qui vibre dans certaines lettres de Meyer. Le poète provençal paraît moins passionné, moins enflammé que le philologue parisien.

On trouve aussi chez Mistral moins d'épanchement personnel dans ses lettres à Meyer. Le poète était lié, dès sa jeunesse, avec un groupe de ses compatriotes, aussi bien par leur commune activité félibréenne que par les événements de leur vie privée. Ses amis intimes ce sont Roumanille et Aubanel, ce sont Mathieu et

Roumieux surtout, puis A. Daudet, c'est aussi celui qui lui donnera un appui moral, précieux dans ses années d'une certaine incohérence et dissipation, de peines aussi: l'abbé Victor Lieutaud, Hommes de valeur inégale, parfois exceptionnelle comme Lieutaud, parfois médiocre comme Roumieux, compagnon des années folles de Mistral auquel celui-ci, tout en jugeant sévèrement ses fautes, gardera une amitié fidèle. Et c'est peut-être par l'intensité particulière de son existence de ces années que nous pouvons expliquer l'affaiblissement de la correspondance avec Meyer.

De la vie privée de Mistral, connue par ailleurs, rien ne filtre dans les lettres à son savant ami philologue. Quant à la vie de tous les jours de Meyer, nous en sommes peu renseignés, elle est moins connue, moins fouillée que celle du grand poète provençal. Son existence paraît d'ailleurs limpide et sévère. Une fois seulement, et c'est une expression rare dans les documents concernant Meyer, Mistral parle de la trempe de cœur et d'esprit de son ami, et de sa vie ascétique de savant. Nous ignorons si Meyer avait des amis très intimes (la lettre, citée, sur la dédicace de Girard de Roussillon ne le laisse pas croire), des amis à qui faire partager ses peines. Souvent un sentiment de solitude se fait sentir dans ses lettres et, chose étrange en raison de peu d'épanchement de Mistral, il lui confiera en détail l'horrible drame de son premier mariage, il lui parlera de ses états d'âme. Sa deuxième union, heureuse, qui lui apporta le calme et le soutien tant désirés, n'a pas laissé de traces d'épanchement personnel dans sa correspondance connue de nous, sans doute parce qu'elle l'a comblé. A cette époque de sa vie, les liens épistolaires entre les deux amis se sont sensiblement relâchés.

Mais nous trouvons tout au long de leurs rapports certains sujets dont la persistance est frappante. Dès le début de leur correspondance on sent, on constate que leurs univers se pénètrent tout en se complétant.

Les secrets des vielhs pergamis dont parle Meyer dans sa lettre de 1862, écrite en provençal ancien, ouvrent tout un monde à Mistral, déjà intéressé par la poésie des troubadours; d'autre part, la beauté de la poésie du Maillanais est parfaitement comprise par Meyer. L'échange d'idées concernant le domaine du provençal est assez fréquent et touche surtout les publications de Mistral, et pour cause: le poète n'était pas un romaniste ouvert à toutes questions philologiques. Mais on trouvera dans les lettres de Meyer des allusions, parfois des aveux, sur son activité d'érudit, sur les à-côtés de ses publications qui seront d'un grand intérêt pour les philologues contemporains. Il y a notamment, nous le rappelons, à propos de sa participation aux ouvrages de G. Azaïs, des détails, confiés à Mistral, qui apportent des éléments nouveaux à ce sujet. Un extrait de la lettre du romaniste de Béziers à Mariéton et prouve qu'Azaïs ne se faisait pas de scrupules pour la part due à son collaborateur: nous n'y trouvons même pas le nom de Meyer...

On remarquera aussi l'empressement avec lequel le jeune érudit (nous sommes en 1863) envoie, heureux sans doute autant de satisfaire le désir de son ami que de constater l'intérêt de celui-ci pour un poème du Moyen Age, les premières feuilles de la partie publiée des Aliscans qu'il demande au savant éditeur, son maître F. Guessard, pour faciliter le travail du poète, Il accompagne les extraits de ses

traductions de quelques commentaires et conseils, dont Mistral, ce qui est assez habituel chez lui, ne tiendra pas compte.

Cette sollicitude trouve son équivalent dans les indications fournies sur le vocabulaire du provençal moderne et dans de patientes copies des poésies populaires provençales faites par Mistral, cette poésie populaire qui passionnait aussi bien l'écrivain de Maillane que le savant de l'École des Chartes et son ami Gaston Paris.

Meyer a vu lors d'une des premières visites qu'il fit à Mistral un recueil de poésies populaires chants, rondes, sornettes, cantiques, passions notées par le poète. Il l'a vu, il en a parlé, sans doute mieux que beaucoup d'autres, en 1862, et dès le 1^{er} février 1863, en mentionnant dans sa lettre son compte rendu des Chants populaires de Provence de D. Arbaud, il demande à Mistral avec une certaine impatience: Quand donc publierez-vous votre collection qui est si supérieure et comme texte et comme disposition et comme abondance?. Nous trouvons plusieurs lettres consacrées entièrement à cette matière. Et, après les événements de 1870-1871 où les préoccupations politiques sont la dominante des lettres échangées entre Mistral et Meyer, le sujet de la poésie populaire revient et remplit entièrement une des lettres du poète: Ah, comme ces travaux sont plus intéressants que les éternels bavardages politiques, ajoute-t-il. Et quelques mois plus tard, il envoie une nouvelle lettre toute consacrée à cette matière et copie pour Meyer une cantilène enfantine, dans deux versions. Le thème de la poésie populaire est comme un leitmotiv, une note se répétant à intervalles irréguliers tout au long de leur correspondance et dévoilant, ce qui n'est pas encore bien connu, une passion durable, jamais éteinte, de la vie de Mistral.

Après cet échange épistolaire particulièrement animé, on constate le silence de 1873, puis une reprise de correspondance assez faible jusqu'à 1877-1878 où l'achèvement du dictionnaire provençal de Mistral constitue l'essentiel de la matière. Meyer ne ménage pas ses avertissements, louanges et réserves: l'auteur du Trésor du Félibrige parfois défendra son point de vue, acquiescera le plus souvent, et, comme nous le savons, ne suivra pas les conseils de son ami philologue.

On constate des lacunes dans la correspondance comprenant les années si douloureuses pour Meyer qui ont suivi le tragique dénouement de son premier mariage en 1880. Nous ne connaissons pas l'expression des condoléances de Mistral après le deuil de son ami, auxquelles celui-ci répond le 11 mars 1880. Il est à supposer que cette lettre de Mistral, bonne et affectueuse, dit Meyer lui-même, fut gardée dans les archives de famille, aujourd'hui dispersées, égarées ou détruites peut-être.

Le récit du drame de Meyer suit dans le dossier la lettre de vœux nuptiaux adressés par Mistral à son ami. Un voisinage poignant.

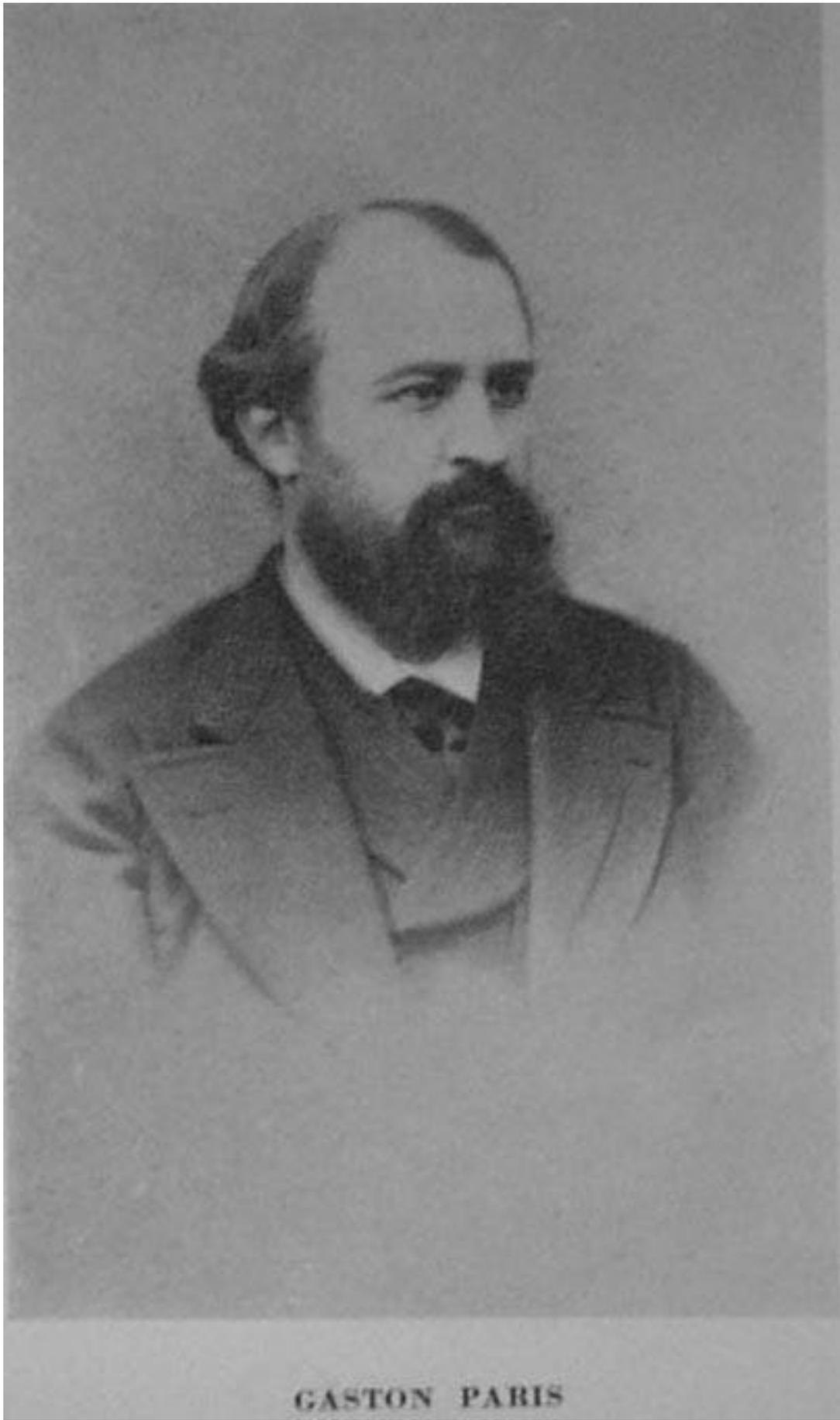
Après quelques lettres espacées et variées quant à leur matière, on s'attendrait à voir, vers 1890, année de l'attribution du prix de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres au Trésor du Félibrige, une fréquence accélérée des lettres à ce sujet. Il n'en est rien.

C'est, nous le verrons, G. Paris qui, profitant de ses relations, indiquera à Mistral les démarches à suivre, démarches épistolaires, l'auteur ne voulant pas se présenter personnellement. Meyer, après avoir analysé le Dictionnaire et les possibilités d'obtention d'un prix, s'est montré prudent quant au pronostic. Puis il s'est tu, connaissant bien, sans doute, les détails des démarches, le jeu de derrière les coulisses, et il y a, en effet, toute une cabale cachée d'influences, de calculs de votes. Il en parle peu à l'intéressé même. Mais il n'épargnera pas son temps, et ses tâches, en 1890 sont lourdes, surtout en raison de ses fonctions de Directeur de l'École des Chartes, pour écrire une longue lettre explicative à Paul Mariéton, dévoué corps et âme à Mistral. C'est là que nous trouvons Meyer inquiet, nerveux, mais prêt à assumer toute la charge de la défense de la cause du Trésor. G. Paris, qui a fait beaucoup pour guider Mistral dans ses démarches, est plongé dans le deuil récent de sa première femme, mais il paraîtra aux débats au dernier moment et parlera brillamment en appuyant la thèse de Meyer. La joie de celui-ci éclatera dans une brève lettre, écrite, les circonstances le demandaient, en provençal, où on décèle les traits dominants de son caractère: l'amitié fidèle, la loyauté, la franchise: — avèn agu proun peno, ce n'a pas été sans peine, et, en post-scriptum, pour ne pas omettre ce qu'il n'a pas mis dans sa lettre fiévreuse: Gastoun Paris a parla coume un ome de cor.

PARIS ET MISTRAL

Les relations entre Mistral et Gaston Paris, son cadet de 9 ans, dont les lettres témoignent de la sympathie, de l'estime, du dévouement pour le poète, remontent peut-être à cette année 1867 où l'auteur de Calendau est allé à Paris avec son nouveau poème. Léonard dit que la première rencontre eut lieu lors d'un séjour de Mistral à la capitale après Mirèio, sans plus de précision. Ignorant s'ils se sont rencontrés avant 1867, nous pouvons en tout cas proposer la date du 1er ou 2 février de cette année-là comme celle du contact personnel. En effet, Meyer répond à un billet de Mistral, qui lui annonce le 19 janvier 1867 son arrivée à Paris, par une brève lettre de mercredi, sans préciser la date, mais certainement le mercredi le plus proche: 23 janvier. Le 27 janvier Meyer, après avoir vu sans doute Mistral le jour convenu et s'être entendu avec lui pour une rencontre avec G. Paris, l'avertit que les jours libres de celui-ci sont vendredi et samedi les plus proches. Mistral fut de retour à Maillane pour la sainte Agathe, le 5 février. On peut donc fixer au 1er ou 2 février, selon le jour choisi par Mistral, la rencontre parisienne de 1867 entre lui et Paris.

Gaston Paris est alors rentré en France depuis huit ans, après ses années passées à Bonn et Gottingen, élève des savants linguistes Diez et Curtius; mais il étudiait surtout le grec et l'ancien allemand. C'est à l'École des Chartes qu'il rencontrera les romanistes Quicherat et Guessard; il en sort un an après Meyer, en 1862, et bientôt, en 1866, il est comme lui lauréat du prix Gobert. Donc, en 1867 il a déjà commencé sa vie de savant, une carrière qui deviendra particulièrement brillante.



GASTON PARIS

Quelques années plus tard, en 1873, Paris est parti pour ses recherches personnelles à la Bibliothèque de Carpentras d'où il alla saluer le poète à Maillane, le jour de Noël. Mistral, ce charmeur, l'a conquis et c'est à plusieurs reprises que Paris reviendra dans ses lettres au souvenir de cette visite, témoignant toujours le même enchantement. Mais les relations, bien qu'amicales, entre ces deux hommes d'élite ne se sont pas développées de la même façon que celles entre Mistral et Meyer. Gaston Paris n'a pas été particulièrement séduit par le Midi. Ce fils d'un romaniste, professeur au Collège de France, à qui il succéda en 1866 pour prendre bientôt la charge de cours à l'École des Hautes Études, était lié avec le milieu intellectuel de Paris, il aimait ses relations, aimait les manifestations. Fin et mondain, il était, selon sa propre expression, homme des Congrès et, bien qu'ami de Mistral et comprenant la valeur de son talent, il n'avait aucun contact avec les félibres et leur mouvement.

Par conséquent, l'énumération de ses séjours en Provence et de ses rencontres avec Mistral ne sera pas longue. Après la visite de Noël à Maillane, c'est justement à un congrès, celui de Montpellier en 1875, qu'il verra le poète. C'est encore en mission officielle qu'il se rendra en Provence, à Aix, en novembre 1895, pour les fêtes, en l'honneur de Peiresc d'où il ira, avec sa seconde femme, voir le poète à Maillane et excursionner à Saint-Rémy, les Baux, Montmajour et Arles.

Paris et Mistral se sont-ils vus entre-temps? Si nous savons que chaque séjour de Mistral à Paris apportait des rencontres avec Paul Meyer, nous sommes moins renseignés sur celles avec Gaston Paris. Le poète est allé à la capitale en 1884, 1887, 1889, à la fin de 1894 et au début de 1895. Le 7 janvier 1895, presque au moment du départ, il envoie un mot bref à G. Paris qui, très occupé, veut tout de même aller le voir vers 9 heures du matin et l'invite à dîner chez lui. Nous ignorons si ces projets se sont réalisés. Leur correspondance ne nous apprend rien. La lettre annonçant la mission du romaniste parisien en 1895, à Aix, semble faire allusion à l'unique visite de G. Paris à Maillane, avec sa femme cette fois, après celle de 1873.

La table des lettres nous démontrera la cadence de la correspondance de Paris avec Mistral.

Années Lettres de Mistral et Paris

	1885 0 1	1896 0 0
1875 2 3	1886 0 0	1897 2 3 (dont 1
1876 1 (faire-par) 0	1887 0 1	télégramme)
1877 0 0	1888 2 1	1898 1 0
1878 0 0	1889 0 1	1899 0 0
1879 0 0	1890 6 5	1900 2 0
1880 0 0	1891 0 0	1901 2 4 (dont 1
1881 2 1	1892 0 1	télégramme)
1882 0 0	1893 0 0	
1883 0 0	1894 11 14	
1884 0 1	1895 2 3	

Nous rappelons que les archives de Maillane possèdent aussi une lettre de la veuve de G. Paris, née Marguerite Mahou.

Même en prenant en considération des lacunes dues à quelques lettres égarées ou gardées dans des archives de famille, celles de félicitations ou de condoléances notamment, on constatera qu'il y a de longues périodes, des années et des lustres (1876-1881; 1881-1887) sans échange épistolaire. Autant la correspondance de Mistral avec Meyer présente une certaine régularité et une grande diversité de sujets, autant celle avec Paris peut être groupée par périodes et par thèmes.

La table ci-dessus démontre la première de ces allégations.

La correspondance débute par l'annonce de l'article de Paris dans le Journal des Débats, après le Congrès de Montpellier et les remerciements de Mistral. Ces sujets de circonstance, on les trouvera tout au long de leurs relations épistolaires, où une note personnelle est rare, contrairement à ce qu'on a remarqué dans les lettres de Meyer. On peut seulement deviner, d'après une allusion dans deux lettres de Paris à Mistral, que le poète, peut-être dans l'ambiance de cette *vihado* intime de 1873, raconta au jeune savant, homme d'accès facile selon les témoignages de ceux qui l'ont approché mais, somme toute, peu connu de lui, les circonstances de la création de sa très belle pièce *Rescontre* qu'il lui dédiera dans sa première édition des *Iscolo d'Or*.

Ce sont, toujours marqués d'un ton chaud, des envois de livres ou d'articles, des remerciements, des recommandations. On sait le grand intérêt que portait Paris au folklore; point de lettres pourtant à ce sujet, et si Mistral donne des indications pour le *Petit Poucet*, il le fait par l'intermédiaire de leur ami commun, Meyer. Mais Paris a dû voir lors de sa visite à Maillane le recueil des chants populaires collectionnés par Mistral, ou tout au moins en avoir parlé avec lui, parce que, tout comme Meyer, il revient à la charge vingt ans après sa visite: — J'espère toujours que vous donnerez votre collection de contes provençaux; ce serait un vrai régal pour le folklore et pour la belle langue de miejour.

Ajoutons qu'il est frappant qu'à toutes ces allusions à son recueil, aussi bien celles de Paris que celles de Meyer, Mistral ne réponde pas. Nous avons mentionné l'échange animé de la correspondance avec ce dernier à ce sujet, les versions de contes, chants, etc. Que le poète copie pour lui: jamais un mot sur le projet de publication de cette collection. Pourtant, après avoir attentivement examiné le manuscrit de Carpentras contenant de multiples chants, rondes, complaintes, légendes etc. copiés de la main de Mistral, nous avons remarqué une surprenante persévérance dans la continuité de ce travail, jamais totalement abandonné, poursuivi depuis la jeunesse du Maillanais jusqu'aux dernières années de sa vie.

Mais on constate que toutes les tentatives de Mistral d'intéresser le philologue parisien à la vie culturelle provençale (fêtes, représentations, réunions et même le voyage à Barcelone sur l'invitation des poètes catalans en 1868), restent vaines. C'est compréhensible. Paris n'a pas vécu une belle année de sa jeunesse en Provence comme l'a fait Meyer, il n'a pas côtoyé les félibres, ne s'est pas familiarisé avec la langue provençale moderne. S'il s'est intéressé au Congrès de Montpellier, c'est en tant que philologue romaniste. Ce qui l'attirait surtout dans tout ce mouvement du

renouveau provençal, c'est Mistral et son talent. L'article du Journal des Débats sur ce congrès en est un bon échantillon, Il aborda déjà ce sujet, en 1860, après le triomphe, un an plus tôt, de Mirèio. Après un échange de lettres concernant une traduction de Decameron pour les fêtes de Boccace, la correspondance s'interrompt pour reprendre sporadiquement à l'occasion des condoléances, des recommandations, d'échanges d'ouvrages. L'envoi de Paris de sa Littérature Française au Moyen Age lui vaut deux lettres successives de Mistral, avec quelques remarques intéressantes, mais partiellement exprimées déjà dans sa correspondance avec Meyer et combattues comme erronées par ce savant.

On arrive à un fait frappant: deux périodes de lettres groupées, un échange épistolaire dense, nourri, animé et du plus haut intérêt, les années 1890 et 1894.

La correspondance de l'année 1890 a pour objet, et cela presque exclusivement, les démarches pour l'obtention du prix Jean Reynaud pour le dictionnaire de Mistral. Il y a ça de joli, écrit l'auteur du Trésor du Félibrige à Mariéton, que je ne me suis jamais moins occupé d'une chose que de l'obtention de cette joio, Il a fallu l'amitié et l'intrépide initiative de Meyer et Gaston Paris pour me valoir cette Toison d'Or, On aimerait plutôt lire intervention, ou bien appui: l'initiative très ancienne car de 1866, revient, il est vrai, à Meyer, mais Mistral lui-même y est revenu, plus tard, dans ses lettres aux deux amis romanistes. Il est exact que l'auteur de Trésor ne s'est pas rendu en quémendeur à Paris et qu'il n'a fait, à notre connaissance, aucune visite aux académiciens.

Et c'est Gaston Paris qui, avec beaucoup de dévouement, d'autant plus méritoire qu'il était frappé par un deuil récent, lui suggéra l'envoi du Dictionnaire à quelques personnalités qui pouvaient influencer sur l'attribution du prix: — si je n'avais pas été absent des premières séances de janvier, écrit Paris à Mistral, j'aurais demandé d'être de la Commission. Mistral, de son côté, était inépuisable en exemplaires et satisfaisait les commandes sans tarder. Paris proposera plus tard lui-même la candidature de Mistral pour le prix Née, en 1897, pour le Poème du Rhône. Lettres, conseils, indications de Gaston Paris, confirmations et remerciements de Mistral se succèdent avec rapidité; la correspondance à ce sujet comporte onze lettres, de la fin janvier à la fin mars 1890. Quelques envois paraissent d'ailleurs manquer.

A la suite du compte rendu détaillé du Trésor du Félibrige que Meyer a adressé à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres afin de le présenter pour le prix Jean Reynaud, Paris envoya une lettre appuyant la candidature de Mistral Puis, tous les deux ont parlé à la Commission en faveur de leur candidat. Ils ont gagné.

A la lumière de ces documents nous pouvons aisément comprendre quel service inestimable ont rendu à Mistral ses deux amis romanistes.

Après la chaleureuse expression de reconnaissance du poète, envoyée à Meyer et à Paris le jour même où il apprit le couronnement de son œuvre lexicographique, la correspondance avec ce dernier s'arrête. Une lettre de recommandation, en 1892, c'est tout jusqu'à 1894, l'année où nous aurons deux groupes compacts: l'un d'avril-mai, l'autre de la fin août jusqu'à la fin novembre de la même année.

Avril-mai 1894, c'est la seule période où on trouve de la part de G. Paris des protestations très énergiques et des reproches à l'adresse de Mistral.

En fait, la faute incombe surtout à un journaliste qui a mal reproduit dans la presse une interview de G. Paris donnée à l'Écho de Paris sur le projet d'une carte linguistique de la France Mistral, considérant cet article offensant pour le rang du provençal dans la famille des langues romanes, a riposté dans l'Aiòli par une boutade, une pointe que Paris n'a pas pu ressentir sans un mouvement d'indignation. Ajoutons que l'évocation de cet incident par Léonard manque, forcément, du relief que donne la lumière projetée des deux côtés: il a lu les lettres de Mistral, mais ne connaissait pas les protestations énergiques de G. Paris, protestations surprenantes chez cet homme pondéré, par leur ton ulcéré, véhément, tranchant. La lecture de ces documents, articles et lettres de G. Paris, comparés surtout à ceux, conciliants, de Mistral qui s'est aperçu sans doute de sa maladresse, intéressera particulièrement les provençalistes.

Le sujet des lettres échangées en ce printemps de 1894, le différend engendré par les articles de l'Echo de Paris et de l'Aiòli, demandait un commentaire: il est superflu pour l'étude, bien connue, de Paris sur Mistral. L'élaboration de ce grand article constitue l'objet de leur correspondance en automne de la même année, depuis le 26 août jusqu'au 4 décembre; sur dix-huit lettres échangées, une seule ne concerne pas l'étude de G. Paris. On déflorerait l'intérêt de la lecture de ces documentstémoignages, en y ajoutant quoi que ce soit.

Les recherches du savant et les indications de l'auteur de l'œuvre poétique analysée, qu'il serait intéressant de comparer avec des confidences plus intimes et plus franches peut-être, faites à d'autres amis, sont confinées dans le cadre d'une étude critique et ne le dépassent pas. On ne sera pas sans remarquer une certaine réticence dans les réponses de Mistral sur l'interrogat de Paris; il réserve une parcelle de lui-même, de ses souvenirs, tout en réglant l'éclairage exact qui doit jaillir sur son œuvre. La possibilité de suivre pas à pas la création d'une étude littéraire est d'un intérêt indiscutable. Toutefois, ne cherchons pas dans l'échange accéléré de ces lettres la pénétration réciproque, l'ouverture, l'épanchement que nous trouvons, par exemple, dans la correspondance d'un Alain-Fournier avec Jacques Rivière, ni le même diapason élevé. Malgré cette distinction, que la différence du genre littéraire des ouvrages mûrissant sous la plume d'un savant et d'un romancier souligne et excuse à la fois, ces messages de 1894 ont un poids particulier: ils nous font avancer dans la connaissance de la mentalité de Mistral et de Paris.

Ce qui frappe dans la correspondance que nous présentons, c'est sa grande simplicité d'expression. Ce ne sont pas des lettres écrites pour être lues par la postérité. Leur forme est souvent négligée, surtout dans la correspondance de Mistral avec Meyer; on remarque la quantité de lettres commençant par je: je vous envoie, je vous expédie, je vous remercie, j'ai reçu, etc. Le naturel y est absolu, et si à ce point de vue l'on pouvait faire une réserve, ce serait, ce qui paraît surprenant, pour quelques lettres de Mistral. Nous pensons notamment à ses remerciements adressés d'une part à Meyer, d'autre part à Paris, à des époques

différentes, où le moule de la phrase est trop apparent pour que l'expression en soit spontanée, Mais dans l'ensemble, les lettres des deux savants ne font pas montre de leur érudition, et celles de l'auteur de Mireille et des Iles d'Or ne sont jamais d'une éloquence poétique. On sent chez Mistral un grand respect pour la science de ses amis, et si Paris, mûr, analyse toute l'œuvre du Maillanais, Meyer, tout jeune, écrit en parlant de la valeur de Mistral face à la dot d'une riche héritière: chacun des douze chants de Mirèio n'est-il pas bien plus qu'un mas ... Respect et reconnaissance de valeurs réciproques.

D'une correspondance publiée se dégage toujours un sentiment de la violation de l'intimité, le lecteur entre comme troisième homme non invité. Ici, ce sentiment est atténué par le caractère même des lettres, à quelques exceptions près: nous songeons à celles, vibrantes de douleurs, de Meyer, dont nous avons déjà parlé. Elles sont peu nombreuses, d'ailleurs. Pourtant, à la lumière de cette correspondance, on découvrira un Meyer peu connu, très sensible, peut-être un peu solitaire, grave, simple, pathétique seulement par son malheur. On verra ce professeur célèbre par ses impitoyables exigences, ce critique mordant, passer sous silence, indulgent, des moments d'humeur et des périodes d'éloignement de Mistral. On verra aussi Paris ami dévoué du poète et magnanime après une brouille, conflit sans préalable et sans lendemain, analyste autant scrupuleux qu'imaginatif. Les lettres des trois amis permettent de suivre l'élaboration de leurs ouvrages, cela concerne surtout la correspondance entre Mistral et Meyer, et de saisir sur le vif le jugement de leurs œuvres. Et l'attitude des deux savants face aux mêmes sujets abordés dans des lettres de Mistral est particulièrement intéressante. Pour les mistraliens, même les plus avertis, certaines pages seront une révélation: les lettres éclaireront d'elles-mêmes ceux qui cherchent une confirmation ou une réfutation des jugements acquis. Nos réflexions n'ajouteraient rien.

Pourtant, à la lecture de cette correspondance, certains détails paraissent hermétiques, et à double titre. Ce sont, d'une part, pour les provençalistes qui s'occupent de la littérature d'Oc moderne, les allusions aux livres et articles du domaine de philologie romane et, d'autre part, les événements de la vie félibréenne pour les romanistes intéressés particulièrement par le provençal ancien. En raison de cette double obscurité, l'annotation des lettres est abondante et les recherches qu'elle réclamait donnaient parfois des résultats révélateurs et insoupçonnés. Un choix strict s'imposait: des documents d'un intérêt particulier, mais qui ne sont liés qu'accessoirement avec la matière des lettres sont groupés dans l'Appendice.

Les quelques exemples que nous avons mis en avant dans les pages de notre Introduction donnent à peine un aperçu de la richesse de cette correspondance. La lecture fera découvrir bien d'autres détails, d'autres aspects.

Nous avons conservé l'orthographe des lettres, en indiquant par un sic les anomalies; nous avons rectifié, toutefois, les erreurs (orthographe et ponctuation) qui pourraient entraîner une fausse interprétation du lecteur. Il faut mentionner enfin que toutes les phrases dans les lettres de Mistral commencent, après un point, par une minuscule: il nous semblait préférable d'établir les signes conventionnels, à

savoir une lettre majuscule. Si nous nous permettons cette licence, c'est que nous sommes face à une correspondance et non à un texte littéraire.

TABLE DES LETTRES

F. Mistral et P. Meyer

1862

1. Meyer à Mistral 28 septembre.
2. Mistral à Meyer 4 octobre.

1863

3. Mistral à Meyer 15 janvier.
4. Meyer à Mistral 1er février.
5. Meyer à Mistral 18 février.
6. Mistral à Meyer 22 février.
7. Mistral à Meyer 16 avril.
8. Meyer à Mistral 6 juin.
9. Mistral à Meyer 9 juin.
10. Meyer à Mistral 18 août.
11. Meyer à Mistral 17 septembre.
12. Meyer à Mistral 6 décembre.

1864

13. Meyer à Mistral 29 septembre.

1865

14. Meyer à Mistral 1er janvier.
15. Mistral à Meyer 28 juin.
16. Meyer à Mistral [17 juillet].

1866

17. Mistral à Meyer 7 mai.
18. Meyer à Mistral [mai].

1867

- 19. Mistral à Meyer 19 janvier.
- 20. Meyer à Mistral 22 janvier.
- 21. Meyer à Mistral [janvier].

1868

- 22. Meyer à Mistral s. d. [entre 21 et 25 mars].
- 23. Mistral à Meyer 26 mars.
- 24. Meyer à Mistral 12 avril.
- 25. Mistral à Meyer 16 avril.
- 26. Mistral à Meyer 21 avril.
- 27. Meyer à Mistral s.d.
- 28. Meyer à Mistral 30 octobre.

1870

- 29. Meyer à Mistral 1 er mars.
- 30. Mistral à Meyer 6 mars.
- 31. Mistral à Meyer 4 mai.
- 32. Meyer à Mistral 3 novembre.

1871

- 33. Mistral à Meyer 9 mars.
- 34. Meyer à Mistral 3 mai.
- 35. Mistral à Meyer 20 mai.
- 36. Meyer à Mistral 3 juillet.
- 37. Mistral à Meyer 18 juillet.
- 38. Meyer à Mistral 12 août.
- 39. Mistral à Meyer 10 septembre.
- 40. Mistral à Meyer 10 décembre.
- 41. Meyer à Mistral 24 décembre.
- 42. Mistral à Meyer 24 décembre.

1872

- 43. Meyer à Mistral 1er février.
- 44. Mistral à Meyer 3 mars.
- 45. Meyer à Mistral 17 mars.

1873

- 46. Meyer à Mistral fin décembre.

1874

47. Mistral à Meyer 6 janvier.

1875

48. Meyer à Mistral 29 novembre.

1876

49. Faire-Part du mariage de Mistral 27 septembre.

50. Meyer à Mistral 30 octobre.

1877

51. Mistral à Meyer 16 juin.

52. Meyer à Mistral 22 juin.

Correspondance de Frédéric Mistral et Paul Meyer

53. Meyer à Mistral fin juin ou début juillet.

54. Meyer à Mistral 22 juillet.

55. Mistral à Meyer 24 août.

56. Meyer à Mistral 13 septembre.

1878

57. Meyer à Mistral 13 janvier.

58. Mistral à Meyer 29 janvier.

59. Meyer à Mistral 2 février.

60. Mistral à Meyer 5 février.

61. Meyer à Mistral 10 mars.

62. Mistral à Meyer 12 mars.

1879

63. Meyer à Mistral 27 mars.

64. Mistral à Meyer 9 avril.

1880

65. Mistral à Meyer 5 août.

66. Meyer à Mistral 8 août.

67. Faire-Part du mariage de Meyer 25 novembre.

68. Mistral à Meyer 7 décembre.

1881

- 69. Meyer à Mistral 11 mars.
- 70. Meyer à Mistral 29 juin.
- 71. Meyer à Mistral 5 novembre.
- 72. Mistral à Meyer 8 novembre.
- 73. Meyer à Mistral [novembre].
- 74. Mistral à Meyer 9 décembre.
- 75. Meyer à Mistral 21 décembre.

1882

- 76. Mistral à Meyer 11 novembre.
- 77. Meyer à Mistral 13 (ou 15) novembre.

1883

- 78. Meyer à Mistral 4 juin.
- 79. Mistral à Meyer 6 juillet.
- 80. Meyer à Mistral 7 juillet.
- 81. Meyer à Mistral 3 septembre.
- 82. Mistral à Meyer 2 décembre.
- 83. Meyer à Mistral 16 décembre.
- 84. Mistral à Meyer [peu après le 16 décembre].
- 85. Meyer à Mistral 24 décembre.

1884

- 86. Meyer à Mistral 13 février.
- 87. Mistral à Meyer 2 mars
- 88. Mistral à Meyer 24 avril.

1886

- 89. Meyer à Mistral 6 mars.
- 90. Meyer à Mistral 10 juin.

1887

- 91. Mistral à Meyer 2 février.
- 92. Meyer à Mistral 5 février.
- 93. Meyer à Mistral 28 février.
- 94. Meyer à Mistral 16 avril.

1888

- 95. Meyer à Mistral 22 juillet.
- 96. Mistral à Meyer 24 juillet.

1889

- 97. Mistral à Meyer 12 janvier.
- 98. Meyer à Mistral 14 janvier.
- 99. Meyer à Mistral [30] mars.
- 100. Mistral à Meyer 14 juillet.

1890

- 101. Meyer à Mistral 29 mars.
- 102. Mistral à Meyer 29 mars.
- 103. Meyer à Mistral 15 mai.
- 104. Mistral à Meyer 18 mai.
- 105. Meyer à Mistral 13 juillet.

1891

- 106. Meyer à Mistral 27 février.

1893

- 107. Mistral à Meyer 27 mai.
- 108. Mistral à Meyer 22 juin.

1897

- 109. Meyer à Mistral 6 avril.

1898

- 110. Meyer à Mistral 29 décembre.

1899

- 111. Mistral à Meyer 3 janvier.
- 112. Mistral à Meyer 9 mai.

1900

- 113. Mistral à Meyer 15 décembre.
- 114. Meyer à Mistral 17 décembre.

1905

- 115. Mistral à Meyer 2 octobre.

1909

116. Mistral à Meyer 19 juin.

sans date

117. Carte de visite, écriture de F. Mistral.

118. Carte de visite.

119. Carte de visite de Mme Mistral, écriture de Mme Mistral.

* * *

1. Meyer à Mistral

28 septembre 1862.

Gran mestre d'amor que de vostra Proensa
Ar fasetz tralusir l'antic pretz e l'honor,
Si ieu non for' estraitz de la terra de Fransa
Si d'un gai trobador
Dieus m'agues mes el cor
Lo dols parlar e gen, lo sen e la siensa,

E ieu volgra cantar!... Mais pèr so que pauc m'enten en trobar, tan solamen vos dirai, bel senher, qu'en luoc de cantador me soy fach paubre joglar, e m'alegrten disen las canses del temp passat que vauc queren de sai e de lai els vielhs pargamis, e bel m'es quan so m'avenc qu'aia atrobada la venaso que cassar suelh, adonc plus soy jauzens de l'austor quan ten presa la calha entre sas onglas; et en aissi ben podetz vezer que ja si'aiso que non sia trobare, si vals am ieu los trobadors. Ara vos prec e requer tan humilmen com puesc qu'estas cansos de Fransa vuelhatz recebre qu'ai trachas d'un vielh libre excrit en pargami V cens ans ae mai,

e soy e tot jorn serai per vos servir
vostre fizels e leals amics

Paul Meyer.

Tharasco lo jorn XXVIII de setembre
de l'an MDCCCLXII.

* * *

2. Mistral à Meyer

Maillane, Bouches du Rhône, 4 octobre 1862.

Moun bel ami,

Ai agu grand gau de legi li rouman que tan graciosamen m'avès manda e qu'avès publica e esclargi 'me tan de goust, tant de gàubi e de sciènci. Lis ai pancaro acaba; li logisse à cha pau, coume li fin gourmand que bovon lou bon vin à pichot cop e que se coumpañon emé li bon, moussèu. Ce qui m'estouno e me ravis es que, tant jouine, vous siegués empara tant pouderousamen dóu double empèri di Troubaire e di Trouvères nosto enciano lengo! N'i'a pèr avé vergougno, nautre lis eiretié! La parlas, se pou dire, coume paire e maire!

Gui de Nanteuil me plais; e Aio d'Avignoun m'agrado. La gènto pouèsio, aquelo d'antan! Vaqui bèn la literaturo naciounalo de Franço! Li Gré e li Rouman n'an rèn à vèire aqui.

Maladré que sian esta, pàuri Francés, emai foulas, de leissa l'estrangié s'aprouve si e s'enrichi de nos to drudiero, enterin qu'an avian, i porto de le Grèço vo de Roumo, quista pietousamen noste pan literàri. Car es tout vist que pèr la man de Tasso, e d'Ariosto, et de Cervantes, lis Italian e Espagnoù nous an rauba la flour de si literaturo.

A prepaus d'Aio d'Avignoun, noutas un pau eiçò: i'a long tèms que cercave, sènso i'aveni, l'etimoulogiò d'uno espressioun nostro qu'es courrènto en Prouvènço e que se dis touti li jour. Es toujours en aio, ounte vas, tout en aio, etc. Que vous dire: es toujours en mouvemen, toujours pèr orto, toujours pèr draio e pèr camin. Despièi qu'ai legi voste poulit volume, es clar aro pèr iéu qu'aco retrais e rapello lis aventuro d'Aio d'Avignoun, tant populàri autre-tèms.

Lis Italian dison peréu andar ajato... De meme, en Lengadò, lou mot Flamenco es demoura prouverviau pèr dire uno bagasso e f ier coume Artaban, rede coume Chabran, etc... Fan bessai alusioun à quauque rouman perdu. Cercas-lou.

Se partès pas d'encaro, nous veiren bèn un outro fes, en tout cas, vole vosto adrèisso, Adessias,! ténès-vous siau e galardet.

Voste bèn devot.

F. Mistral.

à M. Paul Meyer. Maillane (B. d. R.), 4 Sept. [sic] 1862.

* * *

3. Mistral à Meyer

[25 janvier 1863].

Mon cher ami,

me voici de retour de mon excursion à Béziers. Selon votre heureux présage, j'ai été accueilli comme un roi, ce n'étaient que noces [sic] et festins, et, sans un malheureux évènement, la mort presque subite de la femme du président du Tribunal qui a mis en deuil cinq ou six membres de l'Académie de Béziers., en ne m'eût laissé partir qu'après un banquet splendide. M. Gabriel Azaïs avait même déjà rime son toast. Vous êtes un excellent physionomiste: le secrétaire de la Société archéologique est le meilleur homme du monde, un savant très doux, très sympathique, et qui ne regrette qu'une chose, de ne pas avoir 20 ans pour trahir l'idiome biterrois et chanter en provençal. Madame Azaïs est une femme simple, intelligente et forte, qui a le bon esprit d'applaudir aux goûts de son mari. M. Bruno Azaïs est charmant, un bon type de vieux garçon, jovial et quelque peu sensuel. Enfin, et c'est à elle que je veux en venir, Madlle Gabrielle est une fort aimable brune, ingénue à ravir, et belle comme on n'en voit pas beaucoup. Je n'ai pas à me plaindre: elle a été à mon égard infiniment gracieuse, expansive et familière. En un mot, tout, dans cette maison, va à merveille; une seule chose y fait peur: on y parle de vignes, d'héritages et de propriétés à glacer d'effroi un pauvre félibre qui aurait la velléité d'entrer là comme gendre. Me trompé-je? Il me semble que pour oser dire à M. Azaïs: donnez-moi la main de votre fille! Il faudrait pouvoir ajouter: j'ai par là, dans quelque coin de la Camargue, un mas de 4, ou 500,000 fr. Argument qui n'est pas dans mon carquois. En somme, je n'aurais jamais l'audace de faire une pareille demande à notre cher Gabriel Azaïs. Je sens, hélas! Mes intentions honnêtes écrasées par la dot menaçante de la brune Gabrielle. Qu'en pensez-vous? Et franchement?

J'oubliais de vous dire qu'on est ravi de vous, et que M. Brono vous adressera, comme à moi, une feuillette de son vin d'or, et à bref délai.

Je vous embrasse.

F. Mistral.

Maillane 25 janvier 1863.

* * *

4. Meyer à Mistral

[1er février 1863].

Mon cher poète

Je voudrais bien que cette lettre vous causât une partie du plaisir que m'a fait éprouver la vôtre, mais que peut vous dire d'intéressant un pauvre diable rendu tout triste par la pluie, le brouillard et les migraines, qui sont la suite de ma brusque transplantation. Il me semble que je poussais bien mieux dans le midi qu'à Paris. Espérons que je finirai par m'acclimâter [sic]: Quoiqu'il en soit je vous assure que ce n'est pas sans un certain serrement de cœur qu'après vous avoir quitté, il y a aujourd'hui trois semaines, j'ai pris mon billet pour Paris. Enfin, il fallait bien en finir par là.

Tout d'abord il faut que je vous rende compte des commissions dont vous m'avez chargées [sic]. En ce qui touche le chiffre du tirage de Mirèio je n'ai pu prendre les informations demandées, parce que le bureau auquel j'aurais dû m'adresser n'est pas au ministère de l'intérieur [sic], bien qu'il en dépende. Or c'est au ministère même que je connais un chef de bureau par qui j'aurais pu être renseigné; il me faudrait donc prendre mes informations directement, et sans doute je ne pourrais le faire qu'en votre nom, ce que vous voudriez éviter. Voyez et décidez ce qu'il vous convient que je fasse.

M. Guessard est heureux de pouvoir vous être utile en vous donnant la partie imprimée de la bataille d'Alischamps où se trouve l'épisode de Dame Guibour sur les murs d'Orange; il m'a promis de me remettre du [sic] premier jour les bonnes feuilles, et je vous les adresserai aussitôt.

J'ai appris de M. Guessard que le chant populaire. Ma meirastre dins la mastre, etc. A été publié dans le Globe en 1831 et que traduit par Gothe il est devenu dans Faust le chant de Marguerite. Seulement Gothe a négligé de traduire le E piéu piéu, toujours viéu en quoi il a eu tort.

J'ai reçu de M. Roumanille sa réponse à la brochure d'Artaud. Pour le fond, M. Roumanille a mille fois raison, mais il se donne tort dans la forme, il aurait dû se souvenir qu'en qualité de secrétaire de la commission il était tenu à plus de modération. Je trouve que sa réponse manque de dignité; j'en parlerai cependant, et d'une manière favorable dans une sorte de revue philosophique que je fais pour la Correspondance Littéraire.

Je vais rendre compte dans une revue d'Allemagne des [Chants populaires] recueillis par M. Damase Arbaud. Quand donc publierez vous votre collection qui est si supérieure et comme texte, et comme disposition, et comme abondance? Les prières et les récits de passion que vous m'avez montrés m'intéressent extrêmement.

Vous avez été à Béziers, et, selon mon heureux présage dites-vous, on vous a reçu comme un roi. En vérité l'horoscope n'était pas difficile à tirer; vous serez toujours

et partout reçu comme un roi, comme celui de la Poésie au moins, qui est un vaste empire; mais, ce qui est plus intéressant encore, c'est que les personnes que vous avez vues vous ont plu. J'en étais sûr, des personnes naturellement aimables qui désiraient tant vous voir n'ont pu que se montrer infiniment gracieuses. Votre opinion sur elles est tout à fait la mienne, et pour en venir à la question délicate, je suis heureux que vous ayez bonne opinion de la belle Gabrielle; elle a la simplicité d'un enfant unie à la grâce d'une jeune fille, je crois que c'est une cire molle, (intellectuellement parlant) où un homme d'esprit peut imprimer les goûts, les idées qui lui plairont le mieux. Vous me demandez conseil: c'est vous déclarer vous-même, car vous ne supposez pas que je puisse vous donner un conseil autre que celui de vous marier avec la jeune fille déjà nommée. Mais voici encore un meilleur conseil: laissez-vous guider par votre cœur. A quoi bon consulter? N'est-il pas certain que votre famille, que vos amis (surtout Roumanille, Aubanel et A. Mathieu) vous presseraient de ne point manquer cette belle occasion? Donc, tâchez-vous, si vous sentez que vous l'aimez ou que l'amour vient, n'hésitez pas et écrivez une lettre en français au papa, puis la réponse reçue quelques jolies stances à la jeune fille.

Mais la dot! L'effroyable Dot (mettons lui une majuscule)! Hé quoi! Vous aussi vous reculez devant cet obstacle! En telle occurrence un homme obscur se retire, un homme médiocre s'avance, mais l'homme que vous êtes n'a pas à se préoccuper de ces misères. D'ailleurs, si vous voulez bien considérer cette difficulté, immense pour le premier venu, mais nulle à mon sens pour vous, vous trouverez que la différence de fortune, différence qui n'est point énorme après tout, est compensée et au delà par des convenances que M. Azais ne rencontrerait certainement ni à Béziers ni ailleurs. Vous parlez de mas! Mais chacun des douze chants de Mirèio n'est-il pas bien plus qu'un mas, et la Culido pour une jeune fille vaut tout l'or d'un pays!

Osez donc! Voici ce qu'on m'écrit de vous à la date du 23 Jv M. M. est tel que vous nous l'avez montré; c'est un beau garçon qui a beaucoup d'entrain, de franchise et de naturel. Il nous a lu et chanté tout ce que nous avons voulu, enfin il a été charmant!

Ayez confiance.

Je viens de relire ma lettre, vraiment je ne puis m'empêcher de sourire [sic] en pensant que peut-être ces lignes pourront tomber sous les yeux de votre femme; alors elle m'aimera d'une amitié rétrospective.

Encore une fois ayez courage. M. Legouvé m'a dit hier qu'il allait vous annoncer une nouvelle dont je veux lui laisser la primeur, et qui renouvellera le triomphe de 1859.

Adieu et pensez à moi.
Votre ami dévoué.

Paul Meyer.

Paris 1er février 1863.

* * *

5. Meyer à Mistral

[18 février 1863].

Mon cher poète,

Je vous adresse ci-joint sous bande les 12 premières feuilles de l'Aliscans, que M. Guessard m'a remises à votre intention il y a déjà quelques jours, mais je voulais vous en traduire quelques pages, et c'est seulement aujourd'hui que j'en ai trouvé le temps. Vous remarquerez le début qui est magnifique, les discours de Guillaume à son cheval Baucent, p. 21-27, et l'arrivée de Guillaume sous les murs d'Orange (p. 48-5 [sic]), épisode dont je vous ai traduit une bonne partie. Guillaume pour s'échapper plus sûrement d'entre les Sarrazins avait revêtu les armes d'un émir tué: sous son nouveau costume sa femme ne le reconnaît pas, elle lui dit de se découvrir le visage.

Je ne ferai pas ouvrir porte ni guichet
jusqu'à ce que je voie désarmé votre chef
et [que je puisse] regarder de mes yeux
la bosse [que vous devez avoir] sur le nez.

(Cette bosse était un signe particulier à Guillaume au court nez). Au moment où il soulève son heaume, la comtesse aperçoit des prisonniers que les Sarrazins conduisaient à Desramées (Abdérane)

Je puis bien prouver (dit-elle) que tu n'es point don Guillaume le baron, la fière brasse, qu'on avait coutume de tant louer; vous n'eussiez pas laissé les païens emmener les notre [sic], ni battre et détruire à si grande honte. Vous n'auriez pas souffert qu'on les eût ainsi menés si près de nous.

Un passage que je vous recommande encore, ce sont les adieux de Guillaume et de Guibourt. Il hésitait à partir et à la laisser suile dans Orange

Sire Guillaume, dit Guibourt en pleurant, allez y s'il vous plait, je resterai en Orange la grande avec les dames dont il y a céans tant p. 60 chacune aura le haubert de mailles et en son chef le vert heaume luisant, et à son côté aura ceint la bonne épée au vol l'épée au poing l'épieu tranchant il y a céans chevaliers je ne sais combien que vous délivrâtes de gent Tervagan sur ces murs nous monterons, là devant, bien nous défendrons si les Turcs nous assaillent, je serai armée à manière de combattant, par St Denys, que j'appelle en témoignage, il n'y a païen, Sarrazin ni Persant, [sic] si je l'atteins d'une pièce, en lançant qu'il ne lui faille tomber du cheval.

Sire Guillaume, dit Guibourt la sage, maintenant tu t'en iras en France la douce maintenant tu me laisseras dolente et égarée entre telle gent dont je ne suis pas aimée et tu iras en la terre riche, tu y verras mainte pucelle colorée et mainte dame noblement vêtue. Je sais très bien que tu m'auras tôt oubliée, bientôt vous aurez fait un amour (intrigue amoureuse). Et que viendrez-vous chercher dans cette contrée où vous avez souffert tant de peine! Tant [enduré] la faim, la soif, et tant [eu] de soucis!

Les faits qui se rapportent à ce pauvre Rainouart, si fort, si généreux, mais tout assoté par la compagnie des cuisiniers et des valets, sont d'un excellent héroï-comique; mais ce qui est d'un sublime soutenu, c'est la scène de Guillaume devant Louis roi de France (p. 74 et suiv.). Je vous prie d'excuser les imperfections nombreuses de mes traductions mot à mot; elles n'ont d'autre objet que de vous aider à comprendre les passages traduits, et, par la comparaison, le reste du poème. Si, dans cette lecture vous éprouvez quelque difficulté, notez les passages qui vous embarrassent et je vous les traduirai. J'espère que vous ne regretterez pas la peine que vous donnera cette lecture.

Adieu maintenant, et croyez-moi toujours Votre ami sincère et dévoué.

Paul Meyer.
18 février 1863.
(R. Constantine 24)

P. S. Une partie du texte est en italiques, cela vient de ce qu'il est emprunté à un manuscrit différent de celui qui a fourni la presque totalité du poème, ce dernier présentant des lacunes à certains endroits: les crochets ([]), les petites lettres b, f, etc. Indiquent aussi des corrections faites d'après divers manuscrits. Tout cela sera expliqué dans les notes.

* * *

6. Mistral à Meyer

[22 février 1863]

Mon cher ami,

Aliscans est un délicieux poème. Il y a là-dedans un accent de vérité épique, une simplicité, une poésie naturelle qui me désespèrent. Remerciez pour moi M. Guessard de m'avoir fait lire ces merveilles du temps passé et présentez-lui mes chaudes félicitations. Pour vous, mon ami, puisez à pleines mains dans ma gratitude. Vous êtes le plus gentil savant de France et de Provence.

Legouvé m'a communiqué l'excellente nouvelle que vous m'annonciez, et Gounod m'a écrit une lettre superbe et des plus cordiales. L'illustre auteur de Faust me parle

de Mirèio avec amour, avec enthousiasme; je vois qu'il comprend le sujet et je m'attends à un chef-d'œuvre.

Il vous fait bon et beau, mon jeune Mentor, parler du siège de Béziers comme de la chose la plus facile du monde. Et moi, qui ne suis pas Simon de Montfort, et qui n'ai pas de gata à mon service, j'y réfléchis à deux fois, avant de monter à cet assaut.

J'ai reçu le riche cadeau de M. Bruno Azaïs, l'excellent vin de Bachelécy. J'ai remercié l'excellent oncle dans une épître en vers, où se trouvent ces strophes:

Lou noble vin de Bachelèri
es un jouvènt bloundin e lèri
qu'es ourgueious de si vint an
e fai l'amour e vai cantant...

eu m'a douna si refoulèri,
e iéu n'en vole faire autant.
Toun noble vin es dous e linde
coume uno vierge; e quand de l'inde
pèr mis ami vai degouta,
Saran ravi de sa bèuta,
lou béuran tout, pourtant de brinde,
Tout lou béuren à ta santa.
À ta santa, fin labouraire
qu'un tant bon plant sables entraine
Dins vostri erme roucassié!
À la santa,, durable sié!
de Gabriel Azaïs, toun fraire,
de soun oustau, de sa mouié!
À la santa,, tres cop lou dise
en invocant sant Afroudise,
De ta neboudo, elo que tèn
Lis arribaire tant countènt
Emé la gràci de soun rise
E que rènd triste li partènt...

Je sais qu'on ne me devait pas de réponse, mon épître étant une réponse et un remerciement, mais enfin, il me semble que si la culido était cotée sur la place de Béziers au prix que vous voulez bien le dire, on aurait donné quelque signe de vie en recevant ma flèche de Parthe. E que rènd triste li partènt, à mon avis, dit trop plutôt que pas assez. Or, pas de réponse, donc vendanges sont faites. Pàuri felibre!

Adieu. Je pars pour Aix où je vais, comme juré, siéger aux Assises et représenter la société en face de Jean Valjean.

Vous acclimitez-vous?

votre F. Mistral
Maillane 22 février 1863.

* * *

7. Mistral à Meyer

[16 avril 1863].

Il est temps que je vous réponde un mot. Sept fois merci de votre excellent article où l'amitié a fait réserver une place au félibrige. Voici ce que j'ai à vous communiquer sur le mois de mai: je ne sais si j'arriverai à temps pour la notice qu'on vous a demandée. Ce sont deux rondes.

(Les jeunes filles chantent en faisant la ronde, autour de l'une d'elles).

Lou brande de ma tanto,
Lou roussignou ie canto;
La roso dóu mes de mai
N'es pancaro expandido...
En quau la dounarai?
— à N..., la plus poulido...
Oh! Que de roso! Oh! Que de flous!
Bello, bello fiho, viras-vous!

(La jeune fille se retourne. Les autres continuent:)

La bello s'es virado,
Soun galant l'a regardado...
Oh! Que de roso! Oh! Que de flous!
Bello, bello fiho, viras-vous!

— Autre ronde

(une jeune fille allant à cloche-pied:)

Ai un bèu mau de taloun,
La bello, la bello!

(les autres dansent autour d'elle:)

— Quau es que vous l'a fa veni,
La bello, la bello?
Quau es que vous l'a fa veni,
La bello savous (mot corrompu, peut-être la bello
aussas-vous, la belle redressez-vous)

Es moun marit, qu'es tant jalous,
La bello, la bello!
Es moun mari, qu'es tant jalous,
La bello savous!

— Vous n'en cercaren un plus dous,
La bello, la bello!
Vous n'en cercaren un plus dous,
La bello savous!
Sara N... pèr voste espous,

La bello, la bello,
Sara N... pèr voste espous,
La bello savous!

— Pèr aquéu fariéu pa'n pas
La bello, la bello,
Pèr aquéu fariéu pa'n pas,
La bello savous.

— Sara N... pèr voste espous, etc.
[La bello, la bello!
Sara N... per voste espous
La bello savous].

— Pèr aquéu fariéu cènt pas!
La bello, la bello!
Pèr aquéu fariéu cènt pas!
La bello savous.

Tout cela ne vaut pas le diable.

Gounod est campé à St. Rémy, enthousiaste du pays et de son séjour. Il peut se faire que j'aïlle voir jouer Mireille cet hiver. Nous verrons.

Oh! Lou bèu tèms que fai deforo!
Adieu! Je vais boire du soleil d'avril.

Votre
F. Mistral.

Maillane 16 avril 1863.

* * *

8. Meyer à Mistral

[6 juin 1863].

Moun béu Felibre!

M. Legouvé vous escriis e volé pas manca l'éucasiaun de vous manda de mi nouvelo e de vous dire que me tené toujours siau e gaiardet, e qu'ai pancaro ôublida la Prouvenço e soun béu soulèu e soun Mistrau. Ah! Quan de fès entre M. Legouvé e iéu aven parla de vous!

Tout, eici, crido que t'aman. 1er, an jouga e canta au piano vosto Magali. Quouro vendrès? Vous que la cantas emé tant de gàubi e d'amour.

Gramaci per li poulido cansoun que m'aves manda (o mandado?), e disès qu'aco véu pas lou diable! Pas mai! Quand li legissé ne m'en souvèn de vosti chato galantouno que vesiéu l'an passa à Tarascoun, à nos to Damo déu Cas téu, a la festo votivo d'Eyrago, farandoulej emé si jougne badan un pau davans. Quand ié pensé, me fai trefouli lou cor.

Ei pas pouscu fini moun article, ei agu tan causo a far, mai tambèn sara pas perdu.

E la neboudo que ren triste li parten?

Adieu, cher ami, et grâce, grâce pour mon patois!

Aquéu que vous amo.

Paul Meyer.

Seineport, 6 juin 1863.

* * *

9. Mistral à Meyer

[9 juin 1863].

Moun bèu drole,

Siéu bèn countènt que siegues en repaus, en joio e en santa, ' te fau milo gramaci pèr lou bèn que dises de iéu à l'inmourtau que trèves. Aquest ivèr, se'n cop jogon Mirèio, t'anarai, se Diéu vòu, touca la man e embrassa; car, sènso coumta lou bonur qu'aurai de vèire ma fiho sus lou tiatre, es peréu nocite que ie vague pèr ajuda li cantarello à s'espingouleja en arlatenco. Mai en tout cas, se m'arribavo quauque entravadis, te ie mandariéu à ma plaço, car vese qu'as garda souvenènço déu jougne raubatiéu de nosti chatouneto.

Dèves avé reçaupu l'assabés d'ou mariage de Roumanille. Pèr precaucion, veleici: — Lou Felibrige vous fai assaupre que lou 21 dóu mes de mai 1863, lou Felibre Jousè Roumanille a espousa la Felibresso RosoAnaïs Gras, gagnarello dóu Bouquet de vióuleto i Jo flourau de Santo Ano d'At; lou Capoulié F. Mistral, lou Secrétari J. Roumanille, lou Tresourié T. Auhanel, lou Capelan F. Aubert. — Demando ié 'n pau à M. Legouvé se, à l'Acadèmi franceso, pousson lis encourajemen literari jusqu'à-n-espousa si laureato?... Sara d'un bon eisèmple: téuti li chato qu'auran ges de calignaire faran de vers prouvençau. E tambèn la felibresso dóu Cauloun empremis d'aquesto ouro sis Amouro de Ribas. Mai n'ai pas fe que fague miracle. Veici uno bono nouvello: Crousillat vai empremi, aro-aro bèn lèu, la Bresco, recuei de sis obro. Sara bou e fara gau.

Quant à la neboudo, pecaire! Plus rèn! Senoun forço coumplimen — Sabes que Girard a gagna lou brout d'oulivié de Bezies? tèn-te siau e gaiard e vai à toun aise, que fai caud!

F. Mistral.

9 juin 1863.

* * *

10. Meyer à Mistral

Interlaken (canton de Berne, Suisse) le 18 août 1863.

Cher félibre

Je viens de lire dans la Presse du 17 mai parmi les noms des nouveaux décorés Mistral, homme de lettres Est-ce vous? De grâce, faites-le moi savoir! Il me serait dur d'être détrompé car certes j'ai raison de me réjouir; je pourrais dire:

Ah! Canto, canto, bèu felibre
Aro n'as ben de que canta
As gagna 'no poulido fiho

— non ce vers-là ne va plus.

Jamais distinction n'aura été mieux méritée, car vous ne l'avez point sollicitée. La croix serait pour moi un embarras me disiez-vous, oui, si vous ne l'aviez obtenue qu'au prix du sacrifice de vos convictions libérales, mais ainsi donnée, elle vous fait honneur à vous, à la renaissance provençale, et aussi au ministre éclairé qui par là s'acquiert un titre de plus à l'estime des hommes intelligents.

C'est bien vous, n'est-ce pas? Qui donc oserait s'appeler Mistral, homme de lettres, et, tenez, sans être superstitieux, il me semble que voici une coïncidence qui

confirme ma certitude. — En lisant votre nom, j'ai bondi à ma chambre pour y chercher cette feuille de papier. En traversant la cour, j'entendis la musique de Kursaal qui jouait... Et que? La marche de Kùcken, n'est-il pas vrai qu'elle donnait une sérénade à l'auteur de la Cansoun dóu soulèu?

Vous m'avez écrit une charmante petite lettre que m'a remise M. Legouvé — J'espère que pour le coup, vous ne manquerez pas de venir à Paris, et que vous pourrez vous-même apprendre aux chato du théâtre Lyrique à s'espingouleja elles-mêmes. Je serai à Paris dans semaines et peut-être devrai-je faire un voyage dans le midi, à cause de la publication de l'inventaire de Tarascon et de Flamenca dont je voudrais revoir le manuscrit.

J'ai bien voyagé depuis un mois, j'ai parcouru de beaux pays; j'ai vu le Rhin dont on peut dire aussi que tant de villes viennent s'y abreuver à la file, mais, si je puis donner suite à ce projet un peu en l'air d'un voyage dans le midi, je sais entre le Rhône et lis Aupiho un petit village où je trouverai plus de jouissances que ne m'en ont procuré l'Allemagne et la Suisse.

Nouveau chevalier, je vous embrasse de loin, ne pouvant vous donner l'accolade de près.

Tout à vous de cœur Paul Meyer.

P.S. Vous pouvez m'écrire à Paris si vous voulez, votre lettre me sera renvoyée.

* * *

11. Meyer à Mistral

Carcassonne, 17 septembre 1863.

Mon cher poète

J'ai passé Lundi et Mardi deux journées bien agréables à Béziers, et je vous écris pour vous donner des informations qui peuvent vous être utiles. L'état des choses n'est point tel que vous paraissez le supposer, dans une lettre que vous m'avez écrite au commencement de cette année après votre visite à Béziers. M. Bruno a, paraît-il, été enchanté de vos vers; il les porte toujours en portefeuille et les lit à qui veut les entendre... Le soir même du jour où il les reçut, il se rendit au cercle afin d'en faire une lecture quasi publique. Quant à la belle G. elle les sait par cœur. J'ai dit que vous me les aviez montrés à Maillanne [sic] et j'ai commencé, en faisant à dessein quelques fautes:

A ta santa tres cops lou dise en invocant Ste [sic] Aphroudiso [sic]...

et la belle G. a achevé la tirade les yeux à demi-baissés et avec un charmant sourire. J'ai beaucoup parlé de vous et certes vous occupez dans sa pensée une place

distinguée. Donc, si le cœur vous en dit, et si vous ne voyez rien venir du côté d'Aix, il serait temps encore de vous déclarer; seulement il paraît qu'il faut aller droit au but, puisque vos vers qui semblaient à votre esprit délicat en dire plutôt trop que pas assez, n'ont point été compris.

J'ai dit à M. Azais que sans doute vous publieriez cette pièce dans l'Armana, en ajoutant que ce n'était là qu'une simple supposition. Il m'a répondu qu'il en serait fort aise, qu'il la trouvait fort belle, que seulement le commencement lui paraissait un peu long. Mais moi je crois que ce commencement doit être conservé tel qu'il est, c'est en quelque sorte un document relatif à la polémique soutenue par Roumanille, contre Artaud, car c'est sans doute à ces débats que vous songiez en l'écrivant.

J'aurai fini dans deux jours les vérifications que je suis venu faire ici sur le ms. de Flamenca et je retournerai immédiatement à Paris en passant par Bordeaux.

L'éditeur de M. Azais va recommencer la 1^{re} livraison du Diction. [aire] languedocien dont beaucoup d'exemplaires sont mal venus au tirage. En vue de cette réimpression j'ai revu avec M. Azais presque toute cette livraison, biffant un bon nombre d'étymologies plus ou moins étranges, et corrigeant pas mal de petites fautes. Du reste il est facile à convaincre; il n'a nulle obstination, et lorsqu'il me soumet quelqu'un de ses travaux il me laisse tailler, retrancher, corriger tout à ma guise. Je l'ai éprouvé tant à propos du Breviari, dont maintenant je fais l'édition absolument seul, qu'à propos de ce dictionnaire.

J'oubliais de vous dire que la belle G. sait par cœur non pas seulement les vers adressés à son oncle, mais encore tou hastimèn et Magali, et à peu près tout ce que vous leur avez récité ou chanté.

Et aro, fau se quita, adessias dounc, moun bon felibre, et quand sarès à Paris, remembra vous de

Voste bèn devot

Paul Meyer.

* * *

12. Meyer à Mistral

Paris 6 décembre 1863.

Cher Capoulié

Ce serait bien le cas d'employer le provençal ancien ou moderne afin de vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait en me donnant place dans le Félibrige, et la place de Moquin-Tandon; mais, j'ai trop peur de faire des fautes, et il me

semble que je ne trouverais pas aisément l'expression pour vous remercier coume se dèu. Vraiment c'est grand dommage que Moquin Tandon soit mort, et certes le félibre de Magalouno ne sera pas remplacé; ses petites pièces si vives, si originales manqueront désormais aux lecteurs de l'Armana. Par bonheur il se forme de nouveaux combattants, car écrire en provençal, n'est-ce pas soutenir un véritable combat contre les pédants? — Madame Roumanille et le jeune Ranquet donnent plus que des espérances, et somme toute le mouvement littéraire que vous avez suscité est en bonne voie. Vous avez encore une pièce remarquable de Tavan, mais elle est d'une date un peu ancienne; il a donc perdu la gaieté et les chants, le pauvre Felibre? J'ai lu avec plaisir votre Orientale que je connaissais déjà, et la lettre à M. Bruno Azaïs. Je pense que M. G. Azaïs se trouvera très flatté de se voir imprimé dans l'Armana. Il y a une certaine coïncidence d'idées entre sa pièce et celle de Gaut que je connaissais déjà par le Mémorial d'Aix.

Ma Flamenca, dont A. Mathieu a dit, sans doute par les renseignements fournis par vous, quelques mots obligeants, marche lentement. Le texte est presque entièrement imprimé, mais il manque encore les notes, le glossaire, la traduction (abrégée) et la préface. Du reste tous ces accessoires sont en grande partie rédigés. Ce sera pour le commencement de l'année prochaine.

J'entends dire que Gounod est attaqué d'une maladie du cerveau; ce serait une rechute, et en tous cas c'est fort grave; cependant il paraît bien que Mireille n'aura à souffrir aucun retard, car une correspondance parisienne de je ne sais quel journal (le Phare de la Loire si je ne me trompe) annonce qu'une quarantaine de stalles sont déjà retenues par des habitants d'Arles et de St-Rémy. Donc on vous verra à Paris, et c'est ce que je désire par dessus tout, car de longtemps je ne pense point revoir la Provence. Je ne puis même penser sans un vif sentiment de regret, ou au moins de contrariété, à Tarascon: en effet, le Ministère a voulu m'imposer des conditions si désagréables, si dures, quant à la publication de l'Inventaire des archives de cette ville, que j'ai dû y renoncer, et renoncer du même coup au travail historique que j'avais l'intention de placer comme introduction en tête de cet inventaire (ainsi le Ministère prétend s'arroger le droit de donner le bon à tirer d'une publication faite sans aucune souscription du gouvernement, aux frais de la ville de Tarascon, et dont je voulais bien me charger sans aucune rétribution; et il m'eût fallu passer par d'autres exigences aussi intolérables). Le choix que vous venez de faire de ma chétive personne est venu me ragailhardir, me consoler des ennuis qu'on éprouve naturellement toutes les fois qu'on a affaire à l'administration de notre pays. Nous changerons tout ça quelque jour, et en place de préfets on verra des sénéchaux, au lieu de maires nommés par M. Le Sénateur, des consuls agissant avec l'assentiment de leur conseil. Ce sera charmant. En attendant cet heureux jour, recevez encore une fois mes remerciements; j'ai déjà écrit à Roumanille et à A. Mathieu, assurez tous les félibres de mon dévouement à la renaissance de la poésie et à la prospérité dóu Miejour, e tant qu'à vous, bou cantaire fugues benezit e grazit milo fes, e venes lèu à Paris pèr vèire

voste bèn devot

Paul Meyer.

Après une longue interruption, l'impression du Breviari vient d'être reprise. J'ai en ce moment la 5e feuille de la 3e livraison, laquelle paraîtra dans un mois environ. J'ai revu à Béziers la 1^{er} livraison du Dict. Languedocien qui en avait bien besoin; M. Azaïs la réimprime avec corrections, et il fait sagement.

* * *

13. Meyer à Mistral

[29 Septembre 1864].

Mon cher Félibre

Je viens de mettre à la poste, à votre adresse l'épreuve d'un article tout récent de Gaston Paris qui vous mettra parfaitement au courant de l'état des études romanes en Allemagne. Vous verrez qu'elles y sont florissantes, encore, bien que le Dr Mahn, celui dont Gaston analyse la brochure, trouve qu'on ne fait pas encore assez dans ce sens. Hélas! Que nous sommes loin des allemands, [sic] et combien il est pitoyable que nous n'ayons pas une seule chaire consacrée à l'explication des troubadours et des trouvères, tandis qu'il y en avait déjà l'an dernier huit de l'autre côté du Rhin, huit où on expliquait concurremment les troubadours, Dante ou les romances du Cid.

Vous pourrez aussi noter la générosité avec laquelle une société allemande a voté des fonds pour la recherche et la copie de mss. provençaux en Italie. Le Dr Grutzmacher a accompli sa mission et il a publié l'an dernier et cette année dans l'Archiv fur dus Studianz der neneren Sprachen, l'organe de la Société qui lui avait confié sa mission, la table de toutes les poésies contenues dans les manuscrits de troubadours conservés au Vatican et à Modène. Puis à la suite de cette table, il a donné les pièces inédites.

D'ailleurs il ne s'est rien fait, que je sache, pour le provençal. Ma Flamenca est interrompue (à la 2^{ème} feuille) depuis plusieurs semaines. Mon imprimeur de Béziers a certainement entrepris plus qu'il ne pouvait faire, et j'ai bien peur qu'il soit obligé de tout interrompre, car il éprouve, m'écrit M. Azaïs, de grands embarras d'argent. Sans cette circonstance mon poème serait déjà publié, et je vous assure que je regrette bien d'en avoir confié l'impression à ce malheureux imprimeur. — C'est sans doute la même raison qui retarde la publication du dictionnaire de M. Azaïs. La 1^{re} livraison a été réimprimée, je l'ai vue chez mon libraire, Franck, qui en est dépositaire, je m'étonne un peu que M. Azaïs ne me l'ait pas envoyée, d'autant que j'ai contribué un peu à son amélioration en décidant l'auteur à sacrifier un grand nombre d'étymologies plus ou moins absurdes.

Je vous annonce que j'ai été autorisé à faire à l'Ecole des Chartes un cours de l'histoire de la littérature provençale, cours libre s'entend en ce sens que je suis libre de ne le point faire, et que le public est libre de n'y point venir. C'est un essai

que je tente, jamais l'Ecole des Chartes n'avait admis jusqu'ici d'enseignement non réglementé. Je vais faire imprimer mon programme et vous l'enverrai; faites des vœux pour que je réussisse!

Le Calendau, lui, réussira, il n'aura qu'à se montrer pour enlever les suffrages et ce sera justice. Je m'en réjouis d'avance, comme aussi de vous revoir à cette occasion à Paris, car de longtemps je ne retournerai pas auprès de vous. Il m'est revenu que Maillane vous avait semblé au moins quelque peu monotone après l'agitation et les plaisirs de Paris. Vous achetez vos enveloppes au passage des Panoramas, vous obligez les graveurs parisiens à graver du provençal, m'est avis que vous devenez bien citadin. Eh! Devenez-le tout à fait:

Parpaïoun, marido-te !

Je vous remercie d'avance pour la Gresco et le Tambourin; je ferai de mon mieux pour vous contenter, et croy-moi bien, cher ami, tout à vous de cœur.

Paul Meyer.

Paris, 29 septembre 1864.

* * *

14. Meyer à Mistral

[1er janvier 1865].

Mon cher ami,

Quand je pense que ce soir vous êtes à Maillane, au coin de votre feu, devisant agréablement avec un ou deux amis qui vous sont venus souhaiter la bonne année, buvant à cha pau le vin de Castèundù, tandis que moi je suis éreinté d'avoir couru par la boue, par le verglas, par la pluie, dans cette diable de ville où l'on ne saurait trouver de voiture à cette époque de l'année, — eh bien! Je me mets à fredonner Heureux petit berger. Et cependant je suis bien sûr que vous la regrettez un peu, la vie de Paris, mais vous avez tort, assurément. A Paris, quand on est lancé dans le monde et dans les plaisirs, on vit trop vite, et on n'a plus de cœur au Calendau.

J'espérais un peu en trouver quelques vers dans l'Armana, mais j'ai été désappointé. Rien de vous! Rien d'Aubanel, rien de Roumanille! De Mathieu, seulement la chronique, que j'ai de bonnes raison pour trouver parfaite, mais qui ne suffit pas à mon appétit; il n'y a donc plus ni boutoun ni poutoun? Laissez-vous donc les jeunes gens aller au feu sans chef de file? Toutefois les jeunes se comportent bien: le Ranquet est bon, le Rose-Anais, très bon. Vous avez aussi à Beaucaire une félibresse qui promet.

Ainsi la poésie, comme un cercle de flamme enserre le vieux Castrum Tharasconis, comme disent les chartes, mais le vieux tient bon; malgré les souvenirs du Roi René, il ne se laisse pas pénétrer, et toujours il reste froid comme glace. Je n'ai pas à me louer des citadins de cette cité. J'ai écrit au maire deux lettres, notamment en lui envoyant une brochure que vous devez avoir également reçue, et ce magistrat s'est toujours renfermé dans le silence le plus imperturbable. Me n'en f...!

Tournons la page! Je suis toujours dans l'intention d'écrire quelque chose sur les livres de Crousillat et de Vidal, mais en ce moment je suis absorbé par la préparation de mon cours qui commence le 16. Je vous enverrai sous peu mon programme. Quant à Flamenca, il n'y manque plus que très peu de chose, mais mon imprimeur a fait de mauvaises affaires, et depuis deux mois environ il a interrompu l'impression; j'aime à croire qu'il ne tardera pas à s'y remettre; et en attendant je publie une partie de ma préface dans la Correspondance littéraire.

J'ai été revoir Mireille, et tout d'abord je dois vous dire qu'à ma grande satisfaction, j'ai constaté qu'au 2ème acte Mme Carvalho avait le fichu et la coiffe, ce qui, quoiqu'elle en ait dit, lui va à ravir. Elle laisse bien voir un peu trop d'épaules, mais ce qui abonde ne nuit pas. Je ne suis pas charmé de tous les changements qu'on a fait [sic] à la pièce primitive. Sans doute, on a ajouté au premier acte un morceau où Mme Carvalho déploie toutes les ressources de sa voix flexible et de son art merveilleux, sans doute le rôle de Taven, confié maintenant à une cantatrice hors ligne, a été heureusement développé, sans doute encore la pièce est devenue plus claire depuis la suppression de l'acte du Rhône, mais pourquoi placer le petit berger dans la Crau, où il venait bien mieux? Et surtout pourquoi changer le dénouement. A-t-on peur de nous faire pleurer? Et quand même! Mais j'ai tort, et sans doute vous avez approuvé toutes ces modifications, car l'affiche porte par MM. Michel Carré et Fr. Mistral, ce qui m'a un peu choqué; l'ancienne rédaction était plus convenable.

Adieu, cher ami, recevez mes souhaits sincères de nouvelle année, présentez mes respectueux hommages à Madame votre Mère et croyez bien aux sentiments affectueux de votre tout dévoué

Paul Meyer.

1er janvier 1865.

* * *

15. Mistral à Meyer

[28 juin 1865].

Mon cher ami,

Je regrette de n'avoir pas assisté à la leçon d'ouverture de votre cours de Littérature provençale. Je vous aurais applaudi des deux mains et j'aurais donné à votre

auditoire le branle de l'enthousiasme. Vous êtes plus fort à vous seul que les sept rédacteurs des Fleurs du Gai Savoir; vous avez fait de notre vieille littérature une chose vôtre, vous la tenez dans la main, vous la voyez d'un coup d'œil et vous la ravivez d'un souffle. C'est plaisir de vous lire. On ne saurait être plus clair, plus évident et plus exact. Je vous suis infiniment reconnaissant de ce que vous faites pour nous. Car, bien que votre préoccupation soit purement scientifique, en restituant à notre langue ses titres littéraires, vous donnez une noblesse, un manteau de respect, à notre renaissance felibrenco.

Nous avons reçu dernièrement la visite d'un jeune et savant professeur de l'université d'Helsingfors en Finlande. Ses collègues et compatriotes, émus,, ne riez pas,, du bruit qui se fait en Avignon, l'ont envoyé, nous a-t-il dit, pour étudier le mouvement de la race provençale. Il a fouillé assidûment toutes les bibliothèques du Midi, de Nice à Barcelone, et il se propose d'écrire un volume sur la littérature provençale, dans tous ses articles,, depuis La bellaudière [sic] jusqu'à nos jours. Il s'appelle Estlander. Son travail sera curieux et sérieux, car c'est un linguiste d'un flair étonnant.

Il faudra me dire, vous, si vous avez donné une suite à cette première et excellente leçon, pour que l'Armana en rende compte, comme c'est son devoir.

Voulez-vous maintenant quelques nouvelles du pays?

Nous imprimons en ce moment-ci, grâce à la belle-sœur du prince Gortschakoff qui en fait les frais (le félibrige a beaucoup d'amis en Russie). Nous imprimons les œuvres provençales de Castil-Blaze, Ad. Dumas, Poussel, Glaup et Reboul. D'autre part sont sous presse Li Belago d'Antounieto de Bèu-Caire, une charmante félibresse de grand avenir qui vient de mourir à 25 ans. Chaque félibre lui a consacré un planh.

Calendau fait son onzième chant. Et Aubanel travaille à un nouveau drame. Quand il en aura trois, il les publiera, Legouvé qui a lu son premier, Lou Pan dóu pecat, en a été émerveillé.

Vous voyez qu'en somme nous ne dormons pas à notre soleil et nous préparons de l'ouvrage aux Meyer de l'avenir. Et je vous dis toutes ces choses, mon cher Français du Nord, pour vous apprendre que notre splendeur n'est pas disparue à jamais.

Je vous serre la main quand même, et vous prie de me croire votre bien dévoué

F. Mistral.

28 juin 1865.

* * *

[17 juillet 1865].

Cher ami,

Je suis très heureux que ma modeste leçon d'ouverture vous ait plu et je suis plus heureux encore d'apprendre que l'intérêt qu'excite la poésie provençale de notre temps, loin de diminuer, s'étend jusqu'au bout de l'Europe. Cela me prouverait, s'il était nécessaire, que la splendeur littéraire du Midi n'est point à jamais disparue; mais c'est de sa splendeur politique que j'ai voulu parler, de son indépendance, condition indispensable d'un développement complet.

Je vous adresse par le même courrier deux mémoires d'érudition que j'ai extraits d'une revue scientifique. Ce n'est pas bien intéressant, mais je ne sais point faire autre chose; vous verrez dans l'un d'eux, si vous avez la patience de le parcourir, que j'ai profité de vos leçons.

J'ai fini mon cours, mais l'ayant improvisé d'un bout à l'autre (sauf ma première leçon) il ne me reste que des notes qui ont besoin d'être retravaillées. Mon intention était de rédiger mes leçons après les avoir faites, je n'ai pas eu le temps, et ne l'ai pris qu'une fois, pour le poème de la Croisade; et c'est ce que je vous envoie présentement.

Flamenca paraît aujourd'hui. Je voudrais en donner à tous les félibres, mais mon libraire est dur à la détente, il y aura cependant des exemplaires pour vous, Roumanille et Mathieu. Cela sera probablement adressé par le chemin de fer à Roumanille, avec quelques autres exemplaires pour mettre en vente. C'est mon éditeur qui arrangera cela; je ne puis m'en occuper, devant partir après-demain Mercredi 19 pour Londres; le ministre de l'instr [uction] publ [ique] m'a en effet confié une mission relative à la Collection des Anciens poètes de la France (que dirige M. Guessard). — Je serai environ 2 mois 1/2 absent. Si donc vous avez quelque commission pour Londres, Oxford, Cambridge, ou Edimbourg, je suis à vos ordres. Vous pouvez toujours m'écrire à Paris, rue Constantine 24, les lettres me suivront en Angleterre.

M.G. Azaïs m'a écrit il y a quelque temps une lettre très aimable et très affectueuse comme toujours; il paraît absorbé par le soin de ses récoltes: je ne sais s'il compte trouver sous une feuille de vigne un mari pour la belle G., mais le fait est qu'il est étonnant de voir une fille si richement dotée par la nature et par sa famille attendre aussi longtemps. La pauro chato! Et vous? Parpaïoun marido-te!

M. Damase Arbaud, que je ne connais nullement, m'a adressé une réponse longue et diffuse à M. Ans. Mathieu relativement à l'orthographe provençale. Il se garde bien de rien dire de ses aou aou; puisse-t-il les abandonner, puisse aussi cette trop longue polémique avoir fin! C'est poli, convenable, mais cela devient ennuyeux.

Adieu, cher ami, je vous serre cordialement la main, rappelez-moi au souvenir de nos amis.

Votre bien affectueusement dévoué

Paul Meyer.

* * *

17. Mistral à Meyer

7 mai 1866.

Mon cher ami,

Je suis bien en retard pour vous remercier et vous parler de Flamenca. Je renvoyais toujours parce que je voulais dans la même lettre vous parler d'autre chose. Mais ce sera pour une autre fois. J'ai été charmé de la lecture de votre joli roman. Cette conversation mono-syllabique des deux amants pendant les offices est ravissante, et puis les aventures galantes du souterrain, de la maison de bain, etc. Tout cela est fort gentil.

Je ne vous parlerai pas des défauts de l'œuvre; votre préface est un chef-d'œuvre de jugement philologique et littéraire. A propos, vous donnez là-dedans une correction à M. Mary-Lafon... Bravo! Mais vous auriez pu taper plus fort encore. C'est parait-il un vrai frelon. Figurezvous qu'il publie en ce moment une espèce de roman qui n'est que la contre-façon de Mirèio. J'y retrouve des strophes entières, des paysages volés tout en plein, mes personnages, mes comparaisons... Cela m'a beaucoup amusé.

Me permettrez-vous de signaler quelques erreurs que vous pourrez corriger dans une autre édition?

L'albadallos qui vous a si fort intrigué n'est que al badallas.

Autrui dol al badallas son, les deuils d'autrui sont pour les imbéciles. Badalas, augmentatif de badau, est encore très usité dans le midi. Sian de badau, badan emé de badalas. (Adolphe Dumas).

Boineta, que vous croyez un fruit, se prononce aujourd'hui, bougneto et signifie beignet. C'est le diminutif de bougno, enflure, tumeur; anglais bunn, et v. français bugne, petit gâteau sucré.

Cais (gr.), morsure, signifie encore de nos jours, la machoire, les dents, et par extension et en mauvaise part le visage, le groin. On dit à plen cais, à pleines dents. Bouta lou cais en desoubranço, jeûner. De là le verbe cacha, écraser avec les dents.

D'oris en oris est encore usité avec le sens indiqué par vous, mais sous la forme corrompue de roui en roui.

Torris-loris doit être le ture-lure moderne, qui est écrit touro-louro dans Saboly.
Touro-louro! Lou gau canto!

Voibre, non plus que le vejoig de Rochegude ne signifie pas bêche, mais faucille, serpe. Ce mot est encore usité en Provence sous les formes vîbe vîbo, vîboureto, vispo, et en Languedoc sous la forme besouch, s'emploîé pour désigner une serpe, ou faucille emmanchée d'un long manche, et servant à couper les buissons. Je crois que vouge est le terme français.

Pardon, maître, de ces petites observations d'un disciple.

Je travaille activement à la traduction de Calendau qui paraîtra en janvier. J'aurai à cette époque le plaisir de voir.

En attendant je vous aime bien et vous salue coralmen.

F. Mistral.

P. S. Votre dédicace à Tuessard délicieuse!

Maillane 7 mai 1866.

* * *

18. Meyer à Mistral
s.d. [1866].

Mon cher ami

Pardonnez-moi d'avoir été si long à vous répondre et à vous remercier de la gracieuse lettre que vous m'avez écrite au sujet de Flamenca. J'ai été malade, je me suis absenté, j'ai eu beaucoup de choses fort différentes à faire, mais cette fois je ne veux pas remettre au lendemain.

Vos observations me sont très précieuses, quoique je ne sois pas absolument persuadé pour tous les points que vous me signalez. J'en ai profité aussitôt votre lettre reçue: je m'occupais alors à rendre compte des derniers travaux publiés sur les patois, j'ai trouvé occasion d'y insérer une note où je reconnais mon erreur au sujet de boineta. Je crois vous avoir envoyé les numéros de la Revue critique où j'ai publié ce travail.

Nous avons publié dans la même revue des variantes intéressantes de la chanson de Jean Renaud, qui est si répandue sous des formes diverses en France, dans le nord de l'Italie et jusque dans les pays scandinaves.

Chose curieuse, on n'en a signalé aucune version dans le Midi de la France. Au moins le recueil de M. Damase Arbaud est muet à cet égard. Si vous avez dans votre

collection de quoi combler cette lacune, nous vous serions bien reconnaissants de nous faire part de ce précieux texte. Je vous envoie le né qui contient les versions françaises que nous avons publiées.

A propos de Mary-Lafon, que vous auriez voulu me voir fustiger avec plus de sévérité, je vous dirai que son impertinence et son impudence sont si bien connues maintenant que j'ai presque regret de l'avoir mentionné dans ma préface. C'est un homme dont on ne parle pas, il ne compte pour rien.

Je suis bien heureux d'apprendre que votre Calendau est terminé. Avec quel plaisir je relirai ces splendides descriptions que vous me lisiez à Maillane! Sans doute vous viendrez à Paris pour présenter vous même votre ouvrage et assister à votre triomphe. Ce sera pour tous vos amis une grande joie; pour ceux surtout que leurs occupations retiennent attachés à Paris ou entraînent à l'étranger, comme il m'arrive à moi qui ai dû passer un tiers de l'an dernier en Angleterre. Mais je me propose bien de retourner un jour en Provence: si je puis obtenir au mois de mai une semaine de congé, j'irai à Santo, ce que je désire depuis bien longtemps, et ce beau jour, de votre fenêtre vous me verrez accourir par la route de Tarascon.

J'ai reçu tout récemment d'Helsingfors une brochure in-4° sur le roman français de Tristan, par M. Estlander. Je crois que c'est le suédois [sic] de qui vous m'avez parlé. J'ai su par un de ses compatriotes avec qui je me suis rencontré l'an dernier à Londres que c'était un homme fort distingué.

J'attends avec impatience l'Armana, et j'espère que les félibres n'y laisseront pas tant de place que l'an dernier aux jeunes.

Adieu, cher ami, ou plutôt, si vous venez cet hiver, comme je veux l'espérer, à bientôt.

Votre bien affectueusement dévoué.

Paul Meyer.

P. S. Je suis membre d'un Comité auquel le ministre de l'Instruction Publique renvoie l'examen de tout ce qui concerne les travaux historiques et autres qu'encourage son Ministère. J'ai réussi, avec Guessard à faire passer pour sujet du prix (1.500 Fr.) à décerner aux sociétés savantes en 1868 le Dictionnaire d'un patois. Pourquoi n'enverriez-vous pas votre Dictionnaire d'un patois au nom du Félibrige? (Il faut que les travaux soient présentés au nom d'une société; c'est une simple formalité). Si vous le faites, nous sommes sûrs d'avoir à couronner un bon travail; autrement, nous n'aurons à choisir qu'entre des compilations hâtives et faites probablement avec peu de critique et de goût.

* * *

19. Mistral à Meyer

[22 janvier 1867].

Mon cher ami,

J'arrive enfin avec Calendau. J'irai vous l'offrir dans quelques jours. En attendant M. William C. Bonaparte-Wyse, un félibre distingué, vous parlera du provençal et de gai-savoir. Il va publier un volume où il se propose d'insérer quelques pièces en langue d'oc antique. Donnez-leur un coup d'œil de maître et ce sera parfait.

Je vous salue cordialement.

F. Mistral.

19 janvier 1867, 3 rue Mayran, Square Montholon.
Invisible avant 3 jours.

* * *

20. Meyer à Mistral

[22 janvier 1867].

Cher ami,

Votre lettre adressée rue Constantine est arrivée par ricochet à mon nouveau domicile (rue St Séverin 17), et vous pouvez supposer avec quel plaisir je l'ai reçue.

Etant archiviste aux archives de l'Empire, je n'ai pas la libre disposition de mon temps. Le soir, il est vraisemblable que vous n'êtes pas chez vous; je viendrai donc demain au sortir de mon bureau, c'est à dire vers 8 h 1/2; aujourd'hui à la même heure j'ai un rendez-vous.

Tout à vous de cœur.

P. Meyer.

Mercredi matin.

* * *

21. Meyer à Mistral

[janvier 1867].

Mon cher ami,

Contre mon attente, Gaston Paris n'est pas libre jeudi; il le sera vendredi et samedi, et moi aussi. Donc à votre choix. Ecrivez-moi, s. v. p., lequel de ces deux jours vous convient, le lieu de rendez-vous serait toujours le même (Rue Richelieu).

Tout à vous.

P. Meyer.

Rue Saint-Séverin, 17.
Dimanche soir.

P. S. Ayez donc la bonté de me donner l'adresse de M. V. Balaguer; je veux lui envoyer Flamenca.

* * *

22. Meyer à Mistral

[1868]

Mon cher ami,

Je vous ai envoyé il y a deux jours une notice que je viens de publier sur un poème provençal de médiocre intérêt, mais inconnu. Il y a là un glossaire qu'il m'aurait été possible de faire meilleur, si je vous avais eu près de moi.

Hier je vous ai adressé un numéro de la Revue critique, où j'ai satisfait au vœu de M. E. Garcin en rendant compte de son livre. Si le compte rendu lui plaira c'est une autre question. J'en ai envoyé deux exemplaires à Roumanille. Mes rapports avec M. Garcin sont assez curieux. Il s'est présenté à moi, son livre à la main, et le dit livre revêtu d'une pompeuse et plate dédicace. Il se recommandait d'une personne avec qui j'ai quelques relations. Il me dit l'idée de son livre, et aussitôt je lui présentais mes objections, me plaçant à votre point de vue. Pendant que je parlais, un ami qui s'occupe d'études celtiques feuilletait le livre, et présenta modestement au même Garcin quelques observations d'où il résultait que le celtique des Français du Nord et du Midi ne valait rien; reprenant le volume je tombai de prime abord sur deux ou trois énormités. Le livre en est plein. Le Garcin devenait de plus en plus mielleux. Je le quittai, lui laissant entendre que je ne pouvais rien dire de favorable sur son compte. Il revint me trouver et nous discutâmes de nouveau. J'avais vu son livre, et je m'aperçus rapidement qu'il était impossible de lui faire entendre raison. Il est aussi dépourvu de logique que son bouquin. Les objections les

plus claires, il ne les saisit pas; des difficultés exactement semblables, il les résout, selon la commodité de sa thèse, d'après des principes contraires. Ce qu'ayant vu, je me suis borné à écrire un article où je constate simplement que le livre est au-dessous de toute discussion.

Je viens de recevoir le livre de notre enthousiaste ami M. Bonaparte-Wyse. Je le lis, et je vais lui écrire pour le remercier. Votre préface est charmante et juste à tous égards.

Maintenant quelques questions.

Je sais bien que dans béure l'é se prononce plus fermé que dans lèu; il est donc juste de mettre un accent aigu dans le premier cas, mais y a-t-il une différence analogue qui vous oblige d'écrire éli et tóuti d'une part, et purgatòri, bòri, glòri, gàrri, nòvi, gàubi?

En outre pourquoi toutes les syllabes, suivies d'un i reçoivent-elles un accent: glòri, etc. Pourquoi vòsti et voste? Ce ne sont pas seulement les toniques qui reçoivent cet accent, car vous le mettez dans óulivo, óulivarelo; toujours, je suppose, à cause de l'i. Est-ce que ce i influe rétrospectivement sur la diphthongue [sic] qui précède? Mais dans óudour, avez-vous une raison particulière pour accentuer comme vous faites?

Je serai bien aise d'être renseigné sur ces divers points à cause d'un petit travail philologique que je fais en ce moment.

Croyez-moi, cher ami, votre bien affectueusement

Paul Meyer.

29, quai des Grands-Augustins.

* * *

[26 mars 1868].

Mon cher ami,

j'ai reçu cette semaine votre Guillaume de la Barre et la Revue critique du 21 mars, deux publications où vous vous montrez comme toujours le philologue le plus érudit, le plus dominateur et le plus clair que je connaisse, en même temps que le savant le plus aimable et le meilleur des amis. Votre élucidation de la légende de la Princesso Clemènço vient à point nommé. Un sculpteur de talent, Fulconis, d'Avignon,, qui a déjà modelé avec bonheur la coupe d'argent offerte aux félibres par les Catalans,, s'est inspiré de la strophe de Calendau dins l'uno apercevias Clemènço et a créé sur ce thème une charmante statue de femme nue. Je viens d'en recevoir la Photographie [sic]. Plusieurs connaisseurs distingués, entre autre M.

Guillaume, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, ont déjà vivement complimenté le statuaire felibren. J'écris tout de suite à Fulconis pour l'engager à lire vos découvertes à ce sujet. Ça lui fera plaisir et pourra même lui être utile comme autorité, car je crois que les messieurs chargés de recevoir les sculptures lui avaient fait quelques observations sur l'authenticité de la légende. Je vous invite même à aller voir au plutôt [sic] cette œuvre, dès que le salon sera ouvert, si, comme je l'espère, elle est admise d'emblée.

Merci, et trois fois merci, de la spirituelle critique et de la fine ironie qui égayent votre article sur le livre de Garcin. Comme bien vous pensez, cette honnête dénonciation au comité de salut public et cette compilation d'arguments démocratiques et gaulois m'avaient bien plus amusé qu'indigné, et grâce au peu de philologie que je possède depuis que je vous lis et que je crois en vous, je sentais bien qu'un beau matin le monument celtique de l'ami Eugène serait également démoli. Quant au latin de ce modeste jeune homme (qui a été, hélas, mon plus fervent adorateur), quant au latin qui produit bastonus, aigatia, etc, vous le trouverez encore très convenable, quand vous saurez qu'Eugène sort de l'école normale des instituteurs primaires. Mai ven' aqui de soubro aqui-dessus.

Je suis heureux de voir nos bons amis les Catalans recevoir les honneurs de votre Revue, et je vous prie tout particulièrement de remercier M. Gaston Paris pour l'examen qu'il a fait des Cansons de la Terra du félibre Pelay Briz. A ce propos, il faut que je vous parle très sérieusement. Je ne sais si Balaguer vous a tenu au courant de ce qui se prépare à Barcelonne [sic]; mais en tout cas, voici la chose. Le 3 mai prochain, tous les félibres sont conviés aux grandes fêtes qui auront lieu à Barcelonne [sic] à l'occasion des jeux floraux catalans. Balaguer, qui est adoré là-bas, est cette année président du Consistòri. Il m'a chargé d'inviter tous les félibres, et à ce titre, je vous prie, mon cher Meyer, de vous rendre si vous le pouvez, avec votre excellent ami G. Paris, à Perpignan, au jour et heure que je vous indiquerai plus tard, s'il y a lieu. Les Catalans entendent qu'à partir de la frontière leurs hôtes de la langue d'Oc et d'Oil, soient voiturés, hébergés et fêtés aux frais de la Catalogne. L'académie de Madrid a été invitée en même temps que celle de Provence, et je crois que cette fête, toute littéraire et toute amicale, aura beaucoup de caractère. Mais que fais-je, malheureux! au moment où je vous écris ces dernières lignes, voilà mon neveu qui entre tout effaré, et qui m'apporte un article tout chaud de M. Morisse dans l'Avenir National où, à propos des Français du Nord et du Midi, on continue à me dénoncer comme un anti-français et où l'on signale à qui de droit nos relations avec les Catalans. Ô! Ô Mirabeau! Ô Liberté! Ô immortels principes!

Bref, si les Dieux [sic] vous laissent ce printemps le loisir d'un joli voyage, d'un voyage qui ne sera pas inutile à votre saber provençal, venez. Jusqu'ici, je ne vois parmi les traîtres qui passeront les Pyrennées [sic] que l'enthousiaste félibre des Parpaïoun blu et Louis Roumieux, (qui imprime actuellement sa Rampelado).

Je vous salue de tout cœur

F. Mistral.

Maillane, 26 mars 1868.

P. S. je décachète ma lettre pour vous dire que je reçois la vôtre à l'instant et que je vais répondre à votre demande.

* * *

24. Meyer à Mistral

[12 avril 1868].

Cher ami,

Grand merci de vos deux lettres; la seconde est terriblement savante, et me rend bien service. Je pense en profiter pour un petit travail que je publierai sous peu. La première m'annonce une bonne nouvelle. Laissons crier les journaux démocrates ou autres et fraternisons avec les Catalans. Si l'affaire, dont vous ne me parlez pas comme d'une chose absolument décidée, peut s'arranger, il est infiniment probable que je serai des vôtres, pourvu que tout puisse être terminé en 10 ou 12 jours. G. Paris ne pourra malheureusement m'accompagner. Je compte que vous voudrez bien me donner des détails et m'avertir du jour où il faudra être à Perpignan. J'espère que nous serons nombreux, et j'ai été fâché d'apprendre que Roumanille ne pourrait pas venir. J'ai été à la fête d'Apt, (septembre 1862), et j'en ai gardé bon souvenir; si j'ai manqué celle de Font-Segugno de l'an dernier, je ne veux pas manquer celle de Barcelonne [sic].

Ce diable de Garcin m'a envoyé, réclamant l'impression, une lettre très sotte à laquelle j'ai répondu avec modération et réserve; vous aller recevoir cela dans deux jours. Je crois qu'il s'est condamné lui-même par cette nouvelle production. Rien de plus vide et de plus prétentieux.

Naturellement c'est vous qu'il prend à partie, mais il assure que vous n'avez pas perdu son estime. C'est toujours une consolation. Avec tout cela je n'ai jamais pu découvrir ce qu'étaient les traite vaqueiriéu et cela m'a fait faute.

Je suppose que c'est un vent ou une constellation.

Après quelques jours de beau temps, nous avons du froid; je suppose que cela ne durera et que vous n'en sentez rien. En tous cas c'est une raison de plus pour aller à Barcelonne [sic].

Selon votre avis, j'ai envoyé au sculpteur Fulconis un Guillaume de la Barre.

Tout à vous de cœur,

P. Meyer.

Lou bèu jour de Pasco.

Je vois dans l'Armana de 1862 que Garcin a épousé une demoiselle Euphémie Vauthier, d'autre part, des demoiselles Vauthier demeurant rue Pigalle, 6, adresse du dit Garcin, tiennent une Institution. Est-ce qu'il est pion là dedans? Il devrait être plus instruit. Query-Noro et Nourados sont-ils le même nom? Est-ce Honorée? Et où peut-on être renseigné sur les diminutifs des noms de baptême en provençal?

* * *

16 avril 1868.

Mais si, mon bon ami, la fête des jeux floraux catalans aura lieu cette année avec une solennité exceptionnelle le 3 mai. Une invitation authentique du Consistòri a prié tous les félibres à ce rendez-vous des poètes d'Oc, et j'ai déjà écrit à Balaguer, président des Jeux, pour annoncer votre venue avec M. G. Paris, car je comptais bien que vous seriez des nôtres. Comme l'académie castillane a été invitée aussi, vous verrez là les premiers poètes espagnols, Hartzenbusch, Zorilla, Aguilera, etc. Ces braves Catalans ont convié aussi les poètes de Majorque, les poètes valenciens, les membres de l'académie de Perpignan, et M. de Tourtoulon, de Montpellier, auteur d'une histoire du roi Jacme le Conquéran. Je ne crois pas que vous ayez dans votre vie une meilleure occasion de voir vivante, chantante et félibréjante la langue dont vous connaissez si bien les origines et le développement.

Comme cependant Barcelonne [sic] est un peu loin et que tout le monde n'a pas haec otia je serai le seul, avec Roumieux et Roussel (rédacteur du Courrier du Gard), à m'embarquer d'ici pour la Catalogne. M. Wyse des Parpaïoun blu nous précède de quelques jours. Nous partons le matin 27 avril et nous arrivons à 6 heures du soir à Perpignan. Je crois que nous coucherons là pour repartir le lendemain à 3 h. de l'après-midi et arriver à Figuera à 4 h. du soir. Là les amis catalans nous attendront pour nous emmener à Barcelonne [sic]. Nous comptons donc sur vous. Du reste, s'il y a changement de dispositions, ce qui n'est guère probable, je vous l'écrirai.

Garcin est un triple sot et un méchant cœur. Je n'ai pas répondu à son livre parce qu'il n'en résulte que du bien pour moi et du mal pour lui, mais c'est un vrai Judas que ce monsieur, un vrai petit Judas qui n'empêche pas plus que l'autre la résurrection du Christ... Comment Garcin est dans l'institution Vauthier? C'est pour moi qui, ayant à propos de Mireille reçu une lettre enthousiaste d'une de ces demoiselles, ménageai au susdit (crevant de faim en ce moment) l'entrée du pensionnat, si bien que la plus ambitieuse et la plus bossue des sœurs le voulut épouser. Je fus même l'année suivante parrain du petit Garcinet et la maman me dédia, en termes démocratiques, un volume destiné à faire des citoyennes. Puis, à propos de mon opéra, et d'une carte d'orchestre non envoyée, je me mis à dos la bosse et la rancune du bas-bleu réformateur, et le mari fut condamné à écrire un volume contre moi. Et Garcin, comme vous dites, est je ne sais quoi, professeur ou pion là-dedans. Mais on reçoit dans ce parloir protestant quelques fruits secs de la

littérature et quelques engagés de la démoc[ratie]-soc[iale], et réciproquement on s'y décerne des brevets de génie et de martyr.

Les traite vaqueiriéu ce n'est pas Garcin, c'est ce que j'appelle dans Mirèio li jour negre de la vaco. Ce sont les tempêtes de l'équinoxe de printemps. Voyez pour l'explication de ce mot et de la légende la note 8 du chant VII de Mirèio. A propos, Garcin, avec une mauvaise foi insigne, traduit le mot arasso! Arasso de ma Countesso par écrase, écrase. Arasso, faire arasso veut dire place! Faire place, en jouant des coudes.

Je crois que c'est le mot arabe razzia Bertrand de Born dit le biographe, clamava Rassa lo cons de Bretanha. Serait-ce notre arasso?

Noro est l'aphérèse de Leonoro, Eléonore, et Nourado est l'aphérèse très usitée de Ounourado, Honoré. Je ne sais où je pourrais vous renvoyer pour les diminutifs. Mais voici les formes usitées traditionnellement pour diminuer les noms de baptême.

Jean: Jan, Janet, Janot, Janin.

Jeanne: Jano, Janeto, Janetoun.

Marie: Mario, Marioun, Mariet, Marieto.

Mio, Mioun, Mieto, Mariocho (péjoratif).

Marthe: Marto, Martoun, Martounet, Marteto, (Maltreto, en Gascogne).

Marguerite: Margarido, Garido, Dido, Margaridet, Garidet, Didet. Margarideto, Garideto, Dideto, Didoum, Margai, Magali.

Madeleine: Madaleno, Malen, Madeloun, Madoun, Leloun, Leleto, Madelounet, etc.

Anne: Ano, Annou, (Lang. et Gas.), Nanoun,

Nanounet, Aneto, Naneto, Nanet et Neno.

Joseph: Jousè, Jeje, Jé, Jèjo, Jesèt, Jesèto, Jèto, Jouselet, Jelet, Jeloun.

Mathieu: Matiéu, Mativet.

Charles: Charle, Carle, Charlet, Charloun.

etc, etc, avec tous les noms de famille on fait journallement des diminutifs et des noms féminins: Mistrau, Mistralet, (nom de mon frère aîné), Mistraletto (nom de ma sœur aînée morte il y a longtemps); Fabre, Fabresso, (n. de f.) Daian, Veran, Auran, Daiano, Daianeto, Aurano, Aureneto.

En somme le père porte le nom de famille, le fils aîné le porte aussi mais en diminutif; la fille aînée le porte encore avec forme féminine; les autres ont des noms de baptême et généralement des sobriquets.

Je vous salue.

F. Mistral.

* * *

26. Mistral à Meyer

[21 avril 1868]

Mon cher Paul,

Je vous communique cette lettre de Balaguer pour vous décider à venir. C'est un beau voyage, un parisien d'Avignon, Félix Hément, [sic] m'a promis l'autre jour de venir aussi. Peut-être ira-t-il vous trouver pour faire route avec vous. C'est un charmant compagnon. Tâchez d'amener M. Paris. Car Gélaguer là-bas est un grand prince qui ne vit que pour les lettres, la poésie et l'amitié.

J'ai reçu la réponse de Garcin. De plus en plus Garcin. Il deviendra [...] Balaguer, dans une dernière lettre, m'annonce que son drame catalan a eu le plus grand succès de l'année théâtrale. Il faut aller voir tout ça. C'est une vraie cour de roi Anfos. Je pars lundi de Graveson, à 9 h. 25 du matin; à 10 h. 1/4 nous prenons Roumieux à Beaucaire, etc. Arrivée à 6 h. à Perpignan (hôtel Bosc).

Tout à vous.

F. M.

21 avril 1868.

* * *

27. Meyer à Mistral

s. d. [1868].

Mon cher ami,

Je vous envoie sous bande trois exemplaires du dernier numéro de la Revue critique qui contient un article de G. Paris sur le livre de M. Estlander. Sans doute il eût été plus naturel que ce compte rendu fût fait par moi, mais le malheur est que je ne sais pas le suédois. Je me propose bien de l'apprendre quelque jour, mais le livre de

notre ami (je dis notre ami, puisqu'il est l'ami des félibres) eût attendu un peu longtemps, si Paris ne s'en était pas chargé.

J'ai reçu l'invitation à la fête de Saint-Remy [sic]. Je vais envoyer ma souscription à Roumanille; mais cela ne veut pas dire que je viendrai: je compte précisément partir pour l'Angleterre dans les premiers jours de septembre. Je le regrette bien, mais je n'ai que peu de temps à moi (3 semaines, 4 au plus), et je ne puis être aux deux endroits à la fois. Faites donc envoyer un prospectus à G. Paris, qui est à Divonnes (Ain). C'est à mi-chemin, peut-être pourra-t-il venir; toutefois c'est assez douteux car il est auprès de sa sœur malade.

L'idée felibrenco va bien: elle fait du chemin, et il en sortira assurément quelque chose. Tout ce mouvement a commencé par la littérature, et il est clair que si les félibres avaient écrit en français, comme c'est le désir de Saint-René Taillandier (l'universitaire!) et de je ne sais quel professeur d'Aix, il n'y aurait point maintenant cette fraternité si manifeste entre les Catalans, un peu sauvages pourtant par nature, et nous. Si les Alsaciens pouvaient en faire autant de leur côté... avec leurs voisins, je crois que les chances de guerre en seraient diminuées. Mais le malheur est qu'ils sont trop près des Prussiens, détestés de tout le monde, et les Badois, leurs voisins, n'ont pas d'initiative. Ensuite, si le gouvernement désire la guerre, il ferait le diable pour empêcher tout rapprochement.

C'est tout de même bien désagréable de ne pas pouvoir aller à Saint-Rémy [sic]. Cette petite ville me plaît infiniment, il y a là un hôtel, avec une salle à manger à voûte d'arête, comme une église, où on est très bien. L'hôtesse est, ou du moins si c'est la même qu'il y a six ans, gracieuse et aimable autant qu'on peut l'être.

J'ai su par notre ami d'Irlande combien les dernières fêtes de Catalogne avaient été brillantes et enthousiastes. Que j'ai regretté de n'y pouvoir assister! Tout de même il fallait partir, et je suis arrivé juste à temps pour être présent à l'installation d'un nouveau directeur (M. Alfred Maury), nommé pendant mon absence au lieu de M. de Laborde, qui ne pouvait plus, pour cause de ramollissement du cerveau, remplir ses fonctions, et qu'on a en conséquence mis au Sénat. Je dois faire pour une revue un article sur le mouvement littéraire de la Catalogne; mais malheureusement d'autres occupations m'en ont jusqu'à présent empêché.

Quand vous aurez occasion de m'écrire, soyez donc assez bon pour me donner l'adresse de notre compagnon de voyage de Lunel à Cette (M. Crillon?) Je veux lui demander du vin muscat.

Roumieux m'a envoyé la Rampelado. Vraiment il a bien fait de réunir tout cela. J'ai relu ses pièces avec un plaisir croissant. Son voyage des félibres en Catalogne, quoique écrit un peu vite m'a bien amusé!

Adieu cher ami,
Votre bien affectueusement dévoué

Paul Meyer. Je demeure à Passy (Paris) 99 rue de la Tour.

* * *

28. Meyer à Mistral

Passy, 30 Octobre [1868].

Mon cher ami,

Vous recevrez en même temps que cette lettre, ou peut-être un peu avant, les épreuves de ce mémoire dont nous avons causé en chemin de fer et à Barcelone. Vous rappelez-vous la descente de San-Jeronim, à Montserrat? Vous étiez devant, sur votre mulet, moi derrière; je vous posais des questions et notais vos réponses. Ce sont ces renseignements que j'ai mis, de mon mieux, à profit dans mon travail; mais peut-être me suis-je trompé sur quelque point; il y a aussi des listes où j'ai prétendu donner les formes des divers dialectes, et où selon toute apparence, j'aurai été incomplet. J'espère que votre complaisance ne se démentira pas, et qu'après m'avoir mis en état de faire ce mémoire, vous voudrez bien en assurer la bonne exécution par une dernière révision.

Lorsque votre Dictionnaire provençal aura paru, j'aurai moins besoin de vous déranger. C'est une épreuve à peine corrigée que vous avez sous les yeux; je l'ai relue rapidement, afin de rétablir seulement ce qui pourrait gêner la lecture. J'ai par devers moi une autre épreuve sur laquelle je transporterai vos observations. Vous pouvez, ou me les transmettre par lettre, ou les écrire sur les marges de l'épreuve. En vue de cette dernière éventualité, je vous envoie la bande ci-incluse, qui a la vertu de diminuer des quatre cinquièmes les frais d'affranchissement.

J'étais à Brighton le jour de la félibrejado. J'ai, une fois de plus regretté, en lisant les journaux français qu'on m'envoyait de Paris, de ne pas m'y être trouvé; mais mes vacances, déjà écornées par mon voyage en Catalogne, étaient bien justes, et il m'a fallu les consacrer à un travail pour lequel j'avais besoin de voir divers manuscrits en Angleterre. Il ne paraît pas d'après les journaux, que Li Parpaïoun blu aient été de la fête. J'ai soupçonné le motif de cette absence, et la crainte d'être un visiteur importun m'a empêché de pousser une pointe jusqu'à Bath, qui n'est pas loin d'Oxford où je suis resté une dizaine de jours. Mais peut-être notre enthousiaste ami était-il en Irlande, et c'eût été un peu loin. Je remets ma visite à mon prochain voyage.

J'espère que nos amis les Catalans doivent être satisfaits. Je vois qu'ils se tiennent bien et se préparent à résister, si besoin est, au gouvernement des Généraux.

Et ce pauvre Rodriguez? El senor Gobernador de Lerida, dont j'ai lu, il y a huit jours, la destitution dans la Iberia. C'est une destitution en masse, et dans les circonstances présentes elle s'explique; mais si l'on n'a pu faire d'exception pour lui, au moins devrait-on, plus tard, penser à lui. Sa visite à Barcelone et à Montserrat doit lui compter comme un bon point.

J'attends avec impatience l'Armana. Je me figure qu'il est en retard, en quoi il est probable que je me trompe.

Adieu, cher poète, croyez-moi bien

Votre bien affectueusement dévoué.

Paul Meyer.

Passy-Paris, 99 rue de la Tour.

P.S. Un professeur de l'Université de Halle, connu par divers travaux sur Dante, et d'ailleurs assez fort en provençal, se propose de passer l'hiver dans le Midi et d'y étudier la poésie felibrenco. Il s'appelle Boehmer. Le cas échéant, je lui donnerai un mot d'introduction pour vous. Lui et Estlander, cela fait déjà deux. Ce n'est pas un professeur d'une Faculté française qui aurait une pareille idée.

(autre post-scriptum) G. Paris fait un petit travail sur l'origine de ges (particule négative). Je lui ai dit qu'on prononçait gin à Avignon ou à Cavaillon, mais je n'en suis pas bien sûr.

* * *

29. Meyer à Mistral

1 mars 1870.

Mon cher ami,

Je vous envoie une petite brochure que je viens de publier: c'est bien spécial et bien franchimand, mais intéressant ou non, il faut que vous receviez tout ce que je fais.

Je viens de recevoir le premier numéro de la Revue des Langues romanes, dont on peut dire sunt bona, sunt mediocria... J'en ai écrit à M. de Tourtoulon pour qui je me sens une sympathie croissante. C'est vraiment très méritant de la part d'un homme qui a obtenu des succès comme historien, de se livrer ainsi aux études philologiques. Je vais aussi en parler dans la Revue critique, et en toute franchise. C'est le moyen de leur rendre service. Mais il y a là-dedans un M. Montel dont la manière m'agace. On ne parle pas avec plus d'aplomb des choses qu'on ignore.

La pièce d'Aubanel est pleine d'originalité. Voilà de l'amour idéal, qui pourtant ne manque pas de précision. C'est tout Aubanel. C'est dommage que la date manque. Continue-t-il encore maintenant à se monter la tête pour un objet imaginaire?

J'ai écrit à M. de Tourtoulon qu'il ferait sagement de consacrer la Revue à la langue d'Oc. Il lui sera impossible, à lui comme à ses amis, de justifier ce titre trop compréhensif de Revue des Langues romanes, de suivre le mouvement littéraire de

la France, de l'Italie, de l'Espagne (sans compter que le valaque est aussi une langue romane). Admettant des compositions dans les dialectes modernes de la langue d'Oc, il leur faudra en admettre au même titre, en italien (y compris ses nombreux dialectes), en espagnol, en portugais, et en français. Cela est irréalisable, et n'est pas très à désirer, car les revues ne manquent pas pour tous ces idiomes. Puisqu'ils sont si bien placés pour l'étude de la langue d'Oc ancienne et moderne, puisque dans cette branche la matière est si abondante, qu'ils s'y consacrent entièrement. C'est par là qu'ils rendront un véritable service à la cause. Vous devriez user de votre influence pour les y décider. Revue de la langue d'Oc, voilà leur vrai titre.

Maintenant laissez-moi vous faire mon compliment pour votre Princesse Clémence, dont vous avez tiré un parti très habile. Peut-être avez-vous craint que ce fût un peu léger pour l'Armana. Mais ce dernier n'est pas à plaindre, car vous lui avez donné une pièce admirable. Ce sera dans le genre le plus élevé, la perle du recueil d'opéra minora que vous nous donnerez un jour.

En terminant j'ai un renseignement d'ordre non poétique ni scientifique à vous demander: vous vous rappelez qu'entre Lunel et Cette nous avons voyagé avec un de vos amis, que j'avais connu vaguement autrefois, qui fait le commerce des vins. Je ne puis absolument plus me rappeler ni son nom ni son adresse, et pourtant j'ai une commission à lui donner. J'espère que vous voudrez bien me renseigner à cet égard.

Croyez-moi, cher Ami, votre dévoué et affectionné

Paul Meyer.

Passy, 99, rue de la Tour.

Je vais bientôt compléter un grand travail sur les derniers troubadours de la Provence, tous à peu près inconnus jusqu'ici. Trois articles ont déjà paru. Quand le quatrième aura complété l'ouvrage, je vous enverrai le tout dans la forme d'un volume in-8° d'épaisseur assez respectable. Je publie dans la Revue de Gascogne une traduction de Girart de Roussillon, d'après un ms. meilleur que celui qui a été publié. Plus tard je réimprimerai cette traduction. Mais je tâcherai de vous envoyer les n° au fur et à mesure de leur publication.

* * *

30. Mistral à Meyer

Maillane, 6 mars 1870.

Mon cher ami,

La personne dont vous voulez parler, je crois, s'appelle M. Crillon (comme le brave du temps de la Ligue). Je ne sais pas son adresse. Mais il vous sera facile d'arriver à lui en faisant passer votre lettre par les mains de Louis Roumieux qui est son ami.

Vous avez eu mille fois raison d'écrire à M. de Tourtoulon dans les termes et dans le sens que vous me dites. Telle a été mon opinion dès les premières ouvertures que ces messieurs me firent de leur projet. Mais heureux de voir naître ce petit mouvement scientifique au profit de notre langue, je me gardai bien de faire mes observations, de peur de jeter du froid sur leur ardeur toute spontanée. Il est clair que le titre actuel est absurde. Mais j'imagine qu'on l'a adopté parce que quelqu'un des membres de la petite société doit être étranger à la langue d'oc, ou a peut-être en manuscrit des travaux sur la langue d'oïl... Je crois bien que vos observations porteront fruit, et maintenant que vous avez attaché le grelot, je ne manquerai pas de le faire tinter toutes les fois que j'en aurai l'occasion.

Mon devoir à moi, et mon but, c'est de pousser au réveil de la langue par tous les moyens. L'objurgation avec les uns et les ménagements avec les autres. Il y a si longtemps qu'on ne brûle plus d'Albigeois! Et le chauvinisme démocratique rend les gens de partout si heureux d'être français!... Mais une fois mordu de l'amour de la Cause, chacun doit être heureux de recevoir des conseils de vous. L'autorité que vous avez si vaillamment conquise vous permet de parler haut... Cependant pour la première fois, n'égorgez pas ce bon M. Montel (que je ne connais pas, mais qui paraît pétri de très bonnes intentions). Enseignez-lui tout doucement le chemin de l'école. Autramen lou maucourarés.

Votre sympathie pour M. de Tourtoulon est très justement fondée. C'est un noble cœur, un esprit droit, un chaud patriote et de bonne volonté pour toutes les choses de langue d'oc.

Je lis avec très vif intérêt tout ce que vous publiez. C'est pourquoi j'attends impatiemment votre travail sur les derniers troubadours dont M. Delaye m'a déjà dit le plus grand bien.

Une réflexion qui m'est venue en lisant votre phonétique française: le Nord de la France prononce an toutes les finales que le Midi prononce èn, et prononce ain (= èn) celles que nous prononçons an, comme pain, main, demain, vain, faim, levain, etc = pan, man, deman, van, fam, levam.

— Je reçois ce matin une invitation de la ville d'Agen pour l'inauguration de la statue de Jasmin qui aura lieu le 5 mai. Bien que je n'aie pas eu lieu de me louer des rapports que j'ai eus avec le célèbre gascon, j'irai. C'est une bonne journée pour l'honneur de la langue.

1 — J'ai, ici, à Maillane, un jeune abbé, très bien doué pour la science et parfaitement au courant des méthodes actuelles. Il s'occupe d'un recueil d'épigraphie provençale ancienne et moderne et possède déjà plus de 150 documents, ramassés dans tout le midi. Si le hasard vous faisait mettre la main sur quelque inscription de ce genre (sur la pierre, le bronze, les vieux sceaux, poids, etc), veuillez me la signaler, pour que le livre soit aussi complet que possible.

2 — Je suis à la lettre N du Dictionnaire, et suis content de mon travail. Je ne crois pas qu'il laisse beaucoup à désirer. Je profite de toutes vos critiques.

A vous de bon cœur.

F. Mistral.

* * *

31. Mistral à Meyer

[4 mai 1870]

Dans un catalogue que je reçois ce matin je vois un article 496 qui pourrait vous intéresser et je vous l'adresse. Une manière de vous dire bonjour. Je vais le 12 mai assister à l'inauguration de la statue de Jasmin... S'ils avaient eu l'idée de vous inviter ces gascon!

— Tourtoulon est bien content de vous et de vos efforts pour lou jacme.

— Et la commission de Décentralisation, ne dira-t-elle rien pour notre langue! Rèn mai pèr aro.

Bien à vous

F. Mistral.

4 mai 1870

* * *

32. Meyer à Mistral

Passy-Paris. 99 rue de la Tour.
3 novembre soir. [1870].

Mon cher ami,

Je ne sais si cette lettre vous sera envoyée par voie de terre ou par voie aérienne, l'armistice n'étant pas encore assuré au moment où je vous écris: à tout événement, je prends mes précautions pour user du ballon monté. Je tiens beaucoup à vous écrire non pas pour vous dire que je ne suis pas mort et qu'on vit très bien avec de la viande de cheval, surtout quand on peut y ajouter quelques ronds de saucisson d'Arles, mais pour vous engager de toutes mes forces à vous présenter à la Constituante qui de toute façon ne peut beaucoup tarder à être convoquée, et à y faire prévaloir les idées qui nous sont communes; idées dont la justesse est d'autant

plus assurée que vous, Provençal, et moi Parisien, nous y arrivons par des voies différentes.

Nous allons probablement sortir d'une guerre effroyable, qui si elle venait à cesser en ce moment, aurait en trois mois attiré sur la France plus de désastres que toutes les guerres de Napoléon 1er; nous allons entrer dans une période incertaine, véritable moment critique, qui peut, si l'on n'y obvie, augmenter notre misère dans des proportions formidables.

Il est incontestable que la présente guerre a eu son origine dans une volonté unique que l'Assemblée de la Nation aurait pu, mais n'a pas voulu, arrêter; et si cette volonté unique alléguait comme excuse les sentiments belliqueux d'une partie du peuple parisien, il resterait à dire que la population provinciale n'a pas su ou osé faire connaître les sentiments certainement pacifiques de ses commettants. De toute façon le mal est parti de Paris, et la province, qui en souffre plus que nous Parisiens (jusqu'à présent du moins) ne s'est pas trouvée en état de dire son mot dans une question qui l'intéressait de si près.

Cela pour le passé; maintenant pour le présent et l'avenir il est incontestable encore que les tendances actuellement manifestées par Paris ne sont rien moins que rassurantes pour la province, et je puis dire pour la France tout entière, puisque ces tendances conduisent à la ruine de tout notre pays, Paris inclus. Vous savez ce qui s'est passé le 31 octobre: pendant quelques heures nous avons été menacés d'une Commune bêtement calquée sur celle de 1793, prétendant gouverner despotiquement non pas seulement Paris, mais comme celle d'autrefois, la France entière. La tentative était trop folle pour réussir; mais prenez garde: son avortement actuel n'est pas une garantie pour l'avenir. Si la grande majorité de Paris repousse la Commune, c'est parce que les membres qui très probablement seraient appelés à la composer, inspirent une juste répulsion à la grande majorité des parisiens: à tous les honnêtes gens. Très peu sentent qu'il y a un autre motif de repousser la Commune, et de la repousser en principe: c'est qu'une assemblée élue par Paris seulement ne pourrait légitimement gouverner la France. Cette vue, pourtant si simple, ne s'est guère fait jour que dans une lettre ou protestation des gardes mobiles de la province, qui a été publiée aujourd'hui même dans divers journaux. La province est donc exposée à être gouvernée par Paris: il suffit pour cela d'un gouvernement composé d'hommes de Paris offrant des garanties suffisantes d'honnêteté et de capacité. Soyez sûr que dans l'état actuel des choses, ils seront acceptés sans objection, sans qu'on songe que Paris est une ville et non la France. Du reste l'exemple est là sous nos yeux: le gouvernement de la Défense nationale qui obtient aujourd'hui (je le conjecture n'ayant pas les chiffres du scrutin) une immense majorité de oui, est purement parisien et décide du sort de la France entière, sans que la province ait le moindre mot à dire.

Et il y a ceci de particulièrement grave: c'est que quand Paris n'a pas le gouvernement, ce n'est pas la province non plus qui l'a: c'est (comme sous le régime impérial) un groupe d'hommes mus par des motifs personnels. De sorte que si Paris a quelquefois son tour, la province n'a jamais le sien.

Comment faire pour rétablir l'équilibre? Vous le savez, mon cher Ami, aussi bien que personne: il faut une puissante décentralisation; presque l'autonomie des provinces. Il faut que l'Assemblée nationale (ou Corps législatif ou de quelque nom qu'on veuille l'appeler) cède une bonne partie de ses attributions à des conseils généraux sérieux, siégeant non huit jours, mais autant de temps que les nombreuses affaires dont ils auront hérité l'exigeront; il faut que ces conseils généraux deviennent régionnaires [sic] ou provinciaux, de départementaux qu'ils sont. Il faut absolument supprimer les sous-préfets (lesquels de l'avis de tout le monde ne sont bons absolument à rien), peut-être les préfets, ou du moins faire passer aux maires une bonne partie de leurs attributions. Il faut bien des choses qui ne peuvent être même indiquées dans une lettre envoyée par ballon monté, et dont beaucoup sont indiquées dans le livre de ce pauvre Prévôt-Paradol. Remarquez que vous garderez en province une bonne part de l'argent que vous envoyez à Paris; que vous pourrez créer des emplois bien rétribués, à divers égards enviables, et qu'on ne verra plus tous ceux qui veulent faire leur chemin dans l'administration, quitter la province pour Paris.

Mais il faut surtout ceci: il faut que l'Assemblée de la nation cesse de se réunir, du moins constamment, à Paris. La justice le veut ainsi: car si l'on admet l'hypothèse d'une France plutôt unie qu'unifiée presque une fédération, il devient naturel que chaque province ait à son tour l'honneur de recevoir l'Assemblée de la nation. Et l'avantage est évident: l'Assemblée ne sera plus à la merci d'une poignée de factieux. Il n'y aura plus de 15 mai, plus de 31 octobre; je voudrais dire plus de 4 septembre, bien que dans ce dernier cas, il y ait une excuse. — Pour cette fois, on insiste pour que l'Assemblée se réunisse à Paris. On fait bien, puisque Monsieur de Bismarck demande qu'elle soit convoquée à Tours; tâchons, au moins une fois, de gagner quelque chose sur lui; mais la paix faite, cette Constituante pourrait se transporter en quelqu'autre ville. Défions nous des chin gasta de la demoucracìo.

Mon cher ami, encore une fois présentez-vous aux suffrages. C'est le moment, et plus tard vous pourriez regretter d'avoir laissé échapper l'occasion. Vous êtes dix fois sûr de réussir, surtout pour une constituante où le nombre des députés sera plus de deux fois supérieur à celui de l'ancien Corps législatif. Pensez à la cause! Si les idées que je viens de jeter sur le papier sont les vôtres, je ne doute pas qu'il ne se trouve un groupe nombreux de députés qui soient prêts à les soutenir avec vous. Jamais on n'a prêché la décentralisation qu'en gros et théoriquement. Le moment est venu de passer à la pratique! Voyez comme l'instant est propice. La seule institution de la garde mobile, qui donne plus qu'on en espérait (je parle de ce que je vois) est une force énorme pour la province. Ce sera un jour le gros de notre infanterie. Et puis voyez comme la centralisation prouve sa faiblesse; elle laisse la France désarmée devant l'ennemi, bien loin d'avoir la force de la faire accourir pour délivrer Paris.

J'espère que je prêche un converti, j'entends: que vous êtes d'ores et déjà décidé à affronter le scrutin, et que bientôt, à Paris, nous causerons de toutes ces choses et d'autres plus littéraires.

Adieu donc, mon cher ami, croyez-moi toujours

Votre bien affectueusement dévoué

Paul Meyer.

La guerre empêche la fin de mon travail sur les derniers troubadours provençaux (XIII^e-XIV^e s.) de paraître, mais c'est imprimé et corrigé, et le tout paraîtrait en volume lors même qu'un éclat d'obus m'enverrait dans l'autre monde.

* * *

33. Mistral à Meyer

Maillane, 9 mars 1871.

Mon cher ami,

J'ai voulu pour répondre à votre excellente lettre du 3 nov., attendre que les communications entre Paris et nous fussent assurées. Votre jolie carte de visite m'apprend que vous avez échappé aux obus, aux chats et aux rats, Dieu soit loué! Et recevez mes compliments. Votre Paris, si beau devant les Prussiens, échappera-t-il à la Bèsti di sèt tèsto, la Révolution? Je ne le crois pas, et à vous parler franc, je ne le souhaite pas. Puisque nous sommes en train de faire nosto bugado il faut aller jusqu'au fond du cuvier. Plus Paris deviendra fou, plus nous deviendrons sages. Ainsi que vous avez dû le voir déjà par les élections et le langage des journaux, le mouvement décentralisateur s'accroît largement; et la province,, qu'éblouissait jadis le prestige de sa capitale,, commence à écarquiller les yeux. Jusques dans nos villages, spontanément, sans propagande, il se signe des pétitions pour vous décapitaliser. Un vrai souffle de liberté nous réveille. Il est vrai que ces six mois de jacobinisme incapable et malhonnête, ont crevé bien des ballons et éteint bien des lanternes. Il y a seulement cette différence avec les désillusions de 1848, qu'à cette époque la Réaction réclamait un homme de poigne, et qu'aujourd'hui, sous quelque forme que ce soit, la majorité du peuple veut la Liberté.

Vous étiez bien aimable en me conseillant de me mettre sur les rangs pour la députation. Si je suis jamais constituant, ce ne sera qu'à mon corps défendant et pour ne pas désobliger ceux qui penseraient à moi. Mais rassurez-vous, l'idée est mûre et monte en graine toute seule. Pas de cause sans effet. Paris convaincu d'impuissance est obligé de nous laisser les rênes.

Je vois germer si rapidement la province reconstituée, que je crains de n'avoir pas fini à point nommé mon Dictionnaire. Mieux vaut donc travailler à cela. Lou rèsto se fai soulet.

Et je rêve en attendant, aux prophéties de Nostradamus:

Dans Avignon tout le chef de l'empire fera arrêst pour Paris désolé.

Le roi de Bloys dans Avitnon régner.
Le grand Chyren doy saisir d'Avignon.

Le changement sera fort difficiloe:
cité, province, au change gain fera...
Tout ransmué, hormis le vieil langage! Etc.

Je vous serre les deux mains et vous embrasse.

F. Mistral.

Vous savez que la mobilisation m'a manqué de 15 jours.

* * *

34. Meyer à Mistral

Cambridge, 6 New Square
3 mai 1871.

Mon cher ami,

J'ai sous les yeux le dernier né de la Revue des Langues romanes et je vois par un article de cet imbécile de Montel, décidément le plus insupportable et le plus prétentieux de tous les phraseurs, que l'Armana a paru. De grâce envoyez-le moi! Depuis six semaines que je suis en Angleterre de par la volonté de la crapule parisienne, je ne parle qu'anglais, ne lis que de l'anglais... Je finirai par penser anglais aussi, et par me faire anglais, de dégoût pour mon pays. Envoyez-moi l'Armana. Ce sera un baume.

Un mot sur mon séjour ici. Depuis le siège je me proposais d'aller en Angleterre pour quelques travaux pouvant être terminés en peu de jours. Toutefois je ne me pressais pas. Il était évident dès la fin de février qu'une insurrection se préparait, et je pensais bien que les bataillons loyaux, comme disent les Anglais de la garde nationale auraient à y prendre part. Je restais donc à mon poste. Le 18, le 19 mars j'attendais que mon bataillon, qui eût marché sans hésiter pour le Gouvernement, fût appelé: il ne l'a pas été! Tout a été conduit en dépit du bon sens. Les fameux canons étaient enlevés dès le 18 au matin, mais les chevaux qui devaient les emmener n'arrivèrent que deux heures après, et pendant ce temps la troupe put fraterniser avec la canaille. Ainsi du reste. Je ne dis pas que l'insurrection formidable qui maintenant déchire la France pouvait être comprimée dès le début, mais assurément on était bien sûr de n'y pas réussir en agissant avec aussi peu d'ordre et autant de maladresse. Enfin le 22 mars, voyant qu'il n'y avait rien à faire pour moi à Paris, je suis parti pour l'Angleterre, et depuis lors j'ai été successivement à Londres, Oxford et Cambridge où je pense rester jusqu'à la fin de cette déplorable situation. J'y copie des pièces inédites qui, si un jour on trouve à

publier tranquillement des livres, comme par le passé, avanceront passablement, j'imagine, la connaissance de notre ancienne littérature.

Mon cher Ami, vous m'avez écrit dans votre dernière lettre que j'ai en ce moment sous les yeux, que vous verriez tout avantage à ce que Paris fût décapitalisé, et vous ne paraissez guère douter que cela n'arrive quelque jour. Hélas! C'est bien possible; il se commet tant de folies! Mais, pour être une folie, ce sera une folie! Il y a quelques mois, je pensais autrement. J'aurais voulu du moins que chaque ville importante fût à son tour le séjour de l'Assemblée, et se trouvât pour un temps capitale. J'ai changé d'avis. Est-ce que mon opinion serait devenue plus favorable à Paris? Non vraiment; les évènements actuels n'ont pas encore eu cet effet. Mais, depuis que j'ai étudié l'histoire de ces temps douloureux dans les journaux anglais, dont j'ai ici une masse, je suis arrivé à cette conclusion que le monde est partout aussi mauvais, je devrais dire aussi dénué de bon sens. Lyon, Marseille, Toulouse, Limoges, Narbonne même et Perpignan vont de pair avec Paris. On ne gagnerait rien à changer la capitale de place. Mieux vaut rester où on est; et si c'est là qu'il y a le plus de fous, tant mieux! On les surveillera de plus près. Ce qu'il y a à redouter, c'est la folie, non les idées démocratiques qui ne sont pas elles-mêmes ni dangereuses ni même répandues. Parmi ceux qui en ce moment combattent et meurent pour la Commune, il n'y en a pas un sur cent qui ait une idée claire de ce que peut être la Commune. Ce sont des fous, rien que des fous. J'en parle en connaissance de cause. J'ai vu la maladie faire des progrès incessants. Au commencement de la guerre, on croyait aller d'une traite à Berlin, on ne voulait pas écouter (hélas! Que j'ai eu de discussion à ce sujet!) ceux qui parlaient de la supériorité que les Allemands avaient dans toutes les choses qui peuvent s'apprendre, qui ne sont pas don naturel: dans l'art de la guerre par exemple. Puis arrive Sedan. Aussitôt on crie à la trahison! Certes je n'ai pas envie de défendre le misérable idiot qui nous a mis dans la situation où nous sommes! Mais en vérité est-il un traître pour s'être rendu à un moment où il n'y avait absolument rien à faire pour sauver l'armée. Se faire tuer? Quel avantage en retirions nous? Puis arrive le siège. Oh, alors les progrès de la folie sont immenses, on voit partout des traîtres, des espions. J'ai manqué d'être arrêté pour avoir refusé de reconnaître un signal dans la lumière qui éclairait une mansarde du Boulevard où une bonne faisait sa toilette de nuit. J'ai vu des gardes nationaux revenant de l'affaire de Montretout soutenir qu'ils étaient vainqueurs, que Trochu les avait fait battre en retraite pour sauver les Prussiens. Et après la capitulation, excepté parmi les gens instruits, vous rencontriez partout cette croyance insensée à la trahison: que Trochu et Ducrot avaient vendu Paris pour tant de millions, etc, etc. Il y a bien des gens qui croient que Napoléon III a placé en rentes étrangères un milliard, deux milliards! Le chiffre varie suivant les individus. Et encore maintenant cette folie suit son cours. Vous voyez, ils s'empoignent, s'arrêtent les uns les autres, et s'ils ne se renouvelaient pas incessamment, il y a longtemps que le dernier des membres de la Commune aurait ordonné sa propre arrestation.

Mais me direz-vous cette folie est propre à Paris. Non, mon ami, non, mille fois non. J'ai vu des soldats de l'armée de Chanzy, de bons jeunes gars sentant encore le garçon de ferme, dire à qui voulait les entendre, sans âcreté, comme la simple expression d'un fait regrettable: Mon Dieu, pour nous ça a été la même chose

comme pour vous. Nous aussi nous avons été trahis. Ainsi nous étions à peine couverts, et on gardait au Mans des masses de vêtements qu'on a exprès fait tomber entre les mains des Prussiens. — Voilà ce que j'ai entendu, et voilà ce qui m'exaspère. Mettez-moi face à face avec un Jacobin, avec un Septembriseur, Danton ou Marat, mais ne me mettez pas en présence de gens qui ont perdu ou n'ont jamais eu la faculté de construire un raisonnement. Le fond de tout cela, c'est cette maudite vanité qui fait que les terribles leçons de cette guerre seront encore perdues pour la grande masse; qui fait que nous ne voulons pas voir nos fautes, par reconnaître que nos adversaires étaient plus habiles et plus braves que nous. Oui, plus braves, car je le vois avec douleur: l'armée de la Loire ne s'est pas un seul instant battue avec courage; quoique bien commandée, elle a toujours été poussée par un ennemi moins nombreux de beaucoup, comme un troupeau de bœufs châtrés par des mâts. Guérissons la France entière de cette folie universelle, et alors Paris et la Provence, maintenant également mauvais, seront également bons.

Adieu, cher Ami. Envoyez-moi l'Armana, et croyez-moi votre bien affectueusement dévoué

Paul Meyer.

* * *

35. Mistral à Meyer

Maillane, 20 mai 1871.

Mon cher ami,

J'ai chargé Roumanille de vous adresser à Cambridge l'Armana 1871. Vous avez dû le recevoir déjà. Bous y verrez par mon Saume que les proclamations de Gambetta ne m'avaient pas aveuglé sur l'issue de la Défense nationale. Il vous fait bon dire: guérissons la France entière de cette folie universelle. Mais comment? Si les philosophes, penseurs, publicistes ou politiques de notre pays continuent à piétiner dans l'errement révolutionnaire, la démoralisation ne fera que se généraliser. Qu'on ne nous parle plus de la grande Révolution, des géants, des colosses, etc. Ce fétichisme jacobin est la cause première de tous nos malheurs. Nous sommes le seul peuple qui renie ses traditions et qui soit poussé par ses gouvernements dans l'impiété haineuse. Depuis 80 ans on nous a répété sur tous les tons que la France n'existe que depuis 1789. De là l'ignorance crasse du public et le dédain de l'histoire. Les révolutionnaires actuels viennent de faire table rase de l'épopée impériale, ce qui plus est, de ridiculiser les souvenirs de 1792. Que nous reste-t-il?

Plus que le stupide scepticisme et j'entendais avec effroi l'autre jour un républicain intelligent me dire avec calme: Je crois la France finie... Mais après tout, qu'importe que le progrès continue sa marche par les Prussiens ou par les Français? Pourvu que la science et les arts se développent, n'importe par qui, n'est-ce pas tout? Voilà où nous en sommes: plus de patriotisme, plus rien.

Si un ministre de Charles X ou Monsieur Duruy lui-même eût dit aux professeurs de l'université: enseignez à vos élèves l'obéissance et la souffrance: quelle indignation dans le monde libéral! C'est pourtant le cri que vient de pousser Jules Simon... il a raison. Là est le remède. Mais qui se décidera à oboir et à souffrir, si je sais que le précepte n'est pas l'œuvre de Dieu! Il faut donc avouer que l'on s'est trompé. Il faut revenir à Dieu, car la religion seule peut faire un peuple honnête, modeste et patriote.

Nous y reviendrons comme à bien d'autres choses, et avant six mois. La France ne peut pas mourir: elle compte encore trop de ruraux, heureusement. Les peuples ne finissent, en général, que lorsque les champs sont abandonnés. Mais c'en est fait, je crois, de la prépondérance parisienne et urbaine.

Ecrivez donc au félibre Bonaparte, à Wooltey Hill, Bradiord-on-Avon, que vous êtes à Cambridge. Il sera tout heureux de vous inviter ou de vous voir. Il a, je crois quelques bouteilles de Castèu-nou. Vous trinquez à Avignon capitale.

Ne vous effrayez pas trop de l'esprit du Midi. La vivacité et la mobilité est le fond de notre caractère. Ici on a toujours peur de rester en arrière. Lorsqu'on sera bien convaincu de la sottise des chefs de la Révolution et bien assuré de la déchéance de Paris, on reviendra au bon sens et à l'amour de la Provence.

Merci de votre bonne lettre. Croyez plus que jamais à mon amitié profonde.

F. Mistral.

Un succès pour le Félibrige. La ville de Marseille avait mis au concours la direction de sa bibliothèque. C'est un de nos élèves et de vos admirateurs, l'abbé Lieutaud, de Maillane, qui vient d'enlever la place. Il est probable qu'il ouvrira à Marseille un cours de Littérat[ure] provençale ancienne et moderne. Il est fort. Ci-incluse une inscription romane qu'il recommande à votre science interprétative.

* * *

Mon cher ami,

J'ai été bien sensible à votre bonne lettre que j'ai reçue à Cambridge avec l'Armana. Vous avez trop raison, tant dans votre lettre que dans la pièce par laquelle s'ouvre l'Armana. Il est sûr que le manque de convictions religieuses est pour une grande part dans les mouvements socialiste et rouge de ces derniers temps. Il est bien certain que ces convictions, là où elles sont vivaces, par exemple en Angleterre, donnent à ce qu'on appelle maintenant le parti de l'ordre une cohésion, une force qui la mettent en état de tenir tête vigoureusement aux turbulents. Mais enfin, ce qui est passé est passé, et il faut bien prendre son parti d'un état de la civilisation où les croyances religieuses tiendront une place de moins en moins grande, et tâcher de vivre dans ces nouvelles conditions. Etre honnête sans religion n'est possible qu'à des esprits très bien pondérés ou très éclairés, qualités rares dans notre pays. Mais

enfin, avec le temps, nous arriverons à les posséder. Espérons-le du moins, car l'existence de notre nation est à ce prix.

Les élections dont nous avons actuellement les premières nouvelles doivent vous raccommoier avec Paris. Nous avons été plus conservateurs que la province! (Il est vrai que nous étions bien payés pour l'être!). Plus conservateurs surtout que la Provence, dont les élections sont d'une nuance trop écarlate. Que l'on nomme à Paris Gambetta, passe! Les neuf dixièmes des électeurs n'ont pas eu, depuis le siège, l'occasion de s'informer des faits et gestes de leurs candidats. Ils n'ont qu'un tort: c'est de n'avoir pas cherché à s'éclairer. Mais qu'en province où on l'a vu agir, on le nomme en plusieurs départements, c'est trop fort!

J'espère qu'on décentralisera fortement: qu'on augmentera les attributions des conseils municipaux et généraux, que l'administration centrale sera déchargée d'autant, mais, en vérité, je ne sais où on pourrait, plus sûrement qu'à Paris, en placer le siège. Voyez les folies communales de Lyon et de Marseille! Ce qui est dégoûtant, c'est que ces gredins-là ont prostitué le nom de commune. Ils ont sali une idée ancienne et vénérée; mais l'idée de la commune, dans ce qu'elle a de raisonnable, est tellement naturelle, qu'elle reviendra d'elle-même.

Si Cambridge n'eût été si loin de Bradford-on-Avon, j'aurais bien été faire visite au célibataire M. Wyse; mais outre la distance, j'étais préoccupé, redoutant les conséquences de la prise de Paris; et peu s'en est fallu que les Archives et la Bibliothèque n'aient brûlé! Je remettrai ma visite à une autre fois.

Je ne peux pas tirer grand chose de l'inscription de Châteaurenard. Il est clair cependant qu'elle est en octosyllabiques et rime (sauf le dernier vers) en eia. Je l'attribuerais au 14^e siècle:

Soi graciosa à tos sorgenaver (je n'y comprends rien)
Faitisa por droit apeleia
E s'a fasa gloreia
De toda gracia pareia,
Sa beltat (?) plus afineia
Sa maniera...
De Margota q'es qoroneia
De totas valors.

C'est du français provençalisé. — Cela se comprend, bien que Margota intervienne ici d'une manière peu claire. Je viens de trouver, (M. l'Abbé Lieutaud doit le savoir) que cette inscription se trouve, ignoblement copiée, et traduite de la façon la plus grotesque, dans une brochure prétentieuse du prince H. de Valori, (Hist. de la baronnie royale de Châteaurenard, Paris, 1869), p. 23.

Je suis très heureux de ce que vous m'écrivez au sujet de l'abbé Lieutaud, et je souhaite qu'il réussisse à inspirer aux Marseillais l'amour de leur pays et de leur vieille littérature.

Votre tout dévoué

Paul Meyer.

* * *

37. Mistral à Meyer

18 juillet 1871.

Mon Cher ami,

Je ne connais d'autre nom à la Grande Ourse que lou Càrri. Les Languedociens l'appellent Car de las armos, char des âmes.

Rien que je sache sur la Petite Ourse. Mais une légende fort répandue ici est celle de Jan de Milan,, qui si je ne me trompe, serait Sirius. Il paraît que les Pleiades se lèvent dans le ciel plutôt [sic] que Sirius, et pourtant cette dernière étoile se couche avant elles. Pour expliquer cela, les bergers disent que Jan de Milan (Sirius) lis Ensigne (Orion) et li Pouciniero (les Pléiades), avaient été conviés à des nêces [sic]. Ils partirent donc ensemble. Jan de Milan se voyant distancé par Orion, lui lança son bâton pour l'arrêter, et on voit encore au ciel lou Bastoun de Jan de Milan (boudrier d'Orion ou bâton de Jacob). Quant aux Pléiades, elles passèrent trop haut, et Sirius prenant plus bas arriva le premier.

Un joli mythe, populaire dans les environs de Marseille, est celui de la belle Maguelone et de Pierre de Provence. La bello Magalouno, disent les paysans, e Pèire de Prouvènço se courron après, et tóuti li sèt an se maridon. Cela se rapporte, je crois, à la conjonction septennale des planètes Venus et Saturne.

Quant au Petit Poucet, voici un renseignement qui peut être utile à M. Gaston Paris. Vous savez que les membres résidents de la Société des Langues romanes de Montpellier se réunissent périodiquement pour se communiquer leurs travaux. J'ai vu dans le Messenger du Midi de la semaine passée qu'un des membres avait fait une communication très intéressante au sujet du conte du Petit Poucet dans le Midi. Je ne sais si la Revue des Langues romanes donnera cela dans son prochain numéro, mais M. de Tourtoulon pourrait vous le transmettre.

Ah! Comme ces travaux sont plus intéressants que les éternels bavardages de la politique! J'en ai mon soûl. Et ce n'est pas sans volupté que je vais entamer, après cette canicule, la lettre S de mon dictionnaire. Mais à présent il fait trop chaud.

Tenez-vous à l'ombre, mon bon ami.

F. Mistral.

Maillane, le 18 juillet 1871.

* * *

38. Meyer à Mistral

Passy, 12 août 1871.

Mon Cher ami,

Je vous remercie beaucoup de la lettre pleine de renseignements que vous m'avez écrite. Je l'ai communiquée à G. Paris qui a obtenu de M. Boucherie, d'après votre indication, le conte dont vous me parliez. Il le connaissait déjà, mais ne vous en remercie pas moins de votre obligeance. Son travail paraîtra bientôt. Vous devez avoir reçu ou vous recevrez en même temps que cette lettre, mon travail sur les troubadours du manuscrit Giraud. C'est pour la Provence une bonne fortune que la conservation, vraiment romanesque, de ce manuscrit qui contient comme vous verrez un assez grand nombre de pièces inconnues jusqu'à ce jour, et qui appartiennent à peu près certainement (sauf une ou deux) à la rive gauche du Rhône.

J'ai été heureux de pouvoir à ce propos couler à fond la question de J. de Nostredame, dont les faussetés ont fait si grand tort à l'histoire réelle des troubadours. Notez que la réalité est bien supérieure à ses fantaisies, et fait remonter le mouvement littéraire plus haut. Un de mes élèves qui se rend à Barcelone pour y étudier les archives, en vue d'une thèse à l'Ecole des Chartes, portera quelques exemplaires de mon mémoire en Catalogne, à nos amis. Il en a aussi pour M. de Tourtoulon et pour la Société des Langues romanes; mais il est à croire que M. de Tourtoulon ne sera pas à Montpellier. Et j'ai oublié le nom de sa campagne. — Vous avez le premier exemplaire donné, car l'ouvrage ne sera pas en vente avant 2 ou 3 semaines, et je n'en distribue pas d'exemplaires avant ce moment.

Que vous avez raison, cher ami, de préférer les études à la politique! Et qu'on doit être heureux quand on peut vivre en des lieux (fût-ce en Provence par cette chaleur!) où on n'a pas les oreilles rebattues de la prolongation des pouvoirs de Thiers, et du procès des communeux!

Pour moi, j'ai en train bien des travaux; un même sous presse, mais dans l'incertitude des choses actuelles, on n'a guère le coeur à la besogne.

Votre bien affectueusement dévoué.

Paul Meyer.

* * *

39. Mistral à Meyer

[10 septembre 1871].

Mon Cher ami,

C'est un bonheur pour vous que d'avoir mis la main sur une matière neuve comme celle du manuscrit Giraud; et pour le manuscrit et pour la littérature provençale, c'est un bonheur non moins grand. Ces rencontres là n'arrivent du reste qu'à ceux qui en sont dignes.

J'admire de plus en plus la précision et l'exactitude scientifique que vous apportez dans tous vos travaux. Il n'y a qu'à jeter les yeux là-dessus pour voir que c'est solide comme du bronze.

L'abbé dont je vous ai parlé a lu les Derniers Troubadours à Maillane. Il va commencer par faire acheter à la bibliothèque de Marseille toutes vos publications. De plus il vous écrira pour avoir l'honneur d'être en communication avec vous et prendre au besoin votre avis sur les livres que son budget lui permet d'acheter pour la Bibliothèque. Il veut consacrer tous les ans 2.000 francs à l'achat de publications relatives à la Provence ou à sa langue.

Vous avez fait pour J. de Nostre-Dame tout ce qu'il y avait à faire. C'est une exécution méritée. Mais cette diable de question des cours d'Amour est, paraît-il, difficile à trancher. En connaissant le procédé de Nostre-Dame, on est porté à croire qu'il a inventé les cours de Romanin, de Pierrefeu et de Signe. Mais je vous assure cependant que les paysans des environs de Romanin ne désignent les ruines du château que sous le nom de la cour d'Amour... et à Signe, une place qui est près du château s'appelle vulgairement la Plaço d'Amour.

Serait-ce l'ancienne popularité du livre de N. D. qui aurait donné naissance à la tradition?

Page 126 de votre livre, le mot lamgvanha qui vous embarrasse doit être pour longanha, forme ancienne du loungagno actuel qui signifie longueur, lenteur, retard.

Nous allons mettre la main à votre cher petit Armana.
Je vous salue et vous remercie de tout mon cœur.

F. Mistral.

Maillane 10 sept. 1871.

* * *

40. Mistral à Meyer

10 Xbre 1871.

Mon Cher ami, après avoir copié cette chanson, qui est encore très populaire, je trouve qu'elle a été publiée par D. Arbaud. Sa version n'est pas tout à fait la même... mais pour le moderne est-il nécessaire que vous donniez de l'inédit? Pourquoi ne publieriez-vous pas la Mousco e la Fournigo qui est dans l'Armana ou tout autre Sourneto de ma grand lo borgno? Ce serait une réclame pour votre recueil. Vous avez dû recevoir l'Armana pendant le trajet de votre lettre. Les libraires parisiens seront munis. Nous avons tiré à 7.000 comme avant la guerre. L'an passé, nous ne tirions qu'à 3.000 par prudence.

Je ne connais pas le recueil de Noël de l'abbé Dubreuil.
Est-ce que cette cantilène enfantine ne ferait pas votre affaire?

Jan dóu porc

- Quau es mort?
- Jan dóu porc.
- Quau lou plouro?
- Lou rèi mouro.
- Quau lou canto?

- La calandro.
- Quau lou ris?
- La perdris.
- Qu'au n'en viro à brand? (qui en sonne le glas?)
- Lou quiéu de la sartan.
- Quau n'en porto dóu?
- Lou quiéu dóu peiròu.

Voici la version qui est en vogue dans la province de Saluces, c'est-à-dire assez loin de Maillane.

- Qui e mort?
- Jouan de l'Ort.
- Qui lo souterra?
- Jouan de la Guerra.
- Qui lo pioura?
- Soun signoura.
- Qui lo bala?
- Soua cavala.
- Qui lo chanta?
- Soun chanet. (son petit chien)

Courage, mon vaillant! Publiez, publiez, et faites-nous des provençalistes. La Société littéraire et scientifique d'Alais a donné cette année, dans son bulletin

annuel, un beau fac-simile de la Charte d'Alais, qui est considérable. Je vous dis cela pour le cas où ce document pourrait vous servir.

Je suis heureux que la crounico vous ait fait plaisir. Vous ne sauriez croire la popularité que ces petites mentions annuelles font à votre nom dans le public provençal. Ce n'est que justice, mais enfin ce qui est juste ne se fait pas toujours. En vous embrassant.

F. Mistral.

* * *

41. Meyer à Mistral

Passy, 24 décembre 1871.

Mon cher ami,

Je pense que mon imprimeur vous aura envoyé, selon mes instructions, une épreuve de mon petit mémoire sur cette singulière légende arlésienne, qui contient des traits sûrement anciens et qui pourtant n'est signalée par aucune allusion avant J. de Nostre-dame. Les mentions topographiques qui s'y trouvent paraissent fort exactes, soit qu'elles existent d'origine, soit qu'elles aient été ajoutées dans un des remaniements. Et puis à côté de cela, il y a des indications qui paraissent tout à fait fantastiques, comme celle de cet [...] qui paraît se trouver entre Marseille et Arles (§ 8). Si vous avez là-dessus quelque idée, je vous serai obligé de m'en faire part.

Nous mettrons dans notre premier [numéro] votre petite pièce sur Jean d'ou porc ou de l'ort, dans ses deux versions. Il est bien fâcheux que l'autre, Lou Gibous, soit déjà dans D. Arbaud. En principe nous ne prétendons aucunement, pour la poésie populaire, donner des choses inédites: à peu près toutes les pièces de quelque importance ont été recueillies soit dans un pays soit dans un autre. Mais il y a encore bien des versions, différentes de celles qu'on a déjà, à recueillir. Si votre Gibous avait présenté des variantes notables, comparé au texte de D. Arbaud, nous l'aurions inséré avec bonheur.

Nous réimprimerons dans notre premier numéro La Mousco e la fournigo, avec une page d'introduction sur l'Armana et les services qu'il a rendus et qu'il peut rendre encore à ceux qui étudient la littérature populaire. A ce propos, il me semble bien que la Febre d'ou loup est traduit des contes gascons de bladé; du moins c'est bien semblable. Vous faites bien de populariser ces historiettes qui sont toujours drôles, mais, pour éviter des méprises aux gens qui travaillent sur les contes reste la Febre d'ou n'est pas au nombre des sourneto de ma grand. On vient de publier en Catalogne un joli recueil de contes: la Rondallayre (?), si je me rappelle bien. Magnifique! Votre Roucas de Sisife. Que faisons-nous tous, maintenant, en ce triste temps, sinon remuer des rochers de Sisiphe? Sinon faire de la besogne que les

communeux de Paris ou de Toulouse, ou d'Aix (puisqu'il y en à Aix) détruiront un jour.

Tout à vous de cœur.

P. Meyer.

Une bonne année! Meilleure que celle qui s'achève, un bèl an de Dieu. Je vais relire de soir les strophes de Calèndo dans les notes de Mirèio.

* * *

42. Mistral à Meyer

[24 décembre 1871].

Mon cher ami,

Je ne sais si l'imprimé que je reçois sous le titre Tersin est le fascicule définitif du travail que vous publiez dans Romania ou seulement une épreuve. Dans le cas où ce ne serait qu'une épreuve, je crois devoir vous adresser quelques observations dont vous ferez le profit que vous entendrez.

Mais d'abord je tiens à vous témoigner ma satisfaction. Ce document, sous le rapport légendaire et linguistique est très intéressant, et notre contrée est vraiment heureuse d'avoir, au service de son histoire et de sa langue, un homme aussi précieux que vous.

Cela me met dans un véritable enthousiasme, et si certaines probabilités se réalisent pour moi, il n'est pas impossible que je vous propose certaine entreprise que vous seul pourriez mener à bonne fin.

Mais pour l'heure, laissons de côté le rêve et arrivons aux observations relatives au manuscrit de Tersin.

— Le paladin Rolland [sic] a laissé diverses traces dans la tradition orale de notre pays, et voici quelques exemples que je tire de mon diction[aire]. Outre le nom de la Tour de Rouland, et celui des fourco de Rouland que portaient au XIII^e siècle les deux colonnes qui sont encore debout dans le théâtre d'Arles, je trouve lou saut de Rouland, qui est un escarpement des Alpilles, près de Fontvieille. Vu la proximité d'Arles, la tradition aurait bien pu voir là la guardia sur laquelle monta Roland pour examiner l'armée sarrasine.

A Mazargues près Marseilles, il y a aussi une baumo de Rouland qui renferme des stalactites.

César de Nostre Dame dit encore ceci: — On tient que le paladin Roland est enterré avec Samson de Bourgogne à la tombe des rois d'Arles. enfin faire Rouland, faire des prodiges, faire l'impossible, se crèire Rouland; être présomptueux, sont des locutions très usuelles ici.

Je ne vous parle pas du sabre de Rouland suspendu autrefois dans l'église de Rocamadour (Lot), ni du tombèu de Rouland près de Bédeillac (Ariège), ni du pas de Rouland près d'Itraxoit en Roussillon, ni de la brèco de Rouland près de Luz, ni de la vau de Rouland, à Roncevaux. Ce n'est pas dans votre sujet. Je dois pourtant vous signaler un Saint Rolland d'Arles, mentionné sans autre détail par le martyrologe.

— Car autant en y ha bastit en terra que dessus. Cela est une formule usuelle, qui s'emploie pour tous les monuments qui étonnent le vulgaire.

— Estent, note: on voudrait corriger estènt... Pourquoi? Estènt est le participe présent du verbe èstre; on ne dit pas autrement en Provence. Si èstre venait de stare, il faudrait estant; mais èstre est formé d'un mélange de stare et de esse, ce qui autorise estènt. Stare a formé le verbe esta ou ista, rester, seoir.

— Beudinar (Beudisnar dans C. de N-D., beau dîner?): dans les BassesAlpes il y a un Beudina et un Beudinars; dans le Var, un Baudinar; et un Beudinar près d'Aubagne (B. d. R.).

— Fretta est bien St Remy [sic], mais je n'ai trouvé encore ce nom dans aucun vocable de quartier; il est probable que ce nom fut d'importation romaine, et destiné à désigner le passage (fretum) des Alpilles. C'est à St Remy [sic] en effet que débouche la principale gorge de ces montagnes, et c'est le chemin naturel pour aller de cette plaine dans celle de la Crau.

E caminas dins la vau torto
Fin-que vequés uno grand porto
Em'uno toumbo que su porto
Dous generau d e pèiro

(Mirèio, Ch. IV.)

Cette vau torto est le fretum des anciens. La passe formée par les îles de Pomègue et de Ratoneau, devant Marseille, avait aussi été nommée fretum par les Romains. Nous l'appelons lou Friéu, le Frioul.

— Agassin, vous savez bien que ce mot signifie cor aux pieds, et par extension, excroissance, bosse.

— Sexta, vous savez aussi que ce mot appliqué à S. Remy [sic] est tiré de l'inscription du Mausolée qui commence par Sex; (voyez la Statist[ique] des B. du Rh).

— L'ayga que venia dels Laurons d'entre Moleges a Sexta. L'exactitude de cette indication ferait croire que l'auteur du récit était de S. Remy [sic]. En effet, l'eau qui alimentait principalement l'acqueduc d'Arles provenait des Laurons de Mollegès. Lauroun, surgen d'eau, source à fleur de terre.

Moun cor es un lauroun que verso. (Mirèio, C. XII.)

Les laurons de Mollogès qui existent encore au milieu d'anciens marécages, à l'Est de S. Remy [sic], produisent un cours d'eau, lou Riau, qui suit encore l'ancien acqueduc romain souterrain de 712 mètres (parfaitement conservé) jusqu'à la ville de S. Remy [sic]. L'endroit où l'eau des laurons se précipite dans l'ancienne conduite s'appelle lou traou sarrasin. Ce ruisseau qui jadis poursuivait son cours tout le long des Alpilles jusqu'à Arles, est aujourd'hui arrêté à St Rémy [sic], d'où il se dévie sur Maillane pour faire tourner les moulins. L'autre branche de cet acqueduc épique colligeait les eaux du versant méridional des Alpilles, traversait l'étang de Barbegau (où l'on voit encore des ruines gigantesques) et venait aussi à Arles comme suit:

Le pont de Barbegault existe encore, mais ce n'est pas un pont construit sur des roulines; ce sont des arcades en ruines qui portaient l'aqueduc à travers les marais.

Cet acqueduc, que j'ai nommé épique, a aussi, vous savez, sa légende (la source de Bauclyse amenée à Arles par un prince amoureux d'une reine d'Arles). Je l'ai mise en oeuvre dans mon Porto-Aigo, (Armana, 1860).

Pardon de ce décousu. Mais vous voyez que la veillée de Noël ne m'empêche pas de vous lire.

Bòni fèsto!

F. Mistral.

Maillane, 24 Xbre 1871.

N.B. J'oubliais de vous dire que le souvenir de Childebrand, frère de Charles Martel, pourrait bien avoir donné naissance au dicton Rede coume Chabran, proverbial à Arles, Tarascon et Avignon.

* * *

43. Meyer à Mistral

Passy, 1 février 1872.

Mon cher ami,

Je vous remercie de la communication de la lettre de Vidal qui me fournit un renseignement assurément difficile à trouver, car j'ai écrit il y a quelque temps à l'abbé Lieutaud à ce sujet, et il ne m'a pas encore répondu, preuve qu'il n'a rien trouvé.

Mon cher Mistral, il y a quelque chose écrit très fin sur la lettre de Vidal qui m'a comblé de joie. C'est l'annonce, encore éloignée il est vrai, de votre mariage. Vous êtes arrivé à un âge où votre esprit se fût replié sur lui-même, et votre faculté d'aimer, atrophiée. Mes meilleures félicitations.

Je vous écris de mon lit, souffrant d'une fièvre muqueuse, ou plutôt d'un point de côté venu à la suite de celle-ci. J'en ai encore pour douze ou quinze jours, et je suis tombé malade le 7.! Cela me désole à cause de mon cours de l'Ecole des Chartes.

Je ne puis dans l'état où je suis répondre à votre dernière lettre; laissez moi seulement vous dire, cher ami, que vous avez fait une grande dépense d'enthousiasme en pure perte. Je crois que vous n'avez pas lu mon Introduction, ou du moins pas avec le soin nécessaire. Il n'y a dans ces deux textes que deux faits appartenant à une ancienne tradition: la prise d'Arles sur les Sarrazins par Charlemagne (qui prend la place, comme presque toujours, de Charles Martel) et l'introduction des vivres et des secours par les aqueducs. Tout le reste, à commencer par Roland, remonte au XIIe siècle tout au plus.

Vous vous donnez une peine inutile pour chercher des traces de Roland dans le Midi: s'il y en a, elles viennent du Nord. Les armes de Roland conservées à Roncevaux sont du XIIe S. Vous me parlez de l'arc de Roland, au Théâtre d'Arles, mais lisez donc les notes de mon Introduction, vous verrez qu'il s'agit d'un archév. d'Arles: rien n'est mieux prouvé. Les Indications locales dont abonde le texte B sont sans aucun doute du copiste de ce texte (par conséquent du 16°), qui a voulu faire de la couleur locale. Je démontre tout cela dans mon Introduction, ainsi pas d'illusion et si vous parlez de ce texte dans l'Armana de l'an prochain, n'induisez pas en erreur poétique vos lecteurs.

Mon cher ami, je suis bien fatigué de cet effort, je vous serre la main cordialement et vais faire un somme.

Tout à vous.

Paul Meyer.

Mon cher ami,

Un mot pour vous accuser réception de Romania et vous prier de me faire inscrire au nombre des abonnés.

Ce spécimen est excellent et ne peut que vous attirer beaucoup d'adhérents.

Vous vous êtes mépris sur certaines parties de ma dernière lettre. Je ne voulais pas vous prouver que Roland était venu dans nos contrées, mais vous donner seulement les vestiges des légendes introduites jadis dans le midi à son sujet.

Quant à mon enthousiasme, il s'applique simplement à la mise en lumière de tout document qui intéresse ma Provence.

N. B. — Les Laurons de Mollégès, et non Mollèges. La tonique est sur la finale.

L'empereur Don Pédro m'a fait appeler à Marseille dernièrement. Nous avons eu ensemble une longue et intéressante conversation. C'est un admirateur et un chaud partisan de notre renaissance. Il paraît que Mirèio et Calendau ont été fort bien accueillis à la Cour de Rio Janeiro, car l'Impératrice et ses dames d'honneur ne tarissaient pas d'éloges et de citations textuelles.

Soignez-vous pour vous, mais surtout pour la langue d'Oc

E longo-mai counservas-vous

F. Mistral.

Maillane, le 3 mars 1872.

* * *

45. Meyer à Mistral

Paris-Passy, 17 mars 1872.

Mon cher ami,

Je vous envoie par la poste un demi-volume que je viens de publier. Il porte la date de 1871, et a été en effet broché dans la dernière semaine de l'année dernière, mais il avait paru en trois fois dans les Archives des Missions de 1866 à 1868. Vous y trouverez çà et là quelques pièces provençales, et, vers la fin, de charmantes pastourelles. Il y a aussi des extraits d'un poème moral, tirés d'un manuscrit d'Oxford, où je trouve une sensibilité, et parfois une élévation qui touchent à la vraie poésie. Mais je n'ose pas espérer qu'en ce moment vous y puissiez jeter un coup d'œil. Vous avez mieux à penser, et je vous en refais mon compliment.

Nous ferons notre possible pour que la Romania vous plaise. Dans le prochain numéro vous ne trouverez guère de provençal, sinon des corrections au texte du

fragment de Boèce, le plus ancien monument de la langue d'Oc, mais il y aura aussi une intéressante chanson qui se rattache à la Mousco, et dont la publication dans notre recueil a été suggérée par la lecture de votre conte.

Je suis bien aise que Mirèio et Calendau aient eu du succès au-delà de l'Atlantique. Je ne m'en étonne point: toutes les personnes d'ici qui ont été en rapport avec Don Pedro en parlent comme d'un homme plein d'intelligence et de goût.

J'ai appris avec joie par un de mes anciens élèves, M. Rattrie, de Paradou (chemin d'Escanin, je crois,) que votre Dictionnaire approchait de sa fin. Pourvu que la Romania vive encore quand il verra le jour. Il sera utile pour en faire d'autres. Récemment, j'ai eu, comme membre du Comité des travaux historiques, à examiner un spécimen de dictionnaire languedocien-français, fait par la Société littéraire de l'Aveyron, et pour lequel on demandait un secours du Ministère. J'y ai lu de mes yeux: viet-d'ase traduit par visage d'âne sur l'autorité de Bécherelle. C'est bien la peine d'être né dans le Midi, pour aller emprunter cette sottise à un franchimand! Tout à vous de cœur.

Paul Meyer.

P.S. La 2e partie de mes rapports, qui paraîtra l'an prochain, contiendra des notices provençales intéressantes, par exemple sur un manuscrit écrit à Maillane, ou du moins, contenant d'une écriture contemporaine au texte (14e siècle) des notes, des comptes d'un habitant de Maillane. Plusieurs sont datées, 1345-1355. Il y est question de Peyre de Bénévent, senhor de Malhana que je ne connais pas du tout.

* * *

46. Meyer à Mistral

s.d. [décembre 1873]

Mon cher ami,

Je vous envoie avec mes souhaits du premier de l'an, la première moitié d'un ouvrage qui, s'il a quelque succès, aidera les gens studieux à faire connaissance avec la vieille littérature tant du Nord que du Midi. Je ne sais trop ce que sera la partie, non encore entièrement rédigée, du français, mais j'avoue que j'ai travaillé avec amour la partie méridionale. J'y ai mis un peu de tout, eu égard au peu d'espace dont je disposais. Il y a de la littérature de tout genre, et aussi des chartes, des pièces d'archives, etc; documents les plus sûrs de la langue de chaque pays. J'avoue qu'il y a bien des variantes; mais il me les fallait pour mon enseignement, où j'enseigne aux jeunes gens à éditer des textes, et ceux qui ne sont pas élèves de l'Ecole des Chartes n'en seront du moins pas gênés.

J'espère que vous aurez vu ces jours-ci G. Paris. Il est parti de Paris pour Carpentras, et m'a demandé des renseignements exacts sur la situation de Maillane,

afin de vous faire visite. Mais il est myope, et j'ai peur qu'il soit allé chercher le Saint Pilon au Mont de Vergue, ou Maillane à Boulbon ou à Valabrègue. Je serai bien content s'il peut vous voir et me rapporter de vos nouvelles, car il y a longtemps qu'elles me font défaut. Mais l'an prochain, je l'espère, mes occupations me permettront de faire un tour dans le Midi, et d'aller vous serrer la main. Nous causerons de votre Dictionnaire qui doit avancer vers sa fin.

En attendant, recevez, mon cher Félibre, mes souhaits les plus sincères; et croyez moi toujours

Votre bien affectionné

P. Meyer.

* * *

47. Mistral à Meyer

[6 janvier 1874].

Mon cher ami,

Gaston Paris est venu me voir le jour de la Noël. Nous avons dîné ensemble au cabaret de la charmante Bèumouno et l'aimable philologue avait l'air enchanté de sa journée.

J'ai reçu votre recueil de textes. C'est un travail bien fait et d'une grande utilité. La langue prov[ençale], grâce à vous, se dégage de plus en plus des brumes du passé et le Félibrige vous remercie.

Mon Dictionnaire est terminé jusqu'à la dernière lettre, mais j'ai besoin de consulter encore un certain nombre de livres importants et il me faut une année pour cela. Je compte faire l'annonce de sa publication dans l'Armana de l'an prochain, et commencer l'impression aux premiers mois de 1875. Les frères Seguin d'Avignon m'ont manifesté le désir de se charger de cette entreprise qui exigera une mise de fonds assez considérable. Nous verrons à quelles conditions.

Votre venue en Provence dans le courant de l'année ne me sera pas inutile. Vous me conseillerez sur certains détails de l'œuvre qui me pèse sur le col depuis quelques [sic] dix ans, et que je veux livrer aussi parfaite que possible.

Recevez, mon cher ami, la nouvelle assurance de ma vive sympathie et mes vœux les meilleurs en échange des vôtres. Le gracieux Gaston Paris vous contera plus au long mes aventures de troubadour et mes projets,

Votre tout dévoué

F. Mistral.

Maillane (B. d. R) 6 janvier 1874.

A Paul Meyer.

* * *

48. Meyer à Mistral

59 rue Raynouard. Passy.

29 nov. [1875].

Cher ami,

Je viens de recevoir de Roumanille le charmant volume que vous avez bien voulu me destiner et dans lequel se trouve une pièce que vous avait fait précéder de mon nom. Merci pour tout cela, cher poète! Je relis des poésies que je sais presque par cœur, certaines du moins, avec le plaisir mélancolique qu'on éprouve à revoir, une fois entré dans l'âge mûr, les lieux qu'on a visités et aimés dans sa jeunesse. C'est en 1862 et 1863 que vous m'avez dit Jan de Lamanoun (maintenant de Gounfaroun) et la Tour de Barbentano! Qu'il y a longtemps! Merci aussi d'avoir aussi mis le nom de G. Paris au dessus d'une de vos poésies. Ce pauvre ami est en ce moment très tourmenté de la santé d'un de ses proches, qui se meurt de la poitrine à Cannes.

La Société de l'Histoire de France met en ce moment en distribution le T. I, de mon édition du poème des Albigeois, achevé depuis plusieurs semaines. Je vais en avoir des exemplaires dans 2 ou 3 jours, et je m'empresse de vous en mettre un à la poste.

J'ai lu avec bien du plaisir dans l'Armana votre traduction du petit conte de Boccace. Je l'ai mis en vieux provençal, et voici comment:

El tems del premier rei de Cipre, apres so que en Gaufres de Bolho ac lo regne de Suria conquistat, esdevenç se que una gentil dona de Gascuenha anet en pelerinatge al Sepulcre. E tornan areire aribet en Cipre, on per alcus malvatz glotos vilanaments fo forsada. E coma dolen ta e descon solada se pes set que al rei faria son clam. Empero dit li fo que en perdos se fadiaria, que el era reis de tan avol vida e de tan pauc de be, que greu las autrui antas, si com dreitz o requiert; venjaria, can tantas al mezeis ne prenia, don blames l'era grans; talaments que totz hom a cui nul crois fag avengues a sufrir, ab far li anta o vergonha sa ira espassava. E can so auzic la dona, ela se desesperet si jamais seria venjada; e per so que de son enueg agues calque atempramen, ela s'albiret en son cor que ab motz cozens reprenia l'avoleza del dig rei; e venc vas el rancuran e dizen: Senher, ieu no soi ges venguda denan vos per nul venjamen qu'ieu espere de la dezonor que a mi fo facha, mas ieu vos prec que per esmendamen d'aquela a vos plassa m'ensenhar en cal guia sostenetz las dezonors que prenetz, segon qu'ieu aug dire, per tal que engal de vos posca la mieua portar,

la cal, si Dièus mi sal, ab bon grat vos donaria, que tan bon sufren non sai on quieira. El reis, que entro aquest tems avia estat flacs e perezos, quias que dormir si ressites, al comensar pres dura venjansa del tort de la dona, e fo pois greus justiciaire a tot home que d'aici enans ne fezes que fos contra l'onor de la sieua senhoria.

Je ne sais pas si on nous donnera des exemplaires de cette sorte de polyglotte, et c'est pourquoi je vous envoie mon petit essai; qui du reste ne mérite ni éloge, ni même de critique. J'irai peut-être faire un tour dans le midi cet hiver ou ce printemps. Il y a longtemps que je n'y ai été! Je me fais fête d'avance de vous aller voir à Maillane. — J'ai donné il y a qq. [sic] temps ma carte, comme introduction, à un Américain appelé Andrews, qui vit à Menton, s'occupe du mentonnais, et désire vous connaître.

Tout à vous de cœur.

Paul Meyer.

* * *

49. (Faire-part de mariage envoyé à P. Meyer)

Madono Adelaïs, véuso d'En Francés Mistral, maianenco, a l'ounour e lou plèsi de vous faire assaupre que marido soun fiéu Frederi emé madamisello Mario Louiso Amado Riviero, dijounenco.

Li nòvi vous saludon.

Maiano, en Prouvènço, lou 27 de setembre dou bel an de Diéu 1876.

Monsieur et Madame Maurice Rivière Bertrand, de Dijon, ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Marie Louise Aimée Rivière, leur fille, avec Monsieur Frédéric Mistral, président du Félibrige, chevalier de la Légion d'Honneur et de l'ordre distingué de Charles II d'Espagne, officier de la Couronne d'Italie, Commandeur de l'ordre royal d'Isabelle la Catholique, de Maillane (Bouches-du-Rhône)

Dijon, le 27 septembre 1876

* * *

50. Meyer à Mistral

59 rue Raynouard. Passy.
30 octobre 1876.

Mon cher ami,

A mon retour d'Espagne, où notre séjour s'est un peu plus prolongé que je ne l'avais pensé, je trouve votre élégant billet de faire-part, et en retour, je vous prie d'accepter, comme carte de visite, un mince volume que je viens de publier. C'est un médiocre poème que Brun de la montagne, pourtant, par les communes [sic] qui courent, on aime mieux voir imprimés qu'inédits les manuscrits de nos bibliothèques parisiennes.

J'ai vu en Espagne tous nos amis: Briz, Aguilò, et Mila à Barcelone, Th. Llorente à Valence, qui vient de m'envoyer le n° de son journal qui contient une pièce pour vous; Balaguer à Madrid; Girbal à Gironne. Tous se réjouissent de votre bonheur, et moi avec eux.

Croyez bien, cher poète, à mes sentiments les plus affectueux.

Paul Meyer.

Je suis, ainsi que mon compagnon de voyage, fort content de l'Espagne, mais nous sommes peut-être encore plus contents de la Provence et surtout des Provençaux. On ne peut pas être plus aimables que l'a été Roumieux pendant le temps que nous étions à Beaucaire.

* * *

51. Mistral à Meyer

Maillane 16 juin 1877.

Mon cher ami,

Devant, cet hiver, commencer l'impression de mon dictionnaire provençal, je me propose d'en lancer les prospectus dans un ou deux mois. Vous trouverez ci-inclus mon projet d'affiche, et si quelque chose vous choque ou vous paraît à corriger dans tel ou tel sens, vous m'en direz franchement votre avis.

Combien aurai-je de volumes? Voilà mon embarras. J'ai un manuscrit d'une cinquantaine de registres pleins. Je suis donc forcé de publier par fascicules à tant la feuille, et comme le public ne connaîtra pas au juste le coût de l'ouvrage, cela pourra nuire à la souscription. N'importe, je l'ouvrirai tout de même, et dès que j'aurai 500 souscripteurs, je mettrai sous presse.

Il me semble que l'Etat devrait faire quelque chose pour une entreprise aussi considérable. Il est évident en effet que, si je pouvais compter sur une subvention suffisante, je pourrais consacrer à la partie matérielle de mon travail une plus grande somme que si l'on m'abandonne à mes risques et périls... Et comme mon ouvrage ne se refera pas, du moins dans ces proportions, la science philologique aurait un monument digne d'elle.

Mais comment s'y prendre pour arriver à un résultat? Autant, j'ai été patient et consciencieux pour faire la chasse aux vocables de ma langue, autant je me veux maladroit et insuffisant pour briguer quoique ce soit.

Vous aurez appris sans doute que nous avons organisé le Félibrige d'une façon assez sérieuse. Notre statut a été autorisé par le ministre Jules Simon, et notre mécanique commence à fonctionner.

Dans la dernière réunion (20 mai), le councistòri a été élu une liste de Sòci ou membres correspondants. Vous y êtes, en compagnie de G. Paris, M. Bréal, Emmanuel des Essarts, V. de Laprade, Auguste Barbier et Gounod, pour la langue française. J'espère qu'avant la fin du mois le cancellié pourra vous adresser votre encartamen (diplôme) et le cartabèu (bulletin annuel).

Veillez agréer ce titre, et le faire agréer de vos amis, comme un hommage de gratitude rendu par les poètes provençaux à ceux qui les ont puissamment aidés à réhabiliter leur langue.

Vous avez lu la brochure de Rubiò. Le brave homme a pris pour prétexte l'assertion qu'il vous reproche, mais la vraie cause de son élucubration est le dépit de n'avoir pas été inscrit sur la liste des felibre majourau. Ce n'est pas notre faute. Le comité catalan, chargé d'organiser le Félibrige par là-bas, a obéi à tort à certaines rancunes intercatalanes. Inde ira. Mais je lui ai écrit, et il s'est radouci.

Quand vous mariez-vous? Si vous saviez comme on est heureux... Lorsqu'on rencontre une femme agréable, intelligente et bonne!

Je vous embrasse affectueusement.

F. Mistral.

* * *

52. Meyer à Mistral

22 juin [1877]

Mon cher ami,

Je suis bien aise d'apprendre que votre dictionnaire est en bonne voie et je me réjouis d'avance en pensant à tout ce que j'y apprendrai. Je ne fais pas doute [sic] que le ministère de l'instruction publique souscrira pour un certain nombre d'exemplaires. Mais je sais que la règle générale est de ne souscrire qu'une fois l'ouvrage terminé, règle assez sage en principe, mais qui toutefois doit souffrir des exceptions. Je me renseignerai à cet égard auprès de M. de Watteville, qui est le chef de division que cela concerne. J'aurai occasion de le voir dans huit jours et je vous donnerai alors des informations exactes.

Maintenant parlons de votre titre sur lequel vous voulez bien me consulter. Je crois que de toute façon trésor doit rester. C'est admis.

Voyez le *Thesaurus graecae linguae* de Henri Estienne; et le *Thesaurus linguae latinae* de son père Estienne. Mais j'approuve moins la longue énumération qui suit. C'est imité du Littré, mais M. Littré m'a dit que la responsabilité de l'interminable liste de contenus qui orne la 1^{ère} page de chacun de ses volumes, devait retomber sur Hachette le père. Et je remarque que votre énumération est encore bien plus longue que celle de Littré. A votre place, je la supprimerais tout entière. Il y a encore autre chose que je supprimerais, non pas seulement du titre, mais du livre: d'abord le n° 3 les formes bas latines, les radicaux et les étymologies. Vous allez vous fourrez là dans un terrible guêpier et pour peu de profit. C'est la substance d'une bonne partie de Du Cange à faire entrer dans votre œuvre, dont le mérite, selon moi, doit être surtout de représenter la langue actuelle, tâche déjà bien vaste.

Puis le n° 7, la nomenclature géographique, et le n° 11, noms propres, et 14° notices biographiques (remarquez que 14 et 11 rentrent l'un dans l'autre et pourraient avantageusement être annoncés en un seul article). — Mais vraiment, c'est Barjavel, Achard etc. etc. que vous aurez à fondre dans votre dict.[ionnaire] et cela ne sera pas commode. Plus un dict.[ionnaire] est gros, plus on est long à y trouver ce qu'on cherche, plus on a de peine à le manier. Du Cange et Littré, qui pourtant sont conçus sur un plan bien plus restreint que le vôtre, sont matériellement d'un usage incommode et fatigant. L'idée d'une biographie méridionale est excellente et aura du succès, mais à condition que cela forme un dict.[ionnaire] à part, qui aisément ira, sans développement inutile, à un très gros in 4° d'un millier de pages. Le public est habitué à trouver les notions sur les personnages et celles sur les mots en des recueils séparés: il y a un réel inconvénient à aller à l'encontre de cette habitude. Je voudrais vous voir diriger, mais non faire vous-même, sinon en certaines parties, un diction.[naire] biographique du Midi. Il y a là un travail fastidieux auquel il est dommage de vous voir consacrer votre temps. Si vous voulez réussir, il ne faut pas dépasser les dimensions d'Honorat, et vous les dépasserez de beaucoup si vous ne jetez le superflu, ou du moins les matières étrangères, par-dessus bord.

Je suis bien sensible et G. Paris aussi à l'honneur que vous nous faites à Paris et à moi. Recevez tous mes remerciements. Nous ne ferons pas comme Tavan, qui a refusé son diplôme, selon ce que je vois dans le dernier n° du Prouvençau. Il y a là un article du Cte de Villeneuve P qui ne me plaît pas beaucoup.

J'ai un bien vif désir d'être présenté à Madame F. Mistral. J'irai dans un mois en Angleterre, mais en Octobre je ferai peut-être un tour en Italie, et ne manquerai pas de vous faire visite. Hélas, cher poète, nous sommes d'accord et vous prêchez un converti: mais il faut trouver.

A vous de cœur. —Paul Meyer.

P. S. J'ai reçu la brochure de Rubió, 98 pages pour huit ou dix pauvres lignes de moi! Il a raison en ce sens que j'avais exprimé une idée trop générale, trop absolue. Je lui ai répondu que j'étais du moins heureux de lui avoir fourni l'occasion d'écrire un mémoire aussi remarquable, quoiqu'à mes dépens, que toutefois il n'était pas contestables que depuis 1860 l'influence des félibres avait été sensible en Catalogne. Cette lettre polie de moi paraît l'avoir plongé dans le ravissement, si j'en juge par la réponse qu'il m'a faite.

* * *

53. Meyer à Mistral

s. d.

[fin juin ou début juillet 1877].

Mon cher ami,

J'ai vu ces jours derniers M. de Watteville, le directeur des Sciences et Lettres au ministère de l'Instruction publique celui qui a les souscriptions dans ses attributions et lui ai parlé de votre dictionnaire. Il m'a fort obligeamment assuré que le ministère souscrirait certainement en considération de votre personne non moins qu'en considération du sujet.

On ne souscrit que quand il y a un commencement d'exécution, une livraison.

Il m'a dit que la souscription, à tant d'exemplaires par livraison, serait d'autant plus forte que l'ouvrage serait moins long. C'est vous dire que, pour toutes sortes de raisons (celle-là en est une de plus) vous ferez bien d'alléger votre dictionnaire de la biographie et en général de tout ce qui n'appartient pas proprement à la langue.

Tout à vous

Paul Meyer.

* * *

54. Meyer à Mistral

22 juillet 1877.

Mon cher Mistral,

J'ai reçu le diplôme qui me confère le titre de sòci du Félibrige, et j'en suis heureux, pour le titre en lui-même, comme pour l'excellente compagnie en laquelle je me trouve. Je ne puis, parmi vous, que faire partie de la galerie, mais entre les spectateurs de votre œuvre, il s'en trouve peu de plus sympathiques que moi. Vous pouvez vous applaudir de l'extension que prend la poésie provençale. La variété même qui se produit dans cette floraison est une preuve de la vitalité du Félibrige. Voici qu'après tant d'almanachs naît encore une revue, celle de M. X. de Ricard, dont je viens de recevoir le prospectus. Je vous avoue que certains articles de la Lauseta m'ont mis en défiance. Il n'est pas bon de dire au peuple qu'il a été écrasé, pillé, torturé, pendant des siècles. A quoi bon exciter les classes les unes contre les autres? Pourquoi ne chercher dans l'histoire que ce qui peut conduire à la désunion et exciter la haine contre un clergé qui n'a plus actuellement, au moins en général, j'entends surtout le clergé des campagnes, les idées du moyen âge; contre une noblesse qui est parfois un peu étroite dans ses idées, mais à qui on ne peut dans l'ensemble, refuser le mérite de la droiture et l'honnêteté? Je veux voir venir cette revue, avant d'y souscrire, quoique je ne sois ni légitimiste ni bigot. En attendant, je suis bien persuadé que votre sagesse aura de l'influence et empêchera les écarts des esprits chimériques ou aigris. J'espère que votre dictionnaire marche bien, et que nous en aurons bientôt un échantillon.

Croyez bien, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et dévoués.

Paul Meyer.

* * *

55. Mistral à Meyer

Maillane 24 août 1877.

Mon cher ami,

Je vous communique un premier essai de l'impression de mon Dictionnaire. Il n'y a rien là de définitif. C'est composé avec les caractères que l'on avait sous la main, et l'épreuve n'a pas été corrigée. Il y a donc bien des choses à corriger. C'est surtout comme aspect et détails typographiques que je vous sou mets ce premier jet et je tiens à avoir votre avis là-dessus.

L'énumération de mon prospectus n'est destinée qu'au prospectus. C'est fait pour renseigner les souscripteurs.

Quant aux notions géographiques, biograph[iques] et bibliograph[iques], que cela ne vous effraie pas. Je ne mets que des indications très brèves, destinées seulement à éclaircir le mot.

En donnant les noms propres, historiques, géographiques et patronymiques, j'ai voulu seulement donner la forme méridionale de ces mots: l'histoire de compléter ma nomenclature et d'éclairer ces mots par l'ensemble de leurs congénères. Je viens de compter les lignes de mon manuscrit: j'aurai, au plus, 1.800 pages comme celles que je vous envoie, c'est à dire deux volumes in 4°, de 900 pages chacun; à peu près les deux volumes de l'Académie Française, ce n'est pas excessif.

Merci de vos démarches au ministère. Un libraire de Paris m'a demandé 100 exemplaires, à condition qu'il serait seul dépositaire à Paris et qu'il recevrait les 33,80 %. Je ne m'engage pas encore. Ce libraire s'appelle Champion.

Mille amitiés.

F. Mistral.

Répondez moi, si vous pouvez, avant les premiers jours de septembre.

La page que je vous communique est une des moins intéressantes de l'ouvrage. Elle a été choisie à cause des difficultés typographiques.

* * *

56. Meyer à Mistral

(39, rue Raynouard - Passy)
Londres, Gt Mussell St 69
Bloomsburg square
13 septembre [1877]

Mon cher ami,

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas répondu plus tôt. Votre lettre m'a été renvoyée de Paris avec un peu de retard, et a été me chercher d'abord à Londres, où je n'étais pas, puis en North-Wales, à Rhyl, en face de l'Irlande. J'étais là fort indisposé quand je l'ai reçue. Je souffrais d'une esquinancie qui s'est naturellement terminée par des abcès qu'il a fallu opérer, ce qui n'est rien; mais ce qui a été douloureux, c'est l'attente du moment où l'opération a pu être faite. Impossible de manger et de parler; pendant trois jours je n'ai pu converser qu'avec un papier et un crayon. Cette petite indisposition, d'ailleurs sans aucun danger, est arrivé juste à propos pour m'empêcher d'aller voir notre ami Wyse dont j'étais tout près. Une fois rétabli, il m'a fallu revenir à Londres où j'ai beaucoup à travailler et où je resterai encore une huitaine de jours.

La disposition typographique de votre dictionnaire me plaît beaucoup et je n'ai pas besoin de vous dire que le fonds me plaît encore plus. Toutefois je persiste absolument dans mon opinion qu'on ne doit pas mettre de noms de personnes ni de lieux dans un dictionnaire de langue. Les noms de personnes et de lieux doivent être servis à part. Autrefois, au XVIe et au XVIIe siècle, vous voyez tout cela mêlé ensemble dans les lexiques, mais depuis on a reconnu qu'il était infiniment plus commode de séparer des notions d'ordre différent. Voyez le dictionnaire latin de Quicherat: le vocabulaire des noms est à la fin et a même, je crois, sa pagination séparée. Puis vous me dites que vous ne mettez que des noms du Midi. Alors pourquoi dans notre spécimen y a-t-il à la 2e colonne: Albanie, province turque?

Je n'approuve pas non plus beaucoup l'idée de mettre les correspondants en italien etc. On n'arrive jamais à être complet et ces correspondants étrangers sont une vraie mine de fautes d'impression. Mais enfin, il est positif que cela a été fait dans bien des dictionnaires, par exemple dans Raynouard et il est possible que cela ait une utilité que je ne vois pas bien. Aussi je n'insiste pas là-dessus, tandis que pour les noms de personnes et les lieux je suis intraitable.

Je connais le libraire Champion. Il est jeune, actif et très entreprenant. Je ne sais pas s'il a beaucoup d'ordre. Le meilleur arrangement est qu'à une époque fixe il vous paie vos exemplaires, qu'il les ait vendus ou non (parce que vous ne pouvez guère vérifier s'il les a ou non vendus). 100 exemplaires qu'il offre de prendre, c'est un peu peu.

Croyez moi, bien cher ami

Votre toujours dévoué.

Paul Meyer.

* * *

57. Meyer à Mistral

13 janvier 1878.

Mon cher ami,

Je vous envoie une brochure qui contient un texte provençal en prose d'une certaine valeur: si c'est une composition originellement écrite en provençal (ce dont je doute) ce serait presque le seul ouvrage historique en prose de la littérature.

J'espère que votre Dictionnaire avance et que vous vous trouvez toujours de plus en plus heureux.

Je viens de recevoir la Lauseta que je ne goûte pas. C'est trop avancé pour moi, et ce n'est pas toujours très honnête. Je ne réponds à aucune des communications que me fait de temps en temps M. X. de R.

Tout à vous et meilleurs vœux.

Paul Meyer.

* * *

58. Mistral à Meyer

Maillane 29 janvier 1878.

Mon cher ami,

J'ai lu, avec l'intérêt que je prends à toutes vos publications la Prise de Damiette en 1219, C'est encore là une trouvaille fort intéressante pour nous et la langue provençale ne pourra jamais assez reconnaître ce que vous faites pour elle.

Je réponds maintenant à quelques observations que vous m'avez faites au sujet du plan de mon Dictionnaire. L'énumération que vous blâmez dans le sous-titre n'est que pour le prospectus. Elle ne sera pas dans le titre de l'ouvrage... Il faut bien intéresser le souscripteur! Mes radicaux, formes bas-latins et étymologiques ne prendront que peu d'espace. Je serai aussi concis que possible... mais que voulez-vous? Le lecteur demande cela également. Je suis certain de faire plaisir à la majorité. Et puis c'est un travail fait. Quant à mes noms géographiques et de famille, ils ont été insérés parce que à mon avis ils font partie très importante de la langue, qu'ils en éclairent très souvent le génie et les règles et ensuite, à notre point de vue, il est bon de donner la vraie forme méridionale actuelle et populaire de ces vocables, généralement écrits sous des formes françaises ou archaïques. Pour mes notions biographiques, ne vous en effrayez pas: les noms, prénoms, lieu de naissance, et dates, voilà tout.

Quant à l'impression, voici où j'en suis. Comme les frais s'élèveront à une très forte somme (de 40 à 60.000 fr., selon le tirage), je ne puis me lancer dans cette entreprise sans avoir des données certaines. Je viens donc de répandre des prospectus spécimens, et selon le nombre des souscripteurs, je réglerai mon tirage. A cause de la dépense et de l'encombrement des exemplaires non placés, je ne veux pas en imprimer beaucoup au-delà du chiffre donné par la souscription. Voilà pourquoi je serai bien aise de connaître à l'avance, par approximation, le chiffre de la souscription ministérielle. Il me servirait à établir mon compte. Du reste je suis décidé à écrire directement au ministère à ce sujet...

Vous devez voir avec regret les folies de la Lauzeta [sic] et de quelques félibres, mais ne vous en effrayez pas: de loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien. Ils sont là quelques uns qui voudraient détourner le félibrige au profit d'un parti

politique. Il n'y a aucun danger que nous dévoyions d'un côté quelconque. L'équilibre sera maintenu par les éléments très divers qui composent notre société, qui du reste devient vivante de plus en plus.

Je vous salue amicalement

F. Mistral.

S'il est possible, à titre gracieux, de me faire insérer des annonces dans les recueils auxquels vous collaborez, vous me rendriez service. Il suffirait de donner les titre et sous-titre du dictionnaire, le mode de publication, le prix de la livraison, et mon adresse exacte. Quant au libraire Champion, je veux attendre encore avant de m'engager. Il me demande le 33p. %. C'est tout mon bénéfice, et puis 100 exemplaires, ce n'est pas suffisant pour me lier.

F. M.

* * *

59. Meyer à Mistral

Samedi, 2 février 1878.

Cher ami,

j'ai reçu vos prospectus et j'en ferai une annonce pour la Chronique du prochain numéro de la Romania,, qui s'imprime, mais, peut-être vous conviendrait-il que le dit prospectus fût connu en entier de nos lecteurs. Il est trop long pour être réimprimé avec le spécimen dans la Romania, mais nous pourrions en encarter un exemplaire dans chaque numéro. Si cela vous convient, vous n'auriez qu'à envoyer cinq cents exemplaires (ou au moins 400) à la Librairie Franck, 67, rue Richelieu. Il y aura naturellement des doubles emplois, car beaucoup de nos lecteurs auront d'ailleurs le dit prospectus, mais cependant cela peut n'être pas inutile.

A vos ordres, de grand cœur. Tout à vous.

Paul Meyer.

* * *

60. Mistral à Meyer

Maillane 5 février 1878.

Mon cher ami,

Grand merci pour votre offre très obligeante. Je donne ordre d'expédier à la librairie Franck 400 ex. prospectus. Vous pouvez prévenir le destinataire.

Mille amitiés.

F. Mistral.

* * *

61. Meyer à Mistral

39, rue Raynouard, Passy

10 mars [1878].

Mon cher ami,

Le ministère vient de me renvoyer votre demande de souscription. J'ai sous les yeux votre lettre du 30 janvier. Cela me paraît assez inusité parce que je ne fais pas partie du Comité des souscriptions, et que jamais ce Comité ne m'a demandé mon avis. Je vois là un bon signe pour vous. Dans votre lettre vous m'avez désigné parmi les personnes qui pourraient donner des renseignements favorables. Si donc le dit comité vient se renseigner auprès de moi, c'est qu'il s'attend à avoir un avis aussi favorable que possible et qu'il est disposé à agir en conséquence. D'après ce qu'on m'écrit du ministère c'est le dernier mercredi de chaque mois que le comité des souscriptions se réunit; par conséquent ne vous étonnez pas si on tarde à vous répondre.

Je [ne] suis pas du tout content du dictionnaire de M. Azais. A vrai dire, j'aime autant Sauvages, qui même me paraît plus riche en détails intéressants et qui en tout cas est plus original, qui même est tout à fait original. Ensuite le prix du dictionnaire de M. Azaïs est ridicule, 15 f 40 c pour trois livraisons formant le tiers de l'ouvrage, c'est exagéré. La Revue des langues romanes est d'un prix très raisonnable, mais les publications patronnées par la Société sont beaucoup trop chères. Du reste, en général, je ne suis pas du tout satisfait de M. Azaïs. Il s'est toujours bien gardé de dire que c'est moi qui ai fait les cinq premières livraisons de Breviàri; et il vient de publier la 6e qui est fort mauvaise, comme M. Chabaneau l'a montré, sans laisser soupçonner que cette livraison n'avait pas été préparée par la même personne que les précédentes. Notez que je n'ai pas été payé du tout, l'argent donné par la Société ayant passé à Michelant qui a fait la copie, ce qui était le moindre travail. Je me suis laissé exploiter (j'étais bien jeune) séduit que j'étais par

les beaux yeux de la belle Gabrielle, bien que convaincu que je ne pouvais élever mes prétentions aussi haut qu'une aussi riche personne. Je me demande maintenant si le papa continuera son dictionnaire. Il est sûr de ne pas faire ses frais, car peu de personnes souscriront à un ouvrage qui donnera bien peu eu égard au prix.

Je vous envoie ci-inclus ma souscription. Je tiens absolument à être de vos souscripteurs, Nous avons encarté votre prospectus dans le dernier n° de la Romania. Le même n° contient une note de recommandation pour votre ouvrage.

A vous

Paul Meyer.

M. de Tourtelon est à Paris, il est venu me voir sans me trouver, et j'en ai fait autant de mon côté. Je ne pourrai aller aux fêtes de Montpellier, mais j'espère qu'on vous verra à Paris pour l'exposition.

* * *

62. Mistral à Meyer

Maillane, 12 mars 1878.

Mon cher ami,

J'augure bien de la nouvelle que vous m'apprenez. Dans ma demande au ministère, je disais, en effet que, si l'on voulait des renseignements sur l'importance et la portée de mon travail, on pouvait consulter là-dessus M. Paul Meyer, M. S. René Taillandier, ou M. A. de Rochat, inspecteur des études à l'école polytechnique. Je suis charmé que l'on veuille se renseigner auprès de vous, et je suis persuadé que vous ferez pour moi tout ce qui pourra se faire.

Voici, pour vous éclairer, la situation telle quelle.

Le devis que me présente l'imprimeur Remondet s'élève à près de 40.000 fr. pour 1.000 exemplaires, ou 55.000 fr. pour 2.000 ex.

Il me faut donc 500 souscriptions pour couvrir mes frais d'une édition de 1.000 ex. Ces frais étant couverts par la vente de 500 exemplaires, il se trouvera que j'aurai travaillé près de vingt ans, et peut-être compromis ma vie, pour ne pas recevoir au bout la simple rémunération de mes journées de travailleur.

J'ai en ce moment-ci 250 souscriptions, quoique relativement, je sois satisfait du mouvement, j'ai besoin que l'état me vienne en aide pour pouvoir commencer au plutôt, avec pleine confiance, et dans de bonnes conditions, l'impression de mon Dictionnaire... et il est nécessaire que je connaisse approximativement la

souscription ministérielle pour pouvoir arrêter le chiffre de mon tirage. Maintenant, sur quelles données faudra-t-il baser cette subvention?

A vous dire franchement mon avis, bien que je sois intéressé dans la chose, je crois que le devoir de ceux qui sont chargés de répandre l'instruction publique serait de mettre dans chaque école du Midi un exemplaire du Dictionnaire provençal. Je sais bien que cette prétention pourra paraître ridicule. Mais je sais aussi par mon expérience de 40 ans vécus dans les milieux populaires, que, tant que l'écolier n'aura pas sous la main un livre qui lui donne la signification précise de tous les noms d'oiseaux, de poissons ou d'insectes, de tous les mots usuels qui viennent autour de lui, il ne saura jamais rien. Je laisse de côté les considérations qu'il y aurait à réveiller par là, et si facilement! Les sentiments et les orgueils patriotiques. Je m'en rapporte à votre sincère amitié, à votre délicatesse et à votre prudence pour défendre et appuyer ma cause comme vous l'entendez.

Merci pour votre souscription qui n'était pas nécessaire, car vous me l'avez adressée déjà sous bien des formes, surtout par le concours de la Romania et par plusieurs signatures parisiennes qui ont été certainement amenés par vous, (M. de Rothschild par exemple, etc.).

Je ne sais pas quel sera le sort du Dict[ionnaire] d'Azaïs, mais j'ai bien peur qu'il n'aille pas au bout. L'auteur m'écrivait dernièrement qu'il était très mécontent de son imprimeur lequel à force de lambiner, finirait par enterrer le lexicographe. Seulement Azaïs a eu la sagesse de se faire prendre 100 ex. par la Revue des Langues rom[anes], ce qui paie une partie de ses frais.

Je regrette infiniment votre absence de Montpellier. Ce sera, je crois, charmant: mois de mai, jolies filles, nombreux poètes, bon muscat, etc. Vous verrez que G. Paris et M. Bréal et l'excellent M. Egger reviendront de bon cœur, et ils feront bien.

Mil salutz e mil amistatz.

F. Mistral.

* * *

63. Meyer à Mistral

39, Rue Raynouard, Passy.

27 mars [1879].

Mon cher ami,

Je vous envoie par poste le 2e vol. de mon édition de la Croisade albigeoise, qui a occupé le meilleur de mon temps pendant ces trois ou quatre dernières années. Le

commentaire historique n'est pas encore tout à fait ce que j'aurais voulu qu'il fût: la faute est un peu aux Sociétés savantes du midi, qui laissent trop dormir dans la poussière les documents historiques qui abondent dans les archives du pays plus qu'ailleurs. Enfin, vous verrez que j'ai fait de mon mieux.

J'attendais la publication de ce volume pour vous écrire, en vous l'adressant, au sujet de votre dictionnaire. La 1^{ère} livraison que j'ai reçue en son temps, et que j'ai lue d'un bout à l'autre est tout à fait ce que j'espérais. Je recommande le Dictionnaire à tous mes amis, et j'en parlerai dans la Romania. Sur divers points de détail, je ne suis pas d'accord avec vous; ainsi vous ne voulez pas que les écrivains du Rouergue, du Périgord, etc, écrivent par o ce qu'ils prononcent o. Corra, cornobal, etc. Mais mon cher ami, où s'arrêter dans cet exclusivisme? Vous verrez les Montpeliérains [sic] trouver mauvais que vous écriviez o les finales féminines, et vous demander de mettre un a ainsi qu'il faut. Je pense qu'il faut que chacun suive les particularités du langage de son pays. La littérature n'y perdra pas et les philologues en quête de faits linguistiques y gagneront.

J'espère que la publication marchera vite, et que vous trouverez dans la vente le moyen de faire un peu plus que vos frais. Il me semblerait bien singulier qu'il n'existât pas, entre les nombreux prix dont disposent les Académies, quelque prix qui pût, dût-on forcer un peu les termes des règlements, vous être accordé. Ce ne serait que justice. Bon courage donc et bon succès.

Votre tout dévoué.

Paul Meyer. 5

J'ai lu le n° de journal relatif à votre querelle avec Aubanel. C'est pénible. J'espère que tout cela s'assoupira.

* * *

64. Mistral à Meyer

Maillane, 9 avril 1879.

Mon cher ami,

J'ai reçu le tome second de la Chanson de la Croisade. De tous vos travaux, si importants, si consciencieux, si lumineux, cette publication est à tous les points de vue la plus brillante.

Vous êtes l'éditeur classique et définitif de cette grande épopée provençale, et je vous fais tous mes compliments pour votre sévère et originale traduction, pour les savantes notes qui l'enrichissent, et surtout pour l'ingénieuse perspicacité avec laquelle vous démontrez la double origine de la dite Chanson.

Les Allemands auront beau faire: vous êtes le grand maître incontesté et incontestable de la philologie et de la science provençale, et si le Félibrige n'est pas emporté par les dernières vagues de ce siècle, il a le devoir de vous élever un monument vers le château de Beaucaire.

Je suis heureux de savoir que mon Trésor ne vous a pas trop déplu. J'en vois les défauts. Il est bien difficile à un seul homme, isolé au village, de résoudre toutes les questions. J'ai fait ce que j'ai pu, je l'ai fait avec conscience et bonne foi, et je crois que mon œuvre jettera une grande lumière sur les liens plus ou moins étroits de ces nombreux dialectes qui forment la langue d'Oc.

Vous devez avoir reçu la 2e livraison. Les fascicules deviendront de plus en plus intéressants. La lettre a, avec ses innombrables composés (acaba, acavala, acandoula, etc), ressemble un peu trop à une table de participes.

Mes souscripteurs sont contents, et les plus éloignés de mon centre, comme Gascons, Rouergats ou Dauphinois, etc, sont les plus étonnés. Pour répondre à votre observation au sujet des o pour a, je vous dirai que la constatation par écrit de cette forme aurait presque doublé l'étendue de ma nomenclature.

Je constate scrupuleusement toutes les formes dialectales qu'il m'a été donné de recueillir. Mais pour celles en o, je me contente de les consigner sous formes de renvois: corra, v. carra; obouca, v. abouca; oboriço, v. avariço; vous le verrez par la suite.

En somme, étant donné les circonstances au milieu desquelles je publie, mon Dictionnaire, si compliqué qu'il soit, ne sera pas trop mal imprimé. Quant aux dépenses, si je n'ai pas trop de mécomptes, je crois pouvoir y suffire avec mes souscripteurs actuels. Mais j'ai encore deux ou trois ans de rude travail: copie, correction d'épreuves, correspondance, etc!

Si l'Institut ne trouve pas que cela vaut un prix quelconque, je me demanderai ce qu'il faut faire pour être digne!

Vous devez avoir vu dans les journaux de ces derniers temps les vilénies publiées contre moi par quelques mauvaises gens de la petite presse. Cela m'a tracassé pendant quelque temps, mais m'a valu aussi le renouvellement de bien des sympathies; ainsi, le 27 avril, Clémence Isaure me décernera les lettres de maître ès Jeux floraux. C'est Toulouse, le vieux foyer méridional qui veut couvrir sa langue et son poète contre les attaques des derniers arlotz de S. de Montfort.

Notre ami W. B. Wyse est le plus heureux des mortels, à cette heure-ci. Il vient de gagner le Rameau d'olivier d'or (du prix de 600 fr.) que la ville de Cannes avait offert au poète provençal qui chantera le mieux le centenaire de Lord Brougham.

Mille amitiés des plus affectueuses!

F. Mistral.

* * *

65. Mistral à Meyer

5 août 1880.

Moun bèl ami,

Aguéu paure vièi Gaut, que n'a pas lou tèms de vous escriéure de sa man, s'imagino qu'avès lou tèms de ié douna de counséu, coume se lou tavai, à iéu coume à vous, noun vous levavo lou vèire e l'ausi.

Es egau. Vous recoumande toujours la letro dóu felibre de la Mejano, urous d'avé l'oucasoun de vous douna lou bonjour e de me redire vostre

mai que devot

F. Mistral.

* * *

66. Meyer à Mistral

8 août 1880.

Mon cher ami,

La Bibliothèque Méjanès est une bibliothèque très respectable, et Gaut me fait l'effet de prendre son métier de bibliothécaire très au sérieux, ce qui n'est plus aussi commun qu'on le pense. Je viens de lui écrire pour lui donner quelque avis d'un caractère très général, ajoutant que, comme je ne sais pas du tout ce qu'ils ont déjà, je ne puis pas trop leur dire ce qui leur manque. Mais je le renvoie à un professeur de Faculté, M. Joret qui a fait quelques petits travaux de philologie romane, notamment sur le patois normand (il est normand), et qui entend bien toutes ces questions et de plus se tient au courant de ce qui se publie sur la philologie. Seulement, comme je l'écris au digne bibliothécaire de Méjanès, il ne faut pas dépenser l'argent inutilement, et ce serait se livrer à des dépenses inutiles que d'acheter des livres ou de souscrire aux revues qui arrivent déjà à la Bibliothèque des Facultés. Depuis quelque temps, les Bibliothèques universitaires, comme on les appelle, ont des fonds relativement considérables. Dans les villes où de telles bibliothèques existent, si le bibliothécaire de la ville achète précisément ce que n'achètent pas les Facultés, on est sûr d'arriver bientôt à avoir deux belles bibliothèques qui se compléteront mutuellement. Mais le malheur est qu'en certains endroits (je ne sais pas s'il en est ainsi à Aix) cette entente si désirable n'existe pas entre les bibliothécaires, qui se font une concurrence absurde et dispendieuse.

J'ai vu deux ou trois crétins à Paris qui trouvent que votre dictionnaire ne vas pas assez vite. Moi qui ai laissé trois ans d'intervalle entre mes deux volumes des Albigeois (et j'y travaillais sans relâche), je trouve que vous allez aussi vite qu'il est possible de faire, quand on tient à être imprimé correctement. En un an et demi (février 79 à juillet 80) vous avez donné le quart de l'œuvre; c'est superbe. J'ai dans le temps annoncé comme il le fallait le début de l'œuvre, je compte y revenir dans un immense article que je mijote sur les plus récents travaux de patois. Qu'il y en a qui sont mal faits! Quand on pense que dans celui des Alpes de Chabrand et Rochas, l'ordre alphabétique n'est même pas exactement observé!

Je travaille avec activité (comme je puis le faire seulement pendant les vacances) à l'édition d'un petit poème provençal en forme de chanson de geste (tirades monorimes), Daurel et Beton, qui est totalement inconnu. Vous aurez le premier exemplaire.

Mais ce qui retardera la chose, c'est que je vais filer en Angleterre pour des affaires, les unes scientifiques, les autres non. Vous avez vu mon ami Tamizey de Larroque. Le bon et excellent type.

Tout à vous de cœur.

Paul Meyer.

Je ne sais pas pour combien le Ministère a souscrit à votre Dictionnaire. S'il y a lieu je ferai des démarches.

* * *

67. Faire-part du mariage de Paul Meyer

Mrs. Blackburn

à l'honneur de vous faire part
du mariage de sa fille
Miss Lilian Gwendolene Blackburn
avec Monsieur Paul Meyer,
Professeur au Collège de France

Londres, le 25 novembre
1880

Monsieur et Madame Meyer

ont l'honneur de vous faire part
du mariage de leur fils, Monsieur
Paul Meyer, Professeur au Collège
de France, avec Miss Lilian

Gwendolene Blackburn

Paris, le 25 novembre
1880

* * *

68. Mistral à Meyer

Maiano en Prouvènço
7 de Desèmbre 1880.

Moun bèl ami,

Vous bèn-astrugue mai-que-mai sus voste mariage, e vous mande en moun noum, coume en aquéu de ma mouié, tóuti li desiranço que se pou faire en aquéu jour pèr un illustre ami, pèr un ami de longo toco.

Sigués urous, coume lou metiras pèr li nòble travai de vosto valènto jouinesso, sigués urous pèr lou bonur d'aquelo que Diéu vous a gardado en recoumpèso!

Iéu vous embrasse de tout moun cor e vous trase d'eici tóuti li flour dis Aupiho.

Voste bèn devot.

F. Mistral.

* * *

69. Meyer à Mistral

11 mars 1881.

Mon cher ami,

Je suis bien sensible à votre bonne et affectueuse lettre et j'y répons le plus tôt que je puis. J'ai reçu, de bien des pays des lettres pleines de sympathie, la dernière de ce bon Tourtoulon qui, lui, sait par une triste expérience ce que c'est que souffrir. Tout cela est en un certain sens une consolation, mais cela rouvre la plaie.

Le fait est que l'horreur de la perte que j'ai éprouvée dépasse tout ce que vous pouvez imaginer, à cause des circonstances dans lesquelles le malheur a eu lieu. Ma pauvre femme, que j'avais épousée purement par amour, depuis longtemps décidé à ne pas me marier dans d'autres conditions, devait être d'un tempérament très nerveux. Cette disposition s'est accrue rapidement, sans que je m'en rendisse bien compte (nous la croyions enceinte, ce qui paraît avoir été une erreur, mais ce qui aurait expliqué certains troubles nerveux qui étaient les signes précurseurs de la

maladie). Vers le 1 février se manifesta la maladie, la chorée, danse de Saint-Guy, pas très fortement, mais bientôt l'agitation fit de redoutables progrès qui pourtant, jusque dans les derniers jours, ne m'inquiétaient pas, les médecins ne s'en inquiétant pas eux-mêmes. Enfin, le 15, les accès devinrent violents; la tête se prenant, ma pauvre femme, ce qui est douloureux au-delà de toute expression, avait ce qu'on appelle la manie de la persécution; elle se mettait dans l'esprit que je ne l'aimais plus et il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison. A la souffrance morale qui devait être énorme, se joignaient les plus douloureuses souffrances physiques: les spasmes la prenaient à la gorge; elle ne pouvait plus avaler. Il fallait pour la nourrir et la médicamenter, employer la sonde œsophagienne. Pour cela nous avons dû la transporter dans une maison de santé. Là, elle est morte le 18 février, loin de moi, et dans un dernier effort, prononçant deux fois à haute voix mon nom.

Voyez, cher ami, s'il peut y avoir un concours de circonstances plus pénibles.

Je me remets à travailler cependant comme je puis. J'achève, il n'y a que des épreuves à corriger, quelque chose que je vous enverrai dans quelques semaines.

Veillez, cher ami, présenter mes respectueux hommages à Madame Mistral, que j'espère connaître quelque jour, et me croire toujours votre bien affectueusement dévoué.

P. Meyer.

Il faut penser un peu aux autres. On devient tout à fait fou à Marseille! Il paraît qu'entre autres belles idées on a celle de renvoyer Monsieur Lieutaud!

* * *

70. Meyer à Mistral

29 juin [1881].

Cher ami,

Je vous envoie mon *Beton* qui vient de paraître. Il a été commencé dans la joie et achevé dans la douleur. Puisse-t-il ne pas trop s'en ressentir!

A vous.

Paul Meyer.

* * *

71. Meyer à Mistral

26 rue de Boulainvilliers.
Passy.

5 novembre 1881.

Cher ami,

Merci pour l'Armana que je viens de recevoir de vous, et où j'ai déjà lu avec un vif plaisir votre discours, et l'histoire de votre baccalauréat. Je vois que dans la Chronique vous parlez de la mission dans le Midi dont les journaux ont eu bien tort de parler. Il s'agissait simplement d'une mission gratuite que j'avais demandée afin d'avoir en main une pièce officielle qui me mit à l'abri des refus des archivistes et des secrétaires de mairies (lesquels souvent ne font qu'un). On les change souvent, comme les sous-préfets dont vous parlez dans votre lettre à Renan, ils ne sont pas bien au courant des archives et voient d'un mauvais œil ceux qui demandent à fouiller les vieux papiers.

Du reste, je ne leur ai pas donné d'ennui: du commencement d'août à la fin d'octobre, j'ai fait trois voyages en Angleterre, voyages entrecoupés par un déménagement très laborieux; j'ai copié à Cheltenham un poème français de 19.212 vers, qui est certainement l'ouvrage historique et littéraire le plus important que nous ayons pour la deuxième moitié du 12e siècle et le commencement du 13e. Vous verrez cela.

Malheureusement, je n'ai pas le cœur à l'ouvrage, et je n'irai pas vite dans la publication, d'autant qu'il me faut bien finir une demi-douzaine d'ouvrages qui sont sous presse depuis des années et auxquels je travaille avec bien peu d'entrain.

Une question: Est-ce que M. Pascal Mistral (de Saint-Rémy, je crois) à qui j'ai acheté jadis des bonbonnes d'huile, vit encore? Si oui, comme je l'espère, et si vous pensez qu'il serait disposé à me céder un certain nombre de kilos d'huile pure pour ma famille et pour moi, écrivez-moi sur une carte postale, pour que je lui fasse une petite commande. Si non, vous avez bien quelque digne producteur d'huile à me recommander. Vous n'avez pas idée comme à Paris on falsifie ce précieux liquide, sous prétexte que les parisiens n'aiment pas le goût de fruit.

Bien à vous. Paul Meyer.

* * *

72. Mistral à Meyer

Maillane le 8 novembre 1881.

Mon cher ami,

Mon cousin Pascal Mistral, votre fournisseur d'huile, est mort l'an passé, et je sais lequel de ses enfants a hérité de ses oliviers des Baux. Mais voici ce qu'il y a de plus simple à faire. Dites-moi la quantité d'huile que vous désirez, et un de mes voisins, qui a de beaux oliviers sur les collines de Frigolet, vous expédiera vers la fin du mois la fleur de sa récolte. Vous aurez de l'huile pure et excellente.

J'ai sympathisé de tout cœur aux navrants détails de votre avant-dernière lettre. Vous avez dû bien souffrir! Comme il faut tout payer, tout expier! Pauvres enthousiasmes de l'amour! Comme ils dévorent une vie! Enfin, il vous reste l'enthousiasme du travail, et celui-là n'a pas de lie au fond de son calice.

J'ai lu votre belle publication Daurel et Beton: merci pour la Provence que vous contribuez plus que personne à glorifier. Je regrette que la nouvelle de votre mission dans le Midi n'ait pas d'autre fondement que celui dont vous me parlez.

Vous avez donc changé de domicile. Il faudra en prévenir le libraire Champion, pour que les livraisons du Tresor dóu Felibrige ne s'égarerent pas. J'en écrirai à mon imprimeur. Mais il pourrait bien oublier de changer l'adresse. Vous recevrez cette foi-ci 5 fascicules à la fois. Nous imprimons le 25e. C'est la moitié de l'ouvrage. Avec de la patience nous irons au bout. Mais si vous saviez le temps que cela me prend et le souci que cela me donne! Enfin, j'ai foi que Dieu m'aidera jusqu'au bout.

Je vous embrasse affectueusement.

F. Mistral.

Hachette prépare une magnifique illustration de Mireille pour le 1er janvier 1883. La partie artistique de ce travail (50 eaux-fortes grand in 8°) sera très consciencieuse. Tout est fait d'après nature et sur les lieux. L'artiste est un jeune peintre aqua-fortiste de Versailles, M. Eugène Burnand.

* * *

73. Meyer à Mistral

26, rue de Boulainvilliers, Passy.
s. d.

[novembre 1881].

Mon cher ami,

Je vous suis bien reconnaissant de l'offre que vous me faites au sujet de l'huile de Provence. On ne sait comment en avoir de bonne ici, parce que les commerçants falsifient le produit naturel de vos oliviers, sous prétexte que les Franchiman n'aiment pas le goût de fruit. Si donc vous voulez dire à votre voisin qui a des oliviers de m'envoyer un bonbonne contenant une vingtaine de kilogrammes, je lui adresserai le montant par mandat postal ou autrement, à son choix, aussitôt la marchandise arrivée.

Je ne suis pas bien du tout. Ma vue s'affaiblit plus qu'il n'est naturel. Je ne puis travailler que fort peu le soir; or, comme en hiver, surtout avec les brouillards plus fréquents de beaucoup ici qu'en Provence, les journées n'ont que peu d'heures d'une clarté suffisante, je n'arrive qu'à grand peine à préparer mes leçons, et par suite mes travaux personnels restent interrompus. Le pis est que la tristesse qui m'est restée de la perte que j'ai faite, m'enlève le goût du travail; je ne m'intéresse plus à rien; je travaille par devoir et par nécessité, et par suite lentement et non sans fatigue.

Je suis étonné que ce ne soit pas Bida qui ait illustré Mireille. Il en est enthousiaste, m'a dit G. Paris.

Champion est en rapports fréquents avec moi: il édite ma traduction, presque entièrement imprimée (jusqu'ici 18 feuilles) de Girart de Roussillon. Ainsi aucune des livraisons du Trésor ne me fera défaut.

Bien à vous de cœur et merci.

Paul Meyer.

* * *

74. Mistral à Meyer

Maillane 9 Xbre 1881.

Mon cher ami,

Je vous ai fait expédier, avant-hier 7 décembre, l'huile vierge que vous m'aviez commandée. Elle vous arrivera par petite vitesse en un bidon ou estagnon de fer blanc dont vous n'aurez qu'à dessouder l'opération. Voici votre note:

23 litres d'huile à 1 fr. 80 le kilo 39 fr
estagnon en fer blanc 3,50
transport en chemin de fer 1 90
expédition franco à domicile 5,60

Total 50,00

Ne m'envoyez cela qu'après réception. J'ai soldé moi-même le vendeur pour 2 fr. 15 le K. rendu chez vous, vous avez la fine fleur de l'huile des Alpilles.

Vous devriez faire un voyage dans les pays du Midi italien ou espagnol, voyage de repos et d'impressions nouvelles. Cela vous serait si facile! C'est bien ce que je veux faire après l'impression du Trésor.

Je vous embrasse affectueusement.

F. Mistral.

75. Meyer à Mistral

26 Rue de Boulainvilliers, Passy.

21 décembre 1881.

Mon cher ami,

L'huile vient d'arriver. J'en ai goûté sur un morceau de pain, toute figue. Elle est très bonne. Ce goût de fruit, dont je n'avais pas tâté depuis longtemps, me rappelle le temps où j'habitais l'hôtel de la Poste à Tarascon. Je joins ici le billet de 50 francs, vous adressant en même temps tous mes remerciements pour la peine que vous avez bien voulu prendre.

Je crois que vous aurez bien mérité votre voyage en Espagne ou en Italie, si vous attendez pour le faire que vous ayez fini le Trésor. Mieux vaut aller en Italie. Vous serez ravi de Florence. Puis vous serez toujours près de la mer, qui donne de la fraîcheur. A Naples même la température est, à cause de ce voisinage, fort supportable. En Espagne, on grille. Il n'y a de bien que la Catalogne et la Navarre. Le reste du pays est trop dénudé.

Je ne puis malheureusement pas me permettre un voyage; il me faut faire mes cours, et c'est à cela que se passe tout mon temps. Car je n'ai plus la puissance de travail d'autrefois; puis le soir, par la suite de la fatigue générale, je ne puis lire que pendant un temps limité, et avec des intervalles. J'avais compté faire en Italie mon voyage de noces. J'aurais été un bon cicerone, y ayant déjà été trois fois. J'irai

probablement l'an prochain, mais autant que possible avec un compagnon de voyage; autrement ce me serait pénible. Et je tâcherai de vous serrer la main en passant. Je suis pourtant, sans doute comme vous, assez dégoûté du Midi, et de la Provence en particulier, à cause des gens qui maintenant tiennent le haut du pavé. Quelles élections à Marseille, à Aix, à Arles! Bientôt on ne saura plus où aller vivre. Je pense souvent à Bonaparte Wyse. Il doit avoir de l'agrément à Waterford!

Tout à vous de cœur et encore une fois merci!

Paul Meyer.

P. S. Je vous envoie une petite description d'un manuscrit provençal ou limousin, qui ne vaut pas grand chose, mais enfin le manuscrit est à Londres, et il est bon d'en mettre le contenu à la portée de ceux qui s'intéressent aux choses de nôtre rière.

* * *

76. Mistral à Meyer

Maillane, 11 nov.[embre] 1882.

Mon cher ami,

A mon retour d'Avignon, j'ai trouvé ma femme toute désolée de mon absence, désolée surtout de n'avoir pu vous trouver un véhicule pour vous ramener à Tarascon. Serez-vous arrivé à temps pour prendre l'express? Nous étions fort en peine, sachant pourtant que vous avez de bonnes jambes (ou du moins que vous aviez, car il paraît que vous souffrez d'un rhumatisme). Je pense que vous aurez pu arriver. Mais aussi, pourquoi ne pas m'écrire un mot!

J'ai été profondément ému par le récit navrant de l'état moral dans lequel Madame Mistral vous a vu. Il paraît que vous êtes toujours vivement affecté de la mort de votre pauvre femme. Connaissant votre trempe de cœur et d'esprit et votre vie ascétique de savant, je comprends le vide que ce deuil a dû vous faire et les regrets que votre amour doit éprouver. Mais cette vie n'est-elle pas désillusions incessantes, un déchirement perpétuel, surtout pour les âmes élevées! Les uns échappent à ces réflexions lugubres par l'absorption des nécessités quotidiennes, ou par l'abrutissement de la vie matérielle. Les poètes et les gens d'idéal se grisent par le rêve et par un renouveau incessant d'illusions. Vous avez, vous, le travail austère, et l'élargissement de ce domaine de science et de découvertes philologiques, historiques et littéraires, auquel votre nom est attaché pour toujours. Tout le monde n'en a pas tant.

Que j'aurais donc voulu vous voir! Nous aurions causé, pas de mon Dictionnaire, dont pourtant la moitié est imprimée, mais du nouveau poème que j'ai fini dans ma tête et dont la moitié est versifiée. Je crois l'abattre d'ici un an. C'est tout à fait nouveau, poétique et gai, épique et familier, historique et fantastique, mais

absolument provençal et arlésien. C'est un peu dans le genre des jolis romans du Moyen Age.

Vous aide remercié de votre coup de lancette dans l'abcès de Mary-Lafon! Bravo et merci.

Tout à vous toto corde.

F. Mistral.

P. S. Quand vous voudrez de l'huile, je vous en ferai expédier par M. Cœur, ex-maire de Graveson. Le prix sera peut-être plus élevé car les olives ont...

* * *

77. Meyer à Mistral

13 (ou 15) novembre 1882.

Mon cher ami,

Je suis arrivé jeudi matin à Paris, vers 10 heures et demie par le rapide que je n'ai pas manqué; j'ai été tout aussitôt absorbé par les affaires de l'Ecole des Chartes. Je me suis trouvé de plus passablement souffrant, en raison de l'extrême variabilité du temps, mais je me proposais bien de vous écrire au plus tôt.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai regretté de vous avoir manqué. Je ne m'étais pas arrêté pour autre chose à Tarascon où je n'étais pas arrivé sans peine la veille au soir, car à Marseille je m'étais placé par mégarde dans un wagon allant à Lunel, de sorte que j'ai dû descendre au train au Caylar et passer par Nîmes. Parti de Marseille à 5 heures du soir j'étais arrivé à Tarascon à minuit. Mais du moins, si je ne vous ai pas rencontré, j'ai été heureux de voir Madame Mistral (pour sûr vous êtes un homme heureux) et Madame Mistral mère. Je ne suis tout de même pas venu pour rien. J'ai seulement regretté toute la peine que Madame Fr. Mistral s'est donnée pour me chercher une jardinière. Je suis très bien revenu à pied. Parti à 4 heures 55, (heure de Paris), je suis entré à Tarascon à 6 heures 45. J'ai donc tombé les 11 kilomètres en 1 h. 50 minutes, ce qui pour un rhumatisant, n'est pas mal. Une autre fois en pareil cas je vous écrirai d'avance, ainsi que Madame Fr. Mistral me l'a conseillé. Je pense aller tous les ans en Italie et je m'arrangerai toujours pour séjourner un peu en divers endroits de Provence. Cette fois j'ai passé quelques jours à Menton, Nice, Cannes, Marseille, ayant des amis, quelques-uns bien malades, en ces diverses villes; une autre fois je verrai d'autres parties de la côte, moins à la mode mais plus naturelles.

Ainsi nous sommes de revue, sans compter que Madame Frédéric Mistral m'a dit qu'elle espérait bien un jour vous accompagner à Paris, quand le poème dont elle m'a discrètement touché un mot, serait fait.

Je reste très triste et ne le serais pas moins si je me remariais. Voici très sommairement pourquoi: il est certain pour moi que ma pauvre femme s'est trouvée à cause de son mariage (juste avant de se marier) avoir des préoccupations variées qui ont agi sur son système nerveux; que de plus elle a eu, étant mariée, différentes contrariétés dont je ne me suis pas aperçu; qu'enfin elle s'est mariée dans un état d'innocence complète, n'ayant reçu de sa mère aucun avis quelconque. Beaucoup de petits faits recueillis de part et d'autre ou que je me suis rappelés, me portent à croire que l'état de mariage ne lui convenait pas. Il n'est pas douteux que si le hasard ne m'avait pas placé sur son chemin, si elle ne m'avait pas aimé (la première, avant que je songeasse à elle), elle vivrait encore, heureuse et gaie. Vous voyez qu'indépendamment de la perte même que j'ai faite, j'ai un grave motif de tristesse. Enfin je travaille, et sous peu de semaines vous aurez ma traduction de Girart de Roussillon, dont j'imprime la longue Introduction.

Je vous serre la main bien affectueusement. Veuillez présenter mes hommages respectueux aux deux Madame Mistral.

Paul Meyer.

Je vous remercie pour l'huile. J'en ai encore pour un mois environ. De sorte que dès qu'il sera possible d'en avoir de la nouvelle récolte, si tant est qu'il y en ait, je serai bien aise d'en avoir une vingtaine de kilogr.

* * *

78. Meyer à Mistral

26, rue de Boulainvilliers
Passy - Paris

4 juin 1883.

Mon cher ami,

J'ai reçu en son temps l'invitation à la felibrejado de Saint-Rafael [sic]. Je n'y suis pas allé, pas plus qu'à Montpellier, parce que je ne suis pas libre à cette époque de l'année, et parce qu'en principe je ne vais à aucune fête. Mais tout de même j'ai été bien aise d'avoir cette invitation qui contient la musique de la chanson de la Coupe, pour la joindre à ma collection.

Le malheur, c'est que je l'ai donnée. Je l'ai donnée à Miss Cecil Hartog, la sœur de Mme Darmesteter, qui en avait envie, à cause de la musique. Vous avez vu ces deux dames à Montpellier et elles sont revenues à Paris toutes ravies de ce qu'elles avaient vu. Quand vous viendrez à Paris, Miss Cecil reviendra de Londres pour vous voir et vous entendre. Aved tout cela je n'ai plus l'invitation aux fêtes de Saint-

Rafael [sic], et cela me fait faute. Si vous en avez par hasard un exemplaire de reste, vous seriez bien aimable de me l'envoyer.

Vous viendrez à Paris l'an prochain. J'espère vous voir avant ce temps-là, si comme d'habitude, je vais en Italie aux vacances. En attendant j'irai la semaine prochaine à Londres et je porterai à Miss Cecil les Noëls de Saboly en musique. Je lui ai déjà donné le Tambourin de Vidal.

Votre bien affectueusement dévoué.

Paul Meyer.

* * *

79. Mistral à Meyer

Maillane, 6 juillet 1883.

Mon cher ami,

Je me trouve au dépourvu pour la circulaire de Sto Estello, mais j'ai pris note de votre désir, et dès que j'aurai l'occasion d'écrire au cancelié Lieutaud, je lui demanderai s'il n'aurait pas encore un exemplaire.

Serait-il indiscret de vous demander la date de votre naissance? Nous arrivons à l'impression du mot Meyer (Trésor dóu Felibrige), et vous avez bien gagné l'honneur de figurer là comme Provençal par droit de conquête.

Présentez mes hommages très empressés à Mlle Cecil Hartog et à Madame Darmesteter, ces deux charmantes et très sympathiques anglaises.

Ah! Nous avons bien parlé de vous à Montpellier. Vous savez si nous serons heureux de vous voir à Maillane, ces vacances! Mais écrivez à l'avance!

Et Madame Darmesteter qui veut traduire mon nouveau poème de Nerto en anglais!
Ah! La galanto damo!

Si la santé de ma vieille mère me le permet j'irai à Paris vers Avril-Mai.

Le poème s'imprimera à Paris, je crois, cet hiver. Mais ma mère, hélas! est bien fatiguée. J'ai peur.

Que Dieu nous garde tous!

Et tout à vous.

F. Mistral.

* * *

80. Meyer à Mistral

7 juillet 1883.

Mon cher ami,

Il m'est facile de vous donner ma date de naissance. C'est le 17 janvier 1840. Je viens de chercher dans l'Art de vérifier les dates quel jour de la semaine est tombé le 17 en 1840, année bissextile. C'était un vendredi.

Ça ne m'étonne pas. Je voudrais pouvoir vous donner, pour que votre article soit bien complet, la date finale, mais je ne la sais pas encore. J'espère bien que nous ne tarderons pas à la savoir. Je vous remercie bien sincèrement de la bienveillante intention que vous avez de me faire passer à la postérité. Si les marbriers n'étaient pas si profondément incapables de graver sans faute une inscription un peu longue quand elle n'est pas en français, je ferais mettre sur ma tombe ces vers de Folquet de Marseille que machinalement je me répète de temps en temps :

Benanansa non pot negus aver
de nulla re mas d'aco qu'al cor plai;
Per que n'a mais us paure qu'es joios
qu'us rics ses joi qu'est tot l'an cossiros.

Tout le monde, hélas! Est cossiros à un moment ou à un autre. Je vois que vous l'êtes à l'occasion de votre mère. Je suppose que c'est à cause de son état de faiblesse que vous ne tentez pas l'opération de la cataracte qui réussit presque toujours, et qui lui rendrait la vue, une si grande jouissance! J'espère que vos douloureuses prévisions ne se réaliseront pas de sitôt. L'excellente femme aura vécu, pleine de jours, et vous aurez été pour elle un sujet de joie perpétuelle. J'ai été récemment à Londres avec le Saboly de Seguin sous mon bras. Miss Cecil m'en a joué à première vue plusieurs morceaux que je ne connaissais pas et qui m'ont plu, comme à elle. J'ai étudié, dans la collection Ashburnham, un manuscrit que j'avais déjà vu jadis, et qui contient entre divers poèmes, une quantité de notes très personnelles d'un certain Peire de Serras qui était de Maillane. Ces notes s'espacent entre 1347 et 1355. Il y est question d'un Peyre de Benevent, senhor de Maillane, sur lequel j'ai le regret de ne rien savoir du tout. J'espère avoir rédigé un petit mémoire là-dessus avant que vous soyez arrivé à P ou à S, pour y pouvoir insérer cet honnête bourgeois pour qui je me sens de la sympathie.

Bien à vous de tout cœur.

Paul Meyer.

Mon cher ami,

Je reçois ici le billet de mort de votre mère. Cette triste nouvelle ne me surprend pas. Vous me l'aviez fait pressentir par une de vos lettres. Je vous envoie l'expression de ma bien vive sympathie. C'est pour vous une consolation de penser que vous avez toujours entouré votre mère de soins affectueux. Et elle de son côté, est morte pleine de jours, ayant conscience de ne pas avoir été inutile en ce monde, et ayant vu se réaliser, et au-delà, toutes les espérances qu'une mère peut concevoir à l'égard de son fils.

C'est pour moi une satisfaction d'avoir pu la voir l'an dernier. Peut-être vous verrai-je aussi cette année, vers la fin d'octobre, mais je ne suis pas sûr de pouvoir le faire.

A vous de tout cœur.

Paul Meyer.

* * *

82. Mistral à Meyer

Maiano, 2 de Xbre 1883.

Bèl ami, s'avès abena voste òli, e que n'en vouguès mai, sarié lou moumen de vous aprouvesi. L'oli d'aques an es forço bon. Pèr 22 fr. Iou decalitre, aurés la flour. S'acò vous agrado, parlas e vous farai espedi vosto boumbouno.

A revèire à Paris enabriéu. Vostre

F. Mistral.

* * *

83. Meyer à Mistral

16 décembre 1883.

Mon cher ami,

Je n'ai pas encore tout à fait fini l'huile que j'ai acquise l'an passé de M. Cornillon à Graveson, on ne mange ni ne boit beaucoup chez moi, mais pourtant j'ai encore de la place dans ma cave, et si vous voulez me faire expédier 20 à 25 litres, je suis tout prêt à les prendre. Jetez les yeux sur les épreuves ci-incluses. Vous y verrez après le titre une dédicace fort simple et modeste: cela vous plaît-il? Je n'attends qu'un mot de vous pour donner le bon à tirer. Tout le reste du volume est tiré. C'est un ouvrage où les savants trouveront, je crois, à apprendre; il y a une Introduction de

plus de 200 pages, qui abonde en renseignements nouveaux. Mais, comme je le dis dans l'Avant-propos, j'ai voulu aussi faire connaître ce beau poème de Girart de Roussillon aux gens de goût, qui n'ont pas de préjugés, qui sont prêts à admirer ce qui est beau, en toute littérature et en tout temps.

Je puis dire que ce livre maintenant achevé, dont j'écrivais les dernières lignes à Florence, en octobre dernier, a été le témoin de toute ma vie. J'étudiais Girart de Roussillon avec enthousiasme quand j'avais 18 ans. Un peu plus tard, en 1862, je vous en parlais à Maillane, et je voyais avec plaisir que vous ne l'appréciez pas moins que moi. Peu à peu l'enthousiasme s'en est allé; mais cependant, quand tant de choses ont cessé de m'intéresser, quand je suis devenu lourd et apathique, Girart de Roussillon est encore une des œuvres que j'ai continué à lire avec le plus de plaisir. Je n'ai pas, parmi les livres, d'ami plus vieux, plus constant. Il me semble donc que je ne pourrais dédier ce volume à aucun autre qu'à vous, qui êtes aussi mon vieil et constant ami. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait de mieux jusqu'ici, eu égard à la difficulté. L'édition du poème des Albigeois est moins imparfaite, mais elle présentait de bien moindres difficultés.

J'ai là un duplicata de cette épreuve, avec bon à tirer, mais je ne l'envoie pas avant d'avoir reçu votre autorisation. J'ai dîné avant-hier chez Renan. M. Guizot lui racontait avec enthousiasme le Tambour d'Arcole. Vous trouverez de bons amis parmi nous, quand vous viendrez nous voir.

Votre ami bien dévoué,

Paul Meyer.

* * *

84. Mistral à Meyer

17 décembre 1883.

Cher ami,

J'accepte avec reconnaissance la dédicace de Girart de Roussillon. Courage et en avant!

Dans trois mois, j'espère pouvoir aller à Paris. J'attends que Nerto, mon nouveau poème, soit imprimé. Elle va l'être chez Hachette, qui en fera 2 éditions, 1e à 5 fr. d'abord, 2e à 3 fr.

Je vous ai fait expédier par M. Cornillon, de Graveson, 20 k. d'huile d'olive. Elle vous coûtera sans doute plus cher que l'an passé: la récolte a été minime, et l'huile authentique est rare.

Mille bons souhaits, et à l'hiver prochain à Paris, où j'espère pouvoir aller.

F. Mistral.

On tirera sur vous par traite postale.

* * *

85. Meyer à Mistral

24 décembre [1883.]

Mon cher ami,

La librairie Hachette vient de me faire porter un exemplaire superbement relié de votre nouvelle édition de Mireille. C'est mon premier cadeau de Noël ou de nouvel an, et ce sera certainement le seul, à part peut-être trois ou quatre Christmas cards qui me viendront d'Angleterre ou d'Amérique. Je m'empresse de vous remercier de ce don splendide qui va orner la table de mon salon, malheureusement un peu solitaire. L'ornementation est vraiment digne du livre. Toutes les eaux-fortes ne sont pas également réussies: il y en a une où Mireille n'est pas assez juvénile, mais il y en a aussi qui ont vraiment la couleur du pays. Aussi vous dirai-je que j'ai résolu de remplacer cette année deux ou trois de mes boîtes de bonbons par des exemplaires de cette même édition, et j'aime à croire que les dames à qui je les destine, ne se plaindront pas de cette modification à l'usage traditionnel. Le libraire de la rue Marengo (qui a le dépôt de l'Armana) m'a assuré que votre livre se vendait bien et qu'il croyait que Hachette ferait une bonne affaire. Cela va préparer les voies de votre nouveau poème.

Que je serai heureux de vous voir à Paris! Cela me rajeunira un peu. Malgré les palmes vertes et toutes les dignités dont je suis revêtu, je suis bien moins heureux que quand j'étais à Tarascon, qui pourtant n'était pas un lieu de délices.

Mon cher ami, je vous souhaite un heureux Noël, (je viens de relire le fragment qui est dans les notes du chant VII), puis une bonne année, et je vous prie de présenter mes vœux respectueux à Madame F. Mistral.

Merci encore une fois. Je vous embrasse de tout cœur.

Paul Meyer.

* * *

86. Meyer à Mistral

[13 février 1884].

Mon cher ami,

Je vous envoie, tout frais broché, le premier exemplaire de mon Girart de Roussillon, qui est vôtre. Plus tard, quand vous serez à Paris, je vous donnerai un exemplaire sur papier de Hollande, et relié, mais le livre est trop frais pour être donné au relieur.

Puisse-t-il vous plaire! C'est une tentative de vulgarisation sur une base scientifique. Je voudrais que cet essai donnât l'idée de faire quelque chose du même genre pour d'autres ouvrages, qui, n'étant pas traduits ni même analysés, demeurent inaccessibles au plus grand nombre des lecteurs.

Champion a annoncé votre Dictionnaire sur la couverture, mais quelle faute d'impression il a laissé passer!

Oserai-je vous rappeler que vous m'avez promis de l'huile. Une bonbonne de 20 à 30 kilos ferait bien mon affaire.

A vous de cœur, espérant vous voir bientôt à Paris.

Paul Meyer.

* * *

87. Mistral à Meyer

Maillane, 2 mars 1884.

Mon cher ami,

J'ai lu et dégusté, page à page, votre traduction de Girart de Roussillon et le travail immense qui l'accompagne. C'est bien l'œuvre de toute une vie, et l'œuvre d'une conscience âprement attachée à la découverte d'un monde disparu. Vous élucidez tout avec une sagacité merveilleuse et vous révélez la vie et l'éclat d'une des époques les plus obscures de l'histoire.

Le poème lui-même est un des plus grands, des plus nationaux de notre Moyen Age. Quelle héroïque barbarie! Quel cycle de fer! Quelles batailles formidables! Quels preux tout d'une pièce, comme on les voit, terribles, raides, inexorables et naïfs, dans leurs armures éclatantes! Et puis, parfois, dans ces ténèbres sanglantes, une échappée d'émotion humaine, un épisode simple et touchant. Les poètes modernes se battent parfois les flancs pour reconstituer une scène de ce passé noir, mais le voilà, tout vif et tout brandi, ce passé incroyable! Aucune histoire n'en apprend autant que

les tirades nerveuses de ce poème austère. Vous avez bien mérité de l'histoire et de la poésie autant que de la science linguistique.

Je vous suis très reconnaissant pour la dédicace. Mon nom est écrit là sur une pyramide d'airain. Mille fois merci.

Nerto est sous presse à Paris (imprimerie de l'Arc). L'édition sera jolie. Elle sera prête, je crois, avant le mois d'avril. Massenet est impatient de lire ce petit poème. Il voudrait faire un opéra avec moi. Cela pourrait bien se faire, car mon sujet est assez théâtral. Curieuse destinée de mes filles provençales, qui seront toutes mariées à des musiciens parisiens!

L'huile a dû vous être expédiée par M [Corn], de Graveson, qui fera traite sur vous. Vous serez bien servi.

Donc, au prochain mois d'avril. Je vous embrasse.

Bien amicalement.

F. Mistral.

* * *

88. Mistral à Meyer

[13, rue de Constantinople]

24 avril 1884.

Cher ami,

Où peux-tu te rencontrer le plus facilement, à Passy ou à Paris?

Je ne voudrais pas vous manquer.

J'irai vendredi soir passer la soirée chez M Darmesteter.

On pourrait aussi se donner rendez-vous pour déjeuner ensemble. Mais ça ne presse pas, car je suis à Paris jusqu'à la fin mai.

Hachette a dû vous envoyer Nerto.

Mille amitiés bien cordiales.

F. Mistral.

* * *

89. Meyer à Mistral

6 mars 1886.

Mon cher ami,

Je vous envoie les bonnes feuilles d'un mémoire qui va paraître dans la Romania. Il n'y aura pas de tirage à part. Cela vous intéressera, moins à cause des poésies provençales, assez médiocres, qui y sont publiées, que pour un certain Peire de Serras, à qui a appartenu le manuscrit de ces poésies, qui même l'a probablement exécuté de sa main, et qui avait des propriétés à Maillane, ainsi que vous verrez par les derniers feuillets.

Je suppose que votre Dictionnaire continue à s'imprimer. La dernière livraison qui m'ait été livrée par Champion s'arrête au mot Rouano. Je l'ai reçue au mois d'avril dernier.

Veillez bien présenter mes respectueux hommages à Madame Mistral, et me croire toujours, mon cher ami, votre tout dévoué

Paul Meyer.

* * *

90. Meyer à Mistral

10 juin [1886].

Mon cher ami,

Mille remerciements pour votre discours qui est très brillant et très touchant, comme toujours, avec une pointe de mélancolie. Le moment actuel, hélas, n'est bon que pour les politiciens.

Vous m'avez adressé d'excellentes observations au sujet du manuscrit de Peyre de Serras; ce malheureux manuscrit qui a fait partie des collections des d'Agout, puis des Lesdiguières et qui, après avoir été volé à Tours par Libri et subi un exil en Angleterre, se trouve maintenant à Florence. Si comme je l'espère je retourne à Florence cette année, je tâcherai de copier le reste du journal du dit Peyre de Serras.

Les fêtes de Santo Estello ont lieu à un moment où je suis retenu à Paris. J'espère qu'il y aura une fête pour la remise de votre buste. Si elle avait lieu à un moment où il me fût possible d'y assister, ce me serait un grand plaisir. Bréals est revenu enchanté de la petite pointe qu'il a faite jusqu'à Maillane.

Je présente mes respectueux hommages à Madame Mistral et vous prie de me croire toujours,

vosre bien affectueux et dévoué

Paul Meyer.

* * *

90. Meyer à Mistral

10 juin [1886].

Mon cher ami,

Mille remerciements pour votre discours qui est très brillant et très touchant, comme toujours, avec une pointe de mélancolie. Le moment actuel, hélas, n'est bon que pour les politiciens.

Vous m'avez adressé d'excellentes observations au sujet du manuscrit de Peyre de Serras; ce malheureux manuscrit qui a fait partie des collections des d'Agout, puis des Lesdiguières et qui, après avoir été volé à Tours par Libri et subi un exil en Angleterre, se trouve maintenant à Florence. Si comme je l'espère je retourne à Florence cette année, je tâcherai de copier le reste du journal du dit Peyre de Serras.

Les fêtes de Santo Estello ont lieu à un moment où je suis retenu à Paris. J'espère qu'il y aura une fête pour la remise de votre buste. Si elle avait lieu à un moment où il me fût possible d'y assister, ce me serait un grand plaisir. Bréals est revenu enchanté de la petite pointe qu'il a faite jusqu'à Maillane.

Je présente mes respectueux hommages à Madame Mistral et vous prie de me croire toujours,

vosre bien affectueux et dévoué

Paul Meyer.

Mon cher ami,

Voilà terminée cette formidable publication du Tresor dou Felibrige, et, comme vous me le laissez entendre, quand j'ouvris ma souscription, par le fait des nombreux décès qui ont eu lieu depuis le commencement de l'impression, par le fait des changements de domicile de maints souscripteurs, ou par les faillites, je me trouve au dessous de mes dépenses; et de cet énorme travail je n'ai d'autre récompense que la satisfaction du devoir accompli.

Ne croyez-vous pas, cependant, que mon Dictionnaire pourrait être couronné par l'Institut? Je ne connais pas la teneur des conditions exigées pour l'obtention des prix de ce genre; et si vous pensiez que je puis présenter mon ouvrage, je serais heureux d'apprendre de vous la voie que je dois suivre pour atteindre un résultat.

Je dois aller à Paris ce mois d'avril prochain, vous pouvez donc me dire si je dois, et si je puis, à cette occasion, faire auprès de qui de droit des démarches personnelles. Vous êtes en pareilles matières, si je ne me trompe, lou diéu que fai plòure.

Je vous envoie mes vieilles amitiés et mes meilleurs souhaits d'année nouvelle.

F. Mistral.

* * *

92. Meyer à Mistral

26 rue de Boulainvilliers, Passy.

5 février [1877]

Mon cher ami,

J'ai en effet appris il y a quelque temps que votre Dictionnaire était terminé. Cela ne veut pas dire que j'en aie la fin, car malheureusement, vous avez pour agent à Paris le libraire Champion, qui a peu d'ordre. Je suis allé chez lui et, là, j'ai appris que je recevrais sous peu en bloc tout ce qui me manque. Remarquez que je m'arrête au mot Rouano, vingtième livraison du T. II, que j'ai reçue le 16 août 1885. Je repasserai chez Champion un de ces jours pour savoir quand je pourrai avoir ce qui me manque.

Il n'est pas facile de trouver dans les cinq Académies un Prix qui puisse vous être appliqué. L'Académie Française a un prix, le prix Archon Despérouse, qui est de 4.000 francs, et qu'elle divise toujours entre deux ou trois personnes, qui a pour objet la philologie française.

L'an dernier j'ai conseillé à un de mes amis, auteur d'un grand dictionnaire du patois normand, de présenter son ouvrage à ce concours, et il a eu simplement une mention honorable. M'étant enquis à ce sujet, il m'a été répondu que l'Académie Française ne voulait donner ce prix qu'à des œuvres concernant le français classique.

A l'Académie des Inscriptions nous avons beaucoup de prix, mais, en raison des intentions exprimées par les donateurs, ils ont des objets très déterminés et limités. Ainsi le prix Gobert (10.000 francs) que j'ai eu en 1879 pour mon édition et ma

traduction du poème de la Croisade albigeoise, est destiné au travail le plus savant sur l'histoire de France. Ce concours est toujours extrêmement chargé, et votre Dictionnaire serait considéré comme n'entrant pas dans le cadre indiqué par le testateur. Il est certain que les travaux de philologie ne sont pas aussi récompensés que les travaux d'histoire, mais les prix ne sont pas fondés par les Académies: ils sont acceptés par elles, et une fois acceptés, ne peuvent être détournés de leur destination.

Il n'y a qu'un prix qui pourrait vous être attribué: le prix Jean Reynaud, de 10.000 francs, décerné chaque année par une Académie à tour de rôle; nous l'avons décerné à l'Académie des Inscriptions, en 1885, nous pourrions vous le décerner quand notre tour reviendra, en 1890; c'est mon opinion et c'est aussi celle de G. Paris. C'est le prix qui a été décerné, je ne sais plus quand, par l'Académie Française à H. de Bornier, et que l'Académie des Sciences vient d'attribuer à Pasteur (ce qui a semblé peu régulier, Pasteur étant lui-même de l'Académie des Sciences).

A part cela, je ne vois pas de prix qui puisse vous être donné. Nous avons au Concours des antiquités de la France le Dictionnaire béarnais de Lespy, qui me paraît bien fait. Aura-t-il seulement une médaille? Je n'en sais rien encore, le concours étant très chargé, mais cette médaille (il y en a trois) ne serait que de 500 francs.

Je crois que le tour de l'Académie Française pour le prix J. Reynaud, vient en 1889, un avant avant l'Académie des Inscriptions. Je demanderai à G. Boissier, qui fait partie des deux Académies, pour laquelle il pense que vous avez le plus de chances, mais je prévois qu'il m'indiquera l'Académie des Inscriptions. Je le désirerais, parce que cela me procurerait le plaisir de voter pour vous, mais d'autre part avec l'Académie française, vous auriez un an de moins à attendre.

Je termine, mon cher ami, en vous faisant mes biens sincères compliments pour l'achèvement de votre grande œuvre.

Je vais l'annoncer dans la Romania, et je ferai ce que je pourrai pour préparer mes confrères en votre faveur. Mais trois ans, c'est long!

Votre affectionné.

Paul Meyer.

* * *

Passy, 28 février 1887.

Mon cher ami,

Je ne veux pas tarder davantage à vous remercier de votre charmant discours sur Aubanel. La Société des Félibres de Paris met au concours un éloge d'Aubanel: c'est très bien, mais vous lui avez coupé l'herbe sous le pied. Je connaissais en partie votre lecture par le journal le Temps, qui s'était hâté de la reproduire en extraits; j'ai été bien aise de la lire in extenso.

L'Académie de Marseille l'a imprimé in 4° avec couverture verte comme les discours de l'Académie Française.

J'espère un jour vous en entendre faire un autre sous la coupole de l'Institut, qui sera aussi recouvert de vert, et vous-même serez de vert habillé. Ça viendra. Maintenant que Leconte de Lisle, Coppée, Sully-Prudhomme sont arrivés, les poètes français académisables se font rares. Nous ne sommes pas encore mûrs pour Richepin. Il faudra avoir recours à vous.

Je ne veux pas négliger de vous dire que je suis finalement entré en possession des dernières livraisons de votre dictionnaire et que j'ai soldé Remondet-Aubin. Je tâcherai de pousser à la vente dans la faible mesure de mes moyens.

Tout à vous et merci.

P. Meyer.

* * *

94. Meyer à Mistral

Samedi matin; Marseille

le 16 avril 1887.

Mon cher ami,

Vous m'avez dit que vous aviez dit que vous aviez quelque velléité de passer un dimanche à Arles, s'il y a des courses. Je vous dirai que j'ai l'intention d'y coucher ce soir. Vous pensez comme je serais heureux s'il vous était possible de donner suite à votre idée. Je descendrai à l'hôtel du Forum. J'ai cherché vainement dans les journaux de Marseille s'il y aurait des biòu, mais vous devez le savoir parce que on affiche ces représentations à Maillane. J'ai eu un temps superbe à Nice. Mes respectueux hommages à Madame Mistral.

Votre

Paul Meyer.

* * *

95. Meyer à Mistral

Passy-Paris. 22 juillet 1888.

Mon cher ami,

Les journaux on annoncé il y a quelques temps une felibrejado à Orange et à Die. Lockroy devait y venir et des trains de plaisir devaient être organisés à cette occasion. La date était fixée vers le 6 ou le 8 août, si je me souviens bien. Puis on n'en parle plus. Comme à cette date je me trouverai assez libre de mon temps, je ne serais pas éloigné de me rendre dans le Midi à cette occasion, surtout si, comme il est à croire, vous êtes à la tête de la fête.

Ecrivez-moi donc un mot, s'il vous plait; ou, s'il y a un programme, faites-le moi envoyer. Il m'est tout à fait impossible d'aller aux fêtes qui ont lieu en mai; au contraire cette époque-ci de l'année me convient fort bien et je voudrais profiter de cette heureuse coïncidence, d'autant plus que je combinerai cette escapade avec un petit voyage en Dauphiné.

Mes respectueux hommages à Madame Mistral, et croyez-moi, cher ami, toujours à vous.

Paul Meyer.

* * *

96. Mistral à Meyer

24 juillet [1888.]

Mon cher ami,

voici le Mois Cigalier. Il vous donnera le programme exact des fêtes cigalo-félibréennes qui vont avoir lieu ce mois d'août.

La Sainte Estelle se fera, le lundi 13, dans l'île de la Barthelasse vis à vis Avignon. M. M. Floquet, Lockroy et Deluns-Montaud, qui seront à Orange le 11 août et à Avignon le 12, viendront peut-être boire à la coupo-santo. Après tout, les félibres de Languedoc et de Catalogne ont festoyé le mois passé avec la Reine d'Espagne! On pourrait se commettre avec de pires gens que les poètes de Provence.

Moi, je n'irai probablement qu'en Avignon, et c'est là que je compte vous embrasser le 13, mais je vous engage à ne pas manquer Orange où vous aurez un spectacle unique de grandeur, au théâtre antique. Ces fêtes en somme seront chaudes de toute façon. Je ne sais pas s'il y aura des trains de plaisir, mais informez vous au félibre Albert Tournier, rédacteur du Cigalier (rue Corneille, 7) qui est la cheville ouvrière de toutes ces choses et sera enchanté de vous servir.

A bientôt, votre

F. Mistral,

* * *

97. Mistral à Meyer

Maillane (Bouches-du-Rhône.)

12 janvier 1889.

Mon cher ami,

Un de nos jeunes félibres, M. Maurice Rimbault, de Cannes, voudrait entrer à l'Ecole des Chartes. Seulement, pour être dans les conditions d'âge, il devrait être reçu avant le mois de juin 1889. Je serais heureux de voir ce brave garçon admis à votre cours et mis en voie d'obtenir quelque jour un emploi aux Archives. M. Rimbault est bachelier, il a fait son année de service militaire, et M. Louis Blancard, chez lequel il a travaillé quelques mois, pourrait vous attester ses aptitudes bien marquées.

Recevez, cher ami, mes salutations affectueuses et mes meilleurs souhaits,

F. Mistral.

A Monsieur Paul Meyer
de l'Institut.

* * *

98. Meyer à Mistral

14 janvier 1889.

Mon cher ami,

J'ai eu le plaisir de répondre au félibre Rimbault, votre protégé, qu'il est encore dans la condition d'âge pour se présenter aux examens d'entrée de l'Ecole des

Chartes. On a jusqu'à vingt-cinq ans. Mais comme il y a un examen d'entrée, on ne peut pas entrer à l'Ecole une fois l'année scolaire commence. Je lui ai envoyé le programme. J'espère qu'il se préparera et sera admis, en novembre prochain. Cet examen est un concours, puisqu'il nous est interdit d'admettre plus de 20 candidats. Selon le nombre des postulants et selon leur force, la difficulté de cet examen peut varier assez sensiblement. J'espère que vous aviez bien commencé l'année et que vous ne la laisserez pas s'écouler sans faire un tour à Paris. Pour moi l'année qui vient de s'achever a été à bien des égards pénible. J'ai perdu mon ami Bergaigne qui s'est cassé le cou dans les Alpes, et plus récemment, l'excellent Darmesteter, que vous aviez vu à Montpellier et à Paris. J'en suis encore tout triste.

Mes respectueux compliments à Madame Mistral, et croyez-moi toujours, cher ami, votre bien affectionné.

Paul Meyer.

* * *

99. Meyer à Mistral

[30?] mars 1889.

Mon cher ami,

Je vous remercie bien de la nouvelle édition des Iles d'Or que je viens de recevoir. Je suis heureux d'avoir ces charmantes poésies sous cette nouvelle forme, qui a quelque chose d'académique en même temps que d'élégant. C'est un volume que j'aime à emporter à la campagne, en vacances, quand je vais passer quelques jours chez des amis. Je leur en lis le soir; cela les change des poésies précieuses et alambiquées auxquelles ils sont habitués.

J'espère que vous viendrez cette année à Paris. Irai-je dans le Midi aux vacances, je ne le sais pas encore; mais je l'espère bien; j'y ferai mon possible.

Votre bien affectionné.

Paul Meyer.

* * *

100. Mistral à Meyer

Paris, 14 juillet 1889
rue Richepanse 9.

Mon cher ami,

Débarqué ici depuis une quinzaine, je suis parisien pour un mois encore. Je voudrais bien vous voir et je devrais aller vous voir. Mais l'éloignement de la rue Boulainvilliers et mon incertitude sur vos heures de séjour à Passy me décident à vous demander un rendez-vous à Paris, pour cette semaine ou la suivante (à l'exception de jeudi prochain). Nous avons dû pourtant passer l'autre jour près de chez vous, en allant inaugurer la rue Jasmin, lire à la statue de Lamartine mes strophes sur sa mort, et puis, à 11 heures du soir, danser une farandole autour du monument de Catelan. Nos tambourins ont failli même vous donner une aubade. Mais une averse vint les mouiller mal à propos.

Dans le petit discours que je prononçai au Continental (ce que les journaux, selon l'habitude, ont dénaturé) je citai une pensée de G. Paris, qui me pardonnera, j'espère, de l'avoir utilisée au profit du Félibrige.

Donc à bientôt, pour quand vous voudrez, et tout à vous.

F. Mistral.

Je suis ordinairement chez Mariéton, 9, rue Richepanse, de 10 à 11 heures du matin.

* * *

101. Meyer à Mistral

29 mars 1890.

Moun bèl ami,

L'avèn agantado e levado, la coucardo, mai avèn agu proun pèno! Ere tpit tressuza. Parte (o partissé) aniue. Coucarai douman à S. Roumié vo en Arle. Belèu vous veirai e vous demanderai à soupa.

Lou vostre, ben content

Paul Meyer.

G. Paris a parla coume un home de cor. I ai di de vous manda si paraulo, se se n'en souvèn.

* * *

102. Mistral à Meyer

Maillane (B. d. Rh.)

29 mars 1890.

Mon cher ami,

Sans parler du cœur que vous avez mis dans cette bataille pour le Tresor dóu Felibrige, vous êtes un admirable, un déterminé lutteur; et l'intrépidité que vous montrez depuis trente ans dans vos travaux, recherches et découvertes de tout genre, se retrouve, brillante, dans la lutte homérique que vient de me conter une dépêche de Mariéton. Je savais bien, parbleu, qu'avec deux capitaines comme Paris et vous la barqueto di santo pouvait s'aventurer sans péril pour l'honneur, à la conquête de la Toison d'Or. Mais nous avons affaire, parait-il, à forte partie, et ma surprise n'eût pas été trop forte, si l'on m'eût annoncé une défaite glorieuse.

Recevez donc, cher ami, chers amis, l'expression très émue de ma gratitude pour les chaleureux discours qui ont enlevé le triomphe. L'excellent Bréal m'écrit: — J'avais préparé un discours en l'honneur du philologue Mistral, mais Meyer et G. Paris ont si bien parlé qu'il ne me restait plus rien à dire et que je l'ai rentré.

Je compte bien, lors de l'apparition de ma Rèino Jano, qui sera prête dans un mois, aller vous renouveler à Paris mes remerciements.

Ma femme, très touchée de ce que vous venez de faire pour nous, vous dit merci avec tous ceux qui m'aiment.

Je vous embrasse

couralamen.

F. Mistral.

* * *

103. Meyer à Mistral

15 mai 1890.

Mon cher ami,

Vous m'avez parlé d'un brave félibre du Paradou qui a de l'huile à vendre. Voulez-vous me donner son adresse, pour que je lui fasse une petite commande.

Vous allez partir pour les fêtes de Montpellier. Vous y verrez l'ami G. Boissier, qui a été très chaud pour vous dans la commission. Je regrette bien de ne pas pouvoir assister à l'ovation qui vous sera faite. Mais à ce moment de l'année, je ne suis pas libre du tout. Autrement il y a longtemps que j'aurais été aux Saintes, le 25 mai, et si j'étais libre cette année, je pourrais faire les deux expéditions des Saintes et de Montpellier en une fois. Si on avait mis ces fêtes à Pâques, j'aurais pu y aller. Et encore, voyez quel contretemps! Après vous avoir quitté, je suis allé coucher à Draguignan où j'avais quelques recherches à faire et suis arrivé à Nice jeudi saint. Figurez-vous que le lendemain, vendredi saint, je reçois une dépêche télégraphique m'annonçant la mort d'un de mes collègues de l'Ecole des Chartes, le plus ancien des professeurs. De sorte que j'ai dû revenir immédiatement à Paris pour assister aux obsèques et faire un discours funéraire. Cela m'a gâté mes pauvres vacances de Pâques.

Croiriez-vous que Schlumberger et Hamy n'ont pas encore pris leur parti de la défaite de votre concurrent au prix Jean Reynaud? Ils me tournent le dos, ou font semblant de ne pas me voir quand ils passent près de moi. Notez qu'ils sont beaucoup moins anciens que moi à l'Académie, qu'Hamy notamment est entré cette année-même, en mars, et avec ma voix.

Mes respectueux compliments à Madame Mistral et mes sentiments bien affectueux pour vous.

Paul Meyer.

G. Paris qui aime assez les fêtes du genre de celles de Montpellier ne pourra pas y aller à cause de son deuil.

* * *

104. Mistral à Meyer

18 mai 1890.

Mon cher ami,

Voici l'adresse du brave Charloun:

— Charles Rieu, félibre, au Paradou près d'Arles
(Bouches du Rhône)

Dites-lui que son huile vous a été recommandée par moi, et spécifiez-lui si vous voulez l'envoi par grande ou petite vitesse, en port dû ou payé.

Je lui en ai pris, ce mois passé, dans les 2 fr. le litre. Elle est excellente.

Il est bien regrettable que vous ne puissiez venir à Montpellier. L'enthousiasme universitaire, dans le vieux sens du mot, y est très monté, et ces fêtes seront intéressantes. Je ne serai au Clapas (nom que les indigènes de Montp. donnent à leur ville), que samedi et dimanche pour les réunions félibréennes, et je tâcherai de voir l'excellent G. Boissier. Mais Dieu et Ste Estelle me gardent de toute ovation. Un petit voyage aux Baux avec un bon ami vaut mieux que tant de poignées de mains.

Savez-vous que félibres (Mariéton en tête) et 7 tambourinaires d'Aix sont en train de provençaliser actuellement à Florence, en l'honneur du centenaire de Béatrice. C'est Gubelnatis et Berluc qui ont organisé ça.

Si vous publiez votre article sur les épithètes et sobriquets composés, allez-y doucement avant d'affirmer que béulaigo. Boileau, vient de bois l'eau... On peut trouver des preuves du contraire dans quelques mot provençaux tels que: troumpo-quau-pòu (trompe qui il peut), manjo-quand-l'a (mange quand il l'a), li manjo quand-n'an, li manjo-pan-quand-n'an, sobriquets de quelques villages. Il est vrai qu'au mot manjo-quand-l'a, le Tresor dóu Fel. donne le gascon minjo-qucuan-d-n'as, qui justifierait votre thèse...

La Rèino Jano sera prête, m'écrit-on, le 25 mai. Je vous la ferai adresser, dès que j'aurai pu signer un exemplaire.

Mes amitiés bien dévouées à Gaston Paris, et à vous, cœur et âme.

F. Mistral.

Ma femme vous salue bien.

* * *

105. Meyer à Mistral

13 juillet 1890.

Mon cher ami,

J'ai trouvé ces jours derniers au Collège de France votre Reine Jeanne, qui m'y attendait patiemment. Lemerre l'y avait fait déposer, n'étant pas obligé de savoir que depuis la fin des cours, vers le milieu de juin, je n'ai guère occasion de mettre les pieds dans cet établissement. Voilà pourquoi je ne vous ai pas remercié plus tôt de ce don précieux, rendu plus précieux encore par votre aimable autographe sur la première page. Je n'ai pas encore tout lu: ce que j'ai lu me charme et me fait souhaiter qu'il y ait représentation sur le théâtre d'Orange, ainsi qu'on l'a annoncé. Si ce projet se réalise, il faudra qu'il y ait de bien fâcheux contretemps pour que je me prive d'assister à cette solennelle représentation.

Je vous remercie de tout cœur, je vous prie de présenter à Madame Mistral mes respectueux hommages, et de me croire toujours votre bien affectueusement dévoué.

Paul Meyer.

Merci pour l'indication du félibre Charloun; je lui ai acheté de l'huile dont je suis très content.

* * *

106. Meyer à Mistral

Passy, 27 février 1891.

Mon cher ami,

Je vous envoie un petit travail philologique pour joindre à votre collection provençale. Si ce n'est pas proprement du provençal, il ne s'en faut guère. Vous verrez que je cite votre dictionnaire, et en fait, on est amené forcément à le citer dès qu'on touche à la philologie méridionale.

Je suis l'un des premiers abonnés de l'Aïdli que je lis avec joie. Tout d'abord je trouvais que le journal était trop peu populaire, mais vous avez répondu dès le second numéro à toutes mes objections. Je vous souhaite bon succès et je suis sûr que vous réussirez. Le dernier numéro, que je viens de recevoir, m'annonce un felibrejado qui s'étendra au mois d'août prochain de Tarascon à Nice. Il faudra que j'y aille, au moins pour une partie. Le maire d'Antibes, qui est vice-président du Tribunal civil à Paris (un singulier cumul), dont j'ai fait la connaissance en 1888 à Orange et à Avignon, m'y a déjà invité. Je ferai du moins tout mon possible pour m'y rendre. Hélas! Parmi les braves gens que j'ai connus en 1862 à Tarascon, bien peu sont encore de ce monde. Mais vous y êtes encore, et pour longtemps, solidement bâti comme vous êtes!

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de cœur

Paul Meyer.

(Dans quelques jours je vous enverrai deux cantiques provençaux que j'ai publiés dans le dernier numéro de la Romania, mais je n'ai pas encore les feuillets qui les contiennent).

* * *

107. Mistral à Meyer`

27 mai 1893

Monsieur Paul Meyer, 26 rue de Boulainvilliers.

Frederi Mistral
e sa Mouié

Maiano en Prouvènço.

* * *

108. Mistral à Meyer

22 juin 1893.

Mon cher ami,

Je recommande au bon accueil de la Romania La Provence préhistorique de M. P. Castanier, de Marseille, que j'ai le plaisir de vous présenter.

Mille saluts.

F. Mistral.

* * *

109. Meyer à Mistral

16 avenue de la Bourdonnais.

6 avril 1897.

Mon cher ami,

Je viens de recevoir votre beau poème et j'en commence la lecture.

C'est toujours un évènement qu'une œuvre nouvelle de vous. Celle-ci fait une révolution dans l'art du vers. J'en connaissais déjà des morceaux.

Le rythme, qui est celui de la Tour de Barbentano, me charme. L'abondance des finales féminines est agréable, mais je ne suis pas convaincu que les langues romanes puissent se passer de rimes, ou au moins de l'assonance des dernières syllabes toniques. L'avenir décidera. Cette peinture des mœurs qui disparaissent est pleine de charme: c'est tout à la fois vivant et archéologique.

Sous peu de jour je vous enverrai mon édition du poème de Guillaume de la Barre, dont on achève en ce moment le cartonnage. La date du titre est 1895. Cela veut dire que le volume fait partie de l'exercice 1895 de la Société des anciens textes. Cet exercice est fort en retard, comme vous voyez. Moi j'avais fini mon volume à la fin de l'an dernier (ce qui était déjà bien tard), mais les deux autres volumes qui devaient compléter le même exercice de 1895 n'ont été achevés qu'il y a 15 jours, et il a fallu le temps de faire le cartonnage. Ceci pour que vous ne croyiez pas que j'ai attendu pour vous envoyer ce poème provençal ou toulousain. Au contraire vous l'aurez avant tout autre. C'est un roman assez dénué de poésie, mais la langue est intéressante. Et puis il n'y a qu'un manuscrit: il aurait pu se perdre, comme tant d'autres qui valaient mieux. Il fallait l'imprimer.

Je présente mes respectueux hommages à Madame Mistral. A vous, mon cher ami, tous mes remerciements et mes souvenirs bien affectueux.

P. Meyer.

* * *

110. Meyer à Mistral

29 décembre 1898.

Mon cher ami,

Je vous envoie, avec mes meilleurs vœux de nouvelle année pour vous et Madame Mistral, un bien curieux document concernant le commerce des draps en Provence, que j'ai déterré à Forcalquier.

A vous de cœur.

Paul Meyer.

* * *

111. Mistral à Meyer

[3 janvier 1899].

Merci, mon bon ami, pour l'intéressante bono-annado que vous m'avez envoyée, ce Livre-journal de Maître Ugo Teralh qui fera les délices de l'Athénée de Forcalquier et surtout du majoral L. de Berluc-Pérussis pour qui Forcalquier est le nombril du monde. Vous ferez bien de le lui offrir, si vous ne l'avez déjà fait (Aix, 25 rue Cardinale).

Nos meilleures salutations à Madame Meyer et à vous, cher fidèle de si longtemps, toutes mes amitiés.

F. Mistral.

3 janvier 1899.

* * *

112. Mistral à Meyer

Maillane, 9 mai 1899.

Mon cher ami,

Je vous présente M. Jules de Forster, président de la commission des Monuments historiques de Budapest, qui désire avoir une traduction exacte de deux strophes d'une chanson de Pierre Vidal où il est question d'un roi de Hongrie.

Nul mieux que vous ne peut lui rendre ce service, et vous m'obligeriez en même temps. Votre dévoué.

F. Mistral.

* * *

113. Mistral à Meyer

Maillane, 15 Xbre 1900.

Mon cher ami,

Informé de la candidature de Ludovic Legré au titre de membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, je me fais un agréable devoir de venir l'appuyer auprès de vous. Vous avez trop hanté la Provence pour ne pas connaître la valeur du charmant polygraphe qui a mis en lumière les Botanistes provençaux du XVIe siècle, et en dernier lieu le rhéteur Favorin d'Arles.

Legré est un modeste qui a toute sa vie œuvré pour l'honneur du pays en français comme en provençal. C'est lui, vous le savez peut-être, qui, Mirèio n'étant pas encore imprimée, me poussa à venir la montrer à Paris et m'y accompagna en 1859. C'est lui qui me donna l'admiration de Cassis et son littoral, lors de ma poursuite d'Estérelle dans les strophes de Calendau. C'est lui qui fut chargé par Aubanel de rééditer les poésies du félibre de la Mióugrano et qui a publié ses poésies posthumes (lou Rèire-Soulèu). Bref en couronnant Legré de l'honneur qu'il brigue aujourd'hui, vous choisissez dans Marseille l'esprit le plus lumineux et le plus sympathique à tous les points de vue qu'il y ait en Provence.

Je vous répèterai ce que j'écris à G. Paris: quand vous passerez par Arles, envoyez-moi une dépêche et je viendrai vous montrer le Muséon Arleten qui m'occupe et me tient depuis 3 ou 4 ans. Ça vous intéressera.

Je vous salue de tout coeur.

F. Mistral.

Vous avez cette année à l'Ecole des Chartes un brave gérçon fort intelligent, Monsieur Busquet, fils du proviseur du lycée de Constantine et originaire de Maillane. Je vous le recommande, car le pauvre petit est là-haut à Paris [bien] isolé. Tenès-vous gaiaret e nòsti bon salut e oumage à la mouié.

F. M.

* * *

114. Meyer à Mistral

17 décembre 1900.

Mon cher ami,

Je crains que l'excellent M. Legré ne connaisse pas la procédure adoptée pour la nomination des correspondants de l'Académie des Inscriptions. Lorsqu'il y a une ou plusieurs places vacantes, une commission de quatre membres, à laquelle s'adjoint le bureau, soit 7 personnes en tout, est chargé de dresser une liste des candidats: pour chaque place vacante cette commission propose 3 candidats. L'Académie a toujours le droit d'ajouter de nouveaux candidats. La liste ainsi composée est soumise au vote de l'Académie, qui choisit un des noms portés sur la liste soit par la commission, soit par l'Académie elle-même. Mais les candidats ne se portent pas eux-mêmes, et très souvent ils ignorent qu'ils aient été désignés. C'est un très bon système. Il serait à désirer qu'on le suivît pour la nomination des membres titulaires, car il est fort ennuyeux de se porter soi-même candidat, d'écrire des lettres, de faire des visites. Pour les places de correspondants, rien de tout cela. On votera vendredi prochain pour les deux ou trois places (je ne me rappelle plus au juste) qui sont vacantes. Je me rappelle au moins en partie, les noms qui nous ont été proposés. M. Legré n'y est pas et ne pouvait guère y être. Il a eu une première mention au concours des Antiquités de la France pour son mémoire très bien fait sur les botanistes provençaux. C'est moi qui est fait le rapport, et je l'avais proposé pour une médaille, mais le concours était très chargé et il n'a pu avoir que la première mention honorable. C'est quelque chose, mais ce n'est pas un titre suffisant, même en ajoutant Favorin d'Arles, pour arriver à la place de correspondant. Je pourrais bien l'an prochain (car cette année il est trop tard, la liste est fermée) le proposer, mais il ne passerait pas. Les personnes portées sur la liste actuelle, et qui sont en nombre triple des places vacantes, ont des titres plus considérables. Je sais bien que

c'est un homme d'une grande valeur littéraire et son livre sur Aubanel est très agréable, mais cela n'entre pas en ligne de compte pour l'Académie des Inscriptions.

J'ai eu aujourd'hui à déjeuner une Américaine qui m'a été recommandée par un professeur de Baltimore, et qui vous aime beaucoup, Miss Binton, petite femme et forte tête. Elle m'a prié de bien vous faire ses compliments, à vous et à Madame Mistral.

Je ne soupçonnais pas que le jeune Busquet fût maianenc, car il est marqué sur nos registres comme né à Bastia. Je ne connais pas encore mes élèves, car, bien que je leur fasse des cours depuis le 3 novembre, je n'ai pas encore eu l'occasion d'entrer en communication avec eux. Je l'ai fait appeler aujourd'hui après ma leçon et je lui ai dit l'intérêt que vous lui portiez, et je lui ai dit: — Segur sabès parla prouvençau! Il m'a avoué qu'il comprenait un peu, mais qu'il ne savait pas parler, ce dont je lui ai fait honte. Es uno vergougno! Je suis sûr que quand il retournera à Maillane, il tiendra à honneur de réparer cette faute. J'ai été en septembre dans les Basses-Alpes, allant de la vallée de Barcelonnette dans celle du Verdon (Colmars) et de là dans la vallée du Var, à Saint Martin d'Entraunes, puis à Guillaumes, à Puget-Théniers, et suis revenu par Digne et Grenoble, parlant provençal avec les gavots et prenant des notes pour un grand travail dont mes Documents linguistiques des Basses-Alpes s'en sont qu'un spécimen. L'an prochain je déambulerai dans les Bouche-du-Rhône et j'espère vous voir et voir le Musée d'Arles, qui m'intéressera fort. En attendant je présente mes respectueux hommages à Madame Mistral et je vous envoie mes meilleurs vœux pour le prochain siècle.

Votre affectueusement dévoué.

P. Meyer.

* * *

115. Mistral à Meyer

Maillane, 2 octobre 1905.

Mon cher ami,

S'il vous en souvient, on entraît autrefois dans mon village par une ancienne porte, démolie l'an passé pour élargir l'entrée de Maillane, or je me suis mis en tête de relever (à mes frais) cette porte, mais dans des conditions monumentales. L'autorisation est arrivée, et quand vous reviendrez me voir, vous passerez (l'an prochain, si vous voulez) sous un arc triomphal.

Il y aura, ça coule de source, quelques inscriptions sur le monument. Je voudrais, par exemple, y graver la devise des anciens seigneurs de Maillane, les Porcellets [sic]. Mariéton, dans sa Terre Provençale, la donne comme ceci:

Genus deorum, deinde gens Porcella Maillana.

Je ne crois pas que cette version soit exacte, et je soupçonne la-dessous quelque vers léonin mieux frappé. Vous me rendriez bien service, si vous pouviez m'éclairer là-dessus, ou m'indiquer quelque spécialiste qui peut me donner la formule authentique.

Et pardon du dérangement, qui m'offre pourtant l'occasion de vous serrer la main bien affectionnément.

F. Mistral.

* * *

116. Mistral à Meyer

Maillane, 19 juin 1909.

Mon cher ami,

J'ai reçu et je parcourrai à loisir vos Documents linguistiques du Midi de la France, formidable travail que vous seul pouviez entamer avec la science nécessaire.

Je déposerai le volume, après lecture, dans la bibliothèque du Museon Arlaten (où vont et iront tous mes livres relatifs à la Provence et à sa langue).

Quant aux déplorables incidents de la réunion de St Gilles, je compte sur le temps et la prudence pour en adoucir les suites, et pour empêcher la démission du Capoulié avant l'heure statutaire. Je lui ai adressé la lettre que vous aurez lue dans le Mistral. Une élection de capoulié nouveau, faite de irato, serait malheureuse; la démission du baile Ronjat commencera, j'espère, l'apaisement.

A vous, cher ami de la première heure et à Madame P. Meyer, mes remerciement, compliments et hommages,

F. Mistral.

Cartes de visite

* * *

117. Frederi Mistral e sa Mouié

Maiano en Prouvènço

118. Frederi Mistral

puis à l'horizon une illustrée, puis peut-être un opéra.

Salut au Collège de France!

F. Mistral.

* * *

119. Carte de visite (s.d.)

Frédéri Mistral.

Maiano en Prouvènço.

Encore absent, sera heureux, de retour à Maillane, de lire les affectueux compliments que lui adresse son grand ami Paul Meyer.

Mme Mistral s'empresse de le remercier. Elle prie Monsieur et Madame Paul Meyer d'accepter ses souhaits les plus affectueux pour la nouvelle année.

* * *

[120.] Madeleine Paul Meyer à F. Mistral

16 avenue de la Bourdonnais.

le 29 avril.

[1897].

Cher Monsieur

Oserai-je vous demander la grande faveur de mettre votre signature au bas de cette photographie? Voici pourquoi je vous fais cette demande.

Prochainement (le 9 mai) aura lieu à Genève une grande vente de charité au profit d'un hôpital de tuberculeux. Une de mes cousines me prie de lui procurer des photographies de poètes et littérateurs connus, avec leur dédicace.

J'ai pensé qu'en souvenir des longues années d'amitié qui vous unissent à mon mari, je pourrais me permettre de m'adresser à vous pour cette œuvre de charité; d'ailleurs Genève étant une ville abritant nombre de familles Françaises [sic] ce qui fait que l'hôpital sera aussi Français que Suisse [sic].

Veillez, je vous prie me rappeler au souvenir de Madame Mistral de la réception de laquelle j'ai gardé une si bonne impression, et recevoir pour vous l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

Madeleine Paul Meyer.

Mon cher Paul de plus en plus occupé se joint à moi pour vous envoyer l'expression de ses sentiments bien affectueux.

II

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC MISTRAL ET GASTON PARIS

TABLE DES LETTRES

F. Mistral et G. Paris

1875

1. Paris à Mistral 13 avril.
2. Mistral à Paris 15 avril.
3. Paris à Mistral 30 juillet.
4. Mistral à Paris 2 août.
5. Paris à Mistral 4 septembre.

1876

6. Faire-part de mariage de! Mistral 27 septembre.

1881

7. Mistral à Paris 13 mars.
8. Paris à Mistral 16 juin.
9. Mistral à Paris 20 juin.

1884

10. Paris à Mistral 25 mai.

1885

11. Paris à Mistral s.d.

1887

12. Paris à Mistral s. d. début de l'année.

1888

13. Mistral à Paris 28 juin.

14. Mistral à Paris 29 juin.

15. Paris à Mistral s.d.

1889

16. Paris à Mistral 30 mars.

1890

17. Paris à Mistral 27 janvier.

18. Mistral à Paris 29 janvier.

19. Mistral à Paris 2 février.

20. Paris à Mistral 8 février.

21. Mistral à Paris 12 février.

22. Paris à Mistral 10 mars.

23. Mistral à Paris 12 mars.

24. Paris à Mistral 20 mars.

25. Mistral à Paris 22 mars.

26. Paris à Mistral 29 mars.

27. Mistral à Paris 29 mars.

1892

28. Paris à Mistral 12 avril.

1894

29. Paris à Mistral 21 avril.

30. Mistral à Paris 23 avril.

31. Paris à Mistral 25 avril.

32. Mistral à Paris 28 avril.

33. Paris à Mistral 21 mai.

34. Mistral à Paris 22 mai.

35. Paris à Mistral 26 mai.

36. Paris à Mistral 26 août.

37. Mistral à Paris 28 août.

38. Paris à Mistral 30 août.
39. Paris à Mistral 13 septembre.
40. Mistral à Paris 15 septembre.
41. Paris à Mistral 18 septembre.
42. Paris à Mistral 28 septembre.
43. Mistral à Paris 29 septembre.
44. Paris à Mistral 1er octobre.
45. Mistral à Paris 3 octobre.
46. Mistral à Paris 8 octobre.
47. Paris à Mistral 10 octobre.
48. Paris à Mistral 20 octobre.
49. Mistral à Paris 22 octobre.
50. Mistral à Paris 21 novembre.
51. Paris à Mistral 22 novembre.
52. Paris à Mistral 29 novembre.
53. Mistral à Paris 4 décembre.

1895

54. Mistral à Paris 7 janvier.
55. Paris à Mistral 8 janvier.
56. Paris à Mistral 17 septembre.
57. Mistral à Paris 20 septembre.
58. Paris à Mistral 4 novembre.

1897

59. Paris à Mistral 1er juin, télégramme.
60. Paris à Mistral 1er juin.
61. Mistral à Paris 5 juin.
62. Mistral à Paris 26 juin.
63. Paris à Mistral 3 août.

1898

64. Mistral à Paris 22 décembre.

1900

65. Mistral à Paris 11 juin.
66. Mistral à Paris 15 décembre.

1901

67. Paris à Mistral 18 janvier.
68. Mistral à Paris 19 janvier.
69. Paris à Mistral 13 mai.
70. Paris à Mistral 3 juin.

71. Mistral à Paris 5 juin.
72. Paris à Mistral 27 septembre.

* * *

1. Paris à Mistral

Paris, ce mardi 13 avril [1875].

Mon cher Ami,

Vous recevrez en même temps que cette lettre deux exemplaires des Débats de ce matin, où j'ai parlé des félibres et surtout de vous. J'ai peur que vous ne trouviez que j'ai été un peu froid dans mon admiration, très réelle, pour ce que vous avez déjà fait, et surtout un peu pessimiste dans mon jugement sur l'avenir du félibrige. La place m'a manqué pour exprimer une idée qui, je crois, nous réunirait sans conteste c'est qu'en laissant à la langue nationale le domaine de la science, des conceptions générales et des compositions d'un caractère universel, la langue provinciale peut se construire une littérature consacrée aux sentiments particuliers et aux intérêts provinciaux. Je ne pense pas que vous songiez à remplacer la littérature française, mais plutôt à la compléter et à la seconder. Cela aurait pu être mieux indiqué.

Quoiqu'il en soit des idées, ce dont vous ne douterez jamais, c'est de ma vive sympathie, qui s'adresse à l'homme autant qu'au poète. Je vous remercie bien de votre portrait; vous savez que je compte toujours sur vous pour me mettre au courant de ce qui peut vous arriver d'heureux.

Croyez-moi bien sincèrement

Votre ami

G. Paris.

* * *

2. Mistral à Paris

Maillane (B. d. R.)

15 avril 1875.

Mon cher ami,

J'ai lu tout chaud, dans un café d'Avignon, le compte-rendu [sic] dont vous m'adressez aujourd'hui deux exemplaires et je vous dis franchement que je n'avais

pas besoin de vos amicales explications pour comprendre tout ce qu'il y a de sympathie pour moi et de bienveillance pour tous dans votre excellent article. Que les restrictions qu'il contient soient dûes [sic] à l'impartialité de votre analyse ou aux exigences du journal qui les publie, elles démontrent en somme que l'examen fait par vous est très sérieux et votre appréciation nous fera d'autant plus de bien dans la catégorie des esprits difficiles ou hostiles. Merci donc pleinement, pour moi et pour la Cause.

Quant à la crainte de voir dans le Félibrige une sorte de croisade contre le français, soyez tout-à-fait [sic] rassuré. Comme vous (ou Bréal) l'avez parfaitement dit à Montpellier votre petite campagne est défensive, mais jamais offensive. Sauvez notre langue maternelle, demander beaucoup pour obtenir quelque chose, arriver, si c'est possible à permettre aux instituteurs d'enseigner aux écoliers la lecture du provençal après celle du français, en un mot épargner à notre Midi ce ridicule et cette honte de remplacer son idiome historique par un affreux patois mêlé de français et de provençal, voilà ce que nous voulons, en fait de linguistique... Pour l'accusation de séparation, vous avez très bien vu et très bien dit ce qu'il en était. Seulement je ne vous cacherai pas ce desideratum: la France moderne a subalternisé, dans son développement politique ou littéraire, l'influence du Midi. Mais s'il était prouvé que l'ascendance du nord est arrivé [sic] à sa limite de tension et de production, je ne verrais pas d'inconvénient à ce que l'ascendance méridionale apportât à son tour à la France la sève nécessaire pour continuer sa marche au premier rang...

Je reçois aussi de M. Michel Bréal son article dans le Temps et son livre sur l'Instruction publique. Je le remercie. Mon roman de cœur va son train. Puisse-t-il finir mieux que les autres! Je vous le dirai cet hiver, et en attendant je vous prie de croire à ma très vive sympathie.

F. Mistral.

* * *

3. Paris à Mistral

Contrexeville (Vosges)
Le 30 juillet 1875.

Mon cher Ami,

On organise en Italie, pour la fin de décembre, une grande fête en l'honneur de Boccace, et à cette occasion, on veut avoir, dans un grand nombre de langues, la traduction de la nouvelle IX de la Première journée du Décaméron. On s'est adressé à moi pour la version provençale; je suis bien incapable de faire ce qu'on me demande, et je vous renvoie la proposition. La personne qui m'écrit m'annonce l'envoi d'un exemplaire de cette nouvelle, mais je ne l'ai pas reçu, sans quoi je vous l'enverrais. Comme vous n'avez peut-être pas un Boccace sous la main, je vous

copie ci-contre la version en provençal ancien qu'a faite Meyer, mais il vaudrait mieux avoir l'italien. Vous voudrez sans doute que le provençal apporte sa fleur dans le bouquet. Je vous prierai de vouloir bien adresser votre traduction à M. Giuseppe Pittrè à Palerme, Sicile, Largo Sta Oliva, Via Villafranca, n° 20.

Il y a longtemps que j'aurais dû vous remercier de votre charmante lettre à propos de mon article sur les fêtes de Montpellier; mais, vous le savez, l'esprit est prompt, et la plume est lente. J'en ai une particulièrement paresseuse, mais vous savez que les meilleures choses sont souvent celles qui ne s'écrivent pas.

Que devenez-vous? On m'a dit que vous alliez décidément vous marier avec votre Mirèio? Vous savez que vous m'avez promis de m'écrire quand ce serait résolu. Pour moi, je me promène toujours avec ma lanterne à la main, cherchant une femme; je finirai peut-être bien par renoncer à l'aventure, éteindre ma lanterne et me coucher.

J'ai eu par M. de Tourtoulon de tristes nouvelles du pauvre Bringuier: au reste, je l'avais trouvé bien mal à Montpellier. Vous savez que Meyer est à peu près sûr d'être nommé au Collège de France: les félibres peuvent en féliciter les troubadours.

A vous de cœur, mon cher Ami.

G. Paris.

* * *

4. Mistral à Paris

Maillane (B.d.R.) 2 août 1875.

Mon cher ami,

Je n'ai pas le texte de Boccace, mais je me le procurerai et j'enverrai la traduction en question à l'adresse indiquée. Je l'insérerai peut-être même dans l'Armana.

Je vais imprimer d'ici à octobre le recueil complet de mes poésies détachées avec préface autobiographique, sous le titre Lis Isclo d'Or. Une de ces pièces vous y sera dédiée. C'est Roumanille qui m'édite ce volume.

Hier 1er Août on a célébré à Apt le centenaire de Saboly, auquel son pays natal (Monteux) va, à la fin de ce mois, ériger un buste. Une jolie fête sera celle de Forcalquier au mois de septembre, à l'occasion de l'inauguration de l'église de N. D. de Septembre. Une chose très nouvelle se passera là. On y jouera sur la place publique un drame provençal intitulé Li Mouro par J. B. Gaut. Le sujet est l'expulsion des Sarrasins par le roi d'Arles Guilhem le Grand. La pièce, d'après ce qu'on me dit, est réussie. Elle est écrite au point de vue du patriotisme latin et non

pas seulement provençal. Elle est écrite en vers de huit pieds. Les répétitions ont déjà lieu. Lieutaud prétend que ce drame est supérieur à la Fille de Rolland. [sic] Allons, tant mieux.

Je suis actuellement au milieu des maçons. Je me fais comme Pétrarque, bâtir une maison, petite, mais commode et agréable, dans le jardin que vous connaissez, en face des Alpilles. La cage faite, nous serons bien forcé d'y mettre un petit oiseau. J'en ai un en vue... mais entre la coupe et les lèvres la liqueur m'a échappé tant de fois! Je vais pourtant de confiance comme j'ai toujours fait.

Les Frères des écoles chrétiennes d'Avignon sont en instance auprès du conseil supérieur de l'Instr[uction] publ[ique], pour être autorisés à mettre en usage un recueil de versions provençales, une chrestomathie. Tout le monde est favorable ici, inspecteur, préfet, etc... Seul, le recteur d'Aix fait de l'opposition. Toujours les mêmes, ces universitaires! Etroits et maladroits! On fera sans eux.

Je vous salue de tout cœur en vous priant de transmettre, à l'occasion, mes amitiés à Meyer et à Bréal.

F. Mistral.

* * *

5. Paris à Mistral

Palerme, ce 4 sept. 1875.

Mon cher Ami,

Je suis venu ici pour un congrès, décidément je suis l'homme des congrès comme je crois vous l'avoir annoncé et je vois tous les jours le bon Pitrè, qui n'a pas reçu votre version de Boccace. Je suppose que ce retard tient à ce que vous n'avez pas de Boccace sous la main, et je vous envoie ci-joint la nouvelle en question, imprimée exprès sur une feuille volante. Pour éviter un détour, veuillez envoyer votre traduction, non plus à Pitrè, mais à l'adresse suivante:

Cav. Giovanni Papanti
Livorno, Via della Posta, n° 31.

Je suis bien heureux que vous réalisiez un souhait que j'ai formé depuis longtemps, en imprimant Lis Isclo d'Or, mais surtout je suis très flatté et encore plus reconnaissant de l'honneur que vous voulez bien me faire. Vous savez combien il m'est précieux ce témoignage d'estime et d'amitié.

J'attends un de ces jours la nouvelle que la cage est terminée et l'oiselet sur son perchoir. Ils firent une noce magnifique, et on but et on mangea à cœur joie; et

nous, nous sommes restés ici à nous lécher la barbe. Ainsi se terminent presque tous les contes russes et ce sera votre histoire.

A vous de cœur.

G. Paris.

* * *

6.

Madono Adelaïs, véuso d'En Francès Mistral, maianenco, a l'ounour e l'ou plesi de vous faire assaupre que marido soun fiéu Frederi emé madamisello Mario Louiso Amado Riviero, dijounenco.

Li nòvi vous saludon.

Maiano, en Prouvenço, lou 27 de setèmbe dóu bèl an de Dieu 1876.

Monsieur et Madame Maurice Rivière Bertrand, de Dijon, ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Marie Louise Aimée Rivière, leur fille, avec Monsieur Frédéric Mistral, président du Félibrige, chevalier de la Légion d'Honneur et de l'ordre distingué de Charles II d'Espagne, officier de la Couronne d'Italie, Commandeur de l'ordre royal d'Isabelle la Catholique, de Maillane (Bouches du Rhône)

Dijon, le 27 septembre 1876.

* * *

7. Mistral à Paris

Maillane, 13 mars 1881.

Mon cher ami,

Je prends une part bien affectueuse au coup qui vous a frappé en la personne du Monsieur Paulin Paris, votre illustre père.

Mais mourir à 81 ans, dans la foi de ses pères, au milieu des regrets d'une grande famille et de la considération de tous, mourir après l'accomplissement d'une tâche magnifique, en laissant à son fils l'héritage de l'Institut et du Collège de France, n'est-ce pas le couronnement triomphal d'une noble vie!

Je vous embrasse et vous salue de tout mon cœur.

F. Mistral.

* * *

8. Paris à Mistral

Paris le 16 juin 1881.

Mon cher Ami,

Votre lettre si amicale et si précieuse me tombe sous les yeux et me rappelle que je n'ai pas répondu à votre bon et brave serrement de mains qui m'a pourtant été droit au cœur. Merci d'avoir pensé à moi dans le moment de mon cruel chagrin; merci de m'avoir dit les seules chose qui puissent l'adoucir et que je me redis sans cesse.

Je pense souvent à vous, chaque fois d'abord que je reçois un fascicule de votre Dictionnaire, et je me plais à vous imaginer heureux, travaillant le jour et jouissant le soir de votre bonheur de famille. Que vous avez été sage, mon cher Ami, de rester dans ce coin que vous avez aimé et illustré! Vous avez pu y jouir de la vie sous tous ses plus beaux aspects. Du milieu de notre fournaise, je songe souvent avec envie à la destinée que vous vous êtes faite avec tant de fermeté.

Je pensais à vous tout particulièrement ces temps-ci. Mon ami Bida, le grand dessinateur que vous savez, m'écrivait d'Alsace, où il habite, qu'il lisait Mireille avec enchantement. Et je lui répondais: Vous devriez essayer de nous rendre ces scènes et ces personnages comme les voit votre imagination d'artiste. Vous devriez aller à Maillane trouver Mistral, passer quelques semaines avec lui, étudier sous son inspiration les types et les paysages, et ensuite, avec tout ce que vous auriez recueilli, vous nous donneriez une Mireille illustrée. N'était-ce pas une bonne idée? Je crois bien qu'elle lui sourirait assez. Malheureusement il n'est plus jeune, il est malade, et il ne fait pas ce qu'il veut.

Merci encore, mon cher Ami, de votre si bon souvenir. J'espère un jour ou l'autre pouvoir renouveler cette journée délicieuse que j'ai passée près de vous il y a six ans; en attendant, permettez-moi de vous embrasser avec la plus sincère affection.

G. Paris.

* * *

9. Mistral à Paris

Maillane, 20 juin 1881.

Mon cher ami,

Ce que vous me dites de Bida m'a bien fait plaisir, et le témoignage de ce grand artiste m'est infiniment précieux. Je dois pourtant venir vous prier de ne pas pousser plus loin au sujet de l'illustration du poème. Je suis lié par un traité avec Hachette. La chose est en train de se faire dans les meilleures conditions. Nous aurons 50 eaux-fortes, grand in-8° raisin, édition de luxe. L'artiste est M. Eugène Burnand, jeune peintre et graveur distingué qui habite Versailles. Il a fait sur les lieux, en Camargue, en Crau, à Arles, à Maillane, des études très consciencieuses, de vraies études sur nature; et ne serait-ce qu'à ce titre, l'œuvre offrira un très vif intérêt.

Merci pour votre bonne lettre et pour votre bonne promesse de venir nous revoir à Maillane. Ma maison est la vôtre, et je suis votre tout dévoué.

F. Mistral.

* * *

11, rue de Varenne, dim. 25 mai [1884].

Mon cher Ami,

Sur la proposition de M. Pott, illustre linguiste, et de mon ami H. Suchier, philologue excellent et provençaliste, la Faculté de philosophie de l'Université de Halle vient de vous décerner le titre de docteur Honoris Causa. Ce titre est très estimé; on ne l'offre qu'à des savants célèbres, à ceux qui ont des titres scientifiques exceptionnels, et on ne l'accorde qu'à l'unanimité absolue des voix. C'est surtout l'auteur du Dictionnaire provençal auquel l'Université de Halle a voulu marquer son estime. Ne sachant pas votre adresse à Paris, Suchier me prie de vous aviser et de lui faire part, quand je l'aurai reçue, de votre acceptation, à la suite de laquelle on vous enverra le diplôme.

Je viens de passer deux jours à la campagne, et je les ai charmés par la lecture de Nerto. Vous n'avez rien fait de plus jeune, de plus vivant et de plus brillant. Vous vous rajeunissez, bien loin de vous éteindre comme nous autres, et je vois qu'on peut espérer encore bien des fruits d'or de l'arbre de poésie, malgré ceux que donne l'arbre de science. Il m'a été impossible de me rendre aujourd'hui à la fête; je ne le regrette que parce que je vous y aurais vu et entendu. J'ai été bien fâché de profiter si peu de votre séjour à Paris; c'est à Maillane que j'irai vous voir.

Bien à vous de toutes les manières.

G. Paris.

* * *

11. Paris à Mistral

11 rue de Varenne [1885].

Mon cher Ami,

Et moi aussi, je me marie. Je me marie le 20 de ce mois, dans mon village natal d'Avenay (Marne), mais avec une Parisienne, une amie de vingt ans, la veuve d'un de mes plus chers amis, Philippe Delaroche-Vernet, le fils de Paul Delaroche. La modestie me défend déjà de faire l'éloge de celle qui va être ma femme, mais tous ceux qui la connaissent me félicitent, s'ils m'aiment, et m'envient, s'ils ne m'aiment pas. J'ai voulu vous annoncer moi-même ce bonheur, parce que je compte sur votre amitié, comme vous pouvez compter sur la mienne, bien que nous ne les mettions guère en pratique.

Quelle charmante lettre vous m'avez écrite à propos de mon petit volume! C'est assurément ce qui m'a fait le plus de plaisir de tout ce qu'on m'en a dit.

Ma femme a une propriété près d'Hyères; un jour en allant dans le Midi, il faudra, si vous le voulez bien, que nous nous arrêtions à Maillane.

En attendant je vous embrasse de tout mon cœur, et vous prie de me croire toujours

bien à vous

G. Paris.

* * *

12. Paris à Mistral

[1887]

Mon cher Ami,

Je n'ai certainement pas besoin de vous dire que M. Hugo Schuchardt, professeur à Graz, en Autriche, qui vous remettra ce mot, est un des premiers savants de l'Allemagne; qu'il a écrit un livre sur le latin vulgaire, qui est, avec la Grammaire de Diez, le second ouvrage fondamental sur la philologie romane; peut-être, ne lisant pas l'allemand, savez-vous moins que Schuchardt est un excellent écrivain et un homme d'esprit et qu'il a étudié plus intimement et plus délicatement que personne la poésie populaire d'Italie et d'Espagne; mais ce que je tiens surtout à

vous dire, c'est que c'est mon ami, un fort aimable et galant homme et qu'en vous le présentant, je vous demande pour lui votre accueil le plus cordial. Il veut connaître la Provence vivante, après avoir étudié la Provence morte, et il va droit à vous, comme il est juste et naturel. Je l'envie de se chauffer aux deux soleils des Alpilles.

Avec une bien affectueuse poignée de main et mes remerciements pour votre beau discours, je suis, vous le savez, de cœur à vous.

G. Paris.

Voilà le Dictionnaire fini. Quelle gloire pour vous et quel honneur pour nous et quel bonheur pour vous!

* * *

13. Mistral à Paris

Maillane, 28 juin 1888.

Mon cher ami,

Il faut savoir et voir, profondément et clairement, pour avoir condensé en si petit volume La littérature française au moyen âge avec tout le fouillis de sa floraison naïve et de ses origines obscures et lointaines. Ce Manuel d'ancien français est un enseignement suprême, une quintessence de l'histoire. En le lisant, on voit s'irradier, en or et en azur, l'auréole et le nimbe de notre vieille France, restituée et rajeunie par une science sympathique. Je vous fais tous mes compliments.

Très intéressante aussi votre lecture sur Les parlers de France et excellents tous vos conseils. Je crois en avoir mis en pratique une bonne partie dans mon Tresor d'ou Felibrige, en constatant les formes et l'emploi moderne de plus de 10.000 mots, en notant et comparant les variantes de tous ces mots, en consignnant (pour la première fois) la prononciation locale des termes géographiques et la forme des adjectifs ethniques, etc. Croirait-on, par exemple, que le village provençal de Belcodène est prononcé Brecouedo par les indigènes, Joyeuse (Ardèche) Jueso, Evenos (Var) Ebro, Gémenos (B. du Rh.) Gèmo, etc. Les habitants de Gémenos Gemenen, enco, ceux d'Arles Arlaten, enco, ceux d'Allos et de Nice, Aloussard, Niçard, ceux de Vallabrègue Valabregan, ceux de Piolenc Piculenguié, etc. J'espère, cher ami, que vous vous souviendrez du Capoulié du Felibrige au jour où votre Académie pourra s'occuper du Dictionnaire provençal-français, ainsi qu'on l'a déjà fait pour celui de Fr. Godefroy. Avec mes amitiés pour notre P. Meyer, tous mes remerciements.

F. Mistral.

A propos de l'énigmatique Tervagant, voici encore cher ami, une explication que j'ai consignée en mon Tresor d'ou Felibrige, au mot tarvagan. Ce mot désigne

aujourd'hui, dans les Alpes provençales, un homme sauvage, une sorte de loup-garou. Il dérive évidemment de tard-vagant ou tra-vagant.

F. M.

* * *

14. Mistral à Paris

Maillane, 29 juin 1888.

Mon cher ami, si vous faites jamais un travail sur l'origine des noms de héros célébrés par les chansons de geste, veuillez examiner une observation que me suggère votre Manuel d'Ancien français.

Vous attribuez avec raison aux tombeaux antiques des Aliscamps d'Arles la source des légendes et poèmes relatifs à une bataille perdue par les Chrétiens contre les Sarrazins. On montre encore par là le tombeau de Roland.

Je crois que les grandioses monuments romains d'Arles, d'Orange, de Nîmes, de Narbonne, par l'impression que, de tout temps, ils ont dû faire sur le peuple, ne doivent pas être étrangers à la création de la poésie épique du cycle méridional que vous classez sous le nom de Garin de Mongtane.

Ce Monglane n'aurait-il aucun rapport avec nos remarquables monuments de Glanum, près de S.-Rémy de Provence? L'arc de triomphe et le Mausolée qui les composent ont certainement attiré l'attention des chanteurs de geste. Dans les fragments du Tersin publiés par P. Meyer, on lit:

près de la cieutat de Freta e del Mauseol de Sext.

— Freta est le nom qu' a porté Glanum aux temps mérovingiens, à cause des défilés qui l'avoisinent.

— Sext. est le mot latin qu'on voit encore sur une frise du Mausolée. Mais Girard de Fratte, un des noms de Girard de Roussillon, ne pourrait-il pas se rapporter aussi à notre Freta?

Ne pas oublier que l'arc de triomphe de St Rémy, j'allais dire de Monglane, s'est appelé au moyen âge portal dels Sarrasins et que l'aqueduc romain qui est longuement mentionné dans Tersin porte encore le nom de ouide di Sarrasin.

Quant à Garin d'Anséune, il faut évidemment l'attribuer à l'ancienne ville de Sahune (Drôme), bas-lat. Anseduna, Ancezana, berceau de l'illustre famille d'Ancezune de Caderousse.

Et pardonnez-moi de vous avoir distrait pour si peu,

votre dévoué

F. Mistral.

N. B. N. B. Notre prophète Michel Nostredame n'a pas manqué de mentionner les monuments de son pays natal dans ses Centuries:

Conflict auprès Saint-Paul de Mauséole.
Istra de Mont Gaulsier et Aventin,
Qui par le trou advertira l'armée:
Entre deux rocs sera prins le butin,
De Sext. Mausol faillir la renommée.

Mont Gaulsier est le nom du pic qui domine Glanum, = Monglane.

* * *

15. Paris à Mistral

Villa Bormettes
Le Pouliguen (Loire-Inf.) [1888].

Mon cher et grand Ami,

Je vous remercie bien chaudement, quoique trop tard, de votre amicale appréciation de mon petit livre. J'en suis fier et heureux. J'espère l'améliorer dans des éditions subséquentes, si le public me le rend possible. Je vous remercie de votre indication sur Ansëis qui me paraît excellente. Les hypothèses sur Glanum et Freta ont déjà été proposées, mais elles manquent de confirmation historique.

Certainement, mon cher Ami, je ferai tous mes efforts, quand l'occasion s'en présentera, pour faire reconnaître par notre Académie le mérite de votre magnifique travail. Ce sera, je pense, dans deux ans que le prix Jean Reynaud pourra nous offrir cette occasion.

Comptez alors, comme toujours, sur le zèle de

votre vieil admirateur et ami

G. Paris.

* * *

16. Paris à Mistral

Paris, 30 mars 1889.

Mon cher Ami,

Je vous remercie bien d'avoir pensé à moi pour me faire envoyer la nouvelle édition des Isclo d'Or. Je l'ai relue avec la même joie que les autres fois et j'ai pris un grand bain de lumière et de poésie.

Pourquoi donc avez-vous supprimé mon nom en tête de la charmante pièce Rescontre? J'étais tout heureux de le voir dans ce volume, et il avait, vous vous en souvenez peut-être, une raison particulière de figurer en tête de cette pièce. Vous rappelez-vous le jour de Noël que nous avons passé à Maillane? Il brille comme un clou d'or dans ma mémoire, et j'aimais à y rattacher ces beaux vers.

A vous tout de même de grand cœur.

G. Paris.

* * *

17. Paris à Mistral

Paris, ce 27 janvier 1890.

Mon cher Ami,

Je vous remercie de votre chaude et cordiale sympathie. Elle n'est hélas! Que trop justifiée. Ma vie était remplie, elle est vide, et je ne sais pas ce qu'elle deviendra. Je n'oublie pas cependant un projet qui me tient à cœur depuis longtemps et dont je vous ai parlé, celui de vous faire attribuer le prix Jean Reynaud (10.000 fr.), par notre Académie. Si je n'avais pas été absent des premières séances de janvier, j'aurais demandé à être de la Commission. Je n'en suis pas, mais tous les membres sont mes amis. Je leur ai parlé de mon idée, et ils ne la repoussent pas; seulement on ne sait pas encore quels autres ouvrages que le Trésor pourront être proposés. Si vous pouviez faire envoyer un exemplaire à chacun des 4 commissaires, MM. Renan, Boissier, Delisle, et Maspéro, je suis sûr qu'en lisant votre merveilleuse encyclopédie ils seraient gagnés à votre cause, que Meyer soutient de son côté. Outre ces 4 membres, les membres du Bureau, MM. Wallon, Scheffer, et Oppert votent dans la Commission mais ils suivent généralement les autres, et vous trouverez sans doute qu'il serait excessif de les gratifier d'un exemplaire. Au reste la Commission ne fait que proposer; l'Académie juge comme elle veut, et peut décider autrement que la Commission, mais si celle-ci est unanime, son vote sera certainement ratifié par l'Académie, puis par l'Institut.

Voyez, mon cher ami, si vous avez d'autres démarches à faire auprès de nos confrères. Bréal pourrait nous donner un coup d'épaule, mais je ne connais pas ses dispositions. Luce, Gautier, d'Arbois de Jubainville, de Rozière, Deloche, Longnon, l'abbé Duchesne sont encore de ceux qui pourraient être particulièrement sensibles aux mérites du Trésor.

Je vous écris très à la hâte, pour que vous agissiez sans retard et n'ai que le temps de vous remercier encore et de vous embrasser bien tristement et bien affectueusement.

G. Paris.

* * *

18. Mistral à Paris

Maillane (B. d. Rh.)
29 janvier 1890.

Mon cher ami,

Infiniment touché de votre bienveillance, je prends acte de vos ouvertures au sujet du prix Jean Reynaud et j'expédie par grande vitesse, au concierge du palais de l'Institut, quatre exemplaires du Trésor pour MM. Renan, Delisle, Maspero et Boissier, dont les noms sont indiqués sur les colis. J'écris en même temps un mot au dit concierge pour qu'il veuille bien faire parvenir ces lourds volumes aux destinataires.

On m'apprenait, il y a deux ans, qu'un autre membre de l'Institut, M. Daubré, était très favorable au couronnement de mon travail, et je crois qu'en général la plupart de vos confrères seraient bien portés pour moi. Si vous pensiez que l'envoi de quelque autre exemplaire pour tel ou tel académicien influent fût utile, vous n'auriez qu'à me faire signe.

Je suis dans les meilleurs termes avec M. Bréal et je crois qu'il appuierait la chose. Un ami commun m'avait offert aussi de recommander mon ouvrage à MM. Boissier et Hervé. Je vais lui rappeler son offre.

Si Madame Jean Reynaud était encore vivante (ce que j'ignore) et si elle pouvait, en l'état, avoir une influence, je suis persuadé qu'elle me servirait volontiers, car l'auteur de *Terre et Ciel* avait été de mes amis. Recevez, cher illustre, avec mes bonnes salutations pour Meyer, l'expression de ma plus vive gratitude.

F. Mistral.

* * *

19. Mistral à Paris

Maillane (B. d. Rh.)
2 février 1890.

Mon cher ami,

Je tiens à vous informer d'un incident qui retardé l'arrivée à destination des 4 Trésor expédiés à MM. Renan, Boissier, Delisle et Maspero. N'ayant pas l'adresse de ces messieurs, je me permis d'envoyer les 4 colis à Monsieur le concierge du palais de l'Institut, en le priant par lettre de faire parvenir mon envoi aux destinataires indiqués et ajoutant à ma lettre 4 francs de timbres-poste pour le commissionnaire, s'il y avait lieu.

Or ce grand seigneur de portier de la gloire a refusé de recevoir mes 4 pauvres Trésor (quoique envoyés franco), et me voilà obligé de chercher dans Paris un intermédiaire plus officieux pour Messieurs les membres de l'Institut. Je viens donc de prier un ami d'aller retirer mes livres en souffrance à la gare; et tout cela m'a ennuyé un brin, parce que j'avais adressé à chacun des destinataires une lettre d'envoi.

Toutes mes amitiés les plus affectueuses,

F. Mistral.

* * *

20. Paris à Mistral

Paris, samedi 8 [février 1890].

Mon cher Ami,

Votre affaire est en bonne voie; j'ai demandé que tous les membres puissent faire des propositions à la Commission, et nous allons rédiger, Meyer et moi, une lettre que nous lui adresserons pour lui recommander votre ouvrage. Dans votre lettre, vous me parlez de plusieurs personnes de votre connaissance qui pourraient nous aider, mais il ne faut s'occuper que des membres de l'Académie des Inscriptions; l'Institut qui doit confirmer notre vote, ratifie toujours le choix de chaque Académie. Je vous envoie le livret de l'Institut, dont je n'ai plus besoin ayant le nouveau, qui vous donnera les adresses et la répartition des membres.

J'ai commis une erreur, que vous voudrez bien me pardonner, en l'état d'esprit où j'étais et d'où je ne suis sorti que pour m'occuper de votre affaire. C'est Perrot, et non Maspéro, qui est membre de la Commission; j'avais mal entendu. Maspero m'a offert de rendre son exemplaire à Perrot, et le fera volontiers. Cependant, si vous

en aviez encore un de disponible pour envoyer à Perrot, cela vaudrait peut-être mieux. En tous cas, il en faut un pour l'Institut, ou plutôt pour l'Académie. Enfin si par hasard vous en aviez encore, un envoyé à Wallon, avec une lettre, pourrait faire du bien; mais ce n'est pas indispensable. Le vote n'aura lieu qu'en mai ou juin; mais je sais que l'affaire marche bien. Le principal concurrent est un M. Derhins, qui a fait paraître de grands travaux sur la cartographie de l'Asie Centrale. On a aussi parlé de Dieulafoy, s mais je ne crois pas qu'il, soit très sérieusement soutenu.

Croyez-moi toujours, mon cher et grand ami, votre bien sincèrement dévoué

G. Paris.

* * *

21. Mistral à Paris

Maillane (B. du Rhône)
12 février 1890.

Mon cher ami,

J'expédie, par le même courrier, un exemplaire du Trésor à Monsieur Perrot, un autre à Monsieur Wallon, un autre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. MM. Perrot et Wallon recevront en même temps des lettres d'envoi.

Monsieur Renan, préparé par vous et par Meyer, m'a déjà répondu une lettre charmante: — je serai sûrement de ceux qui appuieront votre œuvre colossale pour le prix J. Reynaud, etc..

M. L. Delisle me laisse entendre aussi qu'il est très sympathique.

Espérons donc qu'avec des pilotes comme Meyer et vous la barque et les oranges viendront à bon port.

Je vous remercie de tout, ex imo corde.

F. Mistral

et s'il faut encore des envois, je n'attends que vos ordres.

Je crois que nous l'emporterons, mais il y a du tirage. Quatre concurrents: Mistral, E. Muntz, J. Darmesteter, Derhins. [sic] On croit que la vraie lutte sera entre les deux premiers. La commission, je sais, ne fera que soumettre à l'Académie les titres respectifs, en la laissant voter. Il faut donc convaincre le plus de monde possible. Vous m'avez dit que vous aviez encore quelques exemplaires. Envoyez en un à M. d'Arbois de Jubainville, (et, si cela ne vous incommodé pas trop), à Longnon,

Deloche, Viollet, Gautier (ce dernier surtout), Luce (le tout avec un mot). Mais j'ai peur que ce ne soit trop: d'Arbois est nécessaire, puis Gautier, si possible.

En hâte et bien à vous.

G. Paris.

* * *

23. Mistral à Paris

Maillane (B. d. R.),
12 mars 1890.

Mon cher ami,

Voilà qui est fait: six nouveaux ex. du Trésor viennent de partir à l'adresse de MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, Deloche, Viollet, Gautier et Luce. Et il en reste encore au service de la bataille. Après tout, si nous échouons, eh! Bien, ces exemplaires seront en bonnes mains, et il n'y a pas à regretter leur envoi. Vous êtes un admirable propugnateur et je suis touché au plus profond du coeur. Je vais écrire un mot à chacun des destinataires.

Votre travail sur Les chants populaires du Piémont du Comte Nigra est un traité complet sur la matière, un elucidari de tous ces fragments d'épopée flottante.

Est-ce que l'estrambord des rhodaniens et des félibres (estrambot, à Marseille), malgré son sens actuel de a transport d'enthousiasme, ne tiendrait pas quelque chose du strambetto sicilien?

J'attends tous les jours les épreuves de ma tragédie: La Rèino Jano, qu'il me tarde de vous offrir.

Mes salutation à Paul Meyer, mes remerciements à vous deux et tout à vous,

F. Mistral.

* * *

24. Paris à Mistral

le 20 mars 1890.

Mon Cher Ami,

Puisque vous êtes inépuisable en exemplaires, vous ferez peut-être bien d'en envoyer encore un à Monsieur Paul Viollet, que je trouve hésitant, et qui appréciera votre œuvre plus facilement s'il l'a possède. Je ne pense pas qu'on vote avant le mois de mai.

Bien à vous.

G. Paris.

* * *

25. Mistral à Paris

Maillane, 22 mars 1890.

Mon cher ami,

M. P. Viollet est muni, il m'a remercié hier par sa carte de visite avec ces mots mes bien sincères remerciements pour votre gracieux envoi.

Reçu remerciements de M. Longnon qui m'écrit: — votre Dict. est une œuvre que je tiens depuis longtemps en grande estime et que, tout récemment, je recommandais à mes auditeurs du Coll. de Fr. J'espère bien qu'elle vous procurera la récompense à laquelle vous aspirez si justement.

— M. Perrot m'a écrit très favorablement et s'en rapportera à l'appréciation de G. Paris et de P. Meyer.

— G. Boissier tout favorable aussi, m'a écrit une belle lettre.

— E. Renan excellent, a promis son appui.

— Delisle a écrit un aimable remerciement: s'en rapportera aux juges compétents (que vous êtes).

— S. Luce m'a écrit magnifiquement: non content d'avoir incarné la Provence actuelle dans Mirèio, d'avoir ressuscité la Prov. ancienne en tant de poèmes, vous avez voulu élever en l'honneur du Midi français cette pyramide colossale plus eiffelienne que la tour Eiffel, qui s'appelle lou Tresor dóu Felibrige, etc..

— M. Deloche me remercie très sympathiquement et paraît conquis.

— accusé de réception de M. Wallon.

— Léon Gautier me dit: a je suis pour vous et je répète partout à l'Académie que je suis mistralien et ultramistralien, etc.. Vient de faire une série de conférences sur mon œuvre entière.

— MM. Hervé et Daubrée ont promis de parler en ma faveur.

— Je n'ai rien reçu des autres.

Bien à vous et à vos ordres,

F. Mistral.

* * *

26. Paris à Mistral

Paris 29 mars 1890.

Mon cher Ami,

Vous savez depuis hier que nous l'avons emporté, mais la bataille a été chaude. Je ne croyais pas qu'on dût voter avant le mois de mai, et, craignant qu'on ne traînât jusqu'à la semaine prochaine, ce qui m'aurait empêché de quitter Paris, mais n'aurait pas empêché d'autres de s'en aller, nous avons tâché de finir hier et nous avons réussi, contre l'attente générale, car le sieur Dutreuil de Rhins, qui n'avait pas de titres, était appuyé formidablement, tandis que les autres concurrents, qui avaient des titres sérieux, n'étaient pas à craindre, et en effet nous ont passé leurs voix. De l'avis unanime, on a vu hier ce qu'on ne voit presque jamais dans une assemblée: la discussion a modifié le vote. Dutreuil a été assez maladroitement soutenu, et sa cause était si mauvaise qu'il ne pouvait guère l'être bien. Puis nous sommes venus, Meyer et moi. Meyer a d'abord critiqué l'adversaire avec autant d'esprit que de justesse, puis il a exposé les mérites de votre ouvrage avec cette clarté et cette compétence où nul ne peut l'égaliser. Le succès était à peu près décidé; je crois pouvoir dire que je l'ai enlevé tout à fait en faisant suivre la marche savante des bataillons serrés de Meyer par une fougueuse charge de cavalerie.

J'ai dit surtout qu'on devait un témoignage de reconnaissance nationale à vous et à votre œuvre, à vous pour votre labeur et votre mérite, à votre œuvre, parce qu'elle rend et conserve à la France toute une moitié de son âme. Meyer m'a dit que vous auriez plaisir à lire ce que j'ai dit; je tâcherai de le retrouver à peu près, car je l'ai absolument improvisé, et je vous l'enverrai. Aujourd'hui je n'ai pas le temps. Je pars demain pour Londe (Var); je passerai bien près de chez vous. Je resterai là 15 jours, dans une maison appartenant à ma pauvre chérie, qui, il y a cinq ans, m'y a donné son consentement, et avec laquelle j'y suis deux fois allé depuis. Nous

voulions toujours, en allant ou en revenant, faire une visite à Maillane, et elle aurait été heureuse de mon succès d'hier pour vous et pour moi. Vous devriez venir m'y dire bonjour.

A bientôt, j'espère, mon cher Ami. Je suis très content d'avoir pu vous donner une preuve de mon admiration et de mon amitié. Je ne pense pas comme vous en tout, et dans mon discours même d'hier, si je peux le reconstituer, vous trouverez des choses qui ne vous iront pas tout à fait; mais vous êtes un vrai maestral, et vous avez fait, comme savant, une œuvre aussi belle que comme poète.

A vous de cœur.

G. Paris.

* * *

27. Mistral à Paris

Maillane (B. du Rh.)

29 mars 1890.

Mon cher ami,

Les dépêches triomphales pleuvent sur Maillane depuis hier, et le poète heureux élève sa couronne devers le brave cœur de Gaston Paris et de Paul Meyer.

Je n'ai eu encore que des détails télégraphiques, mais, d'après plusieurs auditeurs, vous avez emporté la victoire, de haute lutte, en chevaliers de la Provence et de la belle Maguelone.

J'espère, dans un mois, lors de l'apparition de Madame Jeanne, Comtesse de Provence, sous forme de tragédie provençale, avoir le bonheur de vous embrasser à Paris.

Merci, grand merci
avec effusion,

F. Mistral.

* * *

28. Paris à Mistral

Paris, ce 12 avril 1892.
3, rue Pommereu.

Mon cher et grand Ami,

Vous recevrez bien peu de temps après cette lettre la visite de deux très chers amis à moi, James Darmesteter et sa femme. Je crois que vous connaissez le premier, sa petite personne chétive et contretaite et son grand esprit, large et profond; mais vous ne connaissez pas la créature charmante qui a assez aimé son âme pour accepter son corps, Miss Mary Robinson, devenue Madame James Darmesteter.

C'est un des poètes (en anglais) les plus fins et les plus originaux de ce temps-ci, et en outre un érudit de premier ordre, un conteur exquis, et une femme délicieuse, quand elle n'est pas malade ou trop fatiguée. Ils vont passer quelques jours dans vos environs et Mary brûle du désir de voir le grand poète qui a donné une conscience et une voix à cette Provence qu'elle aime et admire depuis longtemps. Ils iraient à Maillane et s'ils y trouvaient une auberge possible (ils ne sont pas difficiles), ils s'y installeraient volontiers. Je n'ai pas besoin de vous les recommander; vous verrez tout de suite quel homme supérieur et sympathique est James, et quand à Mary, je vous défie de ne pas l'aimer. Aidez-la un peu à mieux goûter encore la patrie de Mirèio, de Nerto et de Mistrau, et sachez-moi gré de vous avoir fait en échange connaître une des plus rares créatures de ce temps.

Je n'ai que le temps de vous griffonner ces quelques lignes. Mes amis vous donneront de mes nouvelles, et je vous serre seulement très cordialement la main.

G. Paris.

Mon cher Ami,

Vous recevrez d'ici peu de jours, je pense, la visite d'un jeune professeur de Breslau, M. Appel, qui a fait de bonnes publications sur les troubadours et sur Pétrarque, et qui sera très heureux et très fiers de faire votre connaissance; je vous le recommande particulièrement comme un homme aimable, intelligent et de fort bonnes manières.

On m'a envoyé dernièrement un extrait de journal d'où il ressortait que vous aviez écrit quelque chose à mon adresse; je regrette de n'avoir pas vu le texte même. A coup sûr vous n'avez pas pris au sérieux ce que m'a fait dire, paraît-il (car je n'ai pas vu non plus le texte), un rédacteur de l'Echo de Paris qui m'avait fait l'honneur de m'interviewer, à savoir que tous les parlers de la France, y compris le basque et le breton, n'étaient que des corruptions du français! A cela vous répondriez que tous ces parlers sont simplement l'épanouissement du latin. Comme c'est textuellement ce que je dis dans mon discours sur les Parlers de France, que je vous ai envoyé dans son temps, je suppose que vous avez réellement écrit que je n'avais

jamais pu dire ni penser les sottises qu'on me prêtait, et que j'avais toujours enseigné, avec tous les gens de bon sens, que les parlers romans de la Gaule entière sont le produit de l'épanouissement libre et varié du latin. Mais du moment qu'on passe par les mains des journalistes, on est sûr d'être travesti quand on n'est pas déchiré.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu, et bien longtemps aussi que je n'ai rien lu de nouveau de vous, car Mirèio et les Isclo d'Or ne se laissent pas longtemps sur les rayons.

J'espère toujours que vous donnerez votre collection de contes provençaux; ce serait un vrai régal pour le folklore et pour la belle langue du miejour.

Sur ce, mon cher ami, je prie le bon Dieu de Provence de vous tenir en sa digne garde, et je vous envoie mes bien vieilles et bien sincères amitiés.

G. Paris.

Mon cher ami, votre aimable lettre m'arrive au moment où je vais partir pour une excursion de trois jours, jusqu'à jeudi. Si vous pouvez prévenir M. Appel et le prier de différer sa venue à Maillane, vous lui épargnerez une course vaine. S'il vient à mon retour, je serai heureux de le recevoir.

L'extrait du Journal qu'on vous a adressé a trahi mes idées comme l'Echo de Paris fit pour les vôtres. N'en tenez aucun compte. Je m'accuse seulement d'un petit article anodin et galéjaire publié dans l'Aiòli du 7 avril, article publié pour apaiser l'émotion de certains provençalisans après lecture de votre interview.

Je croyais que l'Aiòli vous était servi à titre gracieux depuis sa fondation. Si l'on a cessé de vous l'envoyer, c'est à mon insu et j'y mettrai ordre.

Je travaille à un poème sur l'ancienne batellerie du Rhône, mais je le prends à l'aise, selon mon habitude.

A la hâte, et bien amicalement.

F. Mistral.

Je regretterais que le journal provençal l'Aiòli vous ait été supprimé, car j'y ai plusieurs fois mentionné vos très intéressantes et très savantes publications, celle entre autres sur Jaufre Rudel.

Mon cher Ami,

On continue à m'envoyer l'Aiòli, et je le lis souvent avec grand plaisir; je vous remercie de ce joli cadeau périodique, dont j'ignorais l'auteur. Mais je n'ai pas le temps de le lire toujours, et votre note m'avait échappé. Je viens de la retrouver, et je vous assure qu'elle m'étonne; comment diable avez-vous pu croire que j'ai jamais

dit les sottises qu'on me prête! Si cette ridicule interview a causé quelque émotion dans le Midi (où on ferait mieux d'entrer dans l'admirable société des Parlers de France que de lire l'Echo de Paris), vous seriez bien aimable de la calmer pour de bon en disant à votre bon peuple du miejour que je n'ai jamais rien dit ni pensé de pareil à ce qu'on me fait dire, et que ma seule doctrine a toujours été que tous les parlers français (ou plutôt gallo-romans) sont des développements parallèles du latin et ont des droits et des titres de noblesse parfaitement égaux. Ce n'est que la politique d'une part, et la littérature de l'autre, qui ont donné à tel parler une suprématie plus ou moins durable. Ce qu'on me fait dire du français je l'ai dit du latin, et je n'aurais pas cru que personne, sauf mon interviewer, pût s'y tromper (il a d'ailleurs ajouté de sa grâce le basque et le bas breton). Pour vous remettre en mémoire les idées et les conclusions en cette matière, je vous envoie un exemplaire de mon discours en 1889 (que j'ai dû vous adresser dans le temps), et je vous prie instamment de le lire; je ne pense pas que vous y trouviez un mot que vous ayez à contredire. Et je vous serais, je le répète, obligé de rétablir la vérité devant vos lecteurs. Je ne fais pas attention à ce qu'on peut dire dans les journaux, mais vous comprenez qu'il ne peut m'être indifférent de sembler avoir mérité d'être vertement mis à la raison par vous. Je pourrais, j'en ai peur, appeler votre contradiction par certaines de mes manières de voir, et je serais prêt à la recevoir ou à y répondre; mais je désire de ne pas la rencontrer là où elle n'a aucune raison d'exister.

Croyez, mon cher Ami, à mes vieux sentiments d'affectueuse admiration.

G. Paris.

J'espère que vous ne me montez pas un bateau avec votre batellerie, et que nous verrons bientôt le poème. Je souhaite pour Appel qu'il n'arrive pas à Maillane en votre absence, mais je n'ai aucun moyen de le prévenir. Excusez l'état un peu fané de la brochure que je vous envoie; je n'en ai pas retrouvé d'autre exemplaire.

Mon cher ami, Je n'ai pas eu le temps de protester en votre nom dans le n° de l'Aiòli du 27 avril contre la fâcheuse interview qui a tant ému le midi. Ce sera sans faute pour le 7 mai.

L'émotion produite ne doit pas vous étonner, étant donnée l'autorité de votre nom. Mais à quelque chose malheur est bon, car ce sera autant de réclame pour la Société des Parlers de France.

Merci pour votre lumineux travail sur Les parlers de France, que j'approuve absolument et que j'avais perdu de vue, si vous me l'aviez adressé dans le temps.

Tout à vous

Cordialement.

F. Mistral.

Pour vous amuser, je vous adresse avec cette lettre un article d'un bel esprit de Cannes.

* * *

33. Paris à Mistral

Paris, ce 21 mai 1894
3, rue Pomereu.

Mon cher Ami,

Il faut qu'on ait oublié de m'envoyer un numéro de l'Aiòli, car dans celui du 17 je n'ai rien trouvé de ce que vous m'aviez annoncé, et il n'en est pas arrivé d'autre depuis celui où Guy de Montpavon m'avait un peu à tort égratigné. Je tiens trop à recevoir un bon témoignage de vous pour ne pas vous demander de faire réparer cet oubli. J'ai reçu en revanche la Cigalo d'Or avec un numéro spécial, et j'ai fait pour la Romania un petit compte rendu de cette bouffonne histoire. Malheureusement la Romania est grave, et je n'ai pu prendre le ton qu'il aurait fallu, et puis on ne la lit pas dans le Midi.

Bien sincèrement à vous. Je vous ai fait envoyer Tristan et Iseut.

G. Paris.

* * *

34. Mistral à Paris

[22 mai 1894].

Mon cher ami, la rectification relative à l'interview a paru dans l'Aiòli du 7 mai que je vous envoie avec cette carte postale. Mais vous avez changé de domicile? je ne sais pas si j'aurai bien écrit le nom de votre nouvelle adresse. C'est pour cela que je vous avise aussi de mon envoi au Collège de France. De mes deux cartes l'une arrivera sans doute.

Avec mes bonnes amitiés.

F. Mistral.

* * *

35. Paris à Mistral

Paris, 26 mai [1894].

Parfaitement, mon cher ami; tout est bien qui finit bien. Je n'avais pas reçu l'Aiòli du 7, je l'ai maintenant. Je raconte dans la Romania cette guerre aux moulins à vent; je vous enverrai les feuilles où sera ce récit, malheureusement pas assez facétieux, vu la gravité du cadre. Bien à vous.

G. Paris.

* * *

36. Paris à Mistral

(Manche) Cerisy-la-Salle 26 août 1894.

Mon cher et grand Ami,

La Revue de Paris m'a demandé de faire un article sur votre œuvre, et j'ai accepté, peut-être avec trop d'empressement, car si la tâche est belle et attrayante, j'ai peur de ne pas la remplir comme je le voudrais. Mais ici à la campagne il me manque des livres indispensables. J'ai Lis Isclo d'Or, Nerto, et la Rèino Jano, mais je n'ai ni Mirèio ni Calendau. Je ne vous demande pas de me les donner une seconde fois (impossible de faire venir mes exemplaires qui sont en Champagne); mais je vous prie de me les faire envoyer par votre éditeur contre remboursement. Je voudrais qu'il y joignît les Oubreto de Roumanille et les œuvres d'Aubanel, que je connais mal. Si vous pouviez me faire tenir (à charge de vous les renvoyer) quelques-uns de ces beaux discours où vous avez exposé vos idées sur le but et la portée du Félibrige, vous me rendriez très heureux, ainsi qu'en me faisant envoyer (toujours contre remboursement) les ouvrages que vous jugeriez de nature à m'éclairer. J'ai ici la récente conférence de Koschwitz et les lettres de Roumanille à Duret. Enfin vous me feriez encore plus de plaisir si vous me disiez ce qui à votre sens doit surtout être mis en relief dans votre œuvre et dans votre vie, car je parlerai de l'homme en même temps que du poète. Y a-t-il une biographie de vous un peu documentée? Envoyez-la aussi si vous pouvez, toujours tout contre remboursement, tout à charge de vous être retourné.

Ce sera pour moi une grande joie de passer quelque temps à vous lire et à mieux pénétrer votre grande et lumineuse poésie; puissé-je ne pas en être un interprète trop inférieur!

Bien cordialement à vous.

G. Paris.

Pour la poste, l'adresse ci-dessus; pour les paquets ou colis postaux, ajoutez: en gare de Carantilly-Marigny.

Les fêtes d'Orange ont dû vous inspirer quelque chose; l'avez-vous imprimé?

* * *

37. Mistral à Paris

Maillane (B. du Rhône)
28 août 1894.

Mon cher ami,

Je viens d'écrire à Madame Roumanille, libraire à Avignon, pour qu'elle vous envoie les livres que vous demandez. Je n'ai pu vous les offrir moi-même, dépourvu que je suis de doubles exemplaires.

Je vous ai adressé ce matin les principaux discours que j'ai prononcés pendant mon Capouliérat. Vous les garderez tout le temps qu'il vous les faudra et me les renverrez ensuite, car je n'ai pas d'autres exemplaires. Vous y trouverez peu ou prou le thème de notre évangile félibréen, tel que je l'ai prêché ma vie durant. Si vous avez d'autres curiosités, faites-moi un questionnaire et je serai toujours à votre disposition. En somme je crois que la moisson mûrit, et nos idées, qu'on croyait archaïques et réactionnaires, deviennent de plus en plus celles de la jeunesse et de l'avenir. Tout à vous.

F. Mistral.

30 août (1894).

Mon cher Ami,

Je vous remercie infiniment de votre envoi, qui me sera certainement utile. Je vous renverrai avec soin tous les discours et extraits de journaux. Que devient le recueil d'œuvres en prose annoncé dans la note finale de la dernière édition des Isclo d'Or? Et votre recueil de contes, je pense que vous avez toujours l'intention de nous le donner? Vous a-t-on envoyé comme je l'avais dit, un extrait de la Romania où on propose une étymologie, d'ailleurs assez douteuse, de félibre? Je crois bien me rappeler que vous m'avez dit que vous n'aviez entendu la chanson où figure ce mot qu'une seule fois, chantée, à Maillane, par une vieille femme qui ne savait pas ce qu'ils voulaient dire? Je ne sais pas du tout encore quelle étendue aura mon article; rien qu'à essayer de faire comprendre votre poésie, il y a de quoi occuper un nombre suffisant de pages.

Bien à vous de cœur.

G. Paris.

* * *

39. Paris à Mistral

Cerisy-la Salle (Manche),
13 sept; [1894]

Mon cher Ami,

Je passe des heures charmantes à vous lire et relire, et mon article commence à avancer. Il devient plus long que je n'avais pensé et je crois bien que je le souperai en deux, d'autant plus que la Revue de Paris me presse beaucoup. Le plan en est tel: après un préambule où je raconte l'inoubliable journée de Noël que j'ai passée avec vous en 1872, et où je redis, fidèlement je crois, quelques-uns des discours que vous m'avez tenus. viennent trois paragraphes: I. L'homme. II. La langue (et la versification). III. La poésie. Le premier est écrit, ainsi que le prologue, et je tiens à vous en communiquer deux passages où je touche à des questions délicates; je ne voudrais pour rien au monde vous sembler indiscret, et je ne les laisserai (quoique j'y tiens et que je les trouve utiles) que si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Vous les trouverez copiés ci-inclus. Le premier se trouve dans le préambule, et fait partie des discours de vous que je rapporte; vous savez à qui il fait allusion. Le second, où je parle en mon nom, ne vous sera pas moins clair; j'ai tenu à citer une strophe de cette pièce qui m'était particulièrement chère. A la fin j'y parle de votre mariage, correctement, je crois; mais je n'en sais pas la date, que je vous prie de me rappeler. Vous n'avez jamais eu d'enfants, n'est-ce pas? Ces passages, si vous les laissez subsister, pourrai[ent] recevoir quelques petites retouches de forme, mais resterai[ent] tels quels.

J'ai encore quelques questions à vous faire, que vous serez bien aimable de ne pas laisser sans réponse (ainsi que les précédentes et celles de ma dernière lettre sur les Contes recueillis par vous). Comment se fait-il que vous ne soyez plus Capoulié du fé]ibrige? Cette fonction a-t-elle une durée limitée, ou, comme je l'ai supposé, avez-vous désiré vous-même céder la place à Gras, pour que la jeune génération fût représentée et qu'on ne vous accusât pas d'affecter la tyrannie? C'est bien en 1891 que vous êtes allé en Italie? Je n'ai pas ici l'Aiòli des mois antérieurs à juillet; peut-être auriez-vous un tirage à part de vos lettres italiennes? J'ai lu avec grand profit le livre de Legré, quoique je ne fasse pas pour le moment une étude générale sur le félibrige, mais la fin m'a attristé et surpris. C'est bien Roumanille qui est désigné sans être nommé comme ayant empoisonné les derniers jours d'Aubanel? Cela en a bien l'air du moins, mais cela contraste fort avec certains passages des lettres à V. Duret, et cela a dû vous faire une bien grande peine. Cette question-là, du reste, ne touche pas mon article actuel, où, encore une fois, je ne parle que de vous. Un mot encore: j'ai lu dernièrement dans l'Aiòli des railleries à l'adresse de je ne sais plus qui, qui avait dit que chato était le fr[ançais] chatte; je n'ai pas ici le Trésor, en sorte

que je ne sais pas quelle origine vous donnez à ce mot; mais il m'a jusqu'à présent semblé difficile de lui en trouver une autre; qu'est-ce que vous en pensez?

En vous remerciant de la peine que je vais encore vous donner, je vous prie de croire à mes vieux sentiments d'admiration et d'amitié.

G. Paris.

Voici la fin, à peu de chose près, de mon § I; je pense que vous l'approuverez. Depuis quarante ans il n'a cessé de prodiguer pour la Cause son temps, ses peines, ses voyages, son éloquence à la fois brillante et passionnée; ses chansons, ses poèmes. son drame, son dictionnaire, ses contes, tout cela n'a eu qu'un seul et même but; et quoique sensible autant que n'importe quel artiste à la gloire d'avoir créé de belles œuvres et au plaisir de les voir appréciées, j'affirme, sans crainte de me tromper, que ce qui le rend surtout heureux c'est la pensée que son succès peut contribuer, tant auprès de ses compatriotes qu'au dehors, au triomphe de l'Idée à laquelle il a voué sa vie, et que pour assurer ce triomphe, il serait capable, sacrifice presque surhumain, d'immoler sans hésitation sa renommée personnelle.

Premier passage.

Par l'étroit passage qui traverse ces belles montagnes, on peut monter aux Baux, la ville féerique dont la tour et les remparts se dressent encore sur le rocher, dont les palais gothiques attendent depuis des siècles, pour se repeupler, un mot magique que nul n'a su trouver. Ah! Ce mot, si je pouvais le dire! Si je pouvais ressusciter la morte dont je suis épris, et lui rendre sa riche parure et ses joyaux! J'ai eu un moment, le croiriez-vous? à la portée de ma main le talisman qui aurait fait cette merveille, l'or qui, ruisselant à flots, aurait su tout rajeunir; et croyez-moi de quelles fêtes j'aurais illuminé le vieux château de Phanette, et quelles cours d'amour nous aurions tenues dans la grande salle aux voûtes étincelantes d'armoiries et de bannières? Hélas! Pour le conquérir, ce talisman, il aurait fallu vendre mon âme...

Deuxième passage.

(après avoir dit que toute la vie du poète s'est écoulée à Maillane)

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des échappées: la poésie a besoin de se renouveler parfois et de se donner de l'air, et il s'exhalait du printemps de Mireille un parfum d'amour trop fort et trop doux pour qu'il n'attirât pas les abeilles. On peut lire dans les Iles d'Or un sonnet A celle qui m'écrivit qui aurait pu sans doute avoir plus d'un exemplaire, mais auquel il n'est pas téméraire de rattacher la charmante pièce intitulée Rescontre, une des seules où le poète ait parlé en son propre nom et immortalisé un battement de son cœur: O coumbo d'Uriage, etc.

En 187(?), la même admiration lointaine amenait à Maillane la jeune épouse qui devait compléter et faire reflourir la vie poétique du maître. Installé dans le nid que le chanteur avait lui-même préparé pour un doux oiseau encore inconnu, le ménage y a fidèlement enfermé son bonheur: à part les ordinaires tournées félibrenques

[sic], le visites à Paris, un voyage fait en Italie en 1891 et que le poète a raconté dans de jolies lettres, a été, je pense, son seul déplacement de quelque durée.

(A ce propos, avant le voyage d'Italie en 1891, n'aviez-vous pas fait d'autres voyages, sans parler du Midi et de Paris?)

Mme M[istral] est bourguignonne, si je ne me trompe.

* * *

40. Mistral à Paris

Maillane, 15 sept. 1894.

Mon cher ami, je réponds à votre interrogat.

Vous pouvez laisser tels quels les deux passages que vous me soumettez. Tout cela est déjà estompé par le lointain.

— En mai de 1868, je fis un voyage en Catalogne, en compagnie de Paul Meyer, et des félibres Louis Roumieux et William Bonaparte-Wyse. Ce voyage triomphal (pour les représentants de la langue provençale) a été raconté tout au long dans l'Armana prouvençau de 1869. Il fut un peu la conséquence de mon ode aux poètes catalans, publiée en 1861, que vous trouverez dans mes Iles d'Or (page 165, édition Lemerre). Vous pouvez lire dans le même recueil (page 501) un des brindes ou discours que je prononçai dans les banquets enthousiastes qui nous furent offerts à Figuière, à Girone, à Barcelone, à La Bisbal, à Tarrasa, au Mont-Serrat.

— je me suis marié à Dijon le 27 sept. 1876. Ma femme était la nièce d'une admiratrice de Lamartine, qui devint aussi la mienne après l'étude que Lamartine publia sur Mireille. Nous n'avons pas eu d'enfant.

— le Capoulié du Félibrige n'est élu que pour 3 ans. Après des réélections successives, qui m'ont tenu longtemps à la présidence de notre association, je jugeai opportun de ne plus accepter cette charge, 1° pour fermer la bouche à ceux qui disaient que, Mistral absent, le Félibrige ne marcherait plus, 2° pour habituer nos rouages à fonctionner régulièrement, sans acception de personnalité. C'est Roumanille qui me succéda au Capoulié et F. Gras fut élu à la mort de Roumanille.

— je vous envoie les n° de l'Aiòli contenant mes lettres d'Italie, lettres qui furent écrites en vue de notre public populaire et sans aucune prétention autre. Ces lettres furent interrompues par la mort de Roumanille. Et ma femme elle-même a raconté, en provençal authentique et, sur les notes qu'elle avait prises, notre séjour à Venise. Vous trouverez ce récit aux n° de l'Aiòli des 27 nov. 1897, 7 xbre, 17 et 27 idem,

que vous me dites posséder. Vous voudrez bien me renvoyer les Aiòli que je vous adresse avec les autres documents, quand vous aurez terminé votre étude.

La brouille qui divisa Roumanille et Aubanel dans les derniers temps de la vie de ces deux chers amis ne fut pour rien dans la mort plus ou moins prématurée d'Aubanel et ce n'est pas Roumanille que Legré a pu vouloir désigner. Voici l'histoire. Aubanel avait tiré son volume *Li fiho d'Avignoun* à un nombre restreint d'exemplaires (hors commerce) qu'il ne distribua qu'à ses amis ou à ceux qu'il croyait tels. Roumanille n'en reçut pas. Mais certains esprits étroits, parmi ceux qui reçurent les *Fiho d'Avignoun*, crurent faire œuvre pie en envoyant à l'archevêque les poésies en question, soit par stupide fanatisme soit pour faire admonester le pauvre poète catholique par son supérieur ecclésiastique. Ce prélat força, dit-on, notre grand Aubanel à brûler tout ce qu'il lui restait de l'édition, etc. sous peine de lui faire enlever son titre d'imprimeur de N. S. père le pape. Une vraie scène d'inquisition. Il est vrai que cet archevêque n'était pas du midi et n'entendait rien à nos mœurs. Quoiqu'il en soit, le moral d'Aubanel fut profondément affecté de cette scène.

— pour le mot chat, chato (garçon, fille) je ne crois pas que le peuple qui l'emploie ait jamais eu l'idée d'un rapport quelconque avec les félins, qu'on dénomme cat, cato. Chat, chato, se dit très sérieusement, très naturellement, sans ironie ni autre intention.

Dans le Trésor, j'ai rapporté chat, chato au latin catlaster, catulaster, catulastra (garçon, fille), où l'idée du chat a pu exister primitivement. Il y a pourtant en piémontais le mot Zetta (d'où l'italien Zittella), signifiant jeune fille, qui rappelle de bien près la prononciation de notre chato.

— publication de mes mémoires, recueil de contes ou de morceaux de proses, tout cela est remis à des temps où j'aurai le loisir de m'en occuper. Je suis maintenant obsédé par un nouveau long poème sur le Rhône et son ancienne batellerie. Cela m'intéresse et me tient beaucoup. C'est toute une existence fluviale, absolument disparue, à reconstituer. J'ai été vivement frappé de cela dans mon enfance. Et puis le Rhône est un dieu!

— j'ai reçu l'étymologie de félibre par M. Jeanroy = felibrés. Cette supposition est aussi plausible que celle de qui, d'après la grammaire hébralque de Chevalier, a longtemps désigné les docteurs de la loi dans les synagogues. Les juiveries provençales ne m'ont-elles pas donné le nom de Nerto (Esther) et très probablement celui de Mirèio (Miryame)?

[—] le récitatif où je puisai le mot félibre, récitatif que je possède écrit, me fut fait par la vieille Martoun Varo (Marthe Vare), pendant l'olivaison, au milieu de neuf ou dix autres femmes qui avaient l'air de le savoir aussi. La même oraison, avec le mot félibre, me fut donnée vers la même époque (1849) par le surveillant d'une filature de soie qui se l'était fait dicter par des jeunes filles d'Eyragues. La vieille Martoun, elle, était de Maillane, ce qui prouve que le vocable s'était transmis dans plusieurs localités différentes.

— votre conclusion du paragraphe I, que vous me citez, est tout à fait juste. Je n'ai jamais travaillé ni chanté pour la gloire. Ma vraie muse a été une passion extraordinaire pour ma race, ma langue, mon pays; c'est pour les relever, les sauver, les glorifier, que je me fis poète, glossateur, grammarien, propagandiste, etc. Et je me suis répandu ainsi, ma vie durant, dans une foule d'articles anonymes ou à pseudonymes destinés à chauffer les cœurs.

Je vous remercie affectueusement et ne vous gênez pas avec votre serviteur et ami.

F. Mistral.

* * *

41. Paris à Mistral

Cerisy, 18 Septembre 1894.

Mon cher Ami,

Je vous remercie infiniment de la peine que vous avez prise pour moi. J'avais déjà parlé du voyage en Catalogne presque dans les mêmes termes où vous m'en écrivez. Mon premier article part pour Paris aujourd'hui, le second (la Langue) me donne de la peine; je n'ai pas ici tout ce qu'il me faudrait pour l'écrire convenablement, puis il touche des questions qui n'amuse guère le grand public. Si je n'arrive pas à le faire d'une façon qui me contente, je le supprimerai, et ferai simplement deux paragraphes (L'Homme, qui est fait, et la Poésie).

Merci encore, et croyez-moi toujours bien cordialement à vous.

G. Paris.

Mon cher Ami,

Le premier article paraîtra dans la Revue de Paris du 1er octobre; je vous le ferai envoyer, j'espère qu'il vous satisfera. J'ai à peu près terminé le second, qui comprend les deux paragraphes que je vous ai indiqués. A ce propos, je me permets encore de vous adresser deux petites questions. L'une est très simple. J'ai remarqué que vous observez pour l'hiatus les règles de la versification française, sauf que vous le tolérez après les diphtongues et avant celles des diphtongues qui commencent par i: c'est exact, n'est-ce pas? L'autre est bien plus compliquée et plus vaste: je voudrais faire comprendre en quelques lignes en quoi a précisément consisté votre œuvre d'épuration et de fixation de la langue (en dehors de l'orthographe). Le livre de Koschwitz ne renseigne pas là-dessus comme il le devrait. Je sais bien que vous ne pouvez vous-même me l'expliquer au long, ce serait infini; j'ai d'ailleurs quelques données que j'ai recueillies; mais je vous serais très reconnaissant de m'envoyer, si possible par retour du courrier, quelques

indications précises. Je ne suis ici qu'en passant (par parenthèse, et pour l'Aiòli, mon adresse est 3 rue Pomereu); écrivez-moi à Cerisy-la-Salle (Manche).

Je ne puis vous dire, mon cher Ami, combien j'ai été heureux de revivre ces quelques semaines au milieu de votre belle poésie, qu'on goûte d'autant mieux qu'on l'en pénètre davantage.

Je vous envoie mes plus cordiales amitiés.

G. Paris.

* * *

43. Mistral à Paris

29 septembre 1894.

Mon cher Ami,

Vos remarque de l'hiatus sont justes. Rien à ajouter.

Notre œuvre d'épuration et de fixation de la langue consiste en ceci: à partir du 18e siècle, la tradition orthographique, venue des Troubadours, s'altère rapidement sous l'influence du français et de son enseignement, et les sons provençaux, les diphtongues spécialement, sont figurés peu à peu par la graphie française. Ainsi faire, paire, crèire, saupre, Diéu, bèu, biòu, etc. deviennent faire ou fayre, creyre, saoupre, Dieou, beou, bioou, sous la plume de nos littérateurs ignorants.

Ce qui était plus grave, sous l'influence des bourgeois, qui se francisent à qui mieux mieux et de leurs domestiques qui les imitent, les mots purs de la langue, tels que paire, maire, fraire, sorre, cèu (ciel), car (chair), etc. sont considérés comme grossiers et remplacés peu à peu par les gallicismes pèro, mèro, frèro, sur (sœur), cièr, chèr, cadiero (chaire, chaise) devient chèso. Comme ces mots, dans leur forme pure, continuèrent et continuent d'être usités dans le peuple, soit pour donner de l'énergie au discours, soit pour désigner les pères, mères, frères, sœurs des oiseaux et animaux, nous n'hésitâmes pas à les rétablir dans la langue littéraire (ainsi que cèu, conservé par les proverbes, car pour les animaux, etc.), et aujourd'hui ces mots francs n'offusquent plus personne. Exemple: le père Xavier, un prédicateur provençal aussi distingué que populaire, ne prêche que dans la langue félibréenne la plus correcte. Il occupe depuis quatre ans, pour la station du carême, la chaire de l'église Saint Laurent, à Marseille, la paroisse populaire par excellence, et il y obtient un succès à nul autre pareil. Il dit carrément mi fraire, mi sorre, Diéu lou paire, la maire de Diéu, et nul ne trouve étranges ni grossières ces expressions dans sa bouche.

Voilà le point principal sur lequel porta notre réforme: l'expulsion des gallicismes introduits par la sottise et le non enseignement de la langue.

Toujours à votre service.

F. Mistral.

* * *

44. Paris à Mistral

Cerisy, 1 octobre [1894].

Mon cher Ami,

Ecce iterum Crispinus! Je dois bien vous ennuyer, mais vous excuserez mon désir de ne pas écrire des choses inexactes. Je dis dans mon n° II qu'en 186(?), à l'inauguration de la statue de Suffren à Toulon, la foule se mit spontanément à chanter la belle chanson de Mireille. On m'a raconté cela. Est-ce vrai? Je le raconte pour prouver que le peuple comprend au moins une partie de votre poésie.

J'espère que j'ai fini de vous ennuier, et je vous envoie, avec mes remerciements, mes meilleures amitiés.

G. Paris.

* * *

45. Mistral à Paris

3 oct. 1894.

Mon cher ami, ce n'est pas Toulon que fut élevée une statue au bailli de Suffren. C'est à Saint-Tropez, quelques années après l'apparition du poème de Mireille (qui, je puis bien le dire entre nous, avait ravivé la mémoire de l'amiral provençal, comme mon poème du Tambour d'Arcole a fait pour celle du glorieux tapin). Le commandant du vaisseau Ortolan, qui présidait l'inauguration du monument, lut au peuple à cette occasion ma chanson du Baile Suffren et fut vivement applaudi. J'ai oublié la date.

Mais c'est une erreur absolue (contre laquelle les félibres ont toujours dédaigné de protester) de croire que notre poésie n'est compréhensible au populaire qu'en partie. Nous sommes au contraire les poètes de France et d'Europe les plus rapprochés de la compréhension populaire. Chose que nous démontrons depuis 40 ans dans toutes nos fêtes. Nous ne faisons pour ainsi dire que du plein air et du plein soleil.

— en 1859, je fis la lecture du 1er chant de Mireille, encore inédite, devant 2.000 Marseillais (ouvriers et gens du port) dans l'ancienne église Saint-Cannat. Pas besoin de mentionner les applaudissements.

— la même année je lus d'autres morceaux du même poème (la Férrade et Magali) devant un public populaire, à Nîmes, et ce fut une frénésie. J'y fus couronné, en compagnie de Roumanille et d'Aubanel, par l'excellent Reboul.

— en 1868, à St Rémy, debout sur le socle du monument de Marius, 3 je lus devant 4.000 paysans mon Ode aux Catalans, en présence d'une ambassade catalane à laquelle nous faisons fête et de 20 ou 30 littérateurs en renom de Paris, qui n'en revenaient pas de voir la communion de langue et d'idées qu'il y avait entre nous et ces primitifs. Communion qui a été du reste constatée à nouveau dans tous les journaux de ce mois d'août, à l'occasion des fêtes d'Orange

à ces mêmes fêtes, où le public me fit spontanément et à l'improviste une ovation des plus émouvantes, je dînais un soir dans une auberge populaire avec 4 ou 5 poètes ou reporters. Il n'y avait aux autres tables que des paysans et des ouvriers. Au moment où je me levai pour sortir avec mes amis, ces bonnes gens, qui m'avaient reconnu, entonnèrent en chœur mon Hymne au Soleil. Le reporter P. Conte, qui était là, a raconté la chose dans l'Echo de Paris. Du reste les 10.000 exemplaires de l'Armana prouvençau (chiffre qui indique 50.000 lecteurs au moins) qui se vendent chaque année démontrent la popularité de notre langue littéraire, car dans ce petit livre, qui a 40 ans de date, les poésies les plus élevées sont publiées et tout y est correct en perfection, et il n'y a pas de traduction en face.

Je n'ai pas reçu le 1er article annoncé par les journaux. A vous

F. Mistral.

* * *

46. Mistral à Paris

Maillane, 8 oct[obre] 1894.

Mon cher ami,

J'ai savouré page à page la magnifique étude que vous venez de publier à mon los dans la Revue de Paris. Cette statue charmante, que vous me dressez dans la gloire (car vous êtes des rares qui peuvent ouvrir ce métal), est le couronnement des centaines d'articles qui ont plu sur mes gerbes depuis les fêtes d'Orange.

J'ai lu quelque part que les Grecs reconnaissaient pour demi-dieux les hommes que le destin avait semblé favoriser. Le bonheur de vous avoir eu pour ami, comme celui d'avoir eu pour patron Lamartine, n'aura pas peu contribué à répandre autour de mon œuvre cette sympathie radieuse qui fait resplendir un nom. Pardonnez-moi

de parler ainsi de moi. Je le fais simplement comme s'il s'agissait d'un autre, et je le dois du reste pour vous remercier de m'avoir si bien deviné.

Mariéton, qui est à Amphion chez la Princesse de Brancovan, m'écrit: les constatations de la portée sociale du Félibrige, qui figurent dans le premier article de Gaston Paris, si important de par l'autorité de son auteur, constatations renouvelées de son article célèbre aux Débats en 1875, mèneront grand bruit par le monde, si j'en juge d'après ce qu'on m'écrit et ce que les visiteurs cosmopolites et les hôtes d'Amphion en pensent.

J'attends, avec l'impatience d'un fiancé, la suite de cette idéale fête que votre amitié me donne.

Merci du fond du cœur

F. Mistral.

* * *

47. Paris à Mistral

Cerisy, ce 10 octobre 1894.

Mon cher Ami,

Votre lettre me rend bien fier et bien heureux; je vous en remercie les larmes aux yeux. Voilà tout ce que je peux dire. Je savais bien que dans l'ensemble du portrait je ne m'étais pas trompé; j'avais des souvenirs trop présents et des impressions trop nettes. Mais dans le détail je craignais d'avoir donné quelque touche fausse ou inexacte et votre acquiescement me rassure et m'enchanté. Il est bien rare qu'une jolie femme et qu'un grand poète soient contents de leur portrait; mais vous avez dans l'âme une grandeur si simple qu'il ne peut y avoir à côté la moindre place pour la vanité et l'amour-propre mesquin. Votre lettre ne me prouve pas seulement que je vous ai compris, elle me montre combien j'ai eu raison de vous admirer dès que je vous ai lu et de vous aimer dès que je vous ai vu.

Le second article, qui comprend deux paragraphes (La Langue et La Poésie), ne saurait être aussi intéressant que le premier. Sur la langue, j'ai été obligé d'abrégé beaucoup et de m'en tenir non à l'essentiel mais au général, à cause du public pas trop sérieux auquel je m'adresse. Pour la poésie, j'ai essayé de faire comprendre ce que votre génie a de particulier, mais comme il est difficile et de le comprendre bien soi-même et de le faire comprendre aux autres! Puis tout commentaire d'une belle poésie est importun: on aime mieux la lire et on a bien raison. Enfin, mon jugement a pour centre cette pensée que vous êtes avant tout, en grand comme en petit, le poète du mouvement et de l'action. Subsidiairement, comme Lamartine, mais sans magnificence de langage, je montre combien votre poésie ressemble à la poésie grecque, tandis qu'elle ne doit rien aux troubadours. Enfin je dis que cette

poésie a une limitation en ce qu'elle est exclusivement régionale, même que c'est là aussi le sens de sa beauté et de son importance universelle comme interprète de la Provence. Je pense que vous trouverez ces idées à peu près justes, mais j'avoue que je les trouve faiblement exprimées. Vous me pardonnerez avec votre grandeur d'âme accoutumée de ne pas mettre toutes vos œuvres sur le même rang, et de préférer à toutes Mireille et quelques pièces des Iles d'Or. Vous me pardonnerez plus difficilement peut-être d'avoir relevé quelques infériorités de la langue provençale, en rendant pleine justice à ses supériorités.

Cet article, ce qui me contrarie, ne paraîtra que le 1er novembre; la Revue de Paris avait son n° du 15 octobre trop rempli. Je rentre à Paris le 24, et mon adresse sera désormais 3 rue Pomereu. Je vous ferai tenir le n° plus exactement cette fois. Quand vous aurez le tout, je vous serai infiniment reconnaissant de toutes les observations que vous pourriez me faire, car je voudrais réunir ces articles en un petit volume, en y ajoutant pas mal (notamment sur la langue) et en corrigeant tout ce qui serait inexact.

Et là-dessus, mon grand et bien cher Ami, je vous remercie et vous embrasse de tout coeur.

G. Paris.

* * *

48. Paris à Mistral

Cerisy-la-Salle, 20 Oct. [1894].

Mon cher Ami,

Je vous renvoie ci-inclus les extraits de journaux que vous avez bien voulu m'envoyer, et dans un paquet recommandé, les autres documents, dont je vous remercie beaucoup. Le numérotage va de 1 à 8, et je ne puis mettre la main sur le n° 7; j'espère que c'est une erreur de votre part, et non une négligence de la mienne, car j'ai tout soigneusement gardé. Je suppose que le n° 7 est l'autobiographie, non numérotée, que je vous renvoie aussi; je l'ai d'ailleurs dans l'édition des Iles d'Or. Je viens de corriger la première épreuve de mon second article, qui fait trente pages; je vous le ferai envoyer dès qu'il aura paru. Je pars demain matin pour Paris, bien consterné et désolé de la mort de mon très cher ami James Darmesteter, mort presque subite que j'ai apprise hier. Il était un des directeurs de la Revue de Paris, et c'est lui qui m'avait demandé un article sur vous. C'était un grand esprit et un cœur infiniment bon; vous le connaissiez, ainsi que sa pauvre et charmante femme, qui a gardé un si profond souvenir de vous.

Je vous serre bien affectueusement la main.

G. Paris.

Paris, 3 rue Pomereu.

* * *

49. Mistral à Paris

Maillane, 22 oct. 1894.

Mon cher ami,

Je déplore avec vous la mort rapide de l'excellent James Darmesteter dont j'avais pu apprécier l'âme d'élite, lors de la visite qu'il me fit avec sa délicieuse femme. L'union de ce grand esprit et de Mary Robinson était la fusion de deux lumières, et l'exquise poétesse doit souffrir d'autant plus de ce déchirement. Veuillez lui exprimer, en mon nom et au nom de ma femme, toute la part que nous prenons à sa douleur.

J'ai reçu les documents que vous m'avez renvoyés.

Voici les erreurs (de minimes importance) que vous pourrez corriger, si vous le jugez nécessaire.

— page 478. Les Maillanais royalistes portaient la cravate verte et fleurdelysée, les républicains la cravate ou la ceinture écarlate. La place est ombragée d'ormes et non de micocouliers. Ces arbres se ressemblent du reste.

Le côté où je me promenais (d'après votre mise en scène) devait être entre les deux cafés rivaux, c'est-à-dire sur la terrasse du café de l'Union, où fréquentent les modérés du pays. P. 481: la fille du sonnet d'Aubanel avait les cheveux bruns.

— page 484. Etudiant à Aix, je composais des vers français, mais surtout des vers provençaux. L'allégation de Legré me faisant publier des vers français sous un pseudonyme est erronée. La seule poésie française que j'ai publiée, est une sorte d'ode enthousiaste pour la République que je donnai en 1848 à un journal d'Avignon, et signée de mon nom, la politique étant de langue française, je chantai logiquement. Heureusement le poème de Mireille m'empoigna et me sauva de la politique; sans cela je devenais député, et je perdais ma vie. Mais j'avais fait des vers provençaux dès l'âge de 13 ou 14 ans. J'ai encore, inédit, un poème en 4 chants sur les Moissons, ébauché avant mes relations avec Roumanille, et terminé après ma sortie du collège. Ce brave ami m'excita à continuer et, sans vouloir diminuer ce que je lui dois, il fut pour moi plutôt un camarade qu'un maître. Plus jeune et plus près de la source, j'étais resté plus paysan que lui. C'est ensemble et de concert que nous établîmes les bases de la réforme linguistique et orthographique, qu'il appliqua le premier dans ses Margarideto.

— page 486. C'est en provençal que j'imitais et traduisais Théocrite et Virgile. Le conseil que vous mettez à mon adresse dans la bouche de Roumanille est donc une supposition. J'étais plus enragé que lui, et les 10 pièces de moi publiées dans les Provençales (1852), et que je n'ai pas rééditées dans mes Iles d'Or, en sont la preuve. Vous y trouveriez un accent de provençalisme intransigeant qui fut la première étincelle du Félibrige.

page 496. Félix Gras, etc. la question politique et religieuse a toujours été exclue de la cause félibréenne. Chacun y pense, y écrit, y agit librement, et dans nos banquets, le R. P. Xavier s'y assied bravement à côté de n'importe quel libre-penseur. Nous n'avons tous qu'un but conserver ou sauver la langue, les traditions, les coutumes, la couleur du midi. Nous nous buttons peut-être contre un courant invincible. Mais nous avons la joie et nous aurons l'honneur d'avoir consacré notre vie à un très noble rêve.

Tout à vous toujours

F. Mistral.

* * *

50. Mistral à Paris

Maillane (Bouches-du-Rhône)
21 novembre 1894.

Mon cher ami,

Voilà enfin complet et magnifique le grand travail que votre amitié m'a consacré! Il vous a fallu, pour mener à bien cette exégèse apologétique, un tempérament de poète et une science de romaniste très perspicace. Tout ce que je pourrais vous écrire pour vous l'exprimer, ne pourrait rendre l'émotion de ma gratitude. Mais en dehors du plaisir que j'ai eu à me voir bien compris et interprété, je tiens à vous dire l'admiration que m'a produite la splendide forme de votre étude sur mon œuvre. Vous êtes de ceux, et ils sont rares, qui choisissent pour sujet de leurs poèmes le bonheur de rendre justice et guerdon.

Et maintenant voulez-vous savoir ce qui a donné à ma poésie cette saveur et ce bouquet qui m'ont valu des sympathies comme la vôtre? C'est la visée que je pris dès mon début et que j'ai suivie toute ma vie: car cantan que per vautre, o pastre e gènt di mas! On a prétendu qu'il n'y avait là qu'une formule littéraire et sans conviction. C'est au contraire une de mes plus vieilles et plus durables sincérités. Je n'ai pas fait une strophe de Mireille ou un vers de tel autre de mes poèmes sans me dire instantanément: est-ce qu'un indigène illettré pourrait comprendre cela?; ç'a été le criterium de toute ma littérature. Voilà pourquoi je pourrais lire mes œuvres, quelles qu'elles soient, devant le peuple de Provence: je sais qu'il me comprendrait

(à sa manière) et qu'il aurait grand plaisir à m'entendre. J'en ai fait l'épreuve maintes fois.

Recevez, cher et grand ami, l'expression de ma plus vive reconnaissance,

F. Mistral.

* * *

51. Paris à Mistral

Paris, 22 novembre 1894.

Mon cher Ami,

Je suis bien heureux et bien fier que mon interprétation de votre œuvre vous ait semblé juste et vous ait plu; c'est vous qui donnez à votre scholiaste un magnifique guerdon, qui me sera toujours précieux. Ce que vous me dites de l'inspiration de votre poésie me touche beaucoup, mais je crois bien qu'en toute sincérité vous vous faites quelque illusion, et sur la possibilité pour le peuple de Provence de comprendre toute votre œuvre, et sur votre propre dessein de ne la destiner qu'à ce peuple. Oui, vous avez chanté pour les pâtres et les gens des mas, mais vous n'avez pas chanté que pour eux. Si vous n'aviez pas souhaité d'autres public, pourquoi auriez-vous traduit vos poèmes en français? Et comment les admirerions-nous tant s'ils ne nous étaient pas un peu destinés? Mais je reconnais bien volontiers que vous n'avez jamais perdu de vue votre auditoire agreste, et que vous avez toujours tenu vos pieds fermement appuyés sur le sol natal.

Très affectueusement à vous.

G. Paris.

* * *

52. Paris à Mistral

Paris, 29 novembre 1894.

Mon cher Ami,

Je reçois aujourd'hui, comme souvent depuis quelque temps, 2 exemplaires de l'Aiòli du 27 novembre. C'est trop d'un; je suis charmé d'avoir l'autre. Ces 2 exemplaires sont adressés 110, rue du Bac; depuis 3 ans je demeure 3, du Pomereu; l'un est adressé à M. Paris, de l'Académie française, ce qui n'a jamais été vrai. Voulez-vous prendre la peine de faire remettre tout cela en ordre et recevoir encore mes remerciements pour l'envoi de ce journal? Je vous fais adresser l'article

sur James Darmesteter que la Revue de Paris publiera après-demain, j'ai pensé qu'il vous intéresserait.

Bien cordialement à vous.

G. Paris.

* * *

53. Mistral à Paris

[4 Décembre 1894].

Mon cher ami,

Vous avez condensé en marbre de Paros tout ce que fut, tout ce que fit James Darmesteter. Heureux ceux qui meurent jeunes, laissant à la postérité un médaillon de leur figure pur et exquis comme celui que vous avez taillé à votre ami.

Que je vous félicite aussi pour cette pensée où votre personnalité de spiritualiste s'affirme si éloquemment: mais qu'est-ce qu'une religion qui n'admet pas l'intervention de Dieu dans la vie, etc. admirable.

Je vous salue et vous remercie de toutes mes sympathies.

F. Mistral.
4 déc. 1894.

* * *

54. Mistral à Paris

Paris, le 7 janvier 1895.

Mon cher ami, le tourbillon parisien ne m'a pas permis de courir vous saluer. On me dit que habitez très loin. Pourrais-je vous rencontrer demain et en quel endroit? Je suis hôtel du Danube, rue Richepanse, de 10 à 11 heures à l'hôtel. Après, chez Mariéton, 9, rue Richepanse, jusqu'à 3 heures, y compris le déjeuner, auquel je serais heureux de vous inviter

Je suis sur mon départ.

Je vous embrasse

F. Mistral.

* * *

55. Paris à Mistral

Lundi soir 8 [janvier] 1895.

Mon bien cher Ami,

J'aurais été désolé si vous aviez quitté Paris sans que je vous eusse vu; ayant appris votre adresse, je voulais passer chez vous aujourd'hui et je n'ai pas pu. Vos heures me sont diantrement incommodes; mais je tâcherai tout de même. Demain, impossible, c'est ma leçon. Mercredi, j'ai un enterrement à 10 h. bien loin de chez vous et je suis pris ensuite. Mais je passerai chez vous à 9 h 1/4; j'espère que vous pourrez me recevoir même à cette heure matinale. Si vous étiez par hasard libre et bien, bien gentil, vous me feriez un très grand plaisir et un plus grand encore, si possible, à ma femme en venant dîner avec nous dans la plus stricte intimité jeudi (7 h. 1/2). Je demeure loin, c'est vrai, mais de chez vous avec un fiacre c'est 20 minutes. Voulez-vous me répondre un mot à mes deux demandes.

Je vous embrasse de tout cœur.

G. Paris.

3 rue Pomereu (134, rue de Longchamp)

* * *

56. Paris à Mistral

Cerisy-la-Salle (Manche).
17 septembre 1895.

Mon cher Ami,

J'ai accepté, peut-être l'avez-vous vu dans le journal, de représenter le Ministère aux fêtes de Peiresc, à Aix, le 10 novembre. Je vous avoue que ce qui m'a surtout décidé c'est l'envie de revoir un peu votre cher Rhône et vous-même. Je compte partir le 4 ou le 5 avec ma femme et visiter les villes illustres de la route, Orange, Avignon, Arles et Maillane. Je voudrais bien aussi voir les Baux, que je ne connais pas; il me semble, comme nous avons très peu de temps, qu'on peut combiner cela avec la visite que nous comptons vous faire à Maillane le mercredi ou le jeudi (6 ou 7 novembre). Vous serez bien aimable de me le dire et aussi de me dire si vous savez un peu ce que seront ces fêtes de Peiresc, si les félibres y prendront part, et surtout si vous y serez et parlerez. C'est cela qui serait pour nous la vraie fête!

Je me fais une vraie joie de revoir Maillane, de connaître votre maison, qui n'était pas construite quand je vous ai visité jadis, et d'être présenté à Madame Mistral. J'espère que rien ne se mettra à la traverse de ce beau projet.

Croyez, mon cher Ami, à mes sentiments bien dévoués.

G. Paris.

* * *

57. Mistral à Paris

Maillane, 20 sept[embre] 1895.

Mon cher ami,

Nous serons très heureux de vous recevoir à Maillane, où vous viendrez. déjeuner avec Madame Paris.

Les Baux sont à 11 kil. de Maillane. Vu la brièveté des jours d'automne, il vous serait difficile de faire l'excursion de Maillane et des Baux le même jour. Le plus commode pour vous serait donc de partir d'Avignon en chemin de fer à 11 h. 44 du matin, pour Graveson où vous arriverez à midi. De là un omnibus de village vous amènera à Maillane vers midi et demi, heure du déjeuner. Un autre omnibus pourra vous reprendre vers 4 heures pour vous porter à St. Rémy, où vous arriverez avant 5 heures. Il y a là à voir les admirables monuments romains que la tradition attribue à Marius. Vous couchez à St. Remy. Le lendemain, vous déjeunez et prenez ensuite une voiture pour les Baux (qui ne sont qu'à 8 Kilomètres de là). Vous pourriez aussi aller déjeuner aux Baux, mais c'est mieux à St. Remy. Aux baux, vous trouverez un brave homme qui fait le métier de guide.

Vous pouvez revenir des Baux à St. Remy pour prendre (à 7 h. du soir) le train de Tarascon (arrivée à 7 h. 43).

Mais les Baux ne sont distants du Paradou que de 4 Kil. Vous pourriez donc aussi descendre à pied (si cela vous amusait) ces 4 Kil. ou en voiture, pour prendre là un train (8 h. 33 du soir) qui vous débarquerait à Arles à 9 h. du soir. C'est un peu tard, à moins qu'il vous plût de faire une visite au félibre paysan du Paradou, le brave Charloun Rieu, et de dîner au cabaret de l'endroit en attendant le train d'Arles.

Je ne suis pas bien sûr d'aller à Aix. Ces courses félibréennes commencent à me peser et je me garde tant que je puis. La fête du reste est organisée surtout par l'Académie d'Aix et les facultés de cette ville. Les félibres y tiendront une réunion de maintenance. Mais n'ayant plus de charge officielle, je puis me dispenser d'y prendre la parole. La mémoire de Peiresc appartient avant tout à l'Académie des inscriptions et Belles Lettres.

En résumé, ma femme (absente en ce moment) sera enchantée d'apprendre la visite que vous nous annoncez. Donc, nous n'avons plus à attendre que votre signal d'arrivée. Avec mes hommages empressés à Madame Paris, recevez, cher, ami, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques

F. Mistral.

Quand vous passerez à la Revue de Paris, priez M. Ganderau de me faire adresser le n° où mon ami Emm. des Essarts a publié une étude sur Aubanel.

* * *

58. Paris à Mistral

Orange, lundi 4 nov[embre] [18]95.

Mon cher et grand ami,

Conformément à vos aimables indications nous serons mercredi 6 à midi à Graveson, et nous nous faisons fête de passer quelques heures chez vous. Nous comptons coucher à St. Remy et nous rendre à Arles le jeudi par les Baux et Montmajour.

Respect à Mme. Mistral et à vous cordiales amitiés.

G. Paris.

* * *

59. Paris à Mistral

[Télégramme de Paris. 1 juin 1897.]

Académie sur ma proposition a décerné prix 5 000 francs Poème Rhône. 2 Amitié, lettre suit.

Gaston Paris.

* * *

60. Paris à Mistral

Collège de France

4 h. 1/2.

[1 juin 1897]

Mon cher Ami,

Je n'ai que le temps, avant le courrier, de vous écrire un mot pour confirmer et expliquer ma dépêche. Le prix Née est fondé pour l'œuvre la plus originale par la forme et par la pensée. On voulait le donner à Richepin pour Le Chemineau; comme j'ai vu des hésitations, j'ai proposé votre admirable poème, et il a eu la majorité de 15 voix contre 9 au 2ème tour, malgré les promesses faites, qui avaient empêché les autres de se rallier. Par le libellé et par la somme aussi (5.000 Fr), c'est un prix que le plus grand écrivain peut recevoir avec honneur. Vous jugez si j'ai été content de voir réussir l'idée que j'avais émise. J'ai cru que dans son enthousiasme l'Académie allait vous élire membre par acclamations.

Vous recevrez prochainement la visite d'un de mes amis, Gustave Pagniez auquel j'ai répondu de votre bon accueil. Il habite le Midi et désire vous présenter l'hommage de sa cordiale admiration. Elle n'est pas à dédaigner. C'est un historien des plus distingués, qui a eu le grand prix Gobert pour son Histoire du Père Joseph; il a réhabilité le fameux capucin et a montré en lui non seulement un homme d'Etat et un chrétien pieux, vrai mystique, mais un poète d'un talent personnel. Il s'est aussi beaucoup occupé d'histoire sociale.

Je finis à la hâte en vous embrassant, mon cher Ami, et en vous priant de présenter à votre charmante femme mes hommages les plus empressés.

G. Paris.

* * *

61. Mistral à Paris

A Gaston Paris

le 5 juin 1897.

Tout acò gramaci à noste bon Gastoun Paris.

F. Mistral.

* * *

62. Mistral à Paris

Maillane, 26 juin 1897.

Mon cher ami, vous avez dû recevoir ces jours-ci l'Histoire du Félibrige par Gaston Jourdanne. Ce brave ami de Carcassonne, je vous le dis tout de suite, briguerait volontiers un prix de l'Académie ou de l'Institut et il me prie de vous en écrire un mot.

Comblé moi-même des faveur académiques et porté dans ce livre au septième siècle félibréen, j'ai presque honte de revenir à la charge des dépouilles opimes. Mais pourtant Jourdanne est un ami, et je ne puis lui refuser la recommandation qu'il me demande.

Vous verrez du reste que la statue qui m'est dressée dans l'Histoire du Félibrige est fondue en bonne partie avec l'or de votre admirable étude *Penseurs et Poètes*. partie avec l'or de votre admirable étude *Penseurs et Poètes*.

Jourdanne est membre de l'Académie de Clémence Isaure, il a à son acquis un assez bon nombre de travaux lexicographiques et je crois qu'il serait juste de l'encourager comme travailleur. Son Histoire du Félibrige est un fouillis de documents exacts qui pourra être utile aux enquêtes futures.

Et maintenant je profite du blanc qui me reste pour vous inviter à faire, ce mois d'août prochain, la descise de ce Rhône que votre chaude amitié fit couronner naguère. L'occasion est superbe: la glorification de votre confrère Augier, les représentations au théâtre d'Orange, la navigation sur le fleuve provençal en des conditions cléopatrales, et du soleil à verse tout du long. Il y a de quoi vous tenter et de quoi enchanter Madame Paris! Dans l'espoir de vous rencontrer super flumina Babylonis (lisez Avignon), je vous serre affectueusement la main et pour moi et pour ma femme.

F. Mistral.

* * *

63. Paris à Mistral

Cerisy-la-Salle, le 3 août 1897.

Quelle belle surprise et quelle émotion je viens d'éprouver, mon cher Ami, en lisant votre nom glorieux dans la liste des amis qui ont voulu me faire et qui m'ont fait le plus grand honneur et le plus grand plaisir de ma vie! Comment diable avez-vous connu le complot? Je l'ignore, mais je ne puis vous dire combien je suis heureux que vous y avez pris part. Vous n'avez pas à le regretter, ni pour moi, que vous avez comblé de joie, ni pour l'œuvre, qui est admirable. Quant à l'honneur, il est excessif, mais je n'ai pas le courage de protester... Tu me flattes, je le sais, disait un

grand seigneur à un complaisant, mais vas toujours; tu me fais plaisir. Nous sommes tous un peu ainsi. Seulement ici le cœur a la part, plus grande encore que l'amour-propre, et c'est le cœur, mon cher ami, qui vous remercie avec effusion.

Tout à vous

G. Paris.

Veillez me rappeler, ainsi que ma femme, au gracieux souvenir de Madame Mistral.

* * *

64. Mistral à Paris

Maillane, 22 Xbre 1898.
[22 décembre]

Mon cher Paris,

J'ai lu avec délectation ce gentil Huan de Bordeaux, que je ne connaissais que de nom, que la génération actuelle ignorait et que vous lui révélez en un renouveau de style si clair et si fidèle. Votre œuvre est presque une création et c'est peut-être mieux: c'est une récréation [sic] pour notre pauvre vieille France, fatiguée de littérature obscène ou quintessenciée. Ces Aventures merveilleuses sont pour le cœur et pour l'esprit un bain de fraîcheur, de robustesse et d'idéal d'où l'on sort tout galois, comme on dit en Provence, ce que je traduirais volontiers par tout gaulois.

Recevez tous mes compliments, tous mes remerciements, et ceux de ma brave femme qui vous a lu avec bonheur. Présentez à Madame Paris l'expression de notre meilleur souvenir, et, si l'occasion survenait, dites à votre éditeur qu'on pourrait aussi, avec Nerto ou le Poème du Rhône, faire un joli livre illustré, car votre illustration est vraiment digne du poème...

Tout à vous,

F. Mistral.

* * *

65. Mistral à Paris

Maillane, 11 juin 1900.

Cher ami

Tous compliments pour le volume neuf (Poèmes et Légendes du Moyen Age). Il n'y a tel que vous pour trouver des clairières la forêt des légendes et vieilles poésies de France. Avec vous on s'y promène comme en un jardin d'Armide et on y lit avec bonheur les sages considérations des pages 22 et 23.

Puis, quelque jour, si vous retraversez Arles, prévenez-moi, et j'irai vous montrer le Musée provençal (Museon Arlaten) auquel depuis 3 ans je travaille incessamment, ainsi qu'à un poème, poème qui a grand succès parmi le brave populaire.

Tout à vous

longo-mai

F. Mistral.

* * *

66. Mistral à Paris

Maillane (B.-du-Rhône)

15 Xbre 1900.
[décembre]

Mon cher ami,

J'apprends par M. Blancard, l'archiviste de la Préfecture de Marseille, que la candidature de Ludovic Legré au titre de membre correspondant de l'Académie des Inscriptions vient d'être posée d'office par l'Académie elle-même. Cela étant, je crois qu'il n'est pas nécessaire d'autre recommandation. Cependant je ne puis résister au plaisir de vous dire que, si le choix de l'Académie se fixe sur Legré, cette élection sera un acte de haute justice et la récompense de toute une vie dévouée aux lettres et à la science.

Mon vieil ami Legré, vous ne l'ignorez pas, est actuellement le premier botaniste de Provence. Ses publications sur La Botanique en Provence au XVI siècle sont fort remarquables. Son volume sur Favorin d'Arles peut vous donner une idée de ses connaissances historiques. Héritier des œuvres littéraires d'Aubanel, il a réédité les poésies du délicieux félibre d'Avignon et publié ses œuvres posthumes (Lou rèire-soulèu). Enfin je ne puis oublier que ce cher Ludovic Legré fut le confident de ma jeunesse et le premier enthousiaste de Mirèio, avant l'impression même du poème. C'est lui qui m'engagea, moi timide comme un faon, à porter à Paris mon idylle

provençale et qui m'y accompagna en 1859. En bref, en l'élisant correspondant de l'Institut, vous honorerez en lui l'Académie de Marseille dont il a été Directeur.

Heureux de cette occasion de vous serrer la main, je n'ai plus qu'un mot à vous dire: quand vous passerez par Arles, faites-moi signe et je viendrai vous montrer le Muscon Arlaten, ce microcosme provençal auquel depuis quatre ans je m'occupe avec passion, comme à un poème. Et Legré y est aussi de mes collaborateurs.

Bien cordialement,

F. Mistral.

* * *

67. Paris à Mistral

Collège de France, 18. 1. 1. [1901].

Mon cher et grand Ami,

J'apprends à l'instant par une lettre de Koschwitz que l'on vous a proposé pour le grand prix Nobel. Si je l'avais su plus tôt, je n'aurais pas été le dernier à m'associer à une proposition si légitime. Mais je l'ignorais, et j'ai pris moi-même l'initiative d'une proposition en faveur de Sully Prudhomme. Il vient de publier un livre, en lui-même peu important, mais qui permet d'y accrocher toute son œuvre, si noblement idéaliste: vous savez que c'est le terme dont se sert le fondateur. J'ai réuni quinze signatures de membres de l'Académie; d'autres ont proposé Rostand ou Vallery Radot (pour son livre sur Pasteur). Il y a eu dans tout cela du désordre, et la France aurait dû se mettre d'accord sur son champion. Mais le prix revient tous les ans, et à l'occasion d'un nouveau chef-d'œuvre que vous ne manquerez pas de nous donner (il faut d'après les statuts un livre publié dans l'année), vos amis reviendront à la charge s'ils n'ont pas réussi cette année, et vous me trouverez, soyez en sûr, parmi eux.

De cœur à vous.

G. Paris.

Legré est en bon rang sur la liste et passera certainement à une des prochaines fournées.

* * *

68. Mistral à Paris

Maillane, 19 janvier 1901.

Mon cher ami,

Je ne sais pas en quoi consiste ce grand prix Nobel pour lequel je suis proposé par les provençalistes d'Allemagne, choix que j'ignorais aussi. Ces têtes d'Outre-Rhin sont d'une persistance et persévérance extraordinaires, lorsqu'elles ont encaissé une idée. Vous savez en effet que Koschwitz vient de publier une édition de Mirèio sans traduction à l'usage des étudiants universitaires, édition qui doit se vendre, puisque le libraire m'a payé les droits d'auteur. Mais j'ai eu de plus la chance d'avoir un traducteur enthousiaste, M. August Bertuch, de Francfort, qui va de ville en ville, donnant des conférences sur le félibre de Maillane et ses poèmes. Le 6 février, par exemple, une sorte de fête littéraire sera donnée, en mon honneur à Zurich et à l'instigation de mon intrépide rhapsode. Les Provençaux ont conquis trois fois l'Angleterre: la première, dit-on, à l'époque ligure; la seconde, avec Agricola, fils de Fréjus; et la troisième avec le bâtard Guillaume, engendré en Normandie par l'arlésienne Arlette, que les pirates normands avaient dû nous enlever! Quoi d'étonnant que la Provence conquière à son tour l'Allemagne par ces moyens subreptices que seuls connaissent les poètes!

Mais s'il faut un ouvrage neuf pour être dans les termes de la fondation Nobel, me voilà pris sous verd, car depuis le Poème du Rhône, je ne me suis occupé que du Museon Arlaten, une œuvre, je vous assure, qui vaut bien un livre quelconque, si j'en juge par le plaisir que j'ai eu à la rythmer et par la faveur croissante qu'elle obtient dans le peuple et aussi les gens du monde. Vous serez peut-être de mon avis quand vous visiterez cet abrégé de la Provence et les six salles qu'il occupe:

la salo baumassiero (salle préhistorique)

la salo meinagiero (salle agricole)

la salo festadiero (salle des fêtes)

la salo calendalo (salle de la Noël)

la salo felibrenco (salle du Félibrige)

et la chambro espousivo (chambre conjugale), qui prennent ouverture sur un grand et beau couloir de 35 mètres de long (galarié Castelano) tout tapissé de tableaux, gravures, photographies, bannières, etc. relatifs à la race, aux événements, monuments et types du pays.

Les 10.000 fr. accordés, grâce à vous, au Tresor dóu Felibrige y ont passé, sans parler du reste. Mais je rends grâce à Dieu et à l'Institut qui m'ont permis cette largesse et donné cette joie.

Vous voyez comme je m'emballer, rien qu'en vous en parlant. — Merci pour la bonne nouvelle que vous me donnez pour Légré. Et maintenant, avec mes hommages et les salutations de ma femme pour Madame Paris, recevez, cher et excellent ami, l'expression de mes sentiments les plus affectueux,

F. Mistral.

* * *

69. Paris à Mistral

13 mai [1901].

Quelle charmante idée vous avez eue, mon cher et grand Ami, de m'envoyer cette carte! Elle me remet sous les yeux un des moments les plus aimables et les plus inoubliables de ma vie. Il y a près de 30 ans que je regardais avec vous ce défilé des Mirèios, et ce sont les filles, pour le moins, de celles d'alors que me ramène votre photographie. Elles sont toujours aussi gentilles; trouveront-elles leur poète? je vous remercie et vous embrasse bien cordialement.

G. Paris.

* * *

70. Paris à Mistral

Collège de France, 3 juin [1901].

Mon cher Ami,

Dans votre Dictionnaire on trouve enregistré le mot davaigne, qui renvoie à dravagno, mais dravagno a été oublié. Il s'agit évidemment de davaigne ou dravaigne qu'on trouve dans le Forez et le Lyonnais. Pourriez-vous me dire où vous aviez noté les deux formes? Et leur assigniez-vous une étymologie? Le mot se retrouve en français: davaisne, davoigne.

Mille amitiés et bien à vous.

G. Paris.

* * *

71. Mistral à Paris

5 juin 1901.

Je ne puis rien vous dire au sujet de davaigne ou dravagno. Je devais avoir cueilli ces mots dans les glossaires forésiens et lyonnais de Gras et d'Onofrio que je n'ai

plus sous la main et qui doivent donner le sens du dit vocable, sens que j'ai oublié...
Tout à vous.

F. Mistral.

* * *

72. Paris à Mistral

Télégramme du 27 septembre 1901.

Félicitations et vœux au maître toujours jeune, à l'ami toujours cher.

Gaston Paris.

* * *

[73]. Lettre de Mme Paris à Mme Mistral

Collège de France, 1er Mai 1903.

Si quelque chose pouvait adoucir ma douleur, ce serait certes des témoignages de sympathie comme les vôtres, Monsieur, j'en ai été profondément touchés sans avoir la force de vous le dire.

Gaston Paris, dites vous, jetais de la lumière et de l'attrait sur tout... Jugez alors ce que peut être ma vie, quelle solitude muette maintenant que le doux et rayonnant soleil qui l'éclairait et la réchauffait a disparu derrière d'horribles et gros nuages noirs.

Quand se disperseront-ils, et quand reverrai-je le ciel bleu.

Parmi les plus doux souvenirs de ces dix années bénies, je garde ceux de ce joli tour en Provence, en 1895, de notre visite à Maillane,

Merci, Monsieur, de m'aider à me souvenir, c'est tout ce qui me reste aujourd'hui.

Marguerite Gaston Paris.

Voulez-vous en me rappelant au souvenir de Madame Mistral, la remercier de sa sympathie.

En résumé, ma femme (absente en ce moment) sera enchantée d'apprendre la visite que vous nous annoncez. Donc, nous n'avons plus à attendre que votre signal d'arrivée. Avec mes hommages empressés à Madame Paris, recevez, cher, ami, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques

F. Mistral.

Quand vous passerez à la Revue de Paris, priez M. Ganderau de me faire adresser le n° où mon ami Emm. des Essarts a publié une étude sur Aubanel.

* * *

III - APPENDICE

1 - Télégramme signé Meyer (Introduction)

De Paris [...] le 19 à 20 h. 50; cachet-poste octobre 1893. Gounod à l'agonie Gaulois vous prie instamment d'envoyer quelque chose sur l'illustre auteur de Mireille. Meyer. Mistral était lié d'amitié avec Gounod et il est intéressant de connaître sa réaction à la nouvelle de sa mort. Il est à noter qu'on ne trouve dans Le Gaulois aucun article du poète à ce sujet. C'est dans l'Aiòli qu'il donnera le 27 octobre un in memoriam, signé G. de Mount-Pavoun. Nous trouvons une brève mention de cette mort dans l'A.P. (1894, p. 110), une note dans Lou Felibrige (1893, p. 176), enfin, très tardivement, un article de Marius André dans la Revue Félibréenne (avril 1909). Il contient un extrait de la lettre de Mistral à la veuve du compositeur (p. 72) — lignes qui surprennent par le manque de chaleur et de simplicité que nous sommes habitués de voir dans les lettres du poète (cette lettre fut reproduite par J. Pelissier, Mistral au jour le jour, Aix-en-Provence, 1967, p. 72). V. I. O. Brinde pèr Gounod, p. 838 et Notice 836-7). Nous reproduisons ci-dessous le in memoriam de Mistral dans l'Aiòli.

* * *

AIÒLI

Vendredi 27 octobre 1893.

Charles Gounod

(Article signé G. de Mount-Pavoun) La Prouveenço en particulié dèu sis oumage à là memòri d'aquel engèni amourous que, pèr la proumiero fes l'a messo noublamen au tiatre emé sa poèsio, soun chalun, sa coulour, si coustume e soun gaulès; car, coume l'autre jour escrivie M. Regnier (de la Coumèdi Franceso) Qui mieux que lui a su rendre la poésie rêveuse et sauvage de la Gueuse parfumée, de cette Provence bénie dont Mireille est la représentation touchante? Mistral cite la lettre de Gounod du 17 février 1863.

TRADUCTION

Vendredi 27 octobre 1893.

Charles Gounod

La Provence doit particulièrement rendre hommage à la mémoire de ce tendre génie qui, pour la première fois l'a mise, avec tant de noblesse, au théâtre, avec sa poésie, son charme, sa couleur, ses costumes et ses rudesses; car, comme a écrit un jour M. Régnier (de la Comédie Française): Qui mieux que lui a su rendre la poésie rêveuse et sauvage de la Gueuse parfumée, de cette Provence bénie dont Mireille est la représentation touchante?

* * *

2 - Extrait d'une lettre de P. Meyer (Introduction)

VERSION RHODANIENNE CITÉE PAR J. MONFRIN

Escoutas un pau... Anas-vous-en sus lou camin d'Antibo, e quand veirés passa uno chato, digas-ié: Ma bello, moute es lou camin d'Antibo? E vous respoundra: Moussu, ié vau; seguissès aquest camin tout dre, poudès pas vous troumpa. E ié dirés: Ma bello, i'anaran ensèn; quand sias dous lou tems passo lèu. E pièi, en caminant plan-plan, ié demandarés d'esplicacioun e vous fara un cours de prouvençau.

TRADUCTION

Ecoutez un peu... Vous allez sur le chemin d'Antibes, et quand vous verrez passer une jeune fille; dites-lui: Ma belle, où est le chemin d'Antibes? Et elle vous répondra: Monsieur, j'y vais; vous suivez ce chemin tout droit, vous ne pouvez pas vous tromper. Et lui direz: Ma belle, nous irons ensemble; quand on est deux, le temps passe vite. Et puis cheminant doucement, vous lui demanderez des explications et elle vous fera un cours de provençal.

* * *

PEIRE VIDAL (Introduction)

Canso Ab l'alèn...

Traduction

J'aspire avec mon haleine
L'air qui me vient de Provence

Tout ce qui est d'elle me ravit.

Dans la lettre de Meyer à Roumanille, Calvet, ms. 6015, f° 00217.

La Meirastro (L. M. 4)

(Les éléments insérés dans cet Appendice ont été recueillis
par Jean Boutière)

Mistral cita dans son discours à Apt le 14 septembre 1862 la sourneto de la Meirastro, uno sourneto que ma maire me countavo — dit le poète dans un conte populaire bien répandu. Il donnera cette pièce dans l'Armana Prouvençau de 1879 (p. 59), sous le titre de Auçeu Blanc, signé Lou Cascarelet; le texte diffère de celui de 1862 cité de mémoire, ainsi que de la version qu'on trouve dans l'Armana de 1871 (p.41). Comme l'indique Meyer dans sa lettre, cette chanson a paru effectivement dans Le Globe (n° 146, du 12 juillet 1830, p. 1); c'est un article signé C. S. et intitulé De la ballade de Marguerite dans le Faust de Goethe. Il est écrit sous la forme d'une lettre au rédacteur du Globe, où quelques études sur Goethe ont paru. L'auteur, C. S., se rend compte que le poète allemand a sans doute appris les vers que chante Marguerite de quelque paysan saxon, et ne commet pas ainsi l'erreur que G. Paris reproche à M. de Puymaigre: celui-ci dans ses Chants populaires du pays messin suppose qu'une version française a inspiré Goethe (Rev. Cr., 1866' I, p. 309, compte rendu de Paris des Chants populaires des provinces de l'ouest). Paris donne le texte cité dans Le Globe et les variantes de l'A. P., 1863. Quant à la ballade donnée par C. S., elle est en dialecte languedocien et l'auteur mentionne sa provenance: commune de Montredon, près de Castres. Il est certain que c'est une pièce de poésie populaire qui a inspiré Goethe, grand admirateur du folklore. Le schéma strophique est partout très simple. Voici les deux refrains, provençal (A. P., 1863, p. 25) et allemand:

Ma meirastro Meine Mutter, die Hur,
Dins la mastro Die mich umgebracht hat!
M'a deli, Mein Vater, der Schelm,
Pièi fa bouli; Der mich gessen hat!
E moun paire, Mein Schwesterlein klein
Lou lauraire, Hub anf die Bein
M'a manja An einem kuhlen Ort;
E mastega; Da ward ich ein schönes Waldvögelein,
E Liseto, Fliege fort, fliege fort.
Ma sourreto, (Ma mère, la garce, m'a tué — Mon père le vaurien,
M'a ploura m'a mangé — Ma sœurette mes os a ramassé —
E m'a 'ntarra Dans un endroit frais — Me voici un joli oiselet
E piéu! piéu de forêt — Envole! Envole!)
Encaro siéu viéu!

On y retrouve une variante du vieux mythe de Philomèle, thème représenté dans toute la littérature populaire, orale et écrite (Aarne-Thompson, The Types of Folk-

Tale, Helsinki, 1928; 2e éd. augmentée, 1961, ouvrage qui sert de clé internationale pour la classification de contes folkloriques; thème en question, n° 720). Mais les versions varient beaucoup, on le sait, selon le pays où elles prennent racine. Plus tard en Allemagne, ce sont les frères Grimm qui raconteront une histoire semblable (titre dialectal: Machandelboom; Kinder-und-Hausmbrchen, Berlin, 1870, n° 17). En France même on a noté de multiples variantes; nous nous bornerons, à titre d'exemple, à celles des régions bien distinctes: le Poitou (Pineau, Le Folklore de Poitou, Paris, 1891, n° 9) et la Bretagne (Sebillot, Littérature orale de la Basse Bretagne, Paris, 1883, p. 226-229):

Ma tante m'a tué
Mon père m'a mangé
Ma petite sœur Marguerite m'a ramassé
M'a mis sur un petit aubépin,
M'a dit: fleuris, fleuris, mon petit frère.

(Poitou)

Un marchand trouve un bois,
Une flûte qui se met a chanter:
Sifflez, sifflez, marchand
Ce n'est pas vous qui m'avez tué céans.

(Bretagne)

Le motif de la flûte revient aussi dans la lointaine Gascogne (J. Bladé, Contes populaires de la Gascogne, Paris, 1886, T. II, p. 86). On sait combien il est malaisé d'expliquer la dispersion ou le rapprochement d'éléments folkloriques. Pour donner une idée de l'analogie dans les détails, citons encore comme exemple, pour les pays dont les langues sont peu connues en France, la littérature populaire de Roumanie (Saineànu, Basmele Romanilor, Bucarest, 1895) et de Pologne (J. Krzyzanowski, Polska bajka ladowa w systematycznym ukladzie, Warszawa - Krakow, Ossolineum, 1962; classé d'après le système Aarne-Thompson):

Traduction du refrain roumain
(Saineànu, op. cit., p. 129)

Ma marâtre m'a tué
Mon père m'a mangé,
Je me suis changé en coucou
J'ai échappé à ma marâtre.

Traduction du refrain polonais
(Krzyznowski, op. cit., p. 223; AT 720)

Ma mère m'a tué,
Mon père m'a mangé,
Regardez, brave gens

Quel oiselet je suis

Dans d'autres versions en Pologne, c'est la marâtre qui tue, et le motif de la tombe de la mère, comme dans la version provençale poétique de Mistral (A. P., 1871, p. 41) apparaît. Il est intéressant de noter que, depuis Philomèle, l'unique élément qui, à notre connaissance, ne varie jamais, c'est le thème du père qui mange l'enfant. Ajoutons que La Meirastro (aussi meirastre) se trouve dans le recueil des poésies populaires collectionnées par Mistral (ms. de Carpentras, v. Appendice 6); la version est légèrement différente (fo 687), Cf. P. Delarue et M.L. Tenèze, *Le conte populaire français*, Paris, 1964, t. 2, p. 690 sq.

* * *

5 - Extraits de l'Aliscans (L. M. 5)

La lettre de Meyer du 18 février 1863 permet d'indiquer sans faute la source première des strophes 62-73 du Chant VI de Calendau: ce sont les douze feuillets communiqués par Guessard (le texte complet paraîtra bien plus tard, en 1870), ainsi que la traduction de Meyer qui fut sûrement de grande utilité pour le poète. Admettant qu'il faille ajouter, raisonnablement, quelques jours à la date de la réponse de Mistral (22 février), c'est la fin février ou le début de mars qui peuvent être considérés comme terminus a quo pour la composition du récit d'Esterelle — scène de l'Aliscans sensiblement remaniée, entre la Dame Guibour et Guillaume au Court-Nez. Dans une lettre de Mistral à Roumanille, écrite deux mois plus tard, nous lisons: Adieu, mon frère, pardonne-moi ma brièveté, je remonte à mon sixième chant de Calendau (lettre du 28 avril 1863, Calvet, ms. 4678, fo. 322). Donc à cette époque le chant VI n'était pas terminé. Il est à souligner que le poète n'a pas profité — tout comme il le fera plus tard pour son Trésor du Félibrige — des conseils de Meyer: les fragments de l'Aliscans reproduits, traduits et particulièrement recommandés par ce dernier n'entrent que très partiellement dans Calendau, sauf pour la scène citée plus haut. Mistral ne reproduit que l'épisode le plus héroïque et le plus dramatique; il n'y a ni scène des adieux, particulièrement recommandée par Meyer, ni l'épisode de Rainouard. Malheureusement, nous ne connaissons pas la lettre de Mistral à laquelle Meyer répond le 18 février, nous ignorons ce que le poète désirait connaître et les raisons qu'il en donnait. Il ne s'agit pas, évidemment, du seul plaisir de la lecture, une phrase de Meyer le prouve d'ailleurs: M. Guessard est heureux de pouvoir vous être utile (souligné par nous).

Cette lettre permet certaines rectifications à des points, reconnus comme acquis quant aux sources de cet extrait de Calendau. Ch. Rostaing dans ses *Eléments historiques dans Calendau* (Annales de la Faculté d'Aix, Gap, 1956, p. 49-50) où il soutient à juste titre le rôle du Moyen Age provençal, suppose toutefois que c'est Raynouard qui influença Mistral; d'autre part, cet extrait du Chant VI ne paraît pas être emprunté presque mot pour mot à la chanson d'Aliscans. L. Teissier parle également, dans son *Calendau* (Introduction au poème de Mistral, hors commerce, Montpellier, 1959), de cette question. Après avoir, avec raison, soulevé le problème des dates (Calendau - 1867; Alicans - 1870), il indique, avec références détaillées,

quelques ouvrages dont la conclusion ne pouvait qu'être négative — ou, au mieux, vague — et remarque que Léonard (op. cit.) est muet à ce sujet. Enfin il écrit: Dès 1863, Meyer, disciple éminent de Guessard, avait envoyé à Mistral les pages déjà imprimées de l'Aliscans avec une traduction sienne. (p. 117). Cette fois, la référence de cette information n'est pas indiquée: nous supposons que c'est en raison de sa source orale que L. Teissier ne la mentionne pas.

Ajoutons que L. Teissier ne parle pas du dossier des lettres de Meyer à Maillane: nous pouvons donc supposer qu'il ne l'ait pas vu.

Mais au moment où Meyer donnait avec tant d'empressement les renseignements demandés, texte et commentaires, Mistral ne songeait-il pas à les utiliser un jour plus largement qu'il ne l'a fait pour Calendau? Sans doute, oui. Le début de la lettre par laquelle il répond à l'envoi de Meyer exprime son enchantement devant la beauté du vieux poème qui l'a, de toute évidence, fortement impressionné. Le sujet germera dans son imagination et le poète y reviendra plus tard: ce retour doit se situer aux alentours des années 1880. Dans la correspondance de Mistral avec L. de Berluc-Pérussis, nous trouvons une lettre de ce dernier du 3 décembre 1880 où il prie le poète d'envoyer quelques vers pour le numéro de janvier du Monde Lyonnais que rédigeait son ami, Charles Boy: Il ne s'agit pas, bien entendu, de vous demander une pièce spécialement écrite pour le Monde Lyonnais, mais d'un fragment quelconque que vous détacheriez au hasard de l'une de vos œuvres inédites, de Guilhèn-dou-Court-nas par exemple. (Correspondance de Frédéric Mistral et de Léon de Berluc-Pérussis, éditée par B. Durand, avec l'Introduction de Ch. Rostaing, Aix, Faculté des Lettres, 1955). B. Durand note: Les bruits on couru, dans les milieux littéraires vers 1880, que Mistral préparait son poème sur Guillaume au Court-Nez. Le projet ne paraît pas avoir eu de suite. On parlait de Guillaume encore en 1881. Nous lisons dans la Préface du 20 mars des Chants des Félibres de Delille: Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs deux œuvres poétiques importantes du grand félibre de Maillane, qui sont en préparation: La Rèino Jano (La reine Jeanne) et Guilhen dóu CourtNaz (Guillaume au Court-Nez) (F. Delille, Chants des Félibres, poésies provençales modernes traduites en vers français avec de nombreuses notes, Paris, Marseille, Avignon, Aix, 1881, p. 24). Plus tard encore, c'est A. Savine qui en parle dans Lou Brusç — qui paraissait à Aix — dans le numéro du 11 septembre 1881 (p. 188-189). Dans un article intitulé Frédéric Mistral à l'Académie, il émet le souhait tant de fois exprimé par les Provençaux, et toujours refusé par le poète, de sa candidature à l'Académie — et il argumente: Ses titres? Nul ne les ignore. Après Mireille, Calendau, Les Iles d'Or, ce sera demain Guillaume au Court-Nez. Il est intéressant de souligner que cette information n'a pas été rectifiée par Mistral dans Lou Brusç qui la donnait, ni dans la Chronique, ni dans la Correspondance des numéros qui ont suivi celui du 11 septembre. Mais on n'a pas trouvé, dans les papiers que le poète a laissés, de traces de ce poème; il est à supposer qu'il l'a détruit, comme il le faisait souvent, pour les ébauches et les brouillons. Dans les dossiers de la correspondance de Mistral, gardés à Maillane, on ne trouve pas non plus, parmi les lettres de Delille et de Savin, celles qui pourraient parler de Guillaume au moment où la presse commençait à le mentionner. B. Durand n'indique pas quelle poésie envoya Mistral au Monde Lyonnais, mais, vérification faite, nous constatons que le fragment publié à la p. 89 de cette revue du 1^{er} janvier

1881, est intitulé Lou Diable et constitue une version des vers 93-130 du Prologue de Nerto que le poète publiera en 1884, version qui diffère de l'édition définitive du poème.

Mistral, dans sa réponse à Berluc-Pérussis ne tient pas à préciser d'où il extrait ces vers: Voici un fragment de je ne sais quoi, dit-il (5 décembre 1880). Ce fragment sera intéressant pour qui s'occupera un jour de l'édition critique de Nerto. Le Monde Lyonnais, revue éphémère (elle paraîtra du 1^{er} janvier 1881 au 1er janvier 1882), est oubliée; à notre connaissance, cette version d'un fragment de Nerto est oubliée également. Il est donc utile, de la reproduire ici. La traduction est de Ch. Boy.

Lou Diable

Escapouloun d'un Pouèmo inedi

Lou diable es un coumpaire gai
Au mes d'abrièu, sus lou margai
 Amo li danso fouligaudo
Lis escoundudo, la man caudo,
 E li galant jouguet qu'an liò
 A la vibado autour du fiò.
Lou galoubet, la carlamuso
 Acò l'atiro, acò l'amuso
E quand brounzino lou viouloun
 Vèn escouta de-rabaloun.
Lou diable es uno bono-voio:
 Amo lou rire, amo la joio,
 Lou chaplachou e lou bousin;
Lou diable amo li bon couissin,
L'oudour di roso e de la nerto,
 Li bèlli raubo entre-douberto,
 E l'arrougansou dóu jouvent
Que marcho eme la testo au vènt.
Mai lou mai qu'amo es la jouguino

Lou jo que fai toumba d'esquino
 Dins li brasiri de l'infèr
 Li plus valènt e li plus fièr;
Lou jo que fai li renegaire,
Que fai li gus, li fournicaire,
 Li fenat, li manjo-proufié,
 Lis araca, lis estafié,
Lou jo que meno i draio gaucho,
 A la riboto, à la desbauchò;

Lou jo que fai descrestiana,
Que fai, sus lis oustau rouina,
Crèisse l'ourtigo et la caussido,
Lou jo que fai li parracido!

F. Mistral

* * *

Le Diable

Fragment d'un Poème inédit

Le diable est un compère gai
au mois d'avril, sur le gazon
il aime les danses dolâtres
le jeu de cache-cache, la main chaude
et les charmants petits jeux
de la veillée autour du feu.
Le galoubet et la musette
cela l'attire, cela l'amuse
et quand soupire le violon
il vient écouter en rampant.
Le diable est un bon garnement:
il aime le rire, il aime la joie,
la bagarre et le tapage;
le diable aime les bons coussins,
l'odeur des roses et du myrte,
les belles robes entr'ouvertes,
et l'arrogance de la jeunesse
qui marche la tête au vent.
Mais ce qu'il aime plus encore, c'est le jeu
le jeu qui fait tomber à la renverse
dans les brasiers de l'enfer
les plus vaillants et les plus fiers;
le jeu qui produit les blasphèmes,
qui fait les gueux, les fornicateurs,
les chenapans, les dissipateurs,
les usuriers, les flibustiers,
le jeu qui mène aux voies obliques,
à l'orgie, à la débauche,
le jeu qui fait les mécréants,
qui fait, sur les maisons en ruines,
croître l'ortie et le chardon,
le jeu qui fait les parricides!

F. Mistral
Recueil de poésies populaires (L. M. 7 et 40)

Il existe à la Bibliothèque Inguimbertaine à Carpentras un manuscrit, cahier sans couverture composé de feuilles rattachées, portant le N° 2.470 et comprenant les f° 667 à 743. Ce cahier de format 30 cm. X 40, rempli par Mistral des pièces folkloriques, rangées par genres; f° 669 et 670 (r. et v.) contient une Table des matières

Prières (19 titres).

Légendes (16 titres).

Cantiques (4 titres).

Complaintes (12 titres dont les 5 derniers notés de l'écriture la plus tardive).

Noëls (7 titres).

Rondes (6 titres).

Chansons (53 titres avec 4 autres ajoutés, d'après l'écriture, plus ou moins tard).

Prières (après ce titre général se trouvent 4 f° vides).

Cantiques (4 titres, avec plusieurs addenda et notes plus tardives).

Parmi les titres des Légendes il y en a quelques-uns qu'on peut considérer comme Passions dont avait parlé P. Meyer dans sa lettre du 1er février 1863 (v. L. M. 4 et n. 8). Ce sont:

Mater Dolorosa, La Vierge racontant à Saint Anselme ses sept douleurs; La Passion; La Passion de Dieu. Il n'est pas sans intérêt de noter ici une petite fiche de Mistral d'une écriture tardive (f° 674 ter) intitulé las vintg dolors, chant populaire catalan. Voici le couplet correspondant au couplet provençal: suit le texte catalan du couplet.

Ces passions qui tout comme les légendes ne sont pas incluses dans le cahier de poésies recueillies par Mistral sont sans aucun doute celles que Meyer a vu chez le poète (les prières et les récits de passion que vous m'avez montrés m'intéressent extrêmement — L.M. 4). Les rondes que Mistral transcrit pour Meyer font partie de ce recueil manuscrit. Lou brande de ma tanto y porte le titre La Ronde des roses, avec quelques variantes et un autre refrain (f° 695 r.). L'autre ronde transcrite par Mistral dans la même lettre et qui commence par le commentaire: une jeune fille allant à cloche-pied, et cite ensuite les vers: ai un bèu mau de taloun, est intitulé dans le ms., f° 695, v., Le Mari, et présente des différences sensibles avec le texte donné à Meyer. Nous trouvons sur la marge une note de Mistral, d'écriture tardive, donnant une variante de la région d'Orange et une autre également marginale, bien intéressante: voir mon dictionnaire qui doivent se rapporter à un mot qui avait attiré l'attention de Mistral. Les textes des passions manquent. Il est notable que toutes ces pièces — sauf quelques refrains ajoutés, sont de l'écriture régulière et calligraphiée (dite première écriture), ce qui fait supposer qu'elles furent transcrites vers 1848-1855. Les notes marginales, les ajouts en bas de textes, les versions d'autres régions sont le plus souvent bien postérieurs, malheureusement rarement datés. Citons quelques exemples seulement — et il y en a beaucoup:

F° 675, écriture calligraphiée: voir le Recueil des cantiques (...) Avignon, Laurent Aubanel, 1819; il contient 40 cantiques provençaux.

F° 695, écriture plus tardive: Almanac de l'Ariège, 1893.

F° 696, même petite écriture calligraphiée: Illustration, T. XXIII, p. 148 (la vérification démontre que le tome correspond à l'année 1854 et la page donne un dessin de la Danse de Quenouilles à Toulon).

F° 721, La Vieille - Cacho-fiò (1890-91).

F° 716, une coupure intercalée du journal Hautes-Alpes permet d'identifier par un faire-part d'obsèques sur le verso la date: 1887 et entre les f° 678 et 679 on trouve une feuille de Notre Montagne (Embrun) du 5 avril 1908 (!)

L'étude de ce recueil, l'étendue des dates permettent de constater l'intérêt profond, suivi et durable du poète pour la littérature populaire, intérêt plus vif, plus constant que l'on ne pouvait le supposer sans la connaissance de ce manuscrit.

L'importance que Mistral attribuait aux notes, aux versions, aux variantes régionales et qu'il transcrivait depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie est frappante. Frappant aussi est l'intérêt de Meyer pour ce que son ami provençal pouvait apporter à sa connaissance du folklore: l'échange de nouvelles à ce sujet est poursuivi pendant une dizaine d'années, depuis la deuxième lettre que nous connaissons, du début de 1863, jusqu'à la fin de 1871. Et c'est dès le début que Meyer a jugé et apprécié le recueil qu'il a vu probablement à Maillane en 1862: Quand donc — demande-t-il après avoir pris connaissance des Chants populaires de la Provence d'Arbaud — quand donc publierez-vous votre collection qui est si supérieure et comme texte et comme disposition et comme abondance? (L.M. 4). Les provençalistes savent que nombre de ces contes et sornettes sont entrés dans L'Armana Prouvençau dans l'Aiòli, dans le Cacho-Fiò, et certains extraits ont été cités dans le Trésor. L'analyse complète de ce recueil serait très intéressante — malheureusement, elle dépasserait le cadre de cette note. Remarquons encore que si après les feuilles avec les titres: Prières, Légendes, on trouve des pages blanches non remplies, les autres titres ne déçoivent pas: non seulement nous lisons les pièces annoncées dans la Table des matières, mais, non prévus par les titres, nous découvrons des chants, des poésies, des jeux d'enfants, etc. Il y a des pages particulièrement riches en variantes, en notes marginales, souvent d'ailleurs bien difficiles à déchiffrer, écrites au crayon, à demi-effacées, ou couvertes de l'écriture la plus menue de Mistral. On peut supposer que le travail sur le Trésor a apporté à son auteur des variantes dans des langues et dialectes très différents (nous rappelons que l'on voit une version catalane à côté de quelques variantes du dialecte) du côté d'Embrun par exemple (cette région est assez souvent notée — n'est-ce pas Paul Arène qui signalait à son ami ces variantes?). Les notes marginales sont surtout de l'écriture tardive; parfois un extrait de journal remplace ou complète le texte écrit.

L'intérêt de P. Meyer pour ce recueil se lit aussi — nous l'avons signalé dans l'Introduction — chez G. Paris. Une phrase de son article sur Mistral donne un détail intéressant: Depuis quarante ans il polit, dégage de leurs scories, il fait revivre dans leur forme la plus savoureuse et la plus idiomatique ces a sornettes, ces contes de grand' mères qui enchantaient son enfance, qu'il a rassemblées avec

amour dans le repos des méridiennes et dans les veillées de fileuses, et qui formeront, à en juger par des échantillons publiés çà et là, un recueil comparable à ceux de Grimm et d'Absjorsen.

Le souhait de Meyer et de Paris ne s'est pas réalisé: Mistral n'a jamais publié le cahier tant admiré de ses amis romanistes.

Ajoutons que le recueil de Carpentras donne l'impression, compte tenu de l'écriture et de certaines coupures imprimées, d'avoir été quasi abandonné pendant un certain temps pour être repris dans la vieillesse de Mistral. Le manuscrit révèle des sources inattendues de certaines poésies. Bornons-nous aux exemples les plus frappants: nous y trouvons le prototype de Magali dans la chanson Marguerite (f ° 700) et celui du refrain d'un rythme si caractéristique du Blad de Luno (1. O., p. 154) dans le a jeu enfantin (f ° 737 r.), ainsi que — comme l'a remarqué Paris — les textes de ces chants dont le poète parle dans les Memòri e Raconte.

* * *

7 - Lettre de Paul Meyer à Paul Mariéton (L. M. 76)
(Extrait)

Londres, 26 septembre 1882.

Monsieur,

J'ai fait au sujet du dernier livre de M. Mary-Lafon (Histoire Littéraire du Midi de la France) un article qui a dû paraître dans l'un des derniers n° de la Revue Critique ou qui paraîtra dans l'un des plus prochains. Antérieurement, en 1867 et 1868, j'ai rendu compte dans la même revue de la traduction en vers du poème de la Croisade des Albigeois par le même auteur. Enfin, en 1865, j'ai eu aussi à parler de M. Mary-Lafon dans la préface de mon édition de Flamenca.

(Calvet, Legs Mariéton, ms. 4642, f ° 96-97).

* * *

8 - Article de G. Paris sur F. Mistral (L. P. 1 et 2)
Jahrbuch für Romanische und Englische Literatur, Berlin, October-Décember 1860: Die französische Nationalliteratur im JaRre 1859 (p. 15-16)

La poésie pastorale et dramatique, dont le type immortel est Hermann et Dorothee, a produit cette année une œuvre remarquable à plus d'un titre, et qui est peut-être le germe d'une nouvelle branche de notre poésie. C'est un poème intitulé Mirèio, dont l'auteur, M. Frédéric Mistral, représente toute une école formée dans la Provence, qui veut rendre à la langue d'oc, devenue un patois de dialecte littéraire qu'elle était dans le Moyen Age, son ancienne place dans les idiomes propres à l'expression de la

pensée. Son poème prouve mieux encore que la préface un peu belliqueuse dont il l'a fait précéder que cette langue, bien que fortement altérée et corrompue depuis le XIIIe siècle, est encore souple, sonore et gracieuse. Mais les qualités qu'elle a conservées de son ancienne splendeur ne font pas qu'elle soit aujourd'hui la langue des gens cultivés du pays où elle vit encore, et qu'elle soit propre à exprimer jamais autre chose que des scènes et des tableaux empruntés aux classes inférieures, à la vie de campagne: il en est de même des patois allemands, qui ajoutent tant de charme aux idylles de Hebel ou de Klaus Groth, mais qui ne sauraient se prêter à des compositions d'un autre genre. Je ne crois donc pas à la possibilité de l'entreprise tentée par M. Mistral, et j'y crois d'autant moins que, heureusement ou malheureusement, la centralisation de la France et la facilité des communications auront fait disparaître d'ici à un siècle les derniers vestiges de la langue qu'il s'efforce de ressusciter. En dehors de ces questions que je voudrais traiter avec plus de développement, le poème de M. Mistral a un grand mérite; il y montre surtout un talent de description champêtre augmenté peut-être à nos yeux par la fraîcheur de son langage et les tournures familières qu'il permet, mais qui n'en décèle pas moins un esprit capable de sentir et de rendre avec bonheur les beautés simples de la nature agreste. Mirèio a eu deux éditions en peu de temps, et a valu à son auteur une réputation qu'il mérite, mais qu'il n'aurait pas obtenue si promptement en écrivant dans la langue de tout le monde.

* * *

9 - Lettre de P. Meyer au Président de la Commission
de l'attribution du Prix Jean Reynaud
(L. M. 92)

Paris, le 14 février 1890.

ECOLE NATIONALE des CHARTES

PALAIS DES ARCHIVES NATIONALES

Rue des Francs-Bourgeois, 58

Le Dictionnaire provençal français de Fr. Mistral se compose de deux gros vol. in 4° à trois colonnes contenant 2 361 pages. Il a paru, par livraisons, de 1878 à 1886. Au moment de la mise sous presse il était entièrement rédigé de la première à la dernière ligne, condition qui a assuré l'uniformité dans la composition des articles et la conséquence dans le système des renvois. L'ouvrage a dû être commencé par l'auteur dès sa jeunesse. Du moins, en 1862 les premières lettres avaient déjà été l'objet d'une première rédaction.

Le Dictionnaire provençal, tel que l'a conçu Mistral, doit être, comme l'indique le titre, le trésor complet de la langue. Mais c'est le trésor d'une langue qui varie à l'infini selon les lieux. Il doit contenir tous les mots usités des Alpes à l'Atlantique, du Nord du Limousin ou de l'Auvergne aux Pyrénées et à la Méditerranée: il se

propose de donner pour chaque mot les variétés de forme ou de sens propres à chaque pays. Pour les verbes, la conjugaison entière ou partielle est donnée, là où il est besoin, selon des types locaux différents. A ces notions, le dictionnaire joint des formes parallèles d'autres langues romanes (italien, espagnol, catalan, portugais), et en certains cas l'étymologie ou ce que l'auteur considère comme tel. Après l'indication très précise des sens, indication qui dénote une connaissance extraordinairement étendue du vocabulaire français, l'auteur donne pour chaque mot les locutions usuelles, les dictons populaires, les proverbes et, parfois quelques exemples empruntés à la littérature écrite. Ses propres poésies sont les plus rarement citées. Toutes ces notions sont présentées d'une façon brève et claire, sans aucune de ces digressions qui surchargent inutilement tant de dictionnaires provinciaux, et sans aucun étalage d'érudition.

Il existe de nombreux glossaires de la langue du midi de la France, faits à différents points de vue et d'une étendue variable. Aucun ne couvre l'espace occupé par celui de Mistral, aucun n'est rédigé avec une méthode aussi sûre, aucun ne peut rendre, à beaucoup près, les mêmes services à l'étude linguistique des patois de notre région méridionale.

Les premiers de ces dictionnaires avaient pour but l'utilité pratique. Ils s'adressaient à des personnes sachant mieux le patois que le français et désireuses de se perfectionner dans la connaissance de la langue commune de l'empire (au sens anglais). L'abbé de Sauvages, dans son très utile dictionnaire languedocien-français publié pour la première fois en 1756 dit formellement que le but principal de son ouvrage est d'aider à parler correctement le français ceux de nos compatriotes qui n'ont pas fait une étude particulière de cette langue. Tel était aussi l'objet que se proposait le Dr Honorat en publiant son vaste dictionnaire provençal-français à Digne en 1846. Mais de plus il visait à en faire une sorte d'encyclopédie élémentaire, et notamment il y introduisait, sans plan arrêté, une quantité de formes de la langue ancienne, empruntée au Lexique roman de Raynouard, confondant ainsi l'état ancien et l'état moderne et l'idiome. On conçoit que des auteurs se plaçant à ce point de vue ont dû se préoccuper très peu d'assigner son origine locale à chacune des formes enregistrées. Par exemple Etienne Garcin dit, en tête de son Dictionnaire provençal-français (1841): Nous avons renoncé à indiquer la partie de la Provence à laquelle la plupart des mots appartiennent. Et il s'excuse sur ce que l'un de ses devanciers l'a essayé, mais n'a pas réussi. En somme les auteurs de dictionnaires patois n'ont pas prévu qu'on pourrait avoir à étudier l'idiome en lui-même et s'intéresser à connaître la variété des formes qu'un même mot présente selon les lieux. Ils se sont bien plutôt attachés à les dissimuler, les traitant comme des quantités négligeables, ou les enregistrant, comme faisait encore, il y a peu d'années, feu Gabriel Azaïs dans son Dict. des idiomes languedociens, en un même article, sans indiquer la provenance de chacune d'elles, et sans songer à replacer chacune dans le dictionnaire à son ordre alphabétique.

La principale difficulté était de recueillir toutes ces variétés de formes, toutes ces significations particulières en rattachant avec exactitude les unes et les autres à leur lieu d'origine. On peut dire que Mistral a passé plus de 30 ans de sa vie à ramasser les matériaux de sa vaste entreprise, les recueillant non seulement dans les livres,

mais le plus ordinairement sur le vif, notant exactement et sur le moment même toutes les particularités de prononciation et de sens.

Quant au classement de ces matériaux, il est simple autant que systématique. Mistral prend pour forme type la forme usitée dans le patois de la localité qu'il habite (N.O. des Bouches du Rhône), et il y joint les variantes qu'offrent les autres régions, avec l'indication, aussi concise que possible, du lieu d'origine: les sigles a, alb. arieg., auv., béarn., b. iim., etc désignant le parler des Alpes, de l'Albigeois, de l'Ariège, de l'Auvergne, du Béarn, du Bas Limousin, etc. La notation est aussi parfaite que le comporte l'usage d'une imprimerie ordinaire; elle ne prétend pas à l'exactitude que les phonétiques s'efforcent d'atteindre à l'aide d'un alphabet compliqué de signes diacritiques de toute sorte, mais si le dictionnaire avait dû être imprimé avec les 380 signes accentués que possède la Revue des patois gallo-romans de MM. Gilliéron et Rousselot, il n'aurait jamais paru. Les variétés de forme ne paraissent pas seulement dans l'article où elles sont groupées: elles sont en outre insérées à leur ordre alphabétique avec renvoi à l'article principal, de sorte qu'on peut avec ce dictionnaire lire n'importe quel ouvrage écrit en l'un quelconque des patois du midi de la France.

Comme recueil de matériaux le Dictionnaire de Mistral est d'une valeur incomparable. Personne actuellement ne pourrait recueillir une moisson aussi abondante, les patois s'effaçant de plus en plus devant les progrès du français, et ceux qui les parlent avec le moindre mélange de mots français, ayant généralement, à l'égard de ceux qui les interrogent, une défiance contre laquelle Mistral, en raison de sa grande popularité, n'a pas eu à lutter. Mais ce n'est pas seulement comme recueil de matériaux que l'ouvrage est recommandable. L'excellence du plan, la clarté et la précision de la rédaction en font une œuvre remarquable à la fois érudite, sans affectation de science, et littéraire. Le Dict. de Mistral est le meilleur et le plus vaste des dictionnaires patois que nous possédions: c'est aussi une des grandes œuvres lexicographiques de notre siècle.

Paul Meyer.

Archives de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ms. E. 411.

* * *

10 - Lettre de G. Paris au Président de la Commission de l'attribution du Prix Jean Reynaud
(L. P., lettre de 1890)

Paris le 21 février 1890.

ECOLE PRATIQUE
des
HAUTES ETUDES

SECTION
des
SCIENCES HISTORIQUES
ET PHILOLOGIQUES

Monsieur le Président,

Conformément à l'invitation que vous avez adressée aux membres de l'Académie, j'ai l'honneur de vous soumettre et de vous prier de vouloir bien soumettre aux membres de la commission du prix Jean Reynaud la proposition suivante.

Le Dictionnaire provençal-français, de Frédéric Mistral, dont la publication a été achevée en 1886, est une œuvre considérable, qui me paraît rentrer absolument dans les conditions du concours. C'est le fruit d'un travail de trente années, et une contribution de premier ordre à l'intelligence de l'histoire de notre pays, comprise dans son sens le plus large. Je ne m'étendrai pas sur le rare mérite de ce livre, qui est apprécié, dans une note ci-jointe, par celui de nos confrères qui est incontestablement le plus compétent en pareille matière; j'en ferai seulement remarquer la profonde originalité et l'importance comme document. Les dictionnaires patois ne sont en général que des recueils de mots choisis, souvent d'après une curiosité assez superficielle sur une étendue restreinte de territoire, et parfois puisée sans grand discernement dans des écrits plus ou moins dignes de confiance; ils sont presque toujours composés sous la pensée constante d'une comparaison avec le français littéraire et ne relèvent que ce qui paraît s'en écarter. Le Dictionnaire de Mistral est conçu sur un plan bien autrement large et fécond: il ne tient aucun compte du français, si ce n'est pour donner des mots recueillis une traduction aussi exacte que vivante; il considère dans son ensemble la masse des idiomes parlés et écrits au sud de la France et en dresse le lexique complet. Les mots ont été recueillis de première main par l'auteur, avec une passion et en même temps une circonspection dont je puis rendre témoignage, l'ayant vu à l'œuvre; ils l'ont été dans toutes les couches de la population, dans tous les corps de métier, dans tous les groupes stables ou passagers, sur les montagnes, dans les hameaux perdus, dans les barques qui descendent le Rhône ou dans les bateaux qui vont d'un port à l'autre de la Méditerranée; le peuple provençal n'a pas eu de secret pour le poète dont il est fier, et qui, après avoir jeté l'éclat que l'on sait sur son idiome natal, s'est donné pour tâche de lui élever un monument durable et solide. En dehors des sources orales, Mistral a dépouillé avec soin toute cette littérature provençale, peu connue et jusqu'à lui négligée, qui du XVIe au XIXe a produit une série d'œuvres

qui ont parfois une certaine valeur esthétique et qui ont toujours une grande richesse lexicologique. Mais le recueil des mots et leur interprétation n'est qu'une partie de la tâche que s'est donné l'enthousiaste et laborieux lexicographe. Il a admis tous les proverbes, tous les dictons, toutes les façons de parler qui reflètent les façons de penser et de sentir de ses compatriotes; il a recueilli et décrit tous les usages, toutes les traditions, toutes les superstitions qui se rattachent à tel ou tel des mots enregistrés. Il a même compris dans son dictionnaire les noms d'hommes, les noms de familles, les noms de lieux et de régions, et réuni ainsi des matériaux d'un grand prix pour l'histoire. En un mot, il a composé une véritable Encyclopédie de la France Méridionale, qu'il offre à la France entière dans la langue nationale.

Je sou mets ces considérations à la Commission, et j'ajoute que la marque d'estime que l'Académie donnerait au livre de Mistral serait un puissant encouragement pour des travaux du même genre, travaux dont l'exécution est si désirable au point de vue de la science et pourra seule permettre de tracer avec fidélité dans tous ses détails l'image de la nationalité française.

Agré ez Monsieur le président et cher confrère, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

Gaston Paris.

Archives de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ms. E 411.

* * *

Lettre de Paul Meyer à Paul Mariéton (L. M. 92)

Jeudi matin 27 mars 90.

ECOLE NATIONALE
des
CHARTES

PALAIS DES ARCHIVES
NATIONALES
Rue des Francs-Bourgeois, 58

Cher monsieur

Si vous passez demain vendredi vers 5 h. à l'Académie des Inscriptions (Palais de l'Institut. 2e cour, porte gauche) vous saurez probablement le résultat de la discussion relative au prix Jean Reynaud.

Vous savez que G. Paris et moi avons mis sur les rangs Mistral. J'aurais voulu que celui-ci fût prévenu du résultat une fois le concours terminé, mais G. Paris a pensé autrement, il a écrit à Mistral et l'a même engagé à envoyer son dictionnaire à

diverses personnes, ce qui a eu lieu. Malheureusement j'ai bien peur que tout cela ait été fait en pure perte. G. Paris, très abattu par la perte de sa femme n'a pas pu faire ce qu'il eût fait en d'autres circonstances et il s'est trouvé qu'un concurrent, auquel à première vue il semblait impossible d'attribuer aucune chance, mais qui a des amis très actifs et qui est lui même très intrigant a gagné énormément de terrain. C'est moi qui supporterai demain presque tout le poids de la discussion. Je suis donc en état d'agitation indescriptible, non seulement parce que je voudrais voir Mistral réussir, mais parce que le succès de l'adversaire, étant donné les moyens qu'on emploie en sa faveur, et le sujet de son livre, serait un scandale.

Voici les faits. La commission, composée de quatre membres plus le bureau (c'est-à-dire sept membres en tout) est arrivée au résultat suivant:

En trois tours de scrutin.

1er tour Dutreuil de Rhins	3
Chatelain	1
James Darmesteter	1
Mistral	1
Müntz	1
2e tour Dutreuil de Rhins	3
Mistral	3
Muntz	1
3e tour Dutreuil de Rhins	5
Mistral	2

Des deux voix restées finalement fidèles à Mistral l'une est celle de G. Boissier; je ne sais quelle est l'autre.

J'avais envoyé à la commission une longue lettre sur Mistral et G. Paris en avait fait autant.

A première vue les choses ne semblent pas défavorables, car Muntz, J. Darmesteter et Chatelain paraissent définitivement écartés et tout d'abord les deux premiers m'avaient paru être les concurrents les plus redoutables. Mais je ne sais pourquoi les orientalistes n'aiment pas leur confrère J. Darmesteter, probablement parce qu'il a plus de littérature qu'eux, et je pense que c'est pour lui faire grief qu'ils se sont ralliés à Dutreuil de Rhins, auquel personne ne pensait il y a deux mois. Mais voici ce qu'est ce dernier personnage.

C'est me dit-on, un ancien capitaine au long cours, devenu pour un temps capitaine de vaisseau du roi d'Annam, puis ayant été secrétaire d'Arabi-Pacha, enfin il a pendant un temps suppléé Brazza au Congo: un véritable aventurier. Son livre l'Asie Centrale est un gros volume in 4° qui est le texte d'un grand Atlas dans lequel il reconstitue de son mieux d'après les cartes de missionnaires, les récits de voyageur etc: l'Asie Centrale où il n'a jamais été. La thèse que je vais soutenir est que ce livre peut être du ressort de l'Académie des Sciences mais qu'il ne regarde pas celle des Inscriptions, puis je ferai mon plaidoyer pour Mistral. Mais les

opinions sont faites ou plutôt les votes sont arrêtés; contrairement à l'usage M. Dutreuil de Rhins a fait des visites, et il a été très appuyé par Charmes (Le Directeur du Secrétariat à l'Inst. publ.) qui pour des raisons que j'ignore est entièrement dévoué à ce candidat. De sorte que presque tous ceux d'entre nous qui dépendent en quelque manière de la Direction de Charmes sont pour Dutreuil. Cependant j'espère encore en l'effet de la discussion sur ceux qui n'ont pas de parti pris. Certains de mes collègues, qui d'ailleurs eussent préféré, qui Müntz (lequel, évidemment, très méritant), qui J. Darmesteter, sont disposés à soutenir avec moi que le livre de Dutreuil ne nous concerne pas. Enfin je suis extrêmement nerveux, d'autant que si par hasard la discussion se prolonge assez pour qu'on ne puisse terminer demain, le vote tombera dans la semaine avant ou après Pâques à un moment où il y aura beaucoup d'absents et tout sera remis au hasard. Quoiqu'il arrive j'ai tenu à vous écrire cette lettre que vous pourrez communiquer à Mistral, à qui je ne veux écrire qu'après le résultat.

Bien à vous

Paul Meyer.

Calvet ms. 4249 f ° 100 et 101.

* * *

12 - Article de l'Aiòli (L. P. 29 et 30)

ARGUS DE LA PRESSE

Fondé en 1379

155, rue Montmartre, 155
PARIS

Correspondants de l'Argus:
Saint-Pétersbourg, Moscou, Berlin
Londres, New-York, Milan, Lisbonne,
Constantinople, Palerme,
Yokohama, etc.

N ° de débit

Extrait de.... Aiòli

AdresseAvignon

Date

17 Avril 1894

TABO! TABO!

Une soucieta nouvello vèn de se fourma à Paris souto lou noum de Société des parlars français. Aquelo assouciacioun, qu'a pèr toco d'estudia li dialèite dóu Nord

coume aquéli dóu Miejour, se prepauso de dreissa, soto la direicioun de M. Gastoun Paris, la carto linguistico de la Franço.

L'eminènt direitour de l'entre-presso, questiouna sus aquelo obro, veici ço qu'a respoudu:

C'est un travail que nous espérons pouvoir faire pour la grande Exposition de 1900. Ce sera l'une des plus grandes œuvres du siècle. Nous pourrons dire au siècle suivant: voilà ce que nous avons fait, et en quelques années seulement. Ce n'est pas une œuvre complète.

Il vous appartient de la développer, de l'agrandir. Mais nous avons jeté les bases du travail, et vous qui venez aujourd'hui, achevez-le, la voie vous est toute tracée.

Quelle sera cette carte et dans quel esprit sera-t-elle faite?

Cette carte a pour but de démontrer qu'il n'y a qu'une seule langue: le français; qu'il n'y a pas, comme on l'a cru très longtemps, un provençal, un catalan, un basque, mais une langue unique, qui a subi des modifications, des altérations, suivant les climats, les latitudes et surtout la phonétique des différentes provinces.

Aquelo negacioun, un pau aventurado, de la lengo dóu Miejour au proufié esclusiéu de la lengo francesco a naturalamen esmougu quàuquis ami de la lengo prouvençalo. Mais pas nous-autre; car, s'èro pièi tant facile de prouva que li parla de nòstis encountrado soun que de variacioun o, se voulès, de corrupcioun de la lengo francesco, faudrié tout-d'un-tèms ametre e recounèisse que li cansoun antico de Guihèn de Peitiéu, de Marcabrun, de Bertrand de Born, soun escricho en dialèite, noun de la lengo d'O, coume cresié lou Dante, mai de la lengo d'Oui qu'èro à peno en fourmacioun.

Ço qu'a mena Gastoun Paris à la proupousicioun que trais, es li raport qu'enmaion tóuti li dialèite lis un emé lis autre, meme aquéli dóu Nord em' aquéli dóu Miejour. Peréu, nous apielant sus aquéli raport, nous-àutri fasèn l'escoumesso de prouva à noste tour que la souleto lengo de la terro de Franço e dóu Nord de l'Itàli e dóu Nord de l'Espagno, acò 's la lengo prouvençalo o, se voulès, roumano, comme disien autre-tèms. l'aurié, pèr acò faire, que de muda lou poun de visto e d'afourti que lou francés n'es que de prouvençau gasta.

Nous-àutri que cresian bounamen, dins un tèms, que li mot aigo, dourgo, cabedèu, pourgi, cebo, venguèsson dóu latin aqua, orca, capitellum, porrigere, caepa, quau tron nous aurié di que lou prougrès un jour li faguèsse veni dou francés eau, cruche, peloton, offrir, oignon! A! n'avié pas tort, la vièio, de voulé jamais mourir!

Gui de Mount-Pavoun.

TRADUCTION DE L'ARTICLE

Tabò! Tabò! (L. P. 33)

Une nouvelle société vient d'être créée à Paris sous le nom de Société des parlers français. Cette association, dont le but est d'étudier les dialectes du Nord comme ceux du Midi, se propose d'établir, sous la direction de M. Gaston Paris, la carte linguistique de la France.

L'éminent directeur de l'entreprise, questionné sur ce travail, a répondu ceci (suit l'extrait en français).

Cette négation, quelque peu risquée, de la langue du Midi au profit exclusif de la langue française a, naturellement, ému quelques amis de la langue provençale. Ce n'est pas notre cas; car, s'il était aussi simple de prouver que les parlers de nos contrées ne sont que des variations ou, si vous préférez, des corruptions de la langue française, il faudrait parallèlement admettre et reconnaître que les chansons anciennes de Guillaume de Poitiers, de Marcabru, de Bertran de Born sont écrites en dialecte, non de la langue d'Oc comme le croyait Dante, mais de la langue d'Oil qui se formait à peine.

Ce qui a conduit Gaston Paris à la proposition qu'il fait, ce sont les rapports qui enchaînent tous les dialectes les uns aux autres, même ceux du Nord et ceux du Midi. Aussi bien nous appuyant sur ces rapports, nous faisons la gageure de prouver à notre tour que la seule langue de la terre de France du Nord de l'Italie et du Nord de l'Espagne est la langue provençale ou, si vous préférez, romane, comme on disait autrefois. Pour ce faire, il suffirait de transformer le point de vue et d'assurer que le français n'est que du provençal corrompu.

Nous qui avons la naïveté de croire, naguère, que les mots aigo, dourgo, cadèu, pourgi, cebo dérivait du latin aqua, orca, capitellum, porrigere, caepa comment diable aurions-nous pu supposer un jour que le progrès les fît venir du français eau, cruche, peloton, offrir, oignon! Ah! vraiment la Vieille n'avait pas tort de ne jamais vouloir mourir!

Gui de Mount-Pavoun.

* * *

13 - P. Meyer à F. Mistral (L. M. 1)

Grand Maître d'Amour, qui de votre Provence Faites maintenant resplendir l'honneur et l'antique valeur, si je ne fusse point originaire de la terre de France, si d'un gai troubadour Dieu m'eût mis dans le cœur le doux et noble parler, la musique et la science...

Et je voudrais [pouvoir ainsi] chanter!... Mais parce que je m'entends peu à la poésie, je vous dirai seulement, beau seigneur, qu'au lieu de chanteur je me suis fait pauvre jongleur, et je me plais à dire les chansons du temps passé que je vais quérir de ça et de là dans les vieux parchemins, et ce m'est une joie quand, s'il m'arrive que j'aie trouvé la venaison que j'ai coutume chasser, alors je suis plus joyeux que

l'autour quand il tient prise la caille dans ses serres, et ainsi vous pouvez bien voir que si je ne suis pas trouvère, j'aime cependant les troubadour.

Or je vous prie... aussi humblement que je le puis que vous acceptiez de recevoir ces chansons de France qui j'ai tirées d'un vieux livre en parchemin écrit il y a cinq cents ans et plus, et je suis et je serai toujours pour vous servir votre fidèle et loyal ami

Paul Meyer.

Tarascon le 18e jour de septembre de l'An 1862.

* * *

14 - F. Mistral à P. Meyer (L. M. 2)

TRADUCTION

4 octobre 1862.

Mon cher ami,

J'ai pris grand plaisir à lire les romans que, si aimablement, vous m'avez envoyés et que vous avez publiés et élucidés avec tant de goût, tant d'aisance et de science. Je n'en ai pas encore terminé la lecture; je le fais peu à peu, comme les fins gourmands qui boivent le bon vin à petits coups et qui font durer le plaisir en savourant les bons morceaux. Ce qui m'étonne et me ravit c'est que, si jeune, vous ayez pris possession, avec autant de puissance, du double empire des Troubadours et des Trouvères. Et notre ancienne langue! Il y a de quoi nous faire honte, à nous les héritiers! Vous la parlez, peut-on dire comme père et mère!

Gui de Nanteuil me plaît, et Aye d'Avignon m'agrée. La charmante poésie, que celle d'antan! Que voilà bien la littérature nationale de la France! Les Grecs et les Romains n'ont rien à voir ici.

Pauvres Français, combien nous fûmes maladroits, autant qu'exagérément fous, de laisser l'étranger faire provision et s'enrichir de notre opulence, tandis que nous allions aux portes de la Grèce ou de Rome, quêter misérablement notre pain littéraire. Car il est évident que par la main du Tasse, et de l'Arioste, et de Cervantès, les Italiens et les Espagnols nous ont ravi la fleur de leurs propres littératures.

A propos d'Aye d'Avignon, écoutez un peu ceci: il y a longtemps que je cherchais, sans y parvenir, l'étymologie d'une expression de chez nous, très courante en Provence, et qui se dit tous les jours: es toujours en aio Ounte vas, tant en aio, etc.; qui signifie: il est sans cesse en mouvement, sans cesse il bat la campagne, il est par voies et par chemin. Depuis que j'ai lu votre charmant volume il est maintenant

clair à mes yeux que cela retrace et rappelle les aventures d'Aye d'Avignon, si populaire autrefois. Les Italiens disent aussi: andar aiato. De même en Languedoc, le mot Flamenco est resté prover pour dire une femme paresseuse et molle; et Fièr coume Artaban, rede coume Chabrand, ect., font peut-être allusion à quelque roman perdu. Cherchez-le.

Si vous ne partez pas encore, nous vous verrons bien une autre fois.

En tout cas, je voudrais avoir votre adresse. Adieu!

Restez en paix et en joie.

Votre bien dévoué

F. Mistral.

* * *

15 - P. Meyer à F. Mistral (L. M. 8)

TRADUCTION

Mon cher Félibre!

M. Legouvé vous écrit et je ne veux pas manquer l'occasion de vous envoyer de mes nouvelles et de vous dire que je me garde toujours en paix et en santé, et que je n'ai pas encore oublié la Provence et son beau soleil, ainsi que son Mistral. Ah! Que de fois entre M. Legouvé et moi il a été question de vous! Tout ici proclame que nous vous aimons. Hier on a joué et chanté au piano votre Magali. Quand viendrez-vous? Vous qui la chantez avec autant d'aisance que d'amour!

Merci pour les jolies chansons que vous m'avez envoyées. Vous dites que cela ne vaut pas le diable? Tant s'en faut! Lorsque je les lis, il me souvient de vos jeunes filles si gentilles que je voyais, l'an dernier à Tarascon, à Notre-Dame du Château, à la fête votive d'Eyragues, danser la farandole avec leur corsage entr'ouvert sur le devant. Quand j'y songe, mon cœur tressaille.

Je n'ai pas pu terminer mon article, ayant eu tant de choses à faire; mais aussi bien il ne sera pas perdu.

Et la nièce

que r èn triste li partan
(qui rend triste ceux qui partent)

Adieu, cher ami, et grâce, grâce pour mon patois!

Celui qui vous aime.

Paul Meyer.
Seine-Port, 6 juin 1863.

* * *

16 - F. Mistral à P. Meyer (L. M. 9)

TRADUCTION

Mon cher garçon,

Combien je suis heureux que tu sois au repos, en joie et en santé, et je te remercie mille fois pour le bien que tu dis de moi à l'Immortel que tu fréquentes. Cet hiver, l'on jouera Mireille, j'irai, si Dieu le veut, te serrer la main et t'embrasser, car, sans compter le bonheur que j'aurai de voir ma fille au théâtre, il est également nécessaire que j'y aille voir les chanteuses à ajuster toutes les épingles que comporte le costume d'arlésienne. Mais, en tout cas, s'il advenait quelque obstacle imprévu, je te demanderais d'y aller à ma place, car je vois que tu as gardé souvenance du corsage tentateur de nos jeunes filles.

Tu dois avoir reçu le faire-part du mariage de Roumanille. Par précaution, en voici le texte: Le Félibrige vous fait savoir que le 21 Mai 1863, le Félibre Joseph Roumanille a épousé la Félibresse Rose-Anaïs Gras, lauréate du Bouquet de Violette aux Jeux-Floraux de Sainte-Anne d'Apt.

Le Capoulier: F. Mistral
Le Secrétaire: J. Roumanille
Le Trésorier: T. Aubanel
Le Chapelain: F. Aubert.

Demande donc à M. Legouvé si, à l'Académie Française, ces messieurs poussent les encouragements littéraires jusqu'au point d'épouser leurs lauréates?...

Ce sera un bon exemple: toutes les jeunes filles qui n'auront pas de prétendant, feront des vers provençaux. Et aussi bien, la Félibresse du Calavon imprime, à cette heure, ses Amours de Ribas. Mais je n'ai pas fait quelle fasse miracle. Voici une bonne nouvelle: Crousillat va imprimer, sans aucun retard, La Bresco, recueil de ses œuvres: ce sera beau et cela vous réjouira.

Quant à la nièce, pauvrete! Plus rien! Sinon beaucoup de compliments. — Sais-tu que Girard a gagné le Rameau d'Olivier à Béziers? Reste en paix et en santé, et vas doucement, car il fait chaud.

F. Mistral.

9 juin 1863.

* * *

17 - Travaux d'Estlander sur le provençal (L. M. 15 et 18)

Estlander écrit le 14 juin 1882 à P. Mariéton qui lui a demandé pour la Revue Félibréenne, dont il était le rédacteur, quelques renseignements sur ses travaux: Je vous envoie la première partie de mon aperçu de la Littérature provençale publiée en 1868; la seule qui a paru jusqu'ici et qui s'étend de l'extinction des chants des troubadours à Clémence Isaure. La seconde partie, devant aller jusqu'à nos jours, est restée inachevée à cause des travaux divers (...) C'était durant l'été 1865 que je parcourus la Provence et le Languedoc depuis Carpentras et Manosque à Narbonne et Toulouse, recueillant tout ce que je trouvais des bouquins vieux et modernes, publiés dans les patois divers du Midi, et je crois pouvoir assurer que ma collection est, sinon unique, du moins la plus complète du Nord. Grâce à la bienveillance extrême de MM. Mistral, Roumanille, Aubanel et Roumieux, je me trouvais à ce temps-là fort au courant du mouvement littéraire dont ils sont les auteurs principaux. A présent mes connaissances sont vieilles, mes collections incomplètes et j'ai peu d'espoir de pouvoir jamais reprendre les fils rompus (...) Je peux ajouter que la partie publique de mon ouvrage a été favorablement jugée par Mr. Gaston Paris dans la Revue Critique de Litt[érature] et d'Hist[oire], 1868, II, 33, et que je publie de temps en temps des notices sur la littér[at]ure] prov[ençale] dans ma Revue Finsk Tidskript.

Calvet, ms. 4642, f ° 82-83.

* * *

18 - Date de L.M. 16

Cette lettre est, évidemment, la réponse à celle de Mistral du 28 juin 1865. En parlant de la leçon d'ouverture du cours de Meyer sur la littérature provençale, Mistral exprime son regret de ne pas y avoir assisté; puis il écrit: vous avez fait de notre vieille littérature une chose vôtre; vous la tenez dans la main, vous la voyez d'un coup d'œil et vous la ravivez d'un souffle. C'est plaisir de vous lire. Cet extrait et la preuve qu'il a reçu la leçon publiée. Meyer y répond; il est heureux qu'elle ait plu à Mistral: donc sa lettre est postérieure au 28 juin 1865, terminus a quo. La parution de Flamenca (Flamenca paraît aujourd'hui) pourrait elle-même déterminer la date plus exacte, mais il est bien difficile de vérifier quand les premiers exemplaires sont sortis de chez l'éditeur. Mais la phrase de Meyer où il indique que les exemplaires de son livre destiné à Mistral, Roumanille et Mathieu seront expédiés par l'éditeur, permet de serrer de plus près cette question: Meyer doit partir après-demain, mercredi 19 pour Londres, il écrit donc un lundi 17. Or, en 1865 nous trouvons un lundi 17 en avril, date exclue en raison de celle de la lettre de Mistral, et en juillet, date logique pour une réponse à la lettre du 28 juin; elle est

aussi confirmée par une lettre de Meyer à Roumanille du début de 1866: J'ai fait l'an dernier un voyage en Angleterre qui s'est prolongé du mois de juillet au mois de décembre (Calvet, ms. 6018, f ° 110-111), donc la lettre de Meyer 149,89 peut être datée exactement: le 17 juillet 1865.

* * *

19 - Dédicace à M. Guessard de Flamenca (L. M. 17)

TRADUCTION

Au vaillant et honoré Seigneur F. Guessard, de la part de Paul Meyer, son disciple, saluts cordiaux et obéissance en toute choses.

Beau Seigneur et Maître, puisque de vos domaines vous m'avez donné tel fief que je n'en demande pas de meilleur, c'est-à-dire la connaissance du parler provençal, il est juste et raisonnable que je vous en rend grâces et que pour cela je vous assure bon service, comme on doit faire envers son loyal seigneur. Et parce que je ne pourrais pas vous envoyer un plus courtois messager, je vous ai adressé Madame Flamenca, car il est bien certain qu'elle saura vous offrir avec distinction mon hommage. Ores je vous prie, beau seigneur, de vouloir bien l'agréeer et d'accueillir la messagère, pour l'amour de celui qui vous est parfaitement dévoué.

Fait à Paris au mois de mai 1865.

* * *

20 - Lettre de V. Balaguer à P. Meyer (L. M. 21)

Monsieur et illustre confrère

Je vous envoie la copie de la poésie catalane que vous avez daigné me demander.

Tout en vous remerciant de votre bonté, tout en vous remerciant pour votre bienveillance envers le pauvre trovadore exilé, je profite [sic] de cette occasion [sic] pour vous présenter mes respects et hommages, et pour vous assurer que je suis tout à fait votre ami dévoué.

et votre admirateur,

Vict. Balaguer.

Paris 27 février 1867 Cité Gaillard, 8.

Lettre de P; Meyer à P. Mariéton (L. M. 21).

(Cachet de la poste 17 juillet 1867).

Cher Monsieur,

M. Victor Balaguer m'a fait l'honneur de m'envoyer deux volumes de ses poésies et je voudrais bien l'en remercier. Comme je ne sais pas son adresse à Avignon, je prend la liberté de vous adresser ma lettre, espérant que vous voudrez la lui faire passer (...)

P. Meyer.

Calvet ms. 6019, f ° 00088.

* * *

21 - La Vachère. La Vieille (L. M. 24)

Mistral lui-même donne des explications plus amples sur li vaqueiriéu dans les notes de Mirèio (notes au Ch. VI et VII, éd. Lemerre, p. 489-490 et 493), donc accessibles à tout le monde. Plus tard, nous trouvons dans l'Aiòli (du 27 mars 1891, p. 3) un petit article sur le même sujet que nous reproduisons ici:

Li Vaqueiriéu

Apellon Li Vaqueiriéu (o jour de la Vaquiero) li tres darrié jour de mars e li quatre proumié d'abriéu.

Tres de mars, quatre d'abriéu
Acò soun li Vaqueiriéu.

Soun remarquable en generau pèr un refrejamen dóu tèms qu'a liò, tóuti lis an, à l'esquinòssi dóu printèms.

Avèn déjà di dins l'Aiòli (27 di febríé) ço que lou païsaan entend pèr li jour de la Vaqueiro.

La vièio, aguènt perdu, pèr la maliço de febríé, soun escabot de fedo, croumpè, dison, sèt vaco, e, à la fin de mars, se cresènt deliéurado de rigour de l'ivèr, veici que se permeteguè aquesto outro galejado:

En escapant de Mars e Marsèu
Ai escapa mi vaco e mi vedèu.

Lou mes de mars, qu'entend pas raiarié, avè trouva lou mes d'abrièu e, feroun, ié digué:

Abrièu, n'ai plus que tres jours: presto-me-n'en quatre,

Li vaco de la Vièio faren batre.

E un gèu darreirage roustiguè tourna-mai tout lou germe dóu champ, e tourna-mai li vaco de la Vièio patiguèron.

TRADUCTION

Aiòli, 27 Mars 1891.

Les jours de la Vachère

On appelle les Jours de la Vachère les trois derniers jours de mars et les quatre premiers d'avril.

Tres de mars, quatre d'abrièu
Acò soun li Vagueirièu.
(Trois de mars, quatre d'avril
Ce sont les jours de la Vachère).

Ils sont remarquables, généralement, par un rafraîchissement de la température qui a lieu, chaque année, au moment de l'équinoxe du printemps.

La vieille qui, à cause de la colère de Février, avait perdu son troupeau de brebis, acheta, dit-on, sept vaches, et, à la fin de mars, croyant être délivrée des rigueurs hivernales, voici qu'elle crut devoir se permettre une nouvelle plaisanterie:

Echappant de Mars et de Marcel, j'ai pu sauver aussi mes vaches et mes veaux.

Le mois de Mars, qui goûte peu la raillerie, alla trouver le mois d'Avril et courroucé, lui dit: — Avril, il ne me reste plus que trois jours: prête m'en quatre des tiens.

Ainsi ferons-nous se battre les vaches de la Vieille.

Aussitôt, une ultime gelée vint à nouveau rôtir l'herbe du champ et, de nouveau, les vaches de la Vieille pâtirent.

La Vièio, article de l'Aiòli, 27 février 1891, p. 3

Li jour de la Vièio

Li jour de la Vièio, es lou noum que se douno i tres darrié jour de febríe em i tres proumié de mars, ounte, generalamen, l'ivèr sèmblo manda si darriéri lançado. Veici coume lou païsan en païs de Prouvènço esplico aquèu retour de fre.

Un an que l'ivernage èro esta proun benin, la Vièio, uno pastresso que gardava si fedo, se resè, l'arribado à la fin de febríe e se cresè,tun bèu tèms, au mes de febríe

digué: — Adieu, febríé! ta febrerado noun m'a fa pèu nimai pelado mai febríé, qu'es un reguergue e qu'amo gaire que lou galejon, anè trouva lou mes de mars.

Mars, presto me tres jour fagué, e tres que n'ai
De pèu e de pelado ié farai.

E 'm' acò, aqueli sièis jour, boufè 'no mistralado talamen ivernanjo que rabinè lou germe de tóuti li pasquié; e li fedo de la Vièio n'en perdegueron sa lano emai crebèron de fam.

TRADUCTION

Les Jours de la Vieille

Les Jours de la Vieille, tel est le nom que l'on donne aux trois derniers jours de février, ainsi qu'aux trois premiers jours de mars, au cours desquels, généralement, l'hiver semble lancer ses derniers assauts. Voici comment le paysan au pays de Provence explique ce retour de froid.

Une année où la saison d'hiver avait été relativement douce, la Vieille, une bergère qui gardait ses brebis, voyant qu'elle était au terme de février et se figurant que le beau temps était arrivé, dit au mois de février: — Adieu, février! Ta fevriérée n'a causé nul dommage à ma peau (à la toison de mon troupeau).

Mais février, irasciblement fantasque, et n'aimant pas la plaisanterie, alla trouver le mois de mars:

Mars, prête-moi trois jours, lui dit-il, et avec trois qui me restent, grand dommage je ferai à sa peau.

Ce fut ainsi que, durant ces six jours, il s'éleva une mistralado d'hiver si forte qu'elle dévasta comme en la brûlant l'herbe de tous les pâturages; si bien que les brebis de la Vieille en perdirent leur laine, et en moururent de faim.

* * *

22 - Lettre de V. Balaguer à F. Mistral (L. M. 26)

du 12 avril 1868.

Mon Cher et mon bon Ami,

C'est entendu. Vous sortez le 27 avril à 9 heures du matin. Vous arriverez à Perpignan à 6 heures du soir. Vous dînez à Perpignan, et vous sortez à 9 heures de nuit pour arriver à Figueras à 6 heures du matin à peu près.

On vous attendra à Figueras. Il y aura là Antonio de Torres et autres poètes de Gironne et de la Bisbal.

Vous pouvez vous arrêter à Figueras jusqu'à midi ou une heure d'après midi. A cette heure vous sortirez de Figueras pour aller à Gironne, où nous serons, nous autres les poètes de Barcelone, nous dînerons ensemble, nous passerons la nuit à Gerona et le 29 à dix heures du matin nous partirons en train expresse pour Barcelone.

Voilà donc votre itinéraire.

Si Milord est arrivé déjà il sera avec nous à Gironne.

Je suis ravi et content d'avoir Roussel, Roumieux en notre compagnie. Ils seront les bienvenus. Et le cher Brunet? Il ne veut pas venir?

Je irait avec vous autres à Avignon et je ferait venir avec moi la famille Brunet à mon retour!

Vous avez bien fait d'inviter Daudé, Meyer et Paris. Tant mieux s'ils veulent bien venir.

Tous ceux que vous aurez invité seront reçus comme des frères dans la terre catalane. Invitez toute la France, si vous voulez. Il y aura le logement et fraternité pour tous.

Nous irons ensemble à Montserrat.

Vous serez les bienvenus tous, tous, tous!

J'ai essayé chercher à Paris l'ouvrage Les Français du nord et du midi. Il me faut cet ouvrage. Portez-moi l'article de Paul Meyer pour le lire. Nous parlerons de tout cela.

Quand vous serez fatigué de Catalogne nous partirons pour votre Provence bien aimée. Je dois aller à Paris, et je m'arrêterai à Avignon pour serrer la main de tous ces bons amis qui n'ont pas venu pourvoir.

On a présenté des pièces magnifiques au concours de cette année. Il y en a 5 ou 6 de premier ordre. L'idée seule du voyage de Mistral et des poètes provençaux fait chanter toutes les cigales de Catalogne. Nous avons déjà 240 poésies, et encore n'est pas fermé le concours. Vous verrez. Ça va être splendide. C'est la grande année de la poésie catalane.

On joue un de ces jours avec un grand succès mon drame castillan Los amantes de détour, que j'avais écrit il fait dix-huit années. Demain on jouera mon drame catalan D. Juan de Serrallonga. Nous verrons. Toutes les loges et toutes les autres places son demander déjà. Je demande Dieu de me venir en aide. C'est mon premier

drame catalan. Je l'avais écrit en castillan et on l'a joué 152 fois à Barcelone seulement et 41 fois à Madrid.

Maintenant nous verrons le même sujet en catalan quel effet produit. Priez pour moi au Dieu de la poésie. Il doit vous écouter mieux que moi, vous qui êtes un de ces élus.

Maintenant c'est décidé. Le 28 matin vous déjeunez avec les poètes de l'Ampurdan à Figueras. Le 28 soir vous dînez avec les poètes de Barcelone à Gironne.

On vous attend cœur et bras ouverts à vous, à Roumieux, Roussel et tous ceux qui viendront avec vous.

Votre ami, votre frère, votre tout dévoué

Vict. Balaguer.

Barcelone le 12 avril 1868.

* * *

23 - Pages du Catalogue jointes à la lettre de F. Mistral à P. Meyer du 4 mai 1870 (L. M. 31)

492. Transport et Cession par Gaspard de Glandevès, Sgr de Montfort, à noble et puissant Aymard de Bressieu, Sapin notaire à Grenoble, parch., franç., sans date (16e siècle), une ligne effacée par un pli.

493. Quittance faite par L. Colomesi, tuteur des hoirs de Quiqueran à B. Rostand, tuteur de Peyron d'Arbaud et de Sauzie d'Arbaud; 30 jui, 1421, Bertrand notaire, parch., latin.

494. Testament et codicille de M^h, oncle Mre Baptista Salleta, que Diou perdon. Testament du 17 août 1530, R. Brumy notaire; latin, beau parch. bien conservé, 135 c. Le coin droit du bas coupé.

495. Hommage fait au roy 1. XI de la vicomté de Murat, par J. Dumas Conseiller Seigr de Lisle, 26 juillet 1481, avec le sceau de cire jaune entamé.

496. Lot de 35 parchemins presque tous provençaux: mariages, ventes nominations, francs-maçons, testaments, etc., dont trois du 13e siècle

497. Lot de 45 portraits divers, la plupart tirés d'ouvrages historiques.

498. Lot de 45 vues de diverses villes et monuments pour Diorama; fir du 18e siècle, coloriées.

499. Lot de 27 caricatures politiques et dessins du journal La Mode, sous Louis-Philippe.

500. Lot de 34 gravures variées.

501. Lot de 2 belles gravures d'Audran, une thèse, une Ste Famille, à la manière noire, affiches de la troupe de la comédie italienne de passage à Aix en 1774; pièces curieuses en plus ou moins déplorable état.

Catalogue de Makaïre, libraire à Aix, 2, rue Fontmoreau. 1870.

502. 8 gravures d'Albert Durer (réédition), y compris son portrait; belles épreuves sur papier fort, teinté.

503. La petite montagne, jolie gravure de Pillement (Provence), bonne épreuve.

504. Le passage du pont, par Laurent (de Marseille), jolie gravure.

505. Les monuments antiques de Saint-Rémy de Provence, par Lamy, bonne épreuve à toutes marges; déchir. sur les bords.

506. A la nation française les Protestants reconnaissants (Déclaration des droits de l'homme). — Les funérailles du droit divin. — Deux gravures-caricatures composées et gravées par le républicain patriote libre A Duplessis, 1792 et 1793, 70 c. sur 60 environ, quantité de personnages et de portraits curieux; bon état. Les puissances étrangères faisant danser les députés enrégés; petite caricat. de la révolut. 25 port. fat.

507. L'Illustration, journal littéraire, env. 3 années, sans suite, état médiocre.

508. Le Figaro, le Drapeau Français, le journal des Inventeurs, journal des Villes et des campagnes, et autres, env. 100 nos, médiocre état.

509. Les prophéties touchant l'état de la religion et de l'Eglise, ensemble l'accomplissement des dites prophéties, par M. Cottière, ministre. Genève, P. Chouet, 1637, in-4° dérel., tache de rouille.

510. De Vouziers. — Correspondance infernale, ou la revue des ombres. Paris, 1812, in-18, br. non rogné.

544. J. Ailhaud, médecin de la ville d'Aix. — Traité de l'origine des maladies et de la poudre purgative. Avignon, 1746, in-16 br. signé de l'auteur à la fin du livre.

545. La Madeleine au désert de la Ste-Baume en Provence, poème spirituel et chrétien par le P. P. de St-Louis, relig. Carme. Lyon, de Ville, 1700, pet. in-12 pl. rel. bas., papier en partie jauni; volume rare et recherché.

546. L'esprit des magistrats philosophes, ou lettre d'un docteur à la faculté de droit de Paris sur l'arrêt du Parlement d'Aix, du 5 mars 1765. 1765 (sans lieu), in-12 br. non rogné.

547. Ordo divini officii, missaeque, in dioccesi Aquensi, jussu D. Joan. A Deo Raymundi de Boisgelin archiepisc. Aquis-Sextiis, Calmen (s.d.), in-12 br., coins supérieurs coupés.

548. Le comte de Gabalis, ou entretien sur les sciences secrètes. Paris, 1670, in-12, bas.

549. Arteteuil. — Histoire universelle héroïque de la noblesse en Provence, 1757, 4 in-4°; exempl. interfolié, contenant en regard de chaque famille la critique mms. de Barcillon de Mauvans, contenant les cartes des Chevrs de Malte, celle des Dignitaires et Evêques; les autres blasons rapportés en regard des familles. Bon état.

550. Ordonnances du très-chrétien roy de France Francois 1er, en ses pays de Provence. Forcalquier et terres adiacentes. 1536. in-4°, goth., déril.; manque 2 fts. et morceau d'un autre; écrit. s. marges, qq. piq.

551. Les mêmes. Exempl. dans les mêmes conditions que le précédent, mais complet.

552. Les arcs triomphaux d'Aix, duc de Bourgogne et de Berry. Aix, j. Adibert, 1701, pet. in-fol. br.; exempl. avec la re grav. seulem, manq. la moitié de la p. 11-12; a besoin d'un lavage.

553. Les arcs triomphaux. Les quatre gravures du précédent ouvrage, collées sur papier fort, y compris la première.

554. Armorial des personnages illustres de Provence et des Evêques, 1754, par Coussin; blasons tirés d'Artefeuil, rapportés sur papier fort.

555. La procession et les jeux de la Fête-Dieu, avec la musique; 3 cartes tirées du voyage dans le midi de Millin, rapportées sur papier fort.

556. Collection de vues et monuments de Provence, 50 grav. env. tirées de Millin et rapp. soign. sur papier fort; bonnes épreuves.

557. Urbs Avenionensis. Vue d'Avignon et de Villeneuve, accompagnée du texte, tirée du gd atlas de Belleforest, 16°, bonne condition.

558. Louis Veuillot. — L'honnête femme. Paris, Waille, 1844, 2 vol. in-12 br. non rog. Première édit. de ce 1er livre du fameux journaliste qu'on lui a fait expier; a besoin d'un lavage.

559. Les actes des apôtres; pamphlet périodique de la 1re révolution. Les 9 es livr. (Il en faut 12), 3 vol. in-8 br. non rognés.

560. Procès de Savary duc de Rovigo, avec le plaidoyer de M. Dupin. Janvier 1820, in-8° br.

561. Recueil des interrogatoires subis par le général Moreau, Imprimerie Impériale an XII, br. in-8°.

* * *

24 - Raimbaut de Vaqueiras (L. M. 36, n. 4)

Canso No m'agrad'iverns ni pascors

TRADUCTION

Beau doux Anglais, noble et hardi, courtois, prudent, avisé.

Vous remplacez toutes mes joies.

* * *

25 - Rondes enfantines (L. M. 7)

TRADUCTION

La ronde de ma tante,
Le rossignol y chante,
La rose du mois de Mai,
N'est pas encore épanouie...
A qui la donnerai-je?
A... la plus jolie.
Oh, que de roses! Oh, que de fleurs!
Belles, belles filles, tournez-vous!

La belle s'est tournée,
Son galant l'a regardée...
Oh, que de roses... etc.

(autre ronde)

J'ai bien mal au talon,
La belle, la belle!
Qui donc en est la cause,
La belle, la belle?
Qui donc en est la cause,
La belle (...)

Mon mari qui est si jaloux,
La belle, la belle!

C'est mon mari qui est si jaloux
La belle...

Nous vous en cherchons un plus doux,
La belle, la belle!

Nous vous etc.
Ce sera..., votre époux,
La belle, la belle! etc.

Pour celui-ci, je ne ferai un seul pas,
La belle, la belle! etc.

Ce sera N..., votre époux,
La belle, la belle! etc.

Pour celui-là, je ferai cent pas!
La belle, la belle!

Pour celui-là, je ferai cent pas,
La belle (savous).

Sourneto

Jean du porc (L. M. 40)

— Qui est mort?
— Jean du Porc.
— Qui le pleure?
— Le roi maure.
— Qui le chante?
— L'alouette.
— Qui le dit? (qui en dit?)
— La perdrix.
— Qui en sonne le glas?
— Le cul de la poêle.
— Qui en en porte le deuil?
— Le cul du chaudron.

— Qui est mort?
— Jean du Jardin
— Qui l'enterre?
— Jean de la Guerre.

— Qui le pleure?
— Sa femme.

— Qui le fait danser?
— Sa cavale
— Qui le chante?
— Son petit chien.

Lou gibous (L.M. 40 et n. 8)

Mio* èro souto un poumié,
que se façounavo,
que se façounavo d'eici, que se façounavo d'eila,
que se façounavo.

Un gibous vèn à passa,
que la regardavo,
que la regardavo d'eici, que la regardavo d'eila,
que la regardavo.

— Gibous que me regardas,
n'en siéu trop jouineto,
n'en siéu trop jouineto d'eici, n'en siéu trop jouineto d'eila,
n'en siéu trop jouineto.

— Pèr jouineto que sigués,
sarés moun amigo,
sarés moun amigo d'eici, sarés moun amigo d'eila,
sarés moun amigo.

— Fau, se vosto amigo siéu,
que la gibo saute,
que la gibo saute d'eici, que la gibo saute d'eila,
que la gibo saute.

Lou gibous a counsenti
que sa gibo saute,
que sa gibo saute d'eici, que sa gibo saute d'eila,
que sa gibo saute.

Mio pren soun martelet
e sa destraletto,
e sa destraletto d'eici, e sa destraletto d'eila,
e sa destraletto.

Lou gibous fai que ploura,
dis que vòu sa gibo,
dis que vòu sa gibo d'eici, dis que vòu sa gibo d'eila,

dis que vòus sa gibo.

Mio pren soun martelet
e'n pau de pegueto,
un pau de pegueto d'eici, un pau de pegueto d'eila,
un pau de pegueto.

E lou gibous es countènt
d'avé mai sa tibo,
d'avé mai sa gibo d'eici, d'avé mai sa gibo d'eila,
d'avé mai sa gibo.

TRADUCTION

Le Bossu

Mie était sous son pommier,
Qui s'apprêtait,
Qui s'apprêtait d'ici, qui s'apprêtait de là,
Qui s'apprêtait.

Un bossu vient à passer,
Qui la regardait,
Qui la regardait d'ici, qui la regardait de là,
Qui la regardait.

Bossu qui me regardez,
Je suis trop jeunette,
Je suis trop jeunette d'ici, je suis trop jeunette de là,
Je suis trop jeunette.

Si jeunette que vous soyez
Vous serez mon amie,
Vous serez mon amie d'ici, vous serez mon amie de là,
Vous serez mon amie.

Il faut, si je suis votre amie,
que la bosse saute,
Que la bosse saute d'ici, que la bosse saute de là,
Que la bosse saute.

Le bossu a consenti
A ce que sa bosse saute,
A ce que sa bosse saute d'ici, à ce que sa bosse saute de là,
A ce que sa basse saute.

Mie prend son petit marteau

et sa petite hache,
Et sa petite hache d'ici, et sa petite hache de là,
Et sa petite hache.

Le bossu ne cesse de pleurer
Disant qu'il veut sa bosse,
Disant qu'il veut sa bosse d'ici, disant qu'il veut sa bosse de là,
Disant qu'il veut sa bosse.

Mie prend son petit marteau
et un peu de poix,
Et un peu de poix d'ici, et un peu de poix de là,
Et un peu de poix.

Et le bossu est content
D'avoir de nouveau sa bosse,
D'avoir de nouveau sa bosse d'ici, d'avoir de nouveau sa bosse de là,
D'avoir de nouveau sa bosse.

* * *

27 - Texte italien de la nouvelle de Boccace traduite par P. Meyer, G. Paris et F. Mistral (L.M. 48 et L.P. 3)

Boccaccio

Novella IX della giornata I

[Dico adunque, che] ne'tempi del primo re di Cipri, dopo il conquisto fatto della Terra Santa da Gottrifè di Buglione, awenne che una gentil donna di Guascogna in pellegrinaggio andò al Sepolcro, donde tornando, in Cipri arrivata, da alcuni scelerati uomini villanamente fu oltraggiata: di che ella senza alcuna cosolazione dolendosi, pensò d'andarsene a richiamare al Re; ma detto le fu per alcuno che la fatica si perderebbe, perciò che egli era di sì rimessa vita e da sì poco bene, che, non che egli l'altrui onte con giustizia vendicasse, anzi infinite, con vituperevole viltà, a lui fatte, ne sosteneva; in tanto che chiunque avea cruccio alcuno, quello col fargli alcuna onta o vergogna sfogava. La qual cosa udendo la donna, disperata della vendetta, ad alcuna cosolazione della sua noja propose di voler mordere la miseria del detto Re; ed andatusene piagnendo davanti a lui, disse: Signor mio, io non vengo nelle tua presenza per vendetta che io attenda della ingiuri che m'è stata fatta, ma in sodisfacimento di quella ti prego che tu m'insegni come tu sofferi quelle le quali io intendo che ti son fa tte, acciò che, da te apparando, io possa pazientemente la mia comportare; la quale, sallo Iddio, se io far lo potessi, volentieri ti donerei, poi così buon portatore ne se'. Il Re, infino allora stato tardo e pi gro, quasi dal sonno si risvegliasse, cominciando dalla ingiuria fatta a questa donna, la quale agramente vendicò, rigidissimo persecutore divenne di ciascuno, che contro all'onore della sua corona, alcuna cosa commettesse da indi innanzi.

Texte de P. Meyer avec les variantes de G. Paris

El tems del premier rei de Cipra, apres so que en Gaufres de Bolho [ac lo regne de Suria] conquistat, esdevenç se que una gentildona de Gascuenha anet en pelerinage al Sepulcre. E tornar areire aribet en Cipra, on per alçus malvatz glotos vilamens fo forsada. E come dolenta e desconsolada se pesset que al rei faria son clam. Empero dit li fo que en perdo se fadiaria que aquest era reis de tan avol vida e de tan pauc de be, que greu las autrui antas, si com dreitz o requier, venjaria, can tantas el mezeis ne prenia don blasmes lh'era grans, talamens que totz hom a cui nul crois fag avengues a sofrir, ab far li anta o vergonha sa ira espassava. E can so auzic la dona, ela se desesperet si jamais venjada seria e per so que de son enueg agues calque atempramen, ela s'albiret en son cor que ab motz cozens repenria l'avoleza del dig rei; e venc vas el rencuran e dizen: Senher, ieu non soi ges venguda denan vos per nulh venjamen qu'ieu espere de la dezonor que a mi fo facha; mas ieu vos prec que en esmendamen d'aquesta, a vos plassa m'ensenhar en cal guia sostenetz las dezonors que vos aven a prenre segon qu'ieu aug dire, per tal que engal de vos posca la mieua portar; la cal, si Dièus mi sal, trop volontieira vod donaria, que tan bon sufren non sai on quieire (it. che si bon portatore ne sei). El reis, que entro a cel jorn avia estat flacs e perezos, quais que dormir se ressidés, al comensar pres dura venjensa del tort de la dona, e fo pois greus justiciare a tot home qui d'aici enans re fezes que fos contra l'onor de la sieua senhoria

Texte de F. Mistral

LOU RÈI DE CIPRE E LA DAMO DE GASCOUGNO

NOUVELLO DE BOUCACI

I tèms dóu proumié rèi de Cipse, après la counquisto de la Terro Santo pèr Jaufret de Bouioun, se trovo qu'uno noblo damo de Gascougno anè 'n pelerinage au sant Sepucure; e 'm' acò 'n s'entournant, coume arribavo en Cipse, fuguè brutamen óutrajado pèr quàuqui scelerat, e d'acò descounsoulado e adoulentido, se pensè d'ana reclama au rèi. Mais ie fuguè di pèr quaucun que farié 'no cambo lasso, pèr-ço-qu'acò 'ro un rèi de tant pau de causo e tant pau d'ounour que riscavo gaire de venja coume se dèu lis escorno dis autre, dóu moumen qu'em' uno bassesso vituperablo n'avalavo tant-e-pièi- mai que i'éron facho à-n-éu, bèn tant que tóuti aquéli que reçaupien quauque grèuge, lou bevien emé sa vergougno.

D'ausi acò, la damo, desesperant d'èstre venjado, pèr avé quauque soulas de sa nouiso, tirè lou plan de pougne la queitivié d'aquéu rèi; e 'm' acò s'anè plagne davans éu e ie diguè: — Moun Segne! Iéu noun vène à ta presènci pèr venjanço qu'espère de l'injùri que m'an fa; mai, pèr ma satisfacioun, ensigno-me, te prègue, coume fas tu pèr soufri, à ço que dison, lis injùri que te fan, en fin qu'à toun escolo iéu posque supourta la miéuno emé paciènci, laqualo, Diéu lou saup, voulountié te dounariéu, s'èro poussible, d'abord que tu li suportes tant bèn.

Lou rèi, que jusqu'alor èro esta pigre e pataras, se revihè coume d'un som e coumençant pèr lou grèuge d'aquelo damo que venjè aspramen, éu devenguè d'aqui persecutour mai-que-mai rege de tóuti aquéli que desenant coumeteguèron quaucarèn contro l'ounour de sa courouno.

Armana Prouvençau,
1876, p. 43.

* * *

28 - Prospectus (L. M. 51)

Annexe de la lettre à Meyer du 16 juin 1877

Lou Tresor dóu Felibrige

ou

Dictionnaire provençal-français

Embrassant les divers dialectes de la langue d'Oc moderne et contenant:

- 1) tous les mots usités dans le Midi de la France, avec leur signification française, les acceptions au propre et au figuré, les augmentatifs et diminutifs, et un grand nombre d'exemples ou de citations d'auteur.
- 2) les variétés dialectales et archaïques à côté de chaque mot, avec les similaires des diverses langues romanes.
- 3) les formes bas-latines, les radicaux et les étymologies.
- 4) la synonymie de tous les mots.
- 5) le tableau comparatif des verbes auxiliaires dans les dialectes.
- 6) les paradigmes des verbes réguliers, la conjugaison des verbes irréguliers, et les emplois grammaticaux de chaque vocable.
- 7) les expressions techniques des arts et métiers.
- 8) les termes populaires de l'histoire naturelle avec leur traduction scientifique.
- 9) la nomenclature géographique des villes, villages, quartiers, rivières et montagnes du Midi, avec les diverses formes anciennes et modernes.
- 10) les dénominations et sobriquets particuliers aux habitants de chaque localité.

11) les noms propres historiques et les noms de famille méridionaux.

12) la collection complète des proverbes, dictons, idiotismes, locutions et formules populaires.

13) les explications sur les coutumes, usages, mœurs, institutions, traditions et croyances des provinces méridionales.

14) les notions biographiques, bibliographiques, et historiques sur la plupart des célébrités, des livres et des faits appartenant au Midi.

par Frédéric Mistral.

Préférez-vous:

Lou Tresor dóu Félibrige

Dictionnaire universel de la langue d'Oc moderne comprenant ses divers dialectes comparés et contenant, etc...

ou bien

Lou luminàri dóu Felibrige etc.

* * *

28 - F. Mistral à P. Meyer (L. M. 65)

5 Août 1880.

Mon cher ami,

Ce pauvre vieux Gaut, qui n'a pas le temps de vous écrire de sa main, s' imagine que vous avez celui de lui donner des conseils, comme si le travail, à vous autant qu'à moi, ne vous abasourdissait pas. N'importe. Je ne vous en recommande pas moins la lettre du Félibre de la Méjanès, heureux d'avoir l'occasion de vous souhaiter le bonjour et de me dire à nouveau votre très dévoué.

F. Mistral.

* * *

29 - Lettre de J. B. Gaut à P. Meyer (L.M. 65)

Aix. Le 4 août 1880.

Monsieur

La Bibliothèque publique d'Aix-en-Provence, fondée par suite du testament d'un des bibliophiles les plus distingués du XVIII^e siècle, Mr. le Marquis de Méjanès, qui légua, en 1786, 80.000 volumes et manuscrits à la ville, est une des plus importantes de la France et de l'étranger, puisqu'elle possède aujourd'hui 150.000 volumes et 1.090 manuscrits. Mais elle est moins riche encore par le nombre des ouvrages que par leur valeur, comme choix, provenance, éditions et reliures.

Afin de donner plus d'importance encore à cette belle collection bibliographique, j'ai formé le projet, d'accord avec la municipalité, et le concours de notre députation, d'y créer une série spéciale, celle de la philologie, de la linguistique et des lettres latines et néo-latines.

J'ai pensé que cette spécialité avait sa place naturelle à Aix, l'une des premières colonies romaines de la Gaule, ancienne capitale de la Provence et des troubadours, grand centre universitaire autrefois comme aujourd'hui.

Mais pour réaliser avec succès ce projet, il est nécessaire d'être patronné, encouragé et guidé par les savants compétents et d'obtenir à la fois leurs suffrages et leurs précieux conseils.

J'ai donc l'honneur, Monsieur, de solliciter de votre bienveillance votre patronage, vos encouragements, et vous prie de vouloir bien me guider dans la voie où je me propose d'entrer. Vos bons conseils seront pour moi un garant de réussite. Je vous prie pour commencer d'avoir l'obligeance de m'indiquer par quels ouvrages de fond il faut établir les assises de mon entreprise, et successivement les livres anciens et modernes qui doivent servir à élever et à couronner l'édifice

Veillez excuser, Monsieur, la liberté que je prends de m'adresser à vous. Je n'ai pas d'autre titre pour me recommander à vos bons offices que l'amour de la science et le profond intérêt que je porte à la bibliothèque dont l'administration m'est confiée. Mais ce qui m'enhardit surtout c'est que je me présente à vos bontés sous les auspices de notre ami commun, notre grand poète et linguiste Mistral.

Veillez agréer, Monsieur, avec l'expression de ma gratitude anticipée, celle des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre dévoué serviteur

Le Conservateur de la Bibliothèque
Gaut.

* * *

30 - Mistral à P. Meyer (L. M. 68)

7 décembre 1880.

TRADUCTION

Mon cher Ami,

Je vous félicite le plus chaleureusement de votre mariage et vous envoie en mon nom et celui de ma femme, tous les vœux qu'on puisse faire ce jour à un ami illustre, un ami de longue date. Soyez heureux, comme vous le méritez par votre courageuse jeunesse, soyez heureux pour le bonheur de celle que Dieu vous a destinée en récompense! Je vous embrasse de tout cœur et vous envoie (littéralement: je vous lance) toutes les fleurs des Alpilles.

Votre dévoué

F. Mistral.

31 - Folquet de Marseille (L. M. 80)

TRADUCTION

Canso S'al cor plagues...

TRADUCTION

Personne ne peut avoir de bonheur de quiconque, sinon de ce qui plaît à son cœur. C'est pourquoi un pauvre qui est joyeux possède davantage qu'un homme riche mais sans joie qui a toute l'année des soucis.

* * *

32 - F. Mistral à P. Meyer (L.M. 82)

TRADUCTION

Maillane le 2 Décembre 1883.

Cher Ami,

Si vous avez épuisé votre huile, et que vous en désiriez encore, il serait temps d'en faire provision. L'huile de cette année est très bonne. A raison de 22 francs le

décalitres, vous avez la meilleure. Si cela vous convient, parlez et je vous ferai expédier votre bonbonne. Au revoir à Paris, en Avril

Votre F. Mistral.

* * *

33 - P. Meyer à F. Mistral (L.M. 101)

TRADUCTION

29 mars 1890.

Mon cher Ami,

Nous l'avons eue et enlevée, la cocarde, mais ce n'a pas été sans mal. C'est pourquoi, j'ai abondamment sué. Je pars ce soir. Je coucherai à St Rémy où à Arles. Sans doute vous verrai-je et vous demanderai-je le repas du soir.

Votre bien heureux

Paul Meyer.

G. Paris a parlé comme un homme de cœur. Je lui ai dit de vous envoyer les paroles qu'il a dites, s'il s'en souvient.

* * *

34 - Lettre d'I. Paderowski à P. Mariéton (L.M. 105, n. 1)

40, Anastasiens-Gruss Gasse, Vienne, Autriche.

Le 10 avril 1890.

Mon cher Ami,

J'ai lu la Reine Jeanne. Je l'ai lue avec un bien vif intérêt, mais aussi avec une profonde tristesse...

Hélas, il n'y a point d'étoffe pour un livret d'opéra. Poème - superbe, action dramatique - nulle. En dehors de quelques chœurs et chansons - rien pour la musique. Pas un seul personnage lyrique, pas un brin d'intrigue amoureuse. La reine Jeanne aime beaucoup la Provence... Je comprends ce sentiment tout comme vous. Mais nous aurions beau en parler au public - il n'y entendra goutte.

J'espère, mon cher Ami, que vous ne m'en voulez pas. Je ne fais pas de critique littéraire, c'est pas mon affaire. Je parle seulement en musicien, en... âne, mais avec toute la franchise que je vous dois.

Dans un mois, je serai en France. Si le temps me le permet, je viendrais vous faire une petite visite à la campagne. Dans tous les cas nous nous reverrons bientôt, je l'espère.

Je vous serre affectueusement la main, à vous d'amitié sincère.

I. Paderewski.

Calvet, ms. 4649, f^o 290.

* * *

35 - Peire Vidal

TRADUCTION (L. M. 112, n. 2)

Bon vin a grand dolor

Pour sauver ma vie
Je m'en allai en Hongrie,
Près du bon roi Aimeri,
Où je trouvai bon asile.
Et il m'aura, sans cœur infidèle,
Pour serviteur et ami.

* * *

36 - Lettre de P. Dévoluy à F. Mistral (L.M. 116)

Nîmes, lou 7 de jun 1909.

Moun car Counfraire,

A la dato dóu 21 de Mai, noste ami, l'egrègi felibre En Jùli Rounjat, mai-que-mai tengu pèr li travai que lou souliciton m'a manda sa demessioun de baile dóu Counsistòri. Noun agènt pas poussu faire reveni noste coulègo sus sa decisioun, l'avèn prega de bèn voulé countunia si founcioun jusqu'après li fèsto de Santo Estello. I'a counsenti; e, au sourti de la sensiho dóu Counsèu Generau, nous a renouvela soun entencioun imbrandablo de ceda si founcioun. Sian lou porto-paraulo de tóuti en semoundènt à Rounjat li gramaci recouneissènt dóu Felibrige. Es gràci à soun afecioun, à soun inlassablo ativeta que l'ourganisacioun soucialo de nòstis esfors a poussu se faire. L'aveni dira tout ço que lou Felibrige ié dèu e counfiermara soulennamen lis eloge que lou pregan de bèn voulé aceta vuei.

En counfourmita de l'article 11 de l'Estatut felibren, ai l'ounour de vous faire assaupre qu'ai designa, pèr coumpli desenant li founcioun de baile dóu Counsistòri, lou majourau En Jan Renadiéu, 29 bis, balouard Siste Isnard, en Avignoun.

Agradus, moun car Counfraise, mi vot li meiour en Santo Estello.

Lou Capoulié dóu Felibrige

Pèire Dévoluy.

TRADUCTION

Nîmes, le 7 juin 1909.

A F. Mistral

Mon cher Confrère,

A la date du 21 mai, notre ami, l'éminent félibre Jules Ronjat, de plus en plus pris par les travaux qu'on lui demande, m'a envoyé sa démission de baile du Consistoire. Ne pouvant pas faire revenir notre collègue sur sa décision, nous l'avons prié de bien vouloir continuer ses fonctions jusqu'après la fête de Sainte Estelle. Il y a consenti; et, à la sortie de la Session du Conseil Général, il nous a renouvelé son inébranlable intention de quitter ses fonctions. Nous sommes le porte-parole de tous en présentant à Ronjat les remerciements reconnaissants du Félibrige. C'est grâce à son zèle, à son inlassable activité que l'organisation sociale de nos efforts a pu se faire. L'avenir dira tout ce que le Félibrige lui doit et confirmera de façon solennelle l'éloge que nous le prions de bien vouloir aujourd'hui accepter.

Conformément à l'article 11 du statut félibréen, j'ai l'honneur de vous faire savoir que j'ai désigné pour accomplir dorénavant les fonctions du baile du Consistoire, le majoral Jean Renadiéu, 29 bis, Boulevard Sixte Isnard à Avignon.

Recevez, mon cher Confrère, mes meilleurs vœux en Sainte Estelle.

Le Capoulié du Félibrige

Pierre Dévoluy.

* * *

37 - Cancelaire dóu Felibrige

Marsiho lou 27 d'abriéu 1882.

Moussu e Gai Confraire,

lou festenau dóu Felibrige se célébro aquest an en Mantenènço d'Aquitàni, dins la vilo d'Albi, lou 24 d'aquest mes de mai, qu'es un dimècre. La felibrejado aura liò à miejour, dins uno salo dóu Grand café Divan, Hôtel du Bon Pasteur, sus li liço dóu Nord. L'escoutissoun es de 10 francs pèr tèsto.

Se vous plais, coume l'esperan, de veni bèure emé nous-autre à la coupo de Santo Estello, vouguès bèn, sènso fauto, manda vosto counsentido, avans lou 15 de mai, au felibre maintenèire M. Jules Rolland, avoucat, carriero Nègo-Danos, en Albi (Tarn).

E reçaupès, Moussu, la bono asseguranço de nòsti sentimen courau.

Lou Capoulié,
F. Mistral.

Lou Cancelié,
V. Lieutaud.

TRADUCTION

Chancellerie du Félibrige

Marseille, le 27 avril 1882.

Monsieur et gai confrère,

La fête du Félibrige sera célébrée cette année en Maintenance d'Aquitaine, dans la ville d'Albi, le 24 de ce mois, qui est un mercredi. La felibrejado aura lieu à midi, dans une salle du Grand Caté Divan Hôtel du Bon-Pasteur sur la Promenade Nord. La cotisation est de 10 francs par personne.

Si vous désirez, comme nous espérons, venir boire avec nous à la Coupo de la Sainte-Estelle, veuillez bien, sans faute, envoyer votre accord, avant le 15 mai, au félibre-mainteneur M. Jules Rolland, avocat, rue Nègo-Danos, à Albi (Tarn).

Recevez, Monsieur, la (bonne) assurance de nos sentiments cordiaux.

Le Capoulié
F. Mistral.

Le Chancelier
V. Lieutaud.

* * *

38 - Diplôme de Docteur Honoris Causa

de l'Université de Halle (L. P. 10)

La Direction des Archives de Martin-Luther Universität Halle-Wittenberg a bien voulu répondre à notre demande de renseignements concernant l'attribution du titre de Docteur Honoris Causa à F. Mistral, en nous adressant, avec une lettre explicative, les extraits de la publication de Karl Voretzsch: Das romanische Seminar der vereinigten Friedrichs-Universität Halle-Wittenberg, in ersten Halbjahrhundert seines Bestehens, Halle (Saale) 1926. Au-dessous du titre, on lit deux vers de Mistral, tirés de la Cansoun dis àvi (Lis Óulivado):

Ounour à nòsti àvi

Tant sàvi, tant sàvi!

Mistral

Nous donnons ici la traduction française des pages 28-29:

Parmi les docteurs Honoris Causa que la Faculté de Philosophie a nommé depuis sa fondation, deux d'entre eux peuvent être considérés comme représentant la philologie romane: Frederi Mistral, de Maillane, fondateur du félibrige provençal, poète de Mirèio, promu en 1884 au grade du docteur philosophiae causa qui, par son Tresor dóu Felibrige a directement mérité de la philologie, ainsi que August Bertuch de Cronherg, en Tannus, traducteur des chefs-d'œuvre de Mistral qui a reçu, en 1920, la distinction de docteur de philosophie. Les deux reposent aujourd'hui en paix.

Voici la teneur du diplôme de Mistral.

Q. D. B. V.

Auspiciis sapientissimis felicissimisque
augustissimi et potentissimi principis ac domini
domini

GUILELMI

Germanorum Imperatoris
Borussorum Regis
Patris Patriae
regis et domini nostri longe clementissimi
Academiae Fridericianae Halensis cum Vite

bergensi consociatae
Rectore magnifico
viro illustri

ALFREDO BORETIUS

juris doctore et professore publico ordinario
aquilae rubrae equite
ex decreto amplissimi philosophorum ordinis
promotor legitime constitutus

RICHARDUS GOSCHE

licentiatus theologiae philosophiae doctor artium
liberalium magister linguarum orientalium professor
publicus ordinarius
Ordinis Philosophorum h. c. decanus
viro nobilissimo et illustrissimo

FRIDERICO MISTRAL

propter linguae provincialis scientiam
quod et thesauro copiosissimo dialectorum eius linguae
quae nonc sunt composito amplissimam cognitionem
tam veteris quam recentis sermonis comprobavit
earumque litterarum studia egregie adiuvit
et carminibus praeclarissimis non minus propter poeti
cam facultatem quam propter perfectam sermonis ele
gentiam laudatis poetam omnium qui nostra aetate hoc
sermone usi sunt longe praestantissimum se exhibuit

DOCTORIS PHILOSOPHIAE ET AA. LL. MAGISTRI

gradum jura privilegia et immunitates
die XXX m. Mali a MDCCCLXXXIV
honoris causa
contulit
idque actum esse hac tabula ordinis sigillo munita
publice declaravit
Halis Saxonum formis Ploetzianis.
LS.

Il est intéressant de citer les motifs de la distinction de Bertuch. La Faculté décerne le titre du docteur Honoris Causa [...] à August Bertoch qui, avec une profonde connaissance de la philologie et avec une parfaite maîtrise de la langue poétique allemande, a magistralement traduit deux chefs-d'œuvre ainsi que plusieurs poésies mineures du fondateur et chef de la nouvelle poésie provençale, Frederi Mistral, en

répandant à travers l'Allemagne sa connaissance dans le monde entier. Les deux chefs-d'œuvre que mentionne le diplôme de Bartuch sont le poème de Nerto, traduit en 1891 (Strasbourg, Trubuer) et Mirèio, en 1893 (Strasbourg, Trubner; 2e édition, Berlin, Hertz, même année).

Selon les renseignements fournis par l'Université Martin-Luther à Halle, le prof. A. P. Pott proposa également la candidature de Paul Meyer, le meilleur connaisseur de l'ancien provençal. — Cette candidature, combien justifiée, ne devait pas être retenue.

Nous exprimons nos vifs remerciements au Dr. Ulrich Ricken, actuel successeur de l'enseignement de Suchier, ainsi qu'à M. I. V. Heindorf, collaborateur scientifique de l'Université de Halle.

ADDENDA

P. 85: Detoye.

Loye (Augustin de, 1816-1898), après l'École des Chartes fut, comme Paul Meyer au début de sa carrière, attaché aux Travaux Historiques du Ministère de l'Instruction Publique. Conservateur du Musée Calvet de 1852 à 1890, il fit une édition critique (avec traduction) de *Li sèt garbeto* (1879) du poète Augustin Boudin. Le nom Deloye reprend, par voie légale, son ancienne forme de de Loye en 1893. Sur A. Boudin et la publication des Prouvençalo v. R. Dumas *Fragments inédits de Remembranço de Joseph Roumanille, Mélanges dédiés à la Mémoire de Jean Boutière*, Soledì, Liège, 1971, p. 692- 694.

Appendice 5, dernier paragraphe.

Remarquée, lorsque l'ouvrage était à l'impression, une note de cinq lignes dans la *Revue des Langues Romanes* (1883, T. XXIII, p. 305) insérée dans les comptes rendus des périodiques. A. Roque-Ferrier, à propos de la *Revue Lyonnaise*, suppose — avec un retard de presque deux ans ce qui est significatif — que l'extrait paru dans le *Monde Lyonnais* du 1er janvier 1881 peut être un fragment de Nerto. Sachant que Nerto a été publiée en 1884, il est permis de croire que Mistral a fait connaître à Roque-Ferrier son poème et que la petite note en est l'annonce. Cette hypothèse est d'autant plus autorisée que ce retour, en 1883, au *Monde Lyonnais* du 1er janvier 1881 n'est pas Justifié.

Roque-Ferrier ne mentionne, à côté du texte de *Lou Diable*, ni le nom de Charles Boy ni sa traduction qui diffère sensiblement de celle de Mistral qu'on lit dans Nerto.

* * *

© CIEL d'Oc – Abriéu 2003